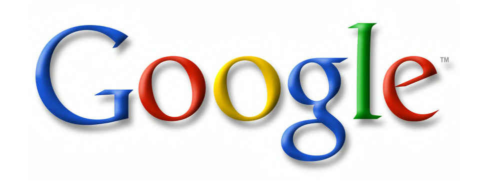








HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME.

II.



SE TROUVE AUSSI :

A Paris, chez Cherbuliez, et Risler, libraires.

A Nismes, chez Bianquis-Gignoux, libraire.

A Bordeaux, chez Reclus, libraire.

A Strasbourg, chez Levrault, libraire.

A Montauban, chez Renous jeune, libraire.

A Genève, chez Cherbuliez, Suzanne Guers, et Kaufmann, libraires.

A Lausanne, chez Marc Ducloux, libraire.

A Neuchâtel, chez Michaud, libraire.

A Londres, chez Nisbet, Berners Street, 21.

Typographie de Marc Aurel frères.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME

DANS TOUTES LES CONTRÉES OÙ IL A PÉNÉTRÉ
DEPUIS LE TEMPS DE JÉSUS-CHRIST.

D'après l'allemand de C. G. Blumhardt,

Par A. BOST,

MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE.

Tome Deuxième.

VALENCE,
MARC AUREL FRÈRES, Impr.-Libr., Éditeurs.

GENÈVE,
Chez L'AUTEUR, Plainpalais, chemin des Savoises, 60.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1838.

AVIS. Cet ouvrage est accompagné de quatre cartes, et ne se vend pas sans elles.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME.

LIVRE CINQUIÈME.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE L'INVASION DES BARBARES JUSQU'A GRÉGOIRE Ier. (400—590.)

CHAPITRE XVII.

L'ÉGLISE D'AFRIQUE SOUS LES VANDALES ET JUSQU'A SA RUINE. (400—700.) — COUP-D'ŒIL JUSQU'A NOS JOURS.

Le vénérable Augustin ne devait pas éprouver la douleur de voir tomber la capitale de sa patrie dans la main des Barbares; et quoique l'époque où il vécut fût pleine de désastres religieux de tout genre, Dieu lui épargna, en général, le spectacle déchirant de tous les maux qui allaient fondre sur l'église; car quoique les écrits de ce grand

homme montrent clairement qu'il avait, en particulier, beaucoup à gémir sur les progrès de l'arianisme, et sur la décadence toujours croissante qui devait en résulter pour l'église d'Afrique, ce parti ne put cependant, malgré tous ses efforts, réussir de son temps à devenir dominant dans ces contrées.

Mais dans les deux dernières années de sa vie Augustin vit cependant se répandre sur l'église une puissance de ténèbres qui semblait menacer d'une ruine inévitable ces champs qu'avaient cultivés tant de fidèles serviteurs de Christ. On a vu (c. 16, p. 474) comment Genséric s'avança d'Espagne (en 429) avec ses bandes vandales et renversa tout sur ses pas dans le nord de l'Afrique; comment tout y fut d'abord subjugué, les villes fortes réduites en cendres, et tous les habitans chrétiens forcés de s'enfuir vers Carthage, leur dernier asile. On a dit aussi qu'Hippone, demeure de S[t] Augustin (1), était assiégée déjà depuis trois mois lorsque ce fidèle serviteur fut appelé dans le repos de son maître.

L'histoire dépeint Genséric comme un homme distingué par des dons extraordinaires de l'esprit et du corps. Résolu de s'emparer de ces provinces

(1) Comme nous avons, dès le premier volume, souvent retranché l'épithète de *saint* que les catholiques romains ont ajoutée à plusieurs noms propres, nous croyons aussi, par des raisons qui ont leur importance dogmatique, devoir revenir à l'ancienne notation de ce mot (S[t]) quand nous l'emploierons. Le grec, le latin et l'allemand ne l'ont presque jamais; l'anglais rarement, et presque comme *une simple syllabe de plus*. V. vol. 1, p. 1, note.

florissantes de l'Afrique, il fut assez politique pour sentir qu'il ne lui convenait pas de faire aux habitans du pays une guerre d'extermination; il conserva donc à ces provinces la plupart des institutions civiles des Romains et même l'usage du latin dans les affaires publiques. Par les mêmes raisons il se serait bien gardé, quoique arien comme tout son peuple, de se déclarer en faveur d'aucun parti chrétien, s'il n'eût eu d'autres raisons pour le faire, et pour donner une couleur religieuse à la guerre qu'il faisait en Afrique. Mais on a déjà vu souvent comment cette dispute de l'arianisme, qui avait l'air de n'être que religieuse, se mêla profondément à la politique. La masse des populations romaines et civilisées professait l'orthodoxie; et dès-lors, pour des barbares ignorans et tout charnels, l'orthodoxe n'était plus qu'un homme du parti ennemi, l'arien un allié : la foi orthodoxe était celle qui les battait, celle d'Aëtius, celle de Stilicon, celle du grand Théodose, tandis que l'arianisme formait en quelque sorte la religion de l'opposition romaine, celle des mécontens qui appelaient l'invasion étrangère de tous leurs vœux. C'est ainsi que se compliqua et se faussa la question, pour amener sur l'Occident la longue nuit où nous entrons.

A peine donc les Vandales se furent-ils emparés de Carthage (439) que Genséric déclara sa résolution de faire régner l'arianisme, et commença contre le clergé orthodoxe une cruelle persécution, qui se continua sous ses successeurs, avec de rares interruptions et avec une cruauté crois-

sante, pendant quatre-vingts ans entiers jusqu'à la ruine même du règne des Vandales. Les évêques les plus prononcés dans leur foi, et d'autres hommes considérés furent aussitôt ou chassés ou réduits à la condition d'esclaves : Genséric, après avoir rempli Carthage de désolation en la livrant au pillage, fit placer sur un misérable bâtiment qui faisait eau de toutes parts et qui était destiné à périr en route, l'évêque de Carthage, Quodvultdeus, accompagné de son clergé, et dépouillé de tous les objets les plus nécessaires. Le bâtiment arriva néanmoins heureusement à Naples.

Cette mesure ne fut que le signal d'une première persécution de quatorze ans qui éclata sur tout le nord de l'Afrique; l'appât du butin chez les soldats, comme la rancune du parti arien chez le peuple et surtout chez les prêtres, ne cessa de l'envenimer pendant tout ce temps; et les chrétiens n'eurent enfin quelque répit que par suite d'une grande expédition des Vandales, qui détourna momentanément leur attention sur un autre point. En 455, en effet, Genséric fait voile pour l'Italie; il va piller et dévaster Rome (du 15 au 29 juin), et il revient en Afrique avec une multitude de chrétiens captifs, qu'il se préparait à vendre sur le marché de Carthage aux Maures du pays, qui les auraient emmenés dans l'intérieur de l'Afrique. Cet événement donna lieu à un déploiement de vertus chrétiennes que nous laisserons raconter à un ennemi de l'évangile, parce que les faits lui arrachent une conclusion que la force seule de la vérité pouvait lui suggérer :

« Dans le partage des captifs, rapporte Gibbon, les maris furent impitoyablement séparés de leurs femmes, et les pères de leurs enfans. Ils ne trouvèrent d'appui et de consolation que dans la charité de Déogratias, évêque de Carthage, qui vendit les vases d'or et d'argent de son église, racheta les uns, adoucit l'esclavage des autres, soigna les malades et fournit aux différens besoins d'une multitude dont la santé avait beaucoup souffert dans le passage d'Italie en Afrique. Le digne prélat convertit deux vastes églises en hôpitaux, y plaça commodément tous les malades, et se chargea de leur procurer en abondance la nourriture et les médicamens nécessaires à leur état. Déogratias, quoique d'un âge très-avancé, les visitait exactement le jour et la nuit : son courage lui prêtait des forces, et sa tendre compassion ajoutait un prix inestimable à ses services. *Comparons cette scène avec les champs de Cannes, et jugeons entre Annibal et le successeur de St Cyprien.* » (1)

Voilà un de ces jugemens que le christianisme arrache, par sa beauté, à ses adversaires les plus passionnés : mais il ne faut pas oublier du reste, que Gibbon qui parle ainsi, a fait ce qu'il a pu pour nous faire rejeter la religion de Cyprien et embrasser celle d'Annibal. Voilà les sophistes.

Genséric mourut après un règne de trente-sept ans, qu'il avait marqué par des torrens de sang. Il eut pour successeur, en 477, son fils Hunerich, qui continua la persécution avec cruauté. L'église

(1) *Gibbon*, t. 6, c. 36, p. 390.

de Carthage resta vingt-quatre ans sans évêque, parce que les Vandales ne voulaient pas permettre l'élection d'un évêque orthodoxe; ils ne le firent enfin que par suite de l'intervention pressante de Zénon, empereur d'Orient. Les yeux du peuple se portèrent alors avec vénération et avec amour sur Eugène, citoyen de Carthage, qui s'était rendu respectable, même auprès de ses adversaires, par sa piété, sa science et sa sagesse. Les groupes dispersés des fidèles se rassemblèrent avec joie autour de lui, pour ranimer par la communion d'un culte commun le feu sacré de l'amour du Seigneur que la persécution avait fait renaître en leur cœur; et la piété qui éclatait dans ces réunions finit par produire sur les Vandales mêmes un effet si profond, qu'ils venaient assister en foule à ce culte, qu'on appelait dès long-temps le *catholique*, qualification qui n'était point encore démentie et contredite par l'addition limitative de *romain*. On sait que le mot catholique signifie universel : les premiers siècles entendaient par foi catholique la foi de l'église chrétienne répandue en tous lieux, et partout la même pour le fond de la doctrine. C'est encore le cas aujourd'hui. Nous sommes, nous protestans, des catholiques réformés.

Le clergé arien, jaloux de ces progrès du parti orthodoxe, fit défendre à l'évêque par Hunerich de recevoir à l'avenir dans son église aucun Vandale : mais cet homme pieux répondit avec intrépidité que la parole de Dieu ne lui permettait de fermer son église à qui que ce fût. Hunerich irrité plaça alors aux portes des églises catholiques des soldats

chargés de saisir tous les Vandales qui viendraient s'y rendre, et de leur enlever avec un instrument tranchant les cheveux et la peau de la tête. Mais cette mesure cruelle n'eut, pas plus que d'autres en d'autres temps et en d'autres lieux, l'effet attendu. Des foules de Vandales se présentaient dans les églises, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, avec une ardeur d'autant plus vive que le danger était plus grand. Hunerich, irrité de cette résistance d'une église qu'il avait crue complètement asservie, repoussa d'abord du nombre de ses serviteurs et de ses employés tous ceux qui voulurent garder ou embrasser la foi évangélique; puis il publia de nouveaux édits, plus sévères, contre ceux qui se déclareraient pour elle. Dès-lors nouvel éclat de la persécution : des troupes d'évêques et de prêtres furent chassés dans les déserts de la Lybie et livrés à la famine avec des milliers d'autres fidèles; car les chrétiens suivaient leurs pasteurs dans la destinée qu'on voulait leur faire; et le Seigneur les y soutenait. *Victor de Vitâ* qui décrit ces persécutions comme témoin oculaire, et comme en ayant partagé lui-même les épreuves (1), dit que ce désert de Lybie, dans lequel on chassait les chrétiens, fourmillait de serpens et d'insectes venimeux, mais que pas un des chrétiens persécutés n'en fut atteint (2). Des mères portant leurs nourrissons dans les bras suivaient en pleurant, à travers les villages, leurs évêques entraînés par les soldats, et leur disaient : « A qui voulez-

(1) *Historia persecutionis Vandalicæ.* (2) Marc 16, 18.

» vous nous abandonner quand vous allez au-devant » de la couronne du martyre? Qui baptisera nos » enfans? Qui nous distribuera à l'autel les gages » de la réconciliation? Et qui priera pour nous » sur notre lit de mort? »

Dans le premier moment de la persécution le parti arien avait craint d'exciter un tumulte populaire s'il touchait à l'évêque Eugène; mais en 483, Hunerich crut pouvoir faire un pas de plus, et somma cet ecclésiastique de s'entendre avec son clergé pour une discussion publique sur la divinité de Christ contre les évêques ariens de Carthage. Eugène qui savait d'avance ce que serait une pareille discussion, puisque ses adversaires seraient en même temps ses juges, ne se rendit pas à la demande du roi, qui saisit la première occasion pour sévir contre lui; et cette occasion se trouva bientôt. Selon ce Victor de Vita que nous venons de nommer, un citoyen aveugle de Carthage avait demandé à l'évêque de prier Dieu pour que la vue lui fût rendue. L'évêque, qui s'était d'abord refusé à cette demande, voyant l'aveugle insister toujours de nouveau, lui dit enfin à l'occasion d'un baptême: « Je t'ai déjà dit que je ne suis » qu'un pécheur; mais enfin je prie Dieu qu'il te » fasse grâce selon ta foi, et qu'il te rende la vue. » Il fit le signe de la croix sur ses yeux, l'aveugle recouvra la vue, et la ville entière fut dans l'admiration sur cette preuve de la puissance de la foi. Le roi s'informa de tous les détails de cette histoire, et on ne put, dit-on, nier le fait, mais on l'attribua à la magie. Dès-lors un nouvel orage

éclate sur toutes les églises d'Afrique; tous les ecclésiastiques sont obligés de quitter leurs résidences, tout acte de culte leur est défendu, on ôte à tout membre quelconque de l'église le droit de posséder, d'acheter, ou de vendre, et on réduit en un mot les Orthodoxes, sous tous les rapports, à la condition de serfs : dans les provinces plusieurs furent livrés à la torture et à la mort. Mais tous les exemples d'héroïsme surhumain qu'enfante le christianisme dans les persécutions recommencèrent à se montrer. Une certaine Dionysia avait été frappée de verges : son fils encore jeune, qui était condamné à la mort, se jette tremblant entre ses bras. « Pense, mon enfant », lui dit-elle d'une voix solennelle, « que tu as été baptisé au nom » du Père, du Fils et du Saint-Esprit! » Le jeune homme se livra à ses bourreaux, et souffrit le martyre avec une constance inébranlable : puis sa mère l'ensevelit dans sa propre demeure, pour faire tous les jours sa prière sur son tombeau.

Dans des temps d'affliction extraordinaire le Seigneur accorde aux siens des secours qui passent aussi la mesure journalière et commune. C'est ce qu'on a vu jusqu'à présent plus d'une fois dans l'histoire de l'église. Le Seigneur n'a dit nulle part il est vrai, qu'en telle ou telle circonstance déterminée nous pourrions nous attendre avec certitude à des secours miraculeux; mais les déclarations les plus positives assurent aux chrétiens, en termes généraux et pour tous les temps, les secours dont ils auront besoin en chaque occasion; et ni les faits, ni une seule parole des saintes Écritures

n'autorisent cet axiome si gratuitement répandu en nos jours, même parmi les croyans, que les dons miraculeux ont cessé, qu'ils ont dû cesser, et cesser à telle ou telle époque. On a déjà vu précédemment des preuves nombreuses, non-seulement de l'existence, mais même de l'abondance des dons extraordinaires dans le second et dans le troisième siècle, aussi bien que dans le premier. Nous ne consacrerons plus à l'avenir un article particulier à rechercher l'existence des faits de ce genre pour les âges qui ont suivi, d'autant plus que nous ne doutons point qu'ils n'aient diminué en nombre et en pureté à mesure que la vie même de l'église a diminué. Mais voici un trait de notre histoire d'Afrique, entre une multitude d'autres, qui peut prouver, il nous semble, que le Seigneur intervenait alors encore par son pouvoir surnaturel de manière à ce que l'incrédule le plus déclaré ne sût comment élever un doute sur les faits. Au lieu d'en tirer le récit des diverses sources qui nous l'ont transmis, nous laisserons encore une fois faire ce travail à l'ennemi de l'évangile que nous venons de citer tout à l'heure : nous transcrirons littéralement un second article de Gibbon (1). Voici ses propres paroles :

« L'exemple de la fraude excite naturellement le soupçon ; et l'on peut attribuer avec plus de raison à l'industrie des catholiques d'Afrique, qu'à la protection du ciel, les miracles qu'ils citèrent à l'appui de la justice et de la vérité de leur cause.

(1) *Hist. de la décad. de l'emp. rom.*, t. 6, c. 37, p. 552-556.

Cependant l'historien qui examine cette querelle religieuse d'un œil impartial, peut se permettre de citer un de ces événemens surnaturels, qui édifiera les dévots et *étonnera* les incrédules. Les habitans de Tipasa (1), colonie maritime de la Mauritanie, environ à seize mille de Césarée (d'Afrique) s'étaient distingués dans tous les temps par leur zèle pour la foi orthodoxe, avaient bravé la fureur des Donatistes (2), et repoussé ou éludé la tyrannie des Ariens (sous la persécution de Hunerich). Ils abandonnèrent tous la ville à l'arrivée d'un évêque hérétique : ceux qui purent se procurer des vaisseaux passèrent sur les côtes d'Espagne, et ceux de ces malheureux persécutés qui demeurèrent en Afrique, refusant de reconnaître l'usurpateur, continuèrent à tenir leurs assemblées pieuses, mais illégales. Cette désobéissance enflamma la colère du barbare Hunerich. Un comte militaire fut envoyé de Carthage à Tipasa ; il rassembla les catholiques dans le forum; et aux yeux de toute la province, il fit couper la main droite et la langue aux coupables ; mais les saints confesseurs continuèrent de parler après cette exécution inhumaine; et ce miracle est attesté par Victor, évêque africain, qui publia une histoire de la persécution deux ans après l'événement (3). « Si quel-

(1) Pline, *Hist. nat.*, 5, 1; *Itiner.*, Wesseling, p. 15. — Cellarius, *Géogr. antiq.*, t. 2, part. 2, p. 127. Il ne faut pas confondre cette ville de Tipasa avec une autre du même nom, située en Numidie; celle dont il est question devait être une ville un peu considérable.

(2) *Optat. de Milève*, *De Schism. donatist.*, l. 2, p. 38.

(3) *Victor Vitensis*, 5, 6, p. 76; *Ruinart*, p. 483-487.

» qu'un, dit Victor, révoque ce fait en doute, qu'il
» aille à Constantinople; il entendra parler distinc-
» tement Restitutus, sous-diacre, qui fut une de
» ces glorieuses victimes, et qui habite en ce mo-
» ment le palais de l'empereur Zénon, où il jouit
» de la vénération de la pieuse impératrice. »

» On trouve avec étonnement à Constantinople, à l'appui de ce fait, un second témoin sans passion, *désintéressé*, —*savant*— et *irrécusable*. Énée de Gaza, philosophe de la secte de Platon, (qui se convertit à cette époque au christianisme), a rapporté avec soin ses observations sur les martyrs d'Afrique : « Je les ai vus de mes yeux, dit-il, je
» les ai entendus parler, je me suis informé soigneu-
» sement de ce qui pouvait produire des sons arti-
» culés sans le secours de la langue, et je me suis
» servi de mes yeux pour confirmer le témoignage
» de mes oreilles. J'ai ouvert leur bouche, et je me
» suis assuré que la langue avait été totalement
» arrachée jusqu'à la racine, opération que les
» médecins assurent être toujours mortelle » (1).

» Le récit d'Énée de Gaza (c'est toujours Gibbon que nous laissons parler) est confirmé par le témoignage surabondant d'un édit perpétuel de l'empereur Justinien, — par la chronique du comte Marcellin, — et par le pape Grégoire Ier, qui avait résidé à Constantinople en qualité de ministre du

(1) Æneas de Gaza, *in Theophrasto*, *in Biblioth. Patrum*, t. 8, p. 664-665. Il était (alors) chrétien, et composa ce dialogue, *le Théophraste*, sur l'immortalité de l'ame et la résurrection du corps, outre vingt-six épît encore existantes. *Voyez* Cave, *Hist. litteraria*, p. 297; et Fabricii *Bibl. græca*, t. 1, p. 422.

pontife romain (1). Ils vécurent tous dans le siècle qui fut témoin de ce prodige, et tous l'attestent comme témoins oculaires, ou comme en ayant la certitude par la notoriété publique. — Ces miracles dont il y eut plusieurs exemples successifs, se passèrent sur le théâtre le plus vaste et le plus éclairé du monde, et furent soumis durant plusieur années à l'examen des sens. »

Tel est l'exposé que nous donne Gibbon du fait même, et de ses preuves : voici maintenant sa conclusion, extrêmement remarquable, et réellement conforme à l'Écriture sainte : « Ce don surnaturel des confesseurs africains, qui parlaient quoique privés de l'organe de la parole, obtiendra sans doute la confiance de *tous ceux* et de ceux seulement qui sont déjà disposés à croire que leur langage était celui de la pure orthodoxie; *mais l'esprit opiniâtre des infidèles est défendu par des soupçons secrets et incurables*; l'arien ou le socinien, qui a rejeté la doctrine de la trinité, *résis-*

(1) *Justin. Codex*, l. 1, tit. 27; — Marcellin, *in Chronic.*, p. 45, *in Thesaur. Tempor.* Scaliger. — Procop. *De bell. vand.*, l. 1, c. 7. p. 196. — Greg. Magnus, *Dialog.* 3, 32. Aucun de ces témoins n'a donné le nombre de ces confesseurs. Un ancien martyrologe (ap. Ruinart, p. 486) le fixe à soixante. Deux d'entre eux perdirent le don de la parole en commettant un péché d'impureté. La circonstance la plus singulière de ces prodiges est un enfant qui n'avait jamais parlé avant qu'on lui coupât la langue. (*Note de Gibbon.*)

Le Marcellin ici cité par Gibbon était chancelier de l'empereur, et affirme en effet avoir vu lui-même et entendu parler parfaitement les personnes dont il s'agit. L'édit de Justinien est une loi de cet empereur qui mentionne *occasionnellement* les mêmes faits comme ayant été vus et connus par l'empereur en personne. (*Note du traducteur.*)

tera toujours à l'évidence des miracles opérés par les disciples de S[t] Athanase. »

Voilà, disons-nous, une déclaration qui s'accorde avec l'Écriture dans ses jugemens sur l'incrédulité; c'est le refus positif d'en croire le témoignage le plus avéré, c'est-à-dire celui des sens. Il ne sert de rien de dire à l'homme endurci dans le péché : « Nous vous annonçons ce que nous avons ouï, ce que nous avons vu, contemplé, touché de nos propres mains, » etc. (1 Jean 1, 1) : il ne veut pas croire. En fait de vérité morale l'homme ne croit en effet que ce qu'il veut.

Mais nous ajoutons encore un mot. N'y aurait-il pas quelques chrétiens qui, dans la question qui nous occupe, se trouveraient être de l'avis de Gibbon ?

Et si au contraire nous nous croyons obligés à admettre un fait pareil, que de réflexions ne suggère-t-il pas ! Et que de grandeurs et de consolations ne présente-t-il pas au croyant?.....

Mais il faut passer.

L'église de Christ revivait donc en Afrique, et ne faisait que se ranimer sous la persécution : un nombre toujours plus grand de Vandales apprenaient à connaître la vie de l'évangile; et plusieurs embrassaient la foi en Jésus d'un cœur sincère. Sans doute la fureur des ennemis n'en devenait aussi que plus grande; mais l'évangile gardait sa supériorité; et ce n'est pas sans étonnement qu'on voit l'accroissement qu'avait pris à cette époque l'église de cette contrée, et les listes nombreuses de fidèles martyrs, qui ne craignirent pas de con-

fesser la vérité jusque dans les tortures et dans la mort. Victor parle de cinquante-quatre évêques dans la seule province proconsulaire (chef-lieu Carthage), de cent vingt-cinq en Numidie, de cent sept dans la province de Byzacène, de cent vingt en Mauritanie, de quarante-quatre dans le district de Sitifi, de cinq dans celui de Tripoli, et de dix en Sardaigne; en tout quatre cent soixante-cinq évêques, dont quatre-vingt-huit moururent à Carthage par les mauvais traitemens qu'on leur fit éprouver, et plus de trois cents furent chassés en Corse ou ailleurs.

Le vénérable évêque Eugène aussi fut exilé: on l'envoya dans une contrée déserte de la province de Tripoli, où il fut livré à des soldats qui le maltraitèrent avec barbarie: il écrivit de ce lieu d'exil à ses frères de Carthage une lettre d'encouragement que nous a conservée Grégoire de Tours (1). « Je vous conjure avec larmes, leur dit-il, et par le grand jour de la révélation de Jésus-Christ, que vous vous teniez fermes en la confession de la vraie foi. Si vous restez fidèles, ni l'éloignement ni la mort ne peuvent nous séparer; mais si vous succombez je serai innocent du sang de ceux qui périront. »

Hunerich mourut en 484 après un règne de huit ans. Son successeur et neveu Guntamund fut plus humain; il rappela l'évêque Eugène, et rendit aux Orthodoxes la liberté du culte. Mais il mourut déjà en 496; et Thrasamund, aussitôt monté sur le

(1) *Historia Francorum*, l. 2, p. 46.

trône, bannit de nouveau Eugène, en lui assignant cette fois pour lieu d'exil la France, où il travailla pendant neuf ans parmi les Visigoths, jusqu'à ce qu'en 505 le Seigneur l'appela au repos éternel.

Mais le Seigneur avait suscité aux troupeaux dispersés de l'Afrique un digne remplaçant d'Eugène dans la personne de Fulgence, qui se distinguait au même degré que lui par les qualités de l'esprit et du cœur. Il était né en 468 à Télepte en Afrique, d'une famille noble, et il avait été formé tout ensemble à la piété et aux sciences humaines. Dans sa jeunesse il avait été nommé inspecteur sur les recettes publiques; mais il ne put supporter longtemps le spectacle des misères qu'entraîne la perception des impôts, et il résolut d'aller finir ses jours dans un couvent. S'étant présenté à cet effet au prieur, celui-ci lui répondit: « Va, et apprends » d'abord à vivre dans le monde à l'abri de ses » tentations. » Mais le jeune homme repartit avec humilité: « Celui qui m'a donné le désir de » le servir peut aussi m'accorder la force et le » courage de lui consacrer ici mes jours tout en- » tiers. » Fulgence fut admis, et il passa quelques années dans cette solitude, à se préparer sans s'en douter à sa future vocation, qui lui était encore inconnue; puis la persécution vint le chasser du couvent pour le jeter dans les déserts et lui faire annoncer l'évangile à ses semblables.

En 499 les Numides, qui ravageaient le pays par des incursions, l'obligèrent à se réfugier dans une ville de la province proconsulaire, où il fut

battu de verges dans les rues pour avoir prêché la parole du Seigneur. De là il se rendit à Rome, pour adorer, comme on disait déjà à cette époque, sur les tombeaux des apôtres. De retour dans sa patrie il trouva, en parcourant le district de Tunis, une contrée qui manquait absolument de conducteur spirituel, et où on lui demanda de rester comme évêque. Il y consentit, et il donna aussitôt tout son bien aux pauvres, ne se nourrissant que des herbes des champs, et parcourant mal vêtu, jusque bien avant dans la nuit, une population grossière pour lui prêcher en paroles et par son exemple le salut de Jésus-Christ.

Mais Thrasamund sut le trouver même dans ce lieu d'exil, et il le chassa en Sardaigne avec soixante autres évêques. C'est ici que cet homme pieux rédigea la plupart de ses écrits assez nombreux, des lettres à ses amis dispersés, des réfutations d'hérésies, ou des discours de simple édification. Au nombre de ces écrits on en trouve aussi quelques-uns adressés au roi Thrasamund, et destinés à lui exposer avec franchise et respect la foi pour laquelle il souffrait, lui Fulgence, en invitant le roi à examiner la chose avec impartialité.

Le contenu de ces lettres plut tellement au roi qu'il permit à Fulgence de revenir s'établir à Carthage. Le pieux évêque y retourna donc en effet, et il recommença à travailler avec succès au service de son maître. Mais de nouvelles plaintes s'élevèrent de la part du clergé arien, et Fulgence fut exilé une seconde fois dans l'île de Sardaigne; c'était en 520. Il monta, plein d'espérance, sur

le vaisseau qui devait l'emmener, et dit à un de ses amis qui l'embrassait en pleurant : « Ne t'afflige pas, Juliatus, je reviendrai bientôt, et nous verrons encore de nos yeux la vraie foi en Christ rétablie dans ce pays, avec la liberté de la professer. »

Thrasamund mourut en 523, et eut pour successeur Hilderich. Thrasamund sachant que ce dernier inclinait vers la foi orthodoxe, avait exigé de lui, avant de mourir, le serment qu'il ne rétablirait jamais cette foi comme religion de l'Etat. Hilderich avait cru pouvoir éviter l'obligation qu'entraînait ce serment, en signant auparavant en secret un acte solennel qui accordait la liberté du culte aux églises orthodoxes pour l'époque où il serait arrivé au trône. Effectivement quoiqu'il n'eût pas le courage de se joindre ouvertement à ces églises, il tint au dernier de ses engagemens : les évêques et les prêtres exilés furent rappelés ; et leur retour fut une fête pour le peuple de Carthage, qui se précipita en foule au-devant d'eux vers le port. La joie fut au comble lorsque Fulgence se montra sur le tillac du bâtiment : il fut accueilli avec des témoignages innombrables d'amour et de vénération ; et lorsqu'il quitta Carthage pour retourner à son précédent troupeau, des multitudes de fidèles s'avancèrent au-devant de lui sur toute la route avec des flambeaux et des couronnes.

Mais celui que l'épreuve n'avait pas abattu ne se laissa pas séduire par la gloire qui vient des hommes : son seul objet fut de consacrer à la gloire de son maître et au bien de son troupeau les dernié-

res forces que lui avaient laissées ses longues souffrances. Ses absences répétées et prolongées avaient permis au péché et au relâchement de faire de grands ravages dans son église : il s'appliqua avec amour et patience à bander toutes ces plaies des mauvais temps, jusqu'à ce qu'en 533 il rendit l'esprit dans la paix de son Seigneur, après avoir rassemblé ses amis, leur avoir demandé pardon pour toute offense qu'il aurait pu leur faire, et les avoir exhortés à s'attacher fermement au Sauveur.

Cependant le règne des Vandales sur l'Afrique allait finir : deux causes principales amenèrent cette catastrophe. Hilderic que nous avons déjà vu faible et lâche, était aussi adonné aux plaisirs des sens. Gilimer, l'un de ses parens, s'éleva contre lui, et le renversa du trône (531). En même temps le peuple entier des Vandales s'était corrompu et amolli sous le ciel d'Afrique. Cent ans plus tôt, le sévère Salvien avait pu dire en parlant d'eux (1) : « que l'Espagne avait été ruinée par des vices aussi grands, et peut-être plus grands encore que ceux des Gaules; et que c'était par cette raison-là qu'elle avait été livrée à de chastes Barbares, afin qu'il fût évident que le pays était condamné à cause de son impureté. Si je ne me trompe, ajoutait Salvien, tous les autres Barbares sont plus vaillans que les Vandales; mais ces ennemis, les plus faibles de tous, ont eu le dessus à cause de la pureté de leurs mœurs. » — Maintenant les choses avaient bien changé; et la volupté avait affaibli

(1) *De Gubernatione mundi*, c. 7.

ces mêmes hommes, autrefois si redoutables. Il faut bien ajouter encore une autre raison à celles qui préparèrent la ruine du règne des Vandales ou plutôt, en général, la ruine de l'église d'Afrique. La division acharnée qui se prolongeait entre les deux partis religieux, les Ariens et les Orthodoxes, les Vandales et l'ancienne population romaine, avait relâché tous les ressorts de l'État et préparé sa ruine inévitable : le moment en était venu.

Le célèbre Justinien, alors empereur d'Orient, ne put voir saus indifférence l'usurpation de Gilimer dont nous venons de parler : car il redoutait cet homme. Occupé d'ailleurs depuis long-temps du rétablissement de l'empire romain, il songeait d'autant plus à l'Afrique, que les mécontens de ce pays le pressaient de venir en chasser les Vandales pour y ramener l'ancien état civil et religieux. Justinien demanda donc que son ancien ami, le roi détrôné, rentrât dans ses droits : et sur le refus qui lui en fut fait, le vaillant Bélisaire fit voile pour l'Afrique, avec une flotte qui portait 15,000 hommes (533). Comme les Vandales ne s'étaient point préparés à cette attaque les Grecs débarquèrent sans difficulté ; les habitans du pays se joignirent à eux par milliers ; Bélisaire s'empara de Carthage : et peu de temps après, Gilimer fut complètement défait et emmené en triomphe à Constantinople (534). Quand il fut obligé de se présenter devant Justinien qui était assis sur un trône resplendissant, il s'écria plusieurs fois avec l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités, tout est vanité ! »

Au nombre des trésors immenses qui se trouvaient dans le butin, on voyait aussi ces vases sacrés du temple de Jérusalem que Tite avait autrefois apportés à Rome, que Genséric avait emportés à Carthage, et qui maintenant venaient à Constantinople. L'empereur Justinien les fit distribuer dans les églises principales de Jérusalem, sur l'observation que lui avait faite un Juif, que ces vases portaient malheur à tout empire qui les gardait comme un butin profane hors de cette ville (1). Les Vandales vaincus furent en grande partie emmenés pour être incorporés à une armée qui marchait contre les Perses : les autres se perdirent parmi les habitans du pays ; de sorte que dès ce moment le nom même de cette race germaine disparaît de l'histoire.

Il semblerait que l'église d'Afrique, délivrée de ses oppresseurs, eût dû se relever dès-lors avec une force toute nouvelle. Il n'en fut point ainsi : elle ne fit au contraire que languir et dépérir ; et c'est avec douleur que notre histoire des missions quitte maintenant, pour n'y plus revenir, ces vastes et belles provinces du nord de l'Afrique, dans lesquelles, depuis quatre cents ans, l'église de Christ s'était établie d'une manière si brillante et si étendue. La position centrale de ce pays, relativement au monde alors connu, semblait promettre que cette église continuerait d'exercer sur la propagation de l'évangile une influence puissante et durable : mais les voluptés et les divisions

(1) *Procop. de bello Vandal.*, l. 1, c. 8 ; l. 2, c. 9.

la détruisirent. Il parut bien un instant sous Justinien qu'elle allait se ranimer; mais elle participa au contraire à la corruption de l'empire grec, et par conséquent aux châtimens qui vinrent fondre sur lui. Dès 647 en effet nous verrons l'armée victorieuse des Mahométans, après s'être soumis l'Arabie, la Syrie et une grande partie de la Perse, venir fondre sur l'Égypte et la subjuguer, de même que tout le reste de l'Afrique septentrionale. Le calife Othman, troisième successeur de Mahomet, la couvrit de ses troupes victorieuses : et une bataille sanglante de plusieurs jours décida du sort du pays. L'église de Christ y gémit encore quelque temps sous le joug des Arabes; mais elle ne tarda point à expirer. Cinquante ans seulement après la conquête, c'est-à-dire vers 700, un général sarrasin pouvait écrire au calife qu'il ne valait plus la peine de maintenir l'impôt ordonné sur les chrétiens, parce qu'il n'y en avait plus dans le pays.

Il est très-probable qu'à cette époque de l'invasion des Mahométans, plusieurs chrétiens qui refusèrent d'abjurer furent emmenés comme esclaves dans l'intérieur de l'Afrique; et différentes recherches faites en nos temps dans le nord de l'Afrique, surtout celles de Shaw, consul général anglais en Égypte, établissent avec une haute probabilité qu'il se trouve dans l'intérieur de cette partie du monde encore quelques peuplades qui, pendant la longue nuit d'ignorance et de superstition sous laquelle l'Afrique a gémi dès cette époque, ont conservé au moins quelques

marques extérieures d'un christianisme primitif, qu'elles gardent comme un monument sacré de leur histoire ancienne et comme le gage d'un retour futur à la foi vivante et salutaire de Jésus-Christ.

CHAPITRE XVIII.

PROPAGATION DE L'ÉVANGILE CHEZ LES VISIGOTHS ET LES OSTROGOTHS.

§ 1.

Visigoths (midi de la France et Espagne.)

Quoique nous ayons pu montrer que l'arianisme des Goths différait beaucoup de tel autre système désigné par le même nom, et par exemple de celui des Vandales, le fait seul que cette nation avait embrassé cette vue, n'en agit pas moins d'une manière fatale, soit sur son propre sort, soit sur ses relations avec l'église d'Occident; et cette circonstance fut même si féconde en funestes résultats, qu'elle prépara lentement la ruine de ce peuple, et que le nom même de la nation, comme de toute autre nation arienne, a entièrement disparu de l'histoire. Il y a plusieurs raisons qui expliquent ce phénomène remarquable. Comme nous l'avons déjà fait observer, le seul fait que le christianisme se présentât aux nouveaux convertis comme une affaire de parti, devait déjà agir d'une manière excessive-

ment nuisible sur leur état religieux. L'étroitesse de vues et l'instruction superficielle dans laquelle s'élevaient toutes les nations ariennes, durent également exercer sur elle, une fâcheuse influence. Le mobile coupable, qui très-probablement anima souvent les prédicateurs ariens, c'est-à-dire le désir d'employer les Barbares comme des instrumens pour se venger des maux que leur avait faits l'église orthodoxe, devait aussi opposer un obstacle insurmontable à cette puissance divine de l'évangile qui ne peut se manifester que quand cet évangile est prêché par des hommes sincères et vraiment pieux. Cette division nuisait encore infiniment aux Barbares ariens en les excluant des nombreux moyens d'édification dont l'église orthodoxe était enrichie depuis quelques siècles : car à peine les Goths et les Vandales mettaient-ils le pied sur le territoire de l'église d'Occident, que leurs ecclésiastiques leur défendaient la fréquentation du culte établi et celle de tous les établissemens publics d'instruction. Enfin, en perdant la pureté de la foi les Goths perdirent ce qui forme l'unique point d'appui d'une vraie piété : leur communion, manquant de sa base divine, et s'appuyant sur un salut opéré par un ange, au lieu de reconnaître que la rédemption est de Dieu, se divisa bientôt, comme tout système humain, en une foule de sectes qui se combattirent avec le même acharnement qu'elles apportaient dans leur opposition à l'église orthodoxe. Voilà sans doute la principale raison pour laquelle toutes les peuplades germaniques qui embrassèrent l'arianisme, finirent par perdre éga-

lement leur existence civile et religieuse. — Mais venons-en aux faits.

Nous avons conduit plus haut (c. 15, p. 441) l'histoire des missions parmi les Visigoths, autant du moins que nous l'apprennent les auteurs du temps, jusqu'à l'époque où nous avons vu le christianisme généralement admis parmi eux. Nous pourrions par conséquent ne plus rien ajouter sur ce sujet, s'il ne s'était écoulé, depuis le moment où ils fondèrent leur empire (419) (V. c. 16, p. 471), un long espace de 175 ans jusqu'à ce que leur position religieuse eût pris une assiette définitive. Ce ne fut en effet qu'en 586, à la suite de longs et de violens orages, qu'ils furent incorporés à l'église orthodoxe et purent figurer de plein droit au nombre des peuples chrétiens. C'est aussi dès cette époque que leur existence nationale commence à se confondre avec celle du peuple qu'ils s'étaient soumis, au point que leur nom même finit par se perdre en Espagne comme dans la Gaule. Un coup-d'œil rapide jeté sur cette époque développera devant nos yeux quelques-uns de ces moyens admirables et cachés au moyen desquels la Providence de Dieu conduit l'œuvre de Christ à son but en dépit de tous les obstacles.

Lorsque Wallia eut fondé l'empire Toulousain, les migrations des Visigoths atteignirent leur terme; et ce peuple qui embrassa bientôt, avec la foi, l'industrie et la langue des Romains, se civilisa rapidement. Wallia eut pour successeur ce Théodoric Ier que nous avons vu lutter victorieusement contre les Romains commandés par Litorius, et

qui perdit ensuite la vie à la grande bataille de Châlons contre Attila. Il fut suivi de Thorismund, puis de Théodoric II, qui agrandit encore le territoire de sa nation ; on se souvient que nous avons donné à son sujet quelques détails. Puis vint Eurich, qui éleva la nation des Visigoths au plus haut point de sa gloire, et qui mourut en 484, en laissant le trône à Alaric II, qui l'occupa jusqu'en 507. Ce prince, qui régna ainsi du vivant de l'ambitieux Clovis, sentit qu'il devait chercher à gagner l'affection de ses sujets catholiques par une sage condescendance, et guérir par un gouvernement libéral l'aversion que leur inspiraient des rois ariens, soit par le seul fait de leur foi erronnée, soit par la gêne plus ou moins grande sous laquelle ils tenaient leurs sujets. Il fit donc beaucoup pour les adoucir : il dressa même pour eux un code de lois spécial : il accueillit les évêques chassés d'autres contrées pour la foi orthodoxe, et dans ce nombre plusieurs de ceux qui avaient été bannis d'Afrique par le roi des Vandales, en 496. Ce fut le cas en particulier de cet Eugène, évêque de Carthage, dont nous avons parlé il y a peu (c. 17, p. 16). Il fut même permis aux catholiques de ses états de tenir des conciles : nous en mentionnerons un seul, celui qui se tint à Agde, en 506, sous la présidence de Césaire. On y vit vingt-cinq évêques catholiques, et dix anciens, représentant dix autres évêques de la même communion. Parmi les nombreux décrets de ce concile, qui aspirait surtout à ramener l'ordre chez les ecclésiastiques, on trouve entre autres un canon qui

défend à tous les chrétiens les divinations païennes (*auguria et divinationes*), et la méthode de consulter le sort au moyen de passages de l'Écriture. Il paraît de là qu'il s'était déjà introduit dès-lors chez les nouveaux convertis l'usage abusif, et païen, de regarder comme un oracle la première parole qui leur tombait sous la main en ouvrant les Écritures. Mais ce même réglement nous apprend par-là même aussi que l'Écriture sainte se trouvait dès-lors répandue en quelque degré parmi le peuple, et que ce même concile ne défendait pas, comme Rome, l'us à cause de l'abus.

Mais nous revenons à Alaric II. Malgré tous ses soins ce monarque eut bien de la peine à regagner les cœurs; et l'ancienne population romaine et orthodoxe ne cessait de regarder au roi des Francs comme à celui qui était destiné à la gouverner. Alaric fut obligé d'en venir, on ne sait si ce fut à raison ou à tort, à faire amener dans sa capitale, sous sa surveillance, les évêques les plus distingués de ses états, et d'en bannir d'autres en Espagne, en un mot de persécuter jusqu'à un certain point l'église orthodoxe.

Au nombre de ceux qui furent ainsi bannis par Alaric se trouvait le pieux *Césaire*, évêque d'Arles, l'une de ces lumières qu'on voit briller avec tant de joie dans la nuit sombre de cette époque, et sur lequel il nous est doux de nous arrêter avec quelque détail.

Césaire naquit dans la contrée de Châlons en Bourgogne, en 470, et paraît avoir été élevé par ses parens à la piété. Il entra, encore jeune, dans le

célèbre couvent de l'île de Lérins au midi de la Provence, où vivaient alors, sous la direction de Porcarius, un grand nombre de serviteurs distingués de l'église. L'abbé du couvent lui donna d'abord la charge de cellier; mais les moines furent bientôt si mécontens de la sévérité avec laquelle il s'en acquittait qu'il fallut la lui ôter. Après avoir achevé ses études, il vint à Arles où il gagna bientôt l'affection de l'archevêque Eonius, dont il fut nommé successeur, en 501, à l'unanimité des voix du troupeau. Il remplit dès-lors cette charge avec une fidélité distinguée pendant quarante ans, jusqu'à l'époque de sa mort, qui eut lieu en 542.

Il tenait chaque jour un service public, dans lequel il expliquait au peuple la parole de Dieu d'une manière simple et édifiante. « Si je vous exposais l'Écriture, dit-il dans son dixième sermon, à la manière des pères, la nourriture spirituelle ne parviendrait qu'à un petit nombre de personnes instruites, et la multitude du peuple resterait sans instruction. C'est pourquoi je prie humblement les oreilles savantes de vouloir bien écouter avec patience des paroles à la portée du commun peuple (des paroles de paysan) : il doit nous suffire que toute l'église puisse trouver dans un discours simple une nourriture spirituelle. Puisque les gens sans lettres ne peuvent s'élever à la hauteur des gens instruits, il faut que ceux-ci s'abaissent au niveau des ignorans. »

Le pieux évêque se faisait un devoir de visiter son troupeau, non-seulement dans la ville mais aussi à la campagne, toutes les fois que le mal-

heur des temps le lui permettait. « Si la chose m'était possible, leur disait-il, j'aimerais vous voir non-seulement une fois, mais chaque année, pour satisfaire ce désir que nous avons de part et d'autre de nous unir. Mais puisque le désordre des temps (les guerres entre les Visigoths, les Francs, les Ostrogoths et les Bourguignons) ne le permet pas toujours, nous savons que nous sommes unis en esprit par un amour réciproque, et qu'il y a d'ailleurs une autre cité où les vrais chrétiens ne seront jamais séparés les uns des autres. »

Il insistait surtout, dans ses prédications, sur la nécessité d'une étude assidue et réfléchie des saintes Écritures; et il exhortait ceux qui savaient lire à employer leurs soirées à la faire connaître à ceux qui ne savaient la lire par eux-mêmes. « Qui peut dormir si long-temps dans les longues nuits d'hiver, qu'il n'ait le temps de consacrer au moins trois heures à lire l'Écriture ou à l'entendre lire? La lumière de l'ame et sa nourriture éternelle n'est pas autre chose que la parole de Dieu, sans laquelle l'ame ne peut ni voir ni vivre. Car de même que notre corps meurt quand il ne prend point de nourriture, notre ame s'affaiblit aussi quand elle ne prend pas souvent la parole de Dieu. »

Afin de fixer l'attention de son église, et de la préserver d'une vaine dissipation pendant le culte, Césaire ordonna que les laïques accompagnassent de leur chant les cantiques qui jusqu'à présent n'avaient été chantés que par des ecclésiastiques. Et à ce sujet nous pouvons faire remarquer un monument frappant de ce travail des chrétiens

d'Orient dans le midi de la France, dont nous avons déjà parlé précédemment (t. 1, p. 345); car il restait dans les églises de cette contrée, encore du temps de Césaire, plusieurs cantiques grecs, qui y avaient été apportés par des colons chrétiens pareillement grecs, lesquels s'étaient établis dans ces contrées pendant le cours du second siècle. Lorsque, plus tard, des colons romains y furent venus à leur tour, on joignit à ces cantiques grecs des hymnes latines : puis enfin, quand les Barbares furent arrivés, la liturgie des Visigoths dut encore se dire dans leur langue germanique; et ainsi le culte présenta pendant quelque temps des cantiques en trois langues (1).

Le pieux Césaire s'appliqua avec beaucoup de soin à faire du chant d'église un moyen d'édification. « Je ne puis, dit-il dans un de ses sermons (*serm.* 284), vous exprimer en paroles la joie que m'a causée votre dévotion ; car c'était mon désir depuis quelques années, que notre bon Dieu vous accordât le don du chant. Mais avant tout, appliquez-vous par la prière et par de saintes réflexions, à ce que le Saint-Esprit, qui se fait entendre dans vos prières et dans votre bouche, demeure aussi dans vos cœurs ! Sans doute c'est quelque chose de bon et d'agréable à Dieu quand la langue chante avec foi; mais ce n'est quelque chose de vraiment bon, que lorsque la vie est d'accord avec la langue. »

Césaire profita avec soin des fréquens conciles

(1) *Théodoret. Hist. eccl.*, l. 5, c. 30.— *Hieron.*, *ep.* l. 2. p. 626; ed. Par.

qui se tinrent vers cette époque sous sa présidence, pour travailler à répandre généralement l'instruction religieuse, et surtout pour la faire pénétrer dans la campagne. Dans l'un de ces conciles (529) il fut ordonné qu'on prêcherait régulièrement dans les églises des villages aussi bien que dans celles des villes, et que les pasteurs devraient toujours former un certain nombre de jeunes gens à la charge de lecteurs de l'église, en les instruisant de bonne heure dans les saintes Écritures.

Césaire était profondément pénétré du sentiment que c'est à l'école de Christ que nous devons apprendre tout ce qui est vrai et bon. « L'homme ne peut rien produire par lui-même, dit-il dans un de ses discours, si ce n'est le péché et le mensonge. Ce qu'il possède de vrai et de juste, il le tient de cette source, à laquelle nous devons toujours boire dans le désert de ce monde, pour n'être pas abattus en chemin par la fatigue. Ce ne sont pas les sarmens qui nourrissent le cep, mais c'est le cep qui leur donne la vie. »

Césaire eut nécessairement sa bonne part des tribulations de l'époque. Il fut accusé auprès d'Alaric II, dans les états duquel était alors la ville d'Arles, de chercher à amener cette ville sous la domination de la Bourgogne sa patrie; et le roi le fit exiler par cette raison à Bordeaux en 505, — même année où, par un contraste assez singulier, Eugène, évêque orthodoxe de Carthage, venait chercher auprès d'Alaric un refuge contre les persécutions de son roi arien. A Bordeaux Césaire gagna le respect général, comme il l'avait fait à Arles;

et bien loin d'y exciter les esprits à la révolte, il s'appliqua au contraire à y comprimer les murmures des habitans, mécontens de leur gouvernement arien, et à recommander à tous l'obéissance envers les autorités. Alaric lui-même reconnut bientôt son innocence et le rappela.

On se souviendra (c. 16, p. 514) qu'il y eut à cette époque une guerre malheureuse des Visigoths contre les Francs, et qu'Alaric y perdit la vie (507); mais que le pays fut ensuite occupé par les Ostrogoths que Théodoric avait envoyés au secours d'Alaric. Pendant que Clovis avait encore des succès, la garnison d'Arles avait été bloquée par les Francs. La tentative que fit un jeune ecclésiastique, parent de Césaire, de se faire descendre le long de la muraille de la ville au moyen d'une corde pour s'enfuir, excita de nouveau contre cet évêque le soupçon qu'il voulait trahir le pays; et il fut encore une fois emprisonné, jusqu'à ce qu'une seconde fois aussi on reconnût son innocence.

Lorsque, ensuite, les Goths battirent les Francs et ramenèrent dans la ville une quantité de prisonniers, Césaire, toujours ami, comme l'évangile, de tous ceux qui souffrent, à quelque parti qu'ils appartiennent, reçut ces prisonniers dans son église et dans sa maison, et leur fournit le vêtement et la nourriture, en attendant de pouvoir les racheter. Pour parvenir à ce dernier but il vendit non-seulement tous les ustensiles précieux de son église, mais il convertit encore en monnaie tout l'or et l'argent qui en ornaient les colonnes et les murs. « Les biens que nous espérons, dit-il, ne se

trouvent pas dans ce monde! O misère de l'humanité! Le monde est amer et on l'aime : combien l'aimerait-on donc, quand il serait plein de douceur! Amis du monde, la vérité vous crie : « Où sont » les objets que vous aimiez tant et que vous ne » pouviez lâcher? Où sont ces belles contrées, ces » villes brillantes? » Le seul récit des maux que nous avons endurés produisait déjà de grands effets sur le cœur : que sera-ce maintenant, quand nos propres yeux voient tous ces maux? Le siége nous a fait tant de morts, qu'à peine y avait-il assez de vivans pour les enterrer. Des provinces entières sont dévastées; leurs habitans emmenés en esclavage; et des femmes délicates et de haute naissance, chargées de rudes et pénibles travaux!...... »

L'agitation du pays se prolongea encore pendant quelque temps, même après la défaite des Francs, et après que le pays eut été placé, avec son roi encore enfant, sous la tutelle du grand Théodoric: car on lit qu'en 513 Césaire fut amené prisonnier auprès de ce dernier monarque à Ravenne pour y être examiné, et toujours sur le point des intelligences qu'on le soupçonnait d'entretenir avec les Francs. Lorsque cet homme respectable fut présenté au roi, le monarque fut si frappé de son calme noble et plein de dignité, qu'il se leva de son siége en se découvrant la tête et qu'il déclara plus tard à ses courtisans, après l'avoir renvoyé à la suite d'un court entretien, qu'il avait tremblé en le voyant entrer. « Cet homme apostolique s'est présenté avec les traits d'un ange, dit-il; je ne puis rien soupçonner de mal chez un homme pareil. » — Théodoric

témoigna même du chagrin d'avoir fait faire à Césaire un voyage si long et si pénible; et au moment du dîner il lui envoya en présent une somme considérable d'argent, dans un plat du même métal du poids d'environ soixante livres. L'évêque vendit ce plat peu après, et se servit de l'argent qu'il en retira pour délivrer une multitude de prisonniers francs ou romains-gaulois que les Goths avaient emmenés avec eux en Italie. C'est ainsi qu'il revint dans son évêché d'Arles, où il vécut encore plusieurs années, dévoué au bien de son troupeau. Il mourut à l'âge de 73 ans, après un épiscopat qui en avait duré quarante. Au milieu de vives douleurs, il demanda si le jour anniversaire de la mort de S[t] Augustin était encore éloigné : car les écrits de ce grand homme étaient, après la parole de Dieu, sa plus douce nourriture. Et comme il apprit que ce jour était proche, il dit : « J'espère au Seigneur que je pourrai mourir vers ce moment-là : vous savez combien j'ai aimé S[t] Augustin comme docteur de la vérité. » — Il se fit porter la veille de ce jour dans son église, où il termina effectivement sa course dans la foi au Seigneur, encore le même soir (542).

Nous revenons à notre histoire générale des Visigoths. Après la mort du grand Théodoric, Amalric, fils d'Alaric II, se vit seul à la tête de l'état. Pour s'assurer l'amitié du roi des Francs, et pour gagner à sa cause le nombre toujours croissant de ses propres sujets catholiques, il demanda en mariage une fille de Clovis. Mais son but n'était pas pur, et son espérance fut déçue. Zélé arien, il chercha à gagner

son épouse à sa foi, d'abord par des instances, puis par des menaces, puis enfin par des mauvais traitemens et des coups : la reine envoya alors un mouchoir trempé de son sang à son frère Childebert à Paris, et le pria avec instance de venir la sauver des mains du tyran. Childebert accourut; et après une sanglante bataille auprès de Narbonne (531), les Goths furent mis en fuite, et Amalric tué. Grégoire de Tours donne dans le récit de ces événemens (1), un exemple frappant des brillantes richesses dont les Visigoths embellissaient alors leurs temples. Childebert trouva dans une de leurs églises, qui fut livrée au pillage, soixante calices, quinze patènes et vingt capsules, toutes en or pur et garnies de pierres précieuses, outre un exemplaire des évangiles, écrit en lettres d'argent.

Dès ce moment il s'écoula pour le royaume des Visigoths cinquante ans de maux et de violences (531—580), pendant lesquels cinq rois successifs payèrent de leur vie cinq règnes très-courts. Durant cette même époque le parti de l'église orthodoxe acquérait partout une force politique croissante, tandis que tous les états ariens s'ébranlaient à la fois : les Francs battirent les Visigoths et pénétrèrent jusqu'à l'Èbre : le puissant royaume des Vandales tombait en Afrique sous les coups de Bélisaire : à peine l'Afrique était-elle aussi rentrée sous la domination des empereurs grecs, que commencèrent en Italie les guerres sanglantes qui mirent fin dans cette contrée à l'empire, également arien, des

(1) [illegible]

Ostrogoths : enfin la puissante influence des Francs gagna Cararich, roi des Suèves, à l'église catholique avec tout son peuple. Les Visigoths commençaient donc à se voir isolés, quant à la foi, au milieu de toutes les autres nations, en même temps, que des factions de toute espèce les divisaient au-dedans. Aussi, Reccared étant monté sur le trône (586), son premier soin fut-il de mettre fin aux persécutions sanglantes dont les catholiques nombreux de ses états étaient l'objet de la part du parti arien : puis, après avoir pourvu à la sûreté de son empire du côté de l'extérieur par des traités de paix, il déclara ouvertement son attachement à la doctrine orthodoxe que sa pieuse mère lui avait enseignée dès son enfance, et il résolut de ramener la paix parmi ses sujets en établissant une confession de foi, commune à tous, sur cette doctrine de la divinité de Christ que professait d'ailleurs déjà la majeure partie de la population. A peine dix mois s'étaient-ils écoulés depuis son avènement au trône, qu'il convoqua à Tolède tous les évêques ariens et catholiques du pays, en invitant les deux partis à exposer leur foi avec une pleine franchise et une entière liberté. Il est vrai que les ecclésiastiques disputèrent long-temps en la présence du roi sans qu'on en pût rien espérer pour le bien de l'église et de l'état : alors le roi s'avança au milieu de l'assemblée, et se déclara pour la vérité des doctrines orthodoxes : la plupart des évêques ariens, et même la majorité de la population des Visigoths, fatigués des continuelles et sanglantes disputes sur cet objet, se joignirent au roi ; et quoique le nombre des mé-

contens fût encore grand, la cause de l'église catholique était gagnée : un bon nombre de serviteurs fidèles de Christ achevèrent de travailler par la persuasion à l'accomplissement de cette œuvre.

Aussi est-ce là que se termine notre histoire des missions parmi les Visigoths, et avec elle celle des missions d'Espagne, dont nous laissons les développemens ultérieurs à l'histoire ecclésiastique. Il reste encore dans ce pays des païens en plus ou moins grand nombre; mais cependant la généralité y professe le christianisme, et dès-lors notre tâche quant à cette contrée est accomplie.

Mais si la profession extérieure s'y répand, ce n'est pas sans une profonde douleur que le chrétien voit, dans l'histoire de ces jours, le trésor d'une foi pure ne se conserver qu'au milieu de combats continuels, puis disparaître ensuite presque entièrement sous un amas de superstitions : c'est même une véritable merveille que la simple profession de la foi ait pu se conserver au milieu de la foule d'obstacles qui s'opposaient à son cours, et dans le dédale où se plongeait de plus en plus l'église même destinée à transmettre ce trésor aux hommes.

§ 2.

Ostrogoths. (Italie et contrées du Danube.)

On a vu dans l'histoire de l'invasion des Barbares quelle était et quelle devait être, dès le commencement du cinquième siècle, la désolation des contrées qu'arrose le Danube. L'église de Christ y était

foulée aux pieds, comme le pays lui-même, par le passage des hordes sans nombre qui venaient incessamment fondre sur l'Occident : c'est dans ces lieux et dans ces temps de tribulations que nous avons maintenant à rechercher l'histoire de l'origine ou du rétablissement du règne de Dieu.

Au nombre des serviteurs de Christ qui vécurent au milieu du désastre de ces contrées, vers le milieu du cinquième siècle, se trouvait un homme zélé et pieux, *Constantius*, archevêque de Lorch (Lauréacum). Il était né à Valérie, en Pannonie : mais on ne sait absolument rien sur le temps qui précéda son épiscopat. Il travailla avec succès à la conversion des idolâtres du pays, alors encore si nombreux et si puissans dans la contrée, qu'ils avaient réussi peu auparavant, même dans cette ancienne métropole des églises du Danube, à chasser de la ville son pieux prédécesseur Valentin. Un indice des bénédictions attachées aux travaux de cet homme, et à ceux de ses prédécesseurs d'ailleurs oubliés du monde, c'est que lorsque Sévérin, dont nous allons parler, arriva dans ces lieux, il trouva partout des temples, un clergé nombreux et un culte parfaitement organisé. Constantius s'était aussi attaché à former des serviteurs de Christ destinés à lui succéder ; et sa mémoire se conserve avec respect dans ces églises. Il succomba comme tant d'autres, en 487, à la désolation qu'introduisirent dans tout le pays les Hérules et d'autres peuples barbares ; mais il emporta cependant avec lui la ferme espérance que les désordres du temps conduiraient son peuple à une heureuse régénération.

C'est à la même époque où Constantius travaillait ainsi dans ces contrées, que Dieu y envoya encore, l'année même de la mort d'Attila (450), l'homme distingué que nous venons de nommer, le pieux *Sévérin* (1), qui après avoir long-temps parcouru les contrées d'Orient, venait paraître en Occident comme un ange tutélaire et comme un appui de l'église chrétienne chancelante. On range avec raison cet homme au nombre des apôtres de la Norique (Autriche), quoique la destination de sa vie ait moins consisté à propager l'évangile parmi les païens qu'à soutenir et à rétablir l'église, déjà fondée mais déchue, de ces contrées. Sévérin ne voulut jamais dire quelle était sa patrie: « Le vin et les fruits, disait-il, tirent leur valeur » du sol où ils naissent, mais la patrie du chré- » tien est aux cieux, et celle d'ici-bas reste sous » ses pieds. »

A peine Sévérin fut-il arrivé dans le pays, qu'il se mit à le parcourir pour en rechercher les fidèles épars, pour les exhorter au courage et pour les rassembler de nouveau en petits troupeaux. Il s'établit non loin du Danube, près de Vienne (Faviana), dans le bourg d'Asturis. Sa vie, à la fois édifiante et austère, attira bientôt l'attention des habitans sur cet étranger qui, venant des pays brûlans de l'Orient, ne craignait pas de marcher à pieds nus au milieu de l'hiver si rude de ces froides contrées. Mais il gagna plus que de l'admiration; il sut s'attirer tous les cœurs par sa bienveillance

(1) V. *Vita sancti Severini; — Neanders Denkwürdigkeiten.*

et par sa bonté envers tous, par son zèle à secourir les nécessiteux, puis aussi par une sorte d'assurance et de sagesse prophétique avec laquelle il comprenait le présent et prévoyait l'avenir : les exemples de son intervention salutaire dans les affaires temporelles, aussi bien que dans celles qui regardaient l'évangile, sont nombreux dans l'histoire de sa vie. Vienne, par exemple, fut visitée à cette époque par une cruelle famine. Les habitans, menacés de la mort la plus cruelle, s'adressèrent à Sévérin parce qu'ils avaient plus de confiance en son intercession que dans leurs propres prières, et ils l'appelèrent à eux. Sévérin leur dit qu'il ne doutait point que le Seigneur ne vînt à leur secours dès l'instant où ils se seraient décidés à apaiser sa colère par une véritable repentance; et les habitans la lui promirent. Alors cet homme pieux apprit bientôt qu'une veuve, nommée Procula, recélait une quantité immense de blé qu'elle voulait garder jusqu'à ce que le prix en fût devenu encore plus élevé. Sévérin se rendit auprès d'elle et l'ébranla par la puissance de ses exhortations et de sa charité, au point qu'elle distribua toutes ses riches provisions aux pauvres. Et à peine cette ressource précieuse était-elle épuisée qu'on vit descendre sur le Danube des vaisseaux richement chargés de vivres qui venaient de la Rhétie, et qui achevèrent d'apaiser la famine. — Voilà des causes secondes, sans doute; mais qu'est-ce, et qui est-ce, qui ne l'est pas dans ce monde, sauf Dieu lui-même?

Les habitans de Vienne ressentirent d'autres bienfaits plus étendus encore de la présence de

[illegible] — [illegible]. Le F. [illegible] [illegible] les [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] près de la ville, et emmenaient [illegible] en esclavage hommes et animaux. Les [illegible] s'adressent [illegible] sur leurs instances [illegible] de la garnison romaine. Mamertinus [illegible] à la défense [illegible] n'avait que peu de [illegible] attaquer un ennemi [illegible] en nombre, pourvu qu'il [illegible] d'être soutenu par les prières de Séverin. Le [illegible] les promit aussitôt, sous la condition que Mamertinus lui amènerait et lui donnerait tous les prisonniers qu'il ferait, ajoutant d'ailleurs que [illegible] ne faisait ni le nombre ni même une valeur extraordinaire quand le Seigneur combattait pour les siens. « Va donc, dit-il au capitaine en finissant, la victoire sera de ton côté. » — Un prêtre qui encourage un capitaine, ce seul mot peint l'époque presque tout entière. — Mamertinus marcha en effet avec un petit nombre d'hommes contre l'ennemi, qu'il découvrit à quatre lieues de la ville occupé au pillage, et qui se hâta de se retirer dès qu'il aperçut les Romains. Ceux-ci firent quelques prisonniers qu'ils envoyèrent à Sévérin, qui de son côté les délivra de leurs chaînes, leur donna à boire et à manger, et les renvoya parmi les leurs, en les menaçant des châtimens de Dieu s'ils se remettaient jamais au pillage. Cette nouvelle expérience du secours d'en haut rendit quelque courage aux habitans de Vienne, à qui Sévérin assura encore une fois qu'ils n'auraient plus à craindre

les incursions des Barbares dès qu'ils s'attacheraient à Dieu de tout leur cœur.

Quoique ami de la solitude, Sévérin se sentait pressé au-dedans de lui-même de ne pas retirer sa présence aux peuples opprimés qui l'entouraient; il apercevait trop évidemment l'influence salutaire qu'il exerçait également sur les chrétiens et sur les Barbares, pour qu'il eût pu songer à abandonner son poste. On doit remarquer une des causes principales de cette influence; nous voulons parler de l'austérité de sa vie. Il est facile de comprendre que si l'évangile ne nous prescrit nullement tel ou tel degré d'abstinence ou d'austérité dans les mœurs, le spectacle de la vie que menait Sévérin devait cependant contraster d'une manière frappante avec la mollesse qui s'était introduite dans toutes les classes de la population romaine; et que des hommes affaiblis par le relâchement devaient être frappés de la force de volonté qui se manifestait chez un homme tel que Sévérin, en même temps qu'ils pouvaient apprendre de lui, dans ces temps de détresse, à se rendre indépendans des objets extérieurs, à s'élever par la communion avec Dieu au-dessus des afflictions du temps, et à adoucir les privations de cette vie par la foi et la joie du chrétien. De leur côté les Barbares, plus vigoureux et plus simples, mais accoutumés à mépriser les peuples civilisés à cause de leur mollesse, devaient nécessairement éprouver du respect devant un homme qui les surpassait dans les vertus même dont ils se faisaient le plus d'honneur. Il n'y avait qu'une classe de gens sur qui Sévérin eût peu d'in-

fluence; c'étaient les ecclésiastiques relâchés du pays, qui n'aimaient pas la présence de cet homme austère. « Tâche, saint homme, » lui disait un jour l'un d'eux, « de quitter bientôt notre ville, pour » que nous puissions voir enfin autre chose que » jeûnes et prières continuelles. »

Sévérin fonda en quelques contrées isolées quelques-uns de ces couvens, asiles presque indispensables à cette époque, des ames fatiguées du désordre du temps et de l'égoïsme général. Mais il n'en voulut point faire un séjour de la paresse; et il est à croire qu'un grand nombre de ceux qui ont déclamé sans restriction contre l'oisiveté des couvens eussent fait au sujet des couvens de Sévérin des déclamations tout opposées. A ses yeux les monastères étaient des écoles d'une piété vivante et d'une active philanthropie, dont il donnait lui-même le premier modèle. L'objet qui l'occupait surtout c'étaient les pauvres, les prisonniers, les nécessiteux de toute espèce. Les moines devaient jeûner fréquemment et se soumettre, tout en travaillant de leurs mains, à toutes sortes de privations, afin d'être d'autant plus en état de secourir leurs semblables. Jamais il n'était, lui, plus heureux que lorsqu'il avait pu partager son morceau de pain avec ceux qui avaient faim.

L'un des traits particuliers de sa bienfaisance, c'est que partout où s'étendait son influence il faisait donner la dîme des fruits de la terre, pour qu'on la distribuât exclusivement parmi les pauvres. Il se présenta un jour un cas où on le vit insister avec une grande force sur cette règle, à la-

quelle il mettait tant d'importance. Il avait longtemps exhorté en vain les habitans de Lorch à embrasser cette manière de venir au secours des nécessiteux; mais ils y mettaient de la lenteur, lorsqu'un jour à l'approche des moissons ils s'aperçurent que la nielle menaçait de dévorer toute leur récolte. Ils accourent selon leur coutume, à l'homme de Dieu et lui demandent de détourner la colère divine de dessus eux. Sévérin leur dit : « Si vous aviez donné la dîme pour les pauvres comme je vous en priais, non-seulement vous en auriez eu une récompense pour l'éternité, mais vous auriez maintenant une abondance de biens. Cependant puisque vous reconnaissez votre faute, je vous garantis que si vous avez une ferme confiance en Dieu, la nielle s'éloignera de vos champs. » — Sévérin publia un jour de jeûne et d'humiliation; et sa confiance en celui qui exauce les prières ne fut pas confondue : une pluie abondante vint rendre la vie aux semailles et mit fin à la détresse.

Des faits de ce genre n'ont rien qui ne soit parfaitement conforme aux promesses de l'évangile. Il faut seulement et avant tout, dans des cas pareils, que l'homme qui désire obtenir les secours promis à la foi ne se présente pas devant Dieu en s'appuyant sur de prétendus mérites, et que son cœur reste enraciné dans l'humilité. Or c'était le cas de Sévérin; et c'est là en général, la raison pour laquelle il pouvait agir avec tant de force sur tous ceux qui l'entouraient. On lui forgea bientôt la réputation d'un homme qui faisait des miracles à toute heure; mais ce n'est pas à quoi il

tenait : et s'il éprouva souvent la vérité des promesses que Dieu a faites à ses disciples de tous les temps, ce fut toujours en restant dans la simplicité de la foi. Un jour, par exemple, une personne malade à la mort fut apportée sur un grabat devant sa cellule, afin qu'il lui procurât la guérison par ses prières. Il refusa long-temps de le tenter; mais comme les amis du malade, eux-mêmes pleins de foi, insistaient et exprimaient leur confiance que Dieu exaucerait sa prière, il se jeta à genoux et fit à Dieu la demande qu'on désirait. La personne ayant été guérie, Sévérin dit : « *C'est le fruit de* » *la foi;* et il se fait des choses pareilles en beau» coup d'endroits et parmi beaucoup de peuples, » afin qu'on reconnaisse qu'il y a un Dieu qui fait » des merveilles au ciel et sur la terre, qui conduit » au salut ceux qui étaient égarés, et qui ramène » les morts à la vie. »

On avait une telle confiance dans le pouvoir protecteur de cet homme, que les habitans des forteresses romaines de cette contrée le priaient à l'envi de s'établir chez eux, parce qu'ils se croyaient plus protégés par sa présence que par leurs remparts. C'est par cette raison que Sévérin se construisit dans la ville de Passau aussi bien qu'à Vienne, une petite cellule, où il alla s'établir lorsque les habitans lui demandèrent de venir les protéger contre les Allemans, dont le roi Géwold avait pour lui une grande estime. On peut juger par un seul trait des rapports mutuels de ces deux hommes. Géwold voulait entrer un jour dans Passau pour faire une visite à Sévérin; mais celui-ci, pour

épargner à la ville la dépense que lui eût causée l'accueil d'un prince, alla au-devant de lui, et lui parla avec une telle force que Géwold dit plus tard à ceux qui l'avaient accompagné que jamais il n'avait tremblé à une bataille comme devant cet homme. Le roi lui ayant demandé de lui dire ce qu'il aimerait obtenir de lui, Sévérin le pria d'empêcher son peuple de se jeter sur le territoire romain, et lui demanda de renvoyer les prisonniers qu'on avait faits précédemment. Le roi en affranchit effectivement un très-grand nombre.

C'était le temps où commençait l'influence, bientôt outrée, du clergé sur les rois. Un jour que Sévérin était occupé dans sa tranquille cellule à de pieuses méditations, il vit entrer chez lui un beau jeune homme, vêtu très-simplement mais d'une tournure héroïque, et d'une taille si élevée qu'il ne put se tenir que baissé dans la demeure du solitaire. Ce jeune homme lui demandait sa bénédiction; c'était Odoacre, fils d'un prince des Hérules, cet Odoacre que nous a montré notre histoire précédente (c. 16, p. 493) et qui était sur le point d'aller tenter le sort des armes en Italie. Sévérin exhorta le jeune homme comme il convenait à un homme de Dieu, et lui donna sa bénédiction en lui disant: « Va donc! Tu n'es encore couvert que d'une grossière fourrure; mais bientôt tu pourras faire à d'autres de plus riches présens. » — On a vu que ces paroles s'accomplirent au bout de peu d'années d'une manière bien plus éclatante que ne le pensait sûrement le jeune guerrier ou peut-être même le prophète.

Un roi des Rugiens, Fléthéus (appelé aussi Féva), qui occupait alors la Pannonie, et qui portait un grand respect à Sévérin, avait une épouse du nom de Gisa, arienne zélée, qui le poussait à toute sorte de mauvaises œuvres, et qui persécutait les chrétiens du pays, la plupart attachés à l'église orthodoxe en leur qualité de descendans d'une population romaine. Elle aspirait même à obtenir du roi qu'il réduisît tous ces chrétiens à l'état d'esclavage. Un jour Sévérin adressa à cette femme quelques malheureux prisonniers avec prière de leur rendre la liberté; mais elle lui fit répondre « qu'il eût à rester tranquille dans sa cellule pour y servir Dieu comme il l'entendait; que du reste il n'avait pas besoin de se mêler des affaires d'autrui.» Cependant une singulière circonstance contribua bientôt à l'accomplissement des désirs de Sévérin. La reine avait chargé quelques orfèvres étrangers de lui faire quelques bijoux; et pour les fixer d'autant plus au travail, elle les avait enfermés dans un de ses appartemens. Son fils Frédéric, encore enfant, se glissa un jour auprès d'eux par curiosité; mais ceux-ci en profitèrent pour le retenir, et pour faire dire à la reine qu'ils assassineraient infailliblement cet enfant si elle ne leur promettait avec serment de relâcher les prisonniers pour lesquels Sévérin avait intercédé. La reine, bouleversée par la pensée que Sévérin avait amené ce malheur sur sa maison par ses prières, envoya aussitôt des cavaliers lui demander pardon, et l'assurer qu'elle était prête à délivrer les prisonniers dont il s'agissait, s'il lui ramenait son enfant. La chose eut lieu, et

non-seulement la reine tint son engagement, mais elle promit encore sincèrement à Sévérin de ne plus résister à l'avenir à ses demandes.

Des traits de ce genre nous montrent bien sensiblement que dans ces jours de désordre, où la force brutale seule régnait parmi les peuples, un homme comme Sévérin était une véritable bénédiction; la lumière d'une conduite sainte, et la puissance de la parole de Dieu exerçaient sur des chefs barbares un pouvoir unique en son genre; et le missionnaire vraiment chrétien servait aux masses à la fois de protecteur contre l'oppression des grands et de régulateur au milieu du désordre de toutes les passions.

On a vu que les habitans de Passau avaient souvent été inquiétés par les incursions des Barbares. Ils le furent jusqu'au moment où, sur l'avis de Sévérin, ils prirent le courage de s'opposer aux ennemis les armes à la main; et cette conduite toute simple, mais à laquelle avait répugné la lâcheté qui accompagne le débordement des mœurs et l'excès de la civilisation, leur réussit complètement. Mais comme Sévérin prévoyait aisément que le repos ne serait pas de longue durée, il chercha à persuader aux habitans de cette ville avancée de quitter leur patrie, et de se retirer avec lui à Lorch. Le plus grand nombre suivirent cet avis; ceux qui restèrent furent au bout de peu de temps ou tués ou emmenés en esclavage par les Thuringiens (16, p. 486).

De grandes multitudes de pauvres fuyards vinrent donc, non-seulement de Passau, mais de beau-

coup d'autres villes des contrées environnantes, se rendre à Lorch qui était fortifié, afin d'y sauver soit leurs personnes, soit le peu de propriétés que les Barbares leur avaient laissées. Mais à peine le roi Fléthéus l'eut-il appris, qu'il s'avança avec ses hordes pour s'emparer, dans ce lieu de refuge, de cette masse de fuyards, afin de les transporter dans ses villes de Pannonie. Les habitans de Lorch épouvantés ont leur recours ordinaire à Séverin, et le conjurent d'aller arrêter le roi dans ses projets. Séverin marche toute la nuit, et trouve au point du jour, à une journée de distance, le roi barbare qui lui demande avec surprise et mécontentement quel est son objet. « Paix te soit, bon roi, répondit Séverin, je viens comme un envoyé de Christ pour implorer ta compassion. Je te prie de te rappeler les grands bienfaits dont un Dieu tout bon n'a cessé de combler ton père. Tu sais que ce père, que tu respectes, n'a jamais rien fait sans rechercher mon conseil, et qu'aussi il a appris combien c'était une bonne chose de profiter du conseil d'autrui, et de ne pas s'enorgueillir de ses victoires. » — Eh bien ! je suivrai ton conseil, lui dit le roi. — Et aussitôt il ordonna que ses Thuringiens et ses Allemans (car il avait sous lui des tribus de toutes sortes de nations) ne pilleraient, ni ne tueraient, ni n'emmèneraient en esclavage ceux pour lesquels intercédait Séverin : « car, dit-il, j'ai des villes et des châteaux où ils peuvent s'établir en paix. » — Séverin attristé répondit au roi : « Est-ce donc à ta protection que ce peuple est redevable de n'avoir pas été la proie du pillage?

Et n'est-ce pas plutôt à la grâce et au secours du Dieu tout-puissant? Il semblerait, d'après tes paroles, que ce peuple n'a été préservé que pour ton avantage et ton service. Oh! bon roi, continua-t-il, écoute mon conseil et me confie ce peuple, afin qu'il ne soit pas réduit en esclavage ou même massacré par tes soldats; car j'ai cette confiance en Dieu, qu'il me donnera le courage et la force d'accomplir ce que j'ai promis. » — Le roi écouta ce discours avec patience, et se retira avec ses troupes en abandonnant effectivement les colons romains aux soins de Sévérin.

Une foule d'autres traits annoncent que cet homme pieux avait acquis sur l'esprit du roi barbare une profonde influence. Vers la fin de ses jours il l'invita librement, lui et sa cruelle épouse, à venir lui parler. C'était pour l'exhorter sans crainte à se souvenir, dans sa conduite envers ses sujets, du compte qu'il aurait à rendre de sa vie devant Dieu. Puis, montrant de la main le cœur du roi, il demanda à Gisa : « Qu'aimes-tu le mieux, cette ame, ou de l'or et de l'argent?» — Et comme elle répondit qu'elle préférait son mari à tous les trésors du monde : — « Eh bien! lui répliqua Sévérin, prends garde d'opprimer les misérables, de peur que tu ne t'attires le châtiment de Dieu; car tu t'opposes souvent à la bonté du roi. Moi, pauvre pécheur, sur le point de paraître devant Dieu, je t'exhorte sérieusement à quitter tes mauvaises œuvres, et à orner ta vie par de saintes actions! »

Sévérin, qui sentait effectivement approcher l'heure de sa mort, rassembla ses nombreux

pas, égarés dans la contrée, heurteront comme par hasard, au milieu d'épaisses forêts, les restes de l'antique cité, que la foi du missionnaire relèvera alors, pour en faire une nouvelle pépinière chrétienne, une nouvelle station évangélique.

Presque à la même époque où Juvavo succomba en Norique sous les flots des Hérules, tombèrent aussi dans la Vindélicie supérieure (Souabe actuelle) et dans la Basse-Pannonie toutes les places fortes et tous les établissemens romains situés le long du Danube. Tombée était Castra Tiberina et tout ce qui était en-dessous; tombée encore Castra Batava; abandonnée Castra Quintana : et tout ce qui ne devint pas la proie des farouches Allemans de la forêt Noire et du Necker, devint celle des Thuringiens, qui s'avançant des pays situés à l'orient du Danube, à la suite du vaillant Chunimund, couvrirent de leurs chevaux de guerre toutes ces contrées. Il ne restait plus que Lorch, où s'étaient réfugiés, comme on l'a vu, depuis le Danube supérieur une foule de fuyards; mais ceux-ci même furent rappelés par le souverain de l'Italie, qui faisait revenir à lui ses sujets comme un mourant rappelle tout son sang vers le cœur. Ils abandonnèrent ainsi le dernier point du pays qui restât encore occupé. — Ce fut il est vrai, pour ces malheureux habitans une sorte de délivrance; mais ce fut aussi le moment où les contrées du Danube retombèrent dans l'état d'un désert, et où, pour le champ de l'église comme sous le rapport matériel, on ne vit plus, de long-temps, au lieu des belles moissons qui avaient couvert ces pays, que

de sauvages bruyères et des ronces stériles. Tout fut englouti. Avec l'anéantissement de la puissance romaine dans ces contrées, on vit disparaître pour le moment toute trace de christianisme ; les institutions religieuses tombèrent en même temps que les boulevards ; le pays désolé resta couvert dans toute son étendue de masures inhabitées et d'églises entièrement désertes ; et même ces masures et ces temples inhabités ne restèrent pas longtemps debout : de nouveaux flots de Barbares, se succédant les uns aux autres, renversèrent ce qui avait encore échappé, et mirent les églises et les maisons au niveau des champs. Des troupeaux de fidèles et leurs pasteurs avaient été massacrés ou emmenés en esclavage; et, comme l'avait annoncé Sévérin avec d'abondantes larmes, « les » églises consacrées à Christ, après avoir été tein- » tes de sang humain et profanées, n'offraient plus » qu'un monceau de ruines..... »

Sévérin en mourant, et avant que le pays eût encore perdu tous ses habitans, avait laissé aux malheureux troupeaux de la Norique et de la Pannonie quelques disciples et compagnons d'œuvre fidèles, qui s'efforçaient de continuer comme lui l'œuvre de l'évangile par la prédication et la prière. Outre ce Constantius qu'il y avait trouvé en arrivant, et qui lui survécut près de cinq ans, il eut encore pour successeurs plusieurs autres fidèles ouvriers, qu'il avait élevés lui-même dans ses couvens pour le service de l'église, et dont on connaît l'existence générale, quoique l'histoire ne nous ait conservé presque aucun détail sur leur

compte. Dans leur nombre on remarque surtout un évêque *Lucillus*, que Sévérin avait employé dans une députation auprès de Géwold, et qui était parvenu à obtenir la liberté d'un grand nombre de prisonniers. Cet homme pieux travailla avec beaucoup de zèle à combattre l'arianisme qui gagnait de plus en plus parmi les Germains : et c'est aussi lui qui, six ans après la mort de Sévérin, lors de l'émigration générale des colons romains, emporta les restes de son maître, comme il l'avait demandé.

Mais au nombre des disciples de Sévérin se distingue tout particulièrement un nommé *Antoine*, de Valérie, dans la Basse-Pannonie. Sévère envers lui-même comme son maître, et comme lui encore se sacrifiant sans cesse au bien de ses frères, il tomba, comme il n'était que trop facile pour des ames fortes à cette époque désastreuse, dans l'extrême d'une mortification contre nature, et il se mit même à fuir entièrement le commerce des hommes, qui sans doute était alors plus repoussant que jamais. Au fond des déserts de la Haute-Rhétie, nous dit son historien dans le récit des dernières années de sa vie, s'élevait jusqu'aux nues une haute pointe de montagne, couverte de neiges et de glaces : jamais pied d'homme n'avait encore atteint ces hauteurs : c'est là qu'Antoine se rendit. Des bêtes fauves seules venaient hanter ces cavernes, et en défendaient l'abord à tout être humain : c'est dans ces retraites inabordables qu'alla se cacher la puissante volonté de l'ermite : près de sa demeure il établit, pour son entretien, une chétive plantation. Un jour, dit la légende, un ours qui

venait la dévaster se retira à la seule approche et sur le seul commandement du solitaire.

Quelque désapprobation que puisse mériter, en thèse générale, un genre de vie pareil, on ne peut s'empêcher d'y voir d'un autre côté, surtout si on l'essayait à quelque degré, l'effet d'une forte volonté, quelque chose de grand et de supérieur; et il est bien difficile de prononcer de si loin, avec pleine certitude, sur la convenance ou l'inconvenance de telle ou telle conduite en certaines circonstances données. Sans doute il reste vrai qu'il est plus facile de fuir le spectacle décourageant d'un monde en dissolution, que de rester en rapport avec lui pour le supporter et le corriger par la prédication et par l'exemple. Mais ceux qui blâment les austérités dont il s'agit, devraient se souvenir qu'ils n'en ont le droit qu'autant qu'ils suivent la règle de conduite qu'on vient d'indiquer, c'est-à-dire que, vivant au milieu du monde, ils en combattent toutes les convoitises. Que chacun voie donc si c'est uniquement pour faire du bien au monde qu'il n'en sort pas et qu'il lui reste attaché: sans cela ses déclamations sur le tort des ermites resteront très-suspectes.

Mais nous devons en venir aux traits généraux de l'histoire des Ostrogoths. On a vu (c. 16, p. 499) que le Seigneur avait commencé à cicatriser les plaies profondes que l'invasion avait faites aux peuples occidentaux, en leur envoyant enfin le grand Théodoric, qui fit régner pendant plus de trente ans une paix presque continue; et que ce monarque si sage s'entoura d'hommes capables de le

seconder dans ses vues de bienfaisance et d'humanité. C'est ici le lieu de revenir avec un peu plus de détails, soit sur ce règne même, soit sur les hommes distingués que Théodoric fit concourir à ses desseins.

Au nombre de ces derniers nous devons nommer surtout *Cassiodore*, à qui Théodoric lui-même et l'Italie durent alors presque toute leur gloire et leur repos. Odoacre l'avait déjà employé dans les affaires de l'état; mais Théodoric et ses successeurs l'élevèrent aux charges les plus hautes, qu'il remplit pendant long-temps avec une fidélité chrétienne. Ce n'est qu'en 542 qu'il se retira des affaires publiques; et encore fut-ce alors pour fonder un couvent, au moyen duquel il exerça une action précieuse sur l'église de son temps et par là sur celle des siècles qui suivirent. Il occupa les moines très-nombreux qu'il admit dans son couvent, à copier les saintes Écritures et les livres les plus marquans de la littérature grecque et romaine, et il parvint ainsi à former dans son couvent l'une des plus belles bibliothèques de son époque. Il employait à l'agriculture, au jardinage, ou à d'autres métiers, ceux des moines qui n'étaient pas bons copistes, et il donnait ainsi à tous les autres monastères l'exemple de l'amour du travail. Cassiodore attachait avec raison un grand prix à l'œuvre des copistes. « Autant de bonnes copies, dit-il dans un de ses écrits, autant de coups portés à Satan. » Mais il tenait rigoureusement à des copies précieuses et fidèles, disant avec raison : « à quoi sert une multitude de copies de la Bible si elles sont fautives ? »

Il poussait même ce soin jusqu'à désirer que chaque exemplaire fût, autant que possible, écrit de la même main. Il possédait de très-belles copies de l'original hébreu et grec des Écritures, ainsi que de la traduction des Septante, de celle de St Jérôme et de la vieille Itala; et il apprenait à ses moines à comparer entre elles ces différentes versions, et surtout à étudier l'original. Il conserva avec soin la division en petits chapitres que Jérôme avait déjà introduite dans la Bible pour faciliter la lecture et surtout les recherches.

Cassiodore mourut en 562, après avoir ainsi rendu des services distingués à l'état et à l'église, qui ne cessera d'être reconnaissante envers lui pour ses nombreux travaux sur la parole de Dieu.

On a vu que Théodoric, quoique arien, sut prendre leçon de la guerre d'extermination qui avait lieu sous ses yeux en Afrique entre les deux partis : il fut le premier des monarques de son temps qui reconnut et pratiqua le grand principe de la liberté des consciences, principe dont le mépris avait causé la misère du monde romain (1). Il ne fit donc, du moins jusqu'à la mauvaise époque de ses derniers jours, aucune différence marquante dans la distribution de ses faveurs entre les ariens et les orthodoxes; et non-seulement l'église catholique n'eut point à souffrir de persécutions de sa part, mais il la protégea même efficacement dans tous ses anciens droits. Il accorda aussi la même tolérance aux Juifs.— Nous pouvons par conséquent

(1) *Theophanes chronogr. ad annum* 524.

nous tenir pour assurés, quoique l'histoire de son temps ne nous donne presque aucun détail sur les missions des contrées soumises à sa domination, que sous son règne (493—526) l'œuvre de la propagation de l'évangile recommença à s'animer dans tous ses états, et que déjà dès cette époque il se répandit les germes des moissons que les siècles suivans nous présenteront parmi un grand nombre de races germaines. La tolérance permettait l'œuvre; et la reconnaissance des chrétiens pour la paix dont ils jouissaient alors après tant de troubles, dans toutes les contrées soumises aux Ostrogoths, ne put leur permettre de rester muets à côté des Barbares encore peu instruits, ou des païens superstitieux qui venaient s'établir à leurs côtés. Les nombreux avantages spirituels et ecclésiastiques qui plaçaient, depuis Constantin, les membres de l'église orthodoxe si fort au-dessus des ariens, durent contribuer pour beaucoup à introduire par gradation chez les Goths une doctrine plus saine et plus conforme aux Écritures; et quant aux Germains encore idolâtres, l'empressement avec lequel tous les princes de leurs différentes tribus recherchèrent l'amitié et l'alliance de Théodoric, et l'autorité qu'il exerça sur eux tous, durent être très-favorables à la propagation du christianisme au milieu d'eux. — Telle est l'idée générale que nous pouvons nous faire de l'œuvre de Dieu sous la domination des Ostrogoths à l'époque de Théodoric. Du reste notre histoire nous ramènera encore plus d'une fois sur la plupart des contrées qui viennent de nous occuper.

CHAPITRE XIX.

BOURGUIGNONS ET MIDI DE L'ALLEMANNIE, (C'EST-A-DIRE SUD-EST DE LA FRANCE, ET MOITIÉ NORD-OUEST DE LA SUISSE). (1)

Lorsque l'antique empire des Romains commença à s'ébranler pour ce qui regardait l'Helvétie, et que les Germains pénétrèrent dans ses vallées gigantesques, les douleurs de l'enfantement de ce nouveau monde furent d'autant plus vives que les Barbares étaient plus généralement persuadés que toute cette étendue de pays, arrosée par le Rhin supérieur, formait comme le cœur de l'Allemagne, et appartenait ainsi de droit à ces peuples que Rome avait si long-temps humiliés. Aussi leur fureur s'exerça-t-elle dans ces contrées, s'il est possible, avec plus de violence encore que partout ailleurs.

(1) Pour se faire une idée exacte de la portion de la Suisse que nous avons ici en vue il faut tirer une diagonale de Genève à Brégenz. Cette ligne partage la Suisse en deux portions presque parfaitement égales, et laisse au midi toutes les Alpes pour présenter à l'occident et au nord la partie la moins montueuse, de beaucoup la plus peuplée et la plus civilisée de la confédération. Cette dernière a environ treize cent mille habitans, l'autre, un peu plus étendue, n'en a pas cinq cent mille.

Dès les premiers pas de la grande migration, les Allemans abattirent le magnifique Aventicum (Avenches), la capitale du pays, et son puissant boulevard, Augusta (Rauracorum), deux cités qui tombèrent alors en ruines pour ne plus se relever dans leur gloire. Avenches est devenu un petit bourg de 1,900 ames qui n'occupe pas la dixième partie de son ancienne enceinte : Augusta n'est plus qu'un obscur village au-dessous de la grande route actuelle, que personne ne remarquerait si le souvenir de sa première gloire n'y ramenait parfois les regards du voyageur qui en connaît l'histoire. Dès cette époque de dévastation l'Helvétie devint en quelque sorte le rendez-vous de quiconque était las de sa précédente demeure, un lieu de passage entre la Germanie et les belles provinces de l'Italie, ou entre celles de la Gaule et de l'Espagne.

On a vu (c. 16, p. 467) que les Bourguignons avaient commencé à se montrer sur les rives du Rhin vers l'an 367; qu'ils s'avancèrent plus tard, vers 413, plus au midi de la Séquanaise, c'est-à-dire, à parler en gros, dans les contrées de l'Alsace et de la Suisse nord-ouest; puis plus tard encore, au milieu du cinquième siècle, momentanément jusqu'à la Méditerranée (p. 486). C'était alors la grande époque de confusion : et l'on conçoit que dans des temps pareils la marche de l'église de Christ ait été fortement contrariée, et presque absolument arrêtée. Les Bourguignons, ou du moins une certaine portion d'entre eux, avaient embrassé la profession du christianisme dès la fin du siècle précédent : mais l'agitation de l'époque ne

permit pas à ce mouvement de se développer; et les dévastations que les bandes d'Attila laissèrent après elles chez les Barbares eux-mêmes, furent terribles pour l'église aussi bien que pour l'état. Tout ce que la politique romaine, la civilisation et le christianisme avaient fait de bien en Helvétie depuis près de deux siècles fut alors renversé comme par un orage: les villes, les villages et les églises furent réduits en cendres: les prêtres se sauvèrent avec le peuple dans les cavernes des hautes montagnes, tandis que le bas pays devint sous leurs yeux un désert. Ce fut un bienfait de Dieu que ce temps ait été accourci. Quand le flot des Huns se fut écoulé, ceux qui avaient échappé au massacre revinrent peu à peu de leur terreur, quoique le terrible nom d'*Etzel* (Attila) soit resté encore pendant des siècles, en Helvétie, jusque dans la bouche des enfans un symbole de terreur. — Mais reprenons cette histoire d'un peu plus haut.

Dès le commencement du 5ᵉ siècle (410 — 430) les Bourguignons apparaissent comme un peuple considérable, régulièrement établi des deux côtés du Jura, et qui s'étend entre la ligne des Francs au nord-ouest, les Visigoths à l'occident, les Allemans au nord-est, et les Hérules, puis plus tard les Ostrogoths à l'Orient. Les Allemans en particulier, occupaient les contrées situées derrière l'Aar, jusqu'au lac de Constance, et de là le long du Rhin jusqu'à la Lahn ou même jusqu'à Cologne. C'était un peuple de pasteurs qui détestait le séjour des villes; tandis que les Bourguignons au contraire, aimaient l'agriculture, bâtirent des villes et se

fixèrent dans le pays. Ils usèrent, il est vrai, du droit de conquête plus despotiquement que les Ostrogoths, qui n'avaient pris pour eux que le tiers des terres. Ils en prirent les deux tiers, et n'en laissèrent qu'un aux anciens habitans. Mais plus qu'aucune autre race germaine peut-être, ils se confondirent de bonne heure avec les Romains en un seul peuple : nous disons les Romains, pour désigner la population helvétique, parce qu'on sait avec quelle force d'assimilation le peuple conquérant convertissait en une seule nation toutes celles qui lui étaient soumises.

Ceux des Bourguignons qui n'avaient pas encore admis le christianisme le firent alors, en embrassant en même temps les mœurs et l'industrie des vaincus : et ils furent estimés d'eux comme des alliés fidèles, qui leur furent d'un puissant secours dans leurs guerres contre les Francs et contre les Visigoths.

Cependant leur civilisation resta encore très-imparfaite ; et les générations suivantes, comme du reste tout l'Occident, allèrent même pour assez long-temps en dégénérant. D'ailleurs, quoique plus favorisés sous plusieurs rapports que les Allemans, ils eurent le malheur de voir les familles de leurs princes divisées entre elles et adonnées à toutes sortes de vices, ce qui non-seulement entrava la prospérité politique de la nation, mais aussi ses progrès dans le christianisme et dans la civilisation. Les choses en vinrent même au point que, dans le sixième et le septième siècle encore, nous trouverons les portions les plus fertiles du

territoire des Bourguignons croupissant dans un état de demi-barbarie.

Cependant la sagesse de Dieu, toujours admirable et puissante, sut changer plus d'une fois la détresse même de l'époque en moyens de propager son évangile de paix. Les ames pieuses, et dont le monde n'était pas digne, se retiraient du fracas de la guerre universelle, et allaient fonder dans quelque réduit obscur un couvent paisible où régnaient le travail et la piété, et qui devenait habituellement une pépinière d'évangélistes. Un exemple remarquable de ce genre est la fondation du fameux couvent de Lérins, que nous rapportons d'autant plus naturellement à cette portion de notre histoire que ce monastère fut établi à une époque où Lérins était tombé, ou près de tomber, avec toute la Provence, sous le pouvoir des Bourguignons. Voici cette histoire touchante.

Dans le sein d'une famille romaine-gauloise vivait en ces tristes jours (vers 400) Honorat, jeune homme plein de talens, qui cultivait les sciences et les arts de la Gaule romaine, qui avait renoncé de bonne heure à l'idolâtrie, et qui avait réussi à gagner aussi son frère aîné Venantius, à la connaissance de Christ. Comme leur père, encore païen, ne pouvait souffrir de voir ses enfans professer la foi chrétienne, et cherchait à les ramener à l'idolâtrie par tous les appats du vice, les deux jeunes gens ne crurent pouvoir prendre d'autre parti que de quitter la maison paternelle et de s'enfuir à Marseille, qui était dans le voisinage, avec le dessein de s'embarquer pour la Grèce, et

d'y aller passer leurs jours dans la solitude. Mais Dieu en avait décidé autrement. Venantius mourut bientôt ; et Honorat fut obligé par la maladie de revenir de Grèce, avec un ami qui l'y avait accompagné. Ils trouvèrent sur les rives de la Provence deux îles qui portaient le nom de Léro ou Lérins (Lerina) où ils s'établirent et fondèrent un couvent (entre 400 et 420). Bientôt d'autres personnes pieuses se joignirent à eux; et ainsi se forma en peu de temps le célèbre monastère de ce lieu d'où sortirent, dans le cinquième et le sixième siècle, un grand nombre de serviteurs de Christ qui achevèrent de répandre l'évangile chez les Visigoths, dans les Gaules et dans la Bourgogne. Hilaire, l'un des premiers disciples de ce couvent, qui a écrit la vie d'Honorat (1), fait une description singulièrement aimable de l'union, de l'humilité et de la piété qui régnaient entre les disciples de cet établissement, qu'on pourrait appeler la première des institutions missionnaires de l'Occident. Honorat mourut en 429, après avoir desservi pendant trois ans l'évêché d'Arles (Arelate) comme un fidèle serviteur de Christ.

Son digne ami et disciple Hilaire lui succéda, à la fois, dans la direction du couvent de Lérins et dans l'épiscopat d'Arles, et fut comme lui un modèle de piété et de vertus chrétiennes. Il ne faut pas confondre cet Hilaire (d'Arles) dont nous parlons ici avec l'autre Hilaire, évêque de Poitiers vers l'an 350, que nous avons vu en traitant pré-

(1) *De Vita Sti Honorati in opp. Hilar.*

lemment de la Gaule (10, 356). Hilaire dont il git ici était né dans le midi de la Gaule, en 401, une famille noble; il fut instruit dans les scien- s et surtout dans la rhétorique, et il se distin- a bientôt parmi les écrivains de son époque par culture de son esprit. A de grandes connaissan- s il unissait une humilité sincère. « La science la naissance, disait-il, ne nous donnent quelque leur qu'autant que nous nous élevons au-dessus elles. » Cependant Hilaire n'avait pas toujours nsé ainsi : car il avait passé sa jeunesse dans le multe des plaisirs du monde. Honorat, son pa- nt et son ami, apprit dans son île solitaire les arts de ce jeune homme plein de talens, et ré- lut d'aller le chercher dans son égarement pour gagner à Christ; et le Seigneur lui donna de ussir. « Quels torrens de larmes, raconte Hi- ire, n'a pas versés ce fidèle ami, pour attendrir on cœur endurci! Combien de fois il m'embrassa, ein de tendresse, pour obtenir de moi la pro- esse que je m'occuperais sérieusement du salut mon ame! Je croyais, dans mon orgueil, de- ir rester vainqueur, et continuer de suivre mes opres voies. Mais lorsque mon ami vit que tous s efforts étaient inutiles : « Eh bien! me dit-il, ce que tu ne veux m'accorder, je l'obtiendrai de Dieu! »

Ils se séparèrent; mais bientôt commença dans ame du jeune Hilaire une lutte violente. « D'un té, dit-il (dans la biographie d'Honorat), il me mblait que le Seigneur m'appelait à lui à haute oix; de l'autre, le monde étalait à mes yeux toute

la richesse de ses attraits. Combien de fois n'ai-je pas voulu et repoussé, aimé et haï le même objet! Mais enfin Jésus-Christ remporta en moi la victoire : mon ami Honorat avait obtenu de Dieu par ses ardentes prières que mon ame rebelle fût vaincue par la puissance de l'amour divin. » — Le jeune homme, dompté et humilié, se rendit alors dans l'île solitaire de son ami, pour lui faire connaître sa résolution de ne plus vivre que pour le Seigneur; car un changement merveilleux, et tel que l'esprit de grâce peut seul l'opérer, avait eu lieu dans son intérieur. Après avoir mis ordre à ses affaires temporelles et avoir distribué tout son bien aux pauvres (le monde dit « folle sainteté, » mais Dieu « sainte folie! ») il s'établit dans le couvent de Lérins, pour s'y préparer par le travail, le renoncement, la vigilance et la prière, à devenir un jour un messager de Christ au milieu de ses contemporains plongés dans les ténèbres. Lorsque son maître eut été rappelé du combat de cette vie les membres de l'église d'Arles accoururent auprès de lui, le cherchèrent dans la retraite où il se cachait, et le forcèrent en quelque sorte à accepter, à l'âge de vingt-huit ans, la charge d'évêque.

Un vaste champ s'ouvrait devant Hilaire; il résolut de prêcher encore plus par son exemple que par ses paroles. Plus il était placé au-dessus de ses frères, plus il s'humiliait sous eux. Il s'appliqua avec zèle à sonder les Écritures et à prêcher la parole de Dieu : la prière et la vi[illegible]lance devinrent plus que jamais la force de sa [illegible]ie : il se bornai[illegible] pour sa nourriture au plu[illegible] [illegible] nécessaire : da[illegible]

les momens que lui laissait son ministère il travaillait de ses mains, afin de donner un exemple aux pauvres; puis il leur distribuait ensuite tout le produit de son travail. Il parcourait à pied son vaste diocèse, et annonçait l'évangile dans les cabanes aussi bien que dans les palais, avec un don de prédication tel, que l'homme instruit admirait la beauté simple de son discours, tandis que l'homme sans lettres comprenait facilement toutes ses instructions.

Voici comment résume cette vie un auteur que nous avons déjà cité quelquefois :

« St Hilaire se levait de grand matin : il habitait toujours dans la ville; dès qu'il était levé, quiconque voulait le voir était reçu : il écoutait les plaintes, accommodait les différends, faisait l'office de juge de paix. Il se rendait ensuite à l'église, célébrait l'office, prêchait, enseignait quelquefois plusieurs heures de suite. Rentré chez lui, il prenait son repas; et pendant ce temps on lui faisait quelque lecture pieuse; ou bien il dictait, et souvent le peuple entrait librement et venait écouter. Il travaillait aussi des mains, tantôt filant pour les pauvres, tantôt cultivant les champs de son église. Ainsi s'écoulait sa journée, au milieu du peuple, dans des occupations graves, utiles, d'un intérêt public, qui avaient à chaque heure quelque résultat » (1).

Afin d'alimenter l'union fraternelle, et par là même la puissance spirituelle de ses compagnons

(1) *Cours d'Hist. mod.*, t. 1, p. 129.

d'œuvre, il visitait de temps à autre les évêques de la contrée pour les encourager instamment à travailler avec zèle dans le champ du Seigneur. Il soutint des rapports particulièrement intimes avec Germain, évêque d'Auxerre, dont nous parlerons bientôt en revenant aux missions de la Gaule. Après une vie laborieuse et richement bénie, Hilaire entra en son repos en 449, et eut ainsi le bonheur de ne pas voir les désolations qu'Attila répandit dans ces contrées, l'année suivante. Le monde reconnaissant, mais déjà engagé dans les superstitions, l'honora comme un saint, et ses reliques furent distribuées entre les principaux couvens de l'Allemannie, probablement parce que les Bourguignons, liés aux Allemans par le voisinage et par la langue, crurent faire en cela à leurs confédérés un cadeau précieux.

Cette coutume, que nous verrons se généraliser dans le sixième siècle, se conçoit quand on l'examine sans malice et d'un cœur sérieux ; et si elle n'eût été dépravée par des additions superstitieuses, elle pourrait s'excuser jusqu'à un certain point. Il y a des temps dans l'histoire, ou le cœur chrétien trouve plus de douceur à vivre avec les morts qu'avec les vivans ; et la postérité a bien le droit de se souvenir de ceux dont les bienfaits ont laissé un souvenir immortel ; or rien ne mérite cette gloire comme le dévouement d'un amour désintéressé. Du reste il n'y a aucun doute que l'expérience d'accord en cela avec la parole de Dieu, n'ait démontré tout le danger de pratiques pareilles, et qu'on ne doive les repousser absolument.

Seulement nous désirons, en faisant des réflexions semblables, rappeler toujours le respect qu'on doit à des intentions pieuses; car si on insistait dans le blâme, nous abonderions dans le même sens, pour rappeler la leçon à ceux mêmes qui sont si ardens à la faire aux autres. Car combien de fois n'a-t-on pas vu de ces hommes, si inexorables lorsqu'il s'agit des superstitions romaines ou grecques, courir terre et mer pour avoir un cheveu d'un réformateur, dépouiller des murs pour posséder une pierre de la prison de Jean Huss, et se désoler de ce qu'on ne sait pas où est le tombeau de Calvin! « Permets que j'ôte le fétu qui est dans ton œil. »

Mais ne quittons pas cette vie si belle sans porter nos pensées sur la profonde piété dont elle présente la preuve irrécusable, et sans nous lamenter, oui vraiment nous lamenter sur ce que de pareilles choses ont à peu près cessé d'exister dans l'église, — ou du moins parmi nous. Tout le monde crie au dévouement; mais qui est-ce qui se dévoue?..... Que celui qui lit dise : Viens! « Car l'Esprit et l'Épouse disent : Viens! »

Nous ne passerons pas non plus l'histoire des missions de ces temps et de ces lieux sans mentionner un autre disciple de Christ qui vécut au centre même du royaume de Bourgogne, Euchère, évêque de Lyon, homme zélé, qui rappelle le pieux Irénée. Il était né d'une des familles les plus considérées de la Gaule romaine, et ses parens occupaient les premières places de la province. Le jeune homme se distingua de bonne heure par des talens et une instruction extraordinaires. De bonne heure

aussi il apprit à connaître l'amour de Christ; et avec sa pieuse épouse Galla, dont il avait déjà deux fils, il ne tarda pas à se retirer dans l'île de Lérins, pour y puiser dans le recueillement les forces qu'il désirait pouvoir employer ensuite à répandre l'évangile et à combattre la barbarie qui envahissait l'Occident. C'est là qu'au milieu du doux commerce chrétien qu'il entretenait avec ses frères du couvent de Lérins, il composa ses deux écrits : « sur la solitude et sur le mépris du monde » (*De contemptu mundi et de laude eremi*), qui, pour le fonds et la pureté du style méritent encore d'être lus de nos jours. — « J'ai vu des hommes, dit-il quelque part dans l'un de ces écrits, qui ont atteint le faîte des honneurs et de la prospérité de ce monde : il semblait que la fortune fût à leur solde, et qu'elle leur jetât toutes choses à pleines mains, sans qu'ils eussent besoin de rechercher sa faveur. Mais leur gloire a disparu en un instant : leurs dignités et leurs biens se sont enfuis, et eux-mêmes sont tombés dans toutes sortes de maux! » — L'époque où ces choses s'écrivaient, était tout particulièrement propre à suggérer des pensées pareilles.

Les besoins de l'église de Christ firent plus tard sortir Euchère de sa chère solitude (*Lerina mea*, dit-il); et sur les instances des croyans de l'église de Lyon, il fut obligé (vers 434) d'accepter la charge d'évêque de cette église, à laquelle il consacra dès-lors tout son temps et toutes ses forces. Il eut le bonheur de voir se former dans tout le pays une église chrétienne après l'autre, et la ville et la campagne se peupler de temples; puis il mou-

fut en 439. Ses deux fils après s'être formés au ministère évangélique à Lérins, le secondèrent avec activité; et quoique les guerres continuelles et les invasions répétées des Barbares, encore païens pour la plupart, opposassent à leur œuvre de puissans obstacles, l'église de Christ s'enracina cependant par leurs soins dans ces contrées, au point de résister à tous ces orages.

Vers la même époque vivait aussi St Romain, qui avait passé sa jeunesse avec son ami Lupicinus dans un couvent de Lyon. Affligé des ténèbres du paganisme, qui l'entouraient encore d'assez près, il décida de pénétrer dans le Jura pour y apporter l'évangile. Il établit sa cabane sur le bord de la Bienne, dans un endroit qui appartient actuellement au département du Jura, sous quelques grands arbres dont les fruits sauvages lui servirent d'abord de nourriture. Là, tout en employant une partie de la journée à cultiver la terre, il commença à annoncer la parole au peuple ignorant. Son ami Lupicinus vint bientôt le rejoindre dans sa solitude, avec deux autres aides, et ils se bâtirent dans ce lieu désert un couvent qui reçut plus tard le nom de St Claude (1): puis, quand peu à peu le nombre des frères se fut accru, une partie d'entre eux pénétrèrent encore plus avant dans la solitude et y bâtirent une autre maison de Dieu, nommée Leucone (2), pour en faire une nouvelle lumière au milieu de la nuit du paganisme. Quel-

(1) On aussi *Condate*, nom commun à un grand nombre de monastères. V. *Cours d'Hist. mod.*, t. 1, p. 153.

(2) Serait-ce Longchaumois, une heure ou deux au nord de St-Claude?

ques peaux d'animaux cousues ensemble étaient leurs vêtemens, et un peu de pain d'orge, trempé dans l'eau, leur nourriture. C'est ainsi qu'ils vécurent pendant quelques années et qu'ils répandirent, sur un terrain rude et en apparence ingrat, des semences de vérité qui portèrent plus tard leurs heureux fruits.

St Romain mourut autour de l'an 460; son ami Lupicinus lui survécut vingt années entières, au bout desquelles il eut la joie de laisser dans le Jura un grand nombre de pieux disciples qui continuèrent ses travaux.

Mais nous devons retourner un moment à l'histoire générale et politique de la Bourgogne.

Gondebaud de Lyon était parvenu, vers la fin du cinquième siècle, à régner seul sur les Bourguignons (c. 16, p. 492). Il étendit alors son territoire fort avant dans l'Helvétie; et Théodoric, roi des Ostrogoths, qui, par la Rhétie supérieure se trouvait son voisin, crut prudent de rester avec lui dans des rapports pacifiques, et d'assurer même ces rapports en donnant sa fille Ostgotha à l'un des fils du roi bourguignon. Par cette union des deux princes entre eux les serviteurs de Christ se virent en état de parcourir de vastes contrées sans aucun danger, et sous la protection de deux rois amis. Le farouche Gondebaud lui-même ne resta pas entièrement inaccessible aux saintes influences du christianisme : il lisait la Bible avec assiduité; et sa lettre à Avitus (1), pieux et savant évêque

(1) V. sur St Avite, *Cours d'Hist. mod.*, t. 2, p. 198.

de Vienne, contient la preuve qu'il cherchait sérieusement à étendre ses connaissances dans la parole de Dieu. Il fit cultiver par des savans la langue rude de sa nation, qu'il avait honte de parler en société, et il protégea toutes les institutions qui lui parurent utiles. C'est sous son gouvernement que les Bourguignons apprirent à diviser le temps en heures. Il fut secondé sur ce dernier point par le grand Théodoric, qui lui envoya une montre solaire fabriquée par l'habile Boëce, et une clepsydre, ou horloge d'eau, pour la nuit, avec deux artistes entendus pour régler ces machines.

Gondebaud s'appliqua également à donner à son peuple de bonnes lois : mais il eut bien de la peine à faire sortir ses Bourguignons de l'état de barbarie presque animale qu'ils tenaient de leurs ancêtres ; et ce qui lui fut plus difficile encore, ce fut de faire pénétrer la lumière de l'évangile et quelque civilisation dans les contrées plus élevées de l'Helvétie. Ce n'était que rarement, et jamais sans danger, qu'un missionnaire se hasardait dans leurs profondes vallées; et il fallut bien du temps jusqu'à ce que la lumière de l'évangile en eût percé les profondes ténèbres. — Nous reviendrons plus loin sur ces contrées-là ; mais nous ne passerons pas si près de la frontière des Allemans sans dire un mot de la portion du pays qui leur était soumise.

Cette contrée n'était pas dans un meilleur état que le reste; au contraire, elle était, si possible, encore plus désolée ; dans tout le pays on ne trouvait plus une seule ville, et à peine un village : et jusqu'au pied des hautes Alpes, ces plaines, aupa-

[illegible]

Les relations des îles Britanniques étaient entre[tenues] depuis trente ans dans des contacts nombreux avec les peuples germains du continent : on a vu que ces communications dérivaient en partie des événements de la guerre, qui avaient amené un général breton en Belgique, puis chez les Bourguignons (16, 49) : les missionnaires en profitèrent.

Selon Balther, moine de Seckingen, dont nous tirons cette notice, Fridolin était né d'une famille de condition en Irlande. Il avait été élevé chrétiennement dans un couvent de son pays : son cœur fut saisi de bonne heure par la grâce divine, et il résolut de se consacrer au service de son maître. Après s'être préparé avec soin à la vocation de prédicateur, et après d'ardentes prières, il commença sa mission par sa propre patrie, en allant de village en village exhorter les païens encore nombreux de

son île à tourner leur cœur vers Dieu. Cependant comme il vit qu'un grand nombre d'évangélistes s'occupaient à cette œuvre, il partit comme un pauvre pélerin pour les Gaules, où il s'arrêta quelque temps dans un couvent de Poitiers qu'avait fondé le bienheureux Hilaire, et où reposait la dépouille mortelle de ce fidèle ouvrier. La vie de cet homme offrait à la pensée de Fridolin un grand exemple; et son souvenir lui était devenu si précieux, que lorsqu'il dut quitter cet endroit au bout de quelques années, oubliant cette parole de Jésus: « Laisse les morts ensevelir leurs morts » il emporta avec lui, comme saintes reliques, quelques-uns des ossemens de cet homme vénéré. Selon lui Hilaire lui était apparu en songe et l'avait exhorté à partir sans délai, à chercher dans le Rhin une île dépendante du territoire des Allemans, et à fonder là la première station missionnaire destinée aux habitans de la forêt Noire. Il s'en va donc aussitôt auprès de Clovis, qui venait d'embrasser la foi chrétienne; il lui raconte son songe, et lui demande un sauf-conduit pour pouvoir s'établir sans danger sur les frontières de l'Allemannie. Il l'obtient et il part. Son voyage, depuis les rives de la Moselle en remontant le Rhin, se fit très-lentement, car partout il trouvait une grande moisson et peu d'ouvriers, et partout aussi il désirait laisser après lui une petite maison de prière, comme un monument à l'honneur de Jésus-Christ. Enfin il arriva heureusement dans le pays des Rauraques (Bâle), où il se mit à la recherche de l'île qu'il avait vue en songe; et quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il la trouva

effectivement à quelques lieues au-dessus d'Augusta, alors déjà ruinée, à la place où se trouve maintenant la petite ville de Seckingen! Il s'établit dans ce lieu encore tout désert, et il y commença aussitôt l'œuvre de sa mission.

Dans le voisinage demeurait un Allemand riche et considéré nommé Wacher, dont il fit la connaissance et dont il instruisit la fille dans le christianisme. On dit que c'est cette famille qui devint les prémices de l'église de Christ parmi les Allemans.

Lorsque les voisins à demi barbares de Fridolin s'aperçurent de ses travaux dans la campagne, et des champs fertiles que cet étranger était parvenu à défricher, ils en furent jaloux et ils le chassèrent de leur pays. Fridolin recourut de nouveau au roi des Francs, qui lui accorda l'île elle-même comme sa propriété. Alors il retourne à sa petite colonie, et il bâtit dans l'île un couvent, où se rassemblèrent bientôt quelques moines pieux de la Bourgogne, qui l'aidèrent à poser les premiers fondemens de l'église de Christ parmi les Allemans.

D'ici cet ouvrier fidèle fit une excursion jusque dans le pays de Glaris, où il établit pareillement quelques petits postes missionnaires et bâtit quelques maisons de prière sous l'invocation de S[t] Hilaire; puis il retourna dans son île bien-aimée, où il mourut vers l'an 538. Tel est du moins le récit du vieux Balther. On a élevé quelques doutes sur l'époque où vécut cet homme fidèle; mais il suffit dans tous les cas à notre histoire de savoir qu'environ dans ce temps-là un fidèle serviteur de

Dieu vint le premier, à la place où est maintenant Seckingen, apporter le message du salut aux Allemans de ces contrées.

Nous revenons à Gondebaud. Il atteignit un âge extrêmement avancé. Ses rapports intimes avec le pieux Avitus étaient devenus un moyen, non-seulement d'adoucir ses mœurs brutales, mais aussi de redresser chez lui les vues ariennes qu'il partageait avec tout son peuple; et il est bien probable qu'il se fût ouvertement déclaré pour la foi orthodoxe, s'il n'eût été scandalisé par les crimes de Clovis qui déshonorait effectivement l'orthodoxie par toutes ses œuvres.

A Gondebaud succéda (515) son fils Sigismond. Déjà du vivant de son père, Sigismond avait renoncé à l'arianisme et embrassé la foi catholique, comme on le voit par les lettres que lui écrivait S[t] Avite; et à peine fut-il monté sur le trône qu'il reçut d'Hormisdas, évêque de Rome, une lettre qui l'exhortait à convoquer un concile pour son pays, trop négligé jusqu'alors, afin de porter remède à une foule d'abus que l'arianisme avait ou fait naître ou tolérés dans l'église.

Il se tint effectivement (en 517) à Épaone, non loin de Vienne (1), un concile, le premier peut-être des conciles tenus chez les Bourguignons, qui décréta plusieurs réglemens destinés à contenir le clergé, tombé dans le désordre. Il y fut décidé, par exemple, qu'aucun homme ne pourrait être nommé

(1) Maintenant Jena en Savoie (*Guizot*, t. 3, p. 347). Je pense que c'est Yenne, près de Belley.

diacre s'il s'était marié en secondes noces : on défendit aux ecclésiastiques d'aller à la chasse avec des faucons et des chiens : on leur recommanda de ne se montrer inexorables à aucune espèce de pécheurs et de ne pas refuser aux sectaires l'extrême-onction : mais en même temps aucun ecclésiastique ne devait manger avec eux, de même qu'aucun laïque avec un juif, etc.

On voit, parmi les imperfections que présentent des réglemens semblables, que les évêques s'occupaient pourtant avec quelque discernement de la conduite de ceux qui appartenaient à leur corporation, de même que de celle du peuple ; et les moindres symptômes de ce genre méritent d'être remarqués ; car, comme l'observe si bien un historien (1) : « Celui qui voudrait juger une hiérarchie d'après l'époque de sa décadence pourrait aussi bien nier qu'il y ait jamais eu de discipline militaire dans les légions romaines, puisqu'elles aussi sont tombées dans le relâchement. »

On doit encore rapporter à ce concile plusieurs des réglemens, ou canons, que quelques historiens ou quelques copistes ont attribués mal à propos à celui d'Agde, qui se tint en 506 sous la présidence de Césaire chez les Visigoths (18, 27). Notre histoire des missions bourguignones n'étant pas très-riche il faut au moins lui donner tout ce qui lui appartient.

Mais achevons en peu de mots ce qui regarde l'histoire politique de ce peuple.

(1) *Jean de Muller, Hist. des Suisses.*

Dès l'époque où nous sommes parvenus le règne des Bourguignons s'approcha rapidement de sa fin. Ceci nous rappellera notre observation sur la caducité des puissances ariennes. Elles passèrent toutes; tandis qu'un Clovis, tout indigne qu'il fût du nom de chrétien, et quoiqu'il déshonorât sa profession par sa conduite personnelle, devint le fondateur d'une monarchie qui a conservé son nom et son existence jusqu'à nos jours.

Le roi Sigismond avait de son épouse Ostgotha, fille du grand Théodoric, un fils nommé Siegreich. Ostgotha étant morte, Sigismond épousa une femme qui avait été attachée à la reine défunte comme dame de cour. Siegreich ayant vu paraître cette nouvelle reine dans ses vêtemens royaux, avec un air embarrassé de sa grandeur, en rit en sa présence; et il serait possible que cet événement, en apparence si peu grave, ait été sinon la cause du moins l'occasion de la ruine de toute la famille royale et même de tout l'empire des Bourguignons. Car la nouvelle reine conçut dès ce moment-là contre Siegreich une haine mortelle, et sut porter son faible époux par des larmes hypocrites à soupçonner, à haïr et enfin à faire assassiner ce jeune prince.

A peine le vieux Théodoric, que l'âge et plusieurs circonstances pénibles avaient rendu plus irritable, eut-il appris cet attentat commis contre son petit-fils, qu'enflammé de colère il envoya une armée d'Ostrogoths contre les Bourguignons pour punir leur roi. Sigismond, agité de remords, s'enfuit dans le couvent de S[t] Maurice en Valais, pour y

chercher le pardon de Dieu, et pour éviter les recherches de son puissant ennemi; mais il fut découvert sous le déguisement d'un moine. Alors il se soumit à sa destinée avec courage et, à ce qu'il paraît, avec une vraie repentance: il fut décapité, lui, sa femme et ses deux fils, et jeté dans un puits; bientôt après, le dernier rejeton de la maison de Bourgogne, Godemar, frère de Sigismond, fut assassiné (534); et les Ostrogoths s'emparèrent des provinces sud-est de l'empire, tandis que les Francs en envahirent le nord. Telle fut la fin de ce royaume. En nous rappelant comment avait commencé toute cette catastrophe, nous verrons qu'il faut peu de chose pour ruiner un empire, quand il ne renferme pas les germes d'une vie durable.

C'est cette chute des derniers rois bourguignons que célèbre le fameux poëme des *Niebelungen*, qui nous fournit un document important sur les mœurs à la fois barbares et héroïques de cette époque, et sur la langue des Bourguignons.

On pouvait bien s'attendre à ce que des scènes aussi sanglantes contrariassent sous plus d'un rapport le développement de l'église de Christ chez cette nation, et repoussassent les Bourguignons fort avant dans la barbarie. Et en effet le pays resta encore, depuis lors, pendant un siècle entier à moitié désert et dévasté, en même temps que la foi du peuple s'obscurcit de plus en plus. Quant à l'aspect matériel du pays, tout ce que l'histoire permet d'en entrevoir nous le montre comme extrêmement triste. Vers le centre de la Suisse ro-

maine et jusque dans les environs du lac de Bienne, on ne voyait qu'une contrée sans habitations, qu'on appelait *la Noire vallée*, parce qu'elle était toute couverte de sapins. En avançant du côté de Morat on ne trouvait que quelques pauvres métairies dispersées : plus loin, au sud, étaient les décombres d'Avenches ; du côté du nord-est, chez les farouches Allemans, le spectacle était encore plus sombre.

Cependant au milieu de ces désolations, de vieilles chroniques nous montrent, dans le sixième siècle, quelques traits isolés qui répandent sur ces scènes si tristes une teinte de consolation. Nous en rapporterons quelques-uns empruntés à Jean de Muller.

A cette époque vivait dans le Jura, non loin des sources du Doubs, Ursicinus, homme de prière, qui était venu se réfugier dans une cabane solitaire, loin du monde, parmi de hautes montagnes. Un sentier à peine perceptible conduisait le pélerin fatigué vers sa cellule toujours hospitalière. L'un de ces pélerins fut un riche gentilhomme, Wandergisil, qui, de son côté aussi, ne voulut plus chercher la gloire à la cour des rois, mais dans l'oubli du monde. L'établissement d'Ursicinus lui plut; il y bâtit une église, et c'est là l'origine du couvent de Ste Ursane.

Dans un village non loin de Porentrui, un homme nommé Imer, résolut de cultiver, avec son serviteur Albrecht, une étendue de terrain située dans la vallée de Susingen (St Imier). Ce désert était placé sous la direction de l'évêque de Lausanne,

dont le siége avait été autrefois à Avenches. Imer se mit à cultiver cette vallée solitaire, au pied du haut Chasseral. Peu après il se rendit avec son domestique en Palestine, en traversant cent populations diverses et étrangères; puis ils revinrent ensemble dans leur vallée, où ils moururent en paix après avoir commencé le défrichement de cette contrée, maintenant si belle. Dès cette époque il se rassembla des cultivateurs sur ces montagnes et à leur pied, et le ruisseau de la Sueze qui traverse la vallée se borda de villages : c'est là l'origine de la population du riche vallon de S[t] Imier.

Plus au midi, un gentilhomme bourguignon, nommé Marius, s'était établi dans un endroit fertile, où il cultivait quelques champs de ses propres mains. En hiver il taillait quelques vases en bois pour le service divin; car c'était un ecclésiastique; et il était même savant pour son temps, de sorte qu'il écrivit dans une chronique beaucoup de choses que les vieillards lui avaient racontées, et les grands événemens du monde d'alors, c'est-à-dire ceux du monde des Bourguignons. Il bâtit dans ces terres une métairie et une église : ce fut le commencement de Payerne.

Devenu évêque d'Avenches (le titre subsistait encore, quoique la ville fût en décombres), il alla s'établir à Lausanne qui commençait à fleurir : car il fallait fuir Avenches; il y avait, selon le récit de Marius, vingt-deux évêques ensevelis sous sa vieille église, et l'eau pénétrait dans leurs tombes et confondait leurs cendres.

Depuis la montagne sur laquelle Prothaise a bâti

le Lausanne de nos jours, et d'où l'on contemple maintenant avec ravissement des villes, des villages et des châteaux sans nombre, rangés autour des rives riantes et magnifiques du lac Léman, on ne voyait alors que quelques métairies éparses sur la hauteur; et sous ses pieds, dans la vallée, que les ruines de villes anciennes, de maisons et de campagnes détruites. Des jugemens directs de la main de Dieu étaient venus se joindre aux ravages des hommes : du temps de Marius, une montagne entière du Valais s'était précipitée dans la vallée, et avait fait enfler le lac à tel point que tous les endroits situés sur ses rives, ou près du Rhône, périrent en un instant avec leurs églises, leurs habitans et leurs troupeaux. Et les Barbares avaient fait des ravages encore bien plus terribles.

Il est bon, en nos jours, de reporter ses regards en arrière sur les tribulations des anciens temps. La prospérité rend orgueilleux; et nous risquons d'oublier avec ingratitude comment la culture de notre intelligence, notre paix civile, et la beauté même de nos campagnes se rattachent, dans leurs premières origines, à la grâce de l'évangile. Prenons garde, si l'incrédulité et l'orgueil du peuple ou des souverains repoussent l'évangile, qu'il ne revienne sur nous des jours comme ceux de nos pères!

CHAPITRE XX.

MISSION CHEZ LES FRANCS.
(GAULE ET PARTIE DE L'ALLEMAGNE.) (1)
(400—660.)

Sauf ce qu'on vient de lire sur la portion des Gaules occupée par les Visigoths ou par les Bourguignons, nous avons laissé précédemment notre histoire générale de cette contrée à l'an 397, à la mort de St Martin de Tours (c. 10, p. 360). Dès-lors les temps devenaient menaçans de jour en jour, car les Barbares passaient déjà le Rhin. Cependant il devait s'écouler encore quelques années avant que les Gaules fussent décidément envahies; et nous profitons de cet intervalle de repos pour mentionner un pieux disciple de St Martin, St Germain d'Auxerre (Antisiodorum), qui fut nommé évêque de cette ville en 418, puis momentané-

(1) Il importe beaucoup de se rappeler toujours que la Gaule, à elle seule, embrassait beaucoup plus de pays que la France actuelle, et que la monarchie des Francs s'étendait en outre au loin en Allemagne. Ainsi ce chapitre traite de beaucoup plus que de ce qu'on appelle aujourd'hui les pays français. V. la carte d'Europe.

ment appelé (en 428) dans la Grande-Bretagne avec son ami St Loup par les chrétiens du pays, afin de s'y opposer à l'hérésie de Pélage. Nous verrons quelques détails sur la visite que ces deux hommes pieux firent à cette contrée, lorsque nous traiterons de l'Angleterre : pour le moment, nous nous bornerons à ce qui concerne leur action dans les Gaules.

Après s'être acquittés de leur mission dans la Grande-Bretagne, mission également bénie pour les chrétiens et pour les païens encore nombreux de cette contrée, les deux missionnaires revinrent dans leur patrie. St Germain, en particulier, avait recommencé à travailler comme précédemment au sein de son troupeau, lorsque les habitans de l'Armorique (Bretagne de France) le conjurèrent de venir détourner un orage dont ils étaient menacés. Parmi la foule de Barbares qui désolaient alors les Gaules, les Alains s'avançaient dans cette direction. St Germain, quoique déjà affaibli par l'âge, alla plein d'un courage divin au-devant de leur général païen, et traversa toute l'armée barbare pour l'aborder. Comme le général ne voulait pas l'écouter, St Germain retint hardiment son cheval par la bride, et parla à ce Barbare sans se laisser effrayer. Ce courage produisit sur le farouche guerrier une telle impression, qu'il promit d'épargner la province, si l'évêque obtenait du gouvernement impérial en Italie la grâce des habitans : car on sait que les hordes qui envahissaient alors l'empire mettaient dans toute leur conduite un singulier mélange de hauteur et de respect envers la

puissance romaine, et se considéraient souvent comme placés à son service. Germain s'empresse de se rendre à Ravenne auprès de la cour impériale, où il trouva un accueil plein d'égards, mais où il ne se laissa pas séduire par l'éclat du monde. L'impératrice Placidie lui envoya un jour un grand vase d'argent rempli de mets délicats; St Germain distribua les mets entre les personnes attachées à sa suite; puis il donna aux pauvres la valeur du plat, qu'il fit vendre. Il renvoya en même temps à l'impératrice, — peut-être sans affectation, et seulement pour lui donner une idée plus vive de la pauvreté dans laquelle il croyait devoir vivre, — un plat de bois avec du pain grossier, tel qu'il le mangeait d'ordinaire. L'impératrice, loin d'être offensée de ce procédé, reçut cet envoi avec respect, et le fit même encadrer en argent comme un souvenir précieux.

L'heure de la mort trouva ce vieillard chrétien à Ravenne. Au milieu de conversations édifiantes avec les évêques qui étaient venus le trouver, il dit à ceux-ci : « Cette nuit le Seigneur m'est apparu en songe et m'a donné de l'argent pour le voyage; et comme je lui demandais de quel voyage il me parlait, il me dit : « Ne crains pas, je ne t'envoie pas à l'étranger, mais dans ta patrie, où tu trouveras un repos éternel. » Ses amis voulaient interpréter ce songe de son retour dans sa patrie terrestre; mais il leur dit : « Je sais bien quelle patrie le Seigneur a promise à ses serviteurs ; » et il entra dans cette patrie céleste, bientôt après, en juillet 448.

Ainsi St Germain ne devait pas, comme son ami

S[t] Loup, voir les jours de désolation qui mirent fin à l'empire des Romains dans les Gaules, et qui semblaient devoir y détruire en même temps l'église de Christ. Mais il avait déjà eu le temps de voir, depuis cinquante ans, approcher la ruine politique de ces contrées, et les fatales divisions que les événemens se préparaient à introduire dans leurs nombreuses églises. En effet, au midi et à l'ouest de la Gaule s'étaient établis les Visigoths, qui professaient l'arianisme; vers l'orient et le midi s'avançaient les Bourguignons, indécis dans leur foi déjà si faible et si confuse, et dont la plupart finirent aussi par embrasser cette hérésie: le long du Rhin et au nord étaient les Allemans et les Francs, alors encore païens. Il n'y avait plus que quelques provinces dans le cœur des Gaules qui restassent soumises, soit aux Romains soit à l'église orthodoxe; et les puissans voisins de ces provinces commençaient déjà à se les disputer.

Voilà où en étaient les Gaules lorsque S[t] Germain quitta cette terre. L'orage que tout annonçait, éclate peu après sa mort. Attila pénètre par le lac de Constance; son armée réduit en cendres toutes les villes par où elle passe (450); une autre division de Huns pénètre par le nord dans le cœur du pays; Rheims, Cambrai, Besançon, Auxerres et Langres, ces champs déjà fertilisés par l'évangile, éprouvent également leur fureur. On se rappelle la rencontre d'Attila avec S[t] Loup. Lorsque le barbare eut été défait, S[t] Loup s'appliqua à réparer les désastres de l'église: il travailla encore pendant vingt-cinq ans environ, à diriger les trou-

peaux presque dispersés de ces contrées; il en rassembla les débris avec une activité infatigable; et il établit quelques nouvelles colonies chrétiennes dans une contrée montueuse de son diocèse, où il alla passer le reste de ses jours et où il mourut enfin en paix.

On a vu que dès cette époque le pouvoir romain tomba avec une rapidité croissante dans la main des Francs : on sait aussi les événemens qui portèrent alors Clovis à embrasser la foi chrétienne (c. 16). La joie de l'église catholique fut immense au sujet du baptême de ce second Constantin, comme on l'appela; et on a vu que l'événement était important en effet. Jusqu'ici, tous les rois et les princes germains ayant embrassé l'arianisme à mesure qu'ils entraient dans l'église chrétienne, au moment où nous sommes arrivés, l'église était dans le plus grand danger d'être anéantie par cette vaste confédération de Barbares à qui on avait appris à méconnaître la divinité de Christ. L'empereur même de Constantinople, Anastase Ier, donnait de violens soupçons sur son orthodoxie; le grand Théodoric, roi des Ostrogoths, quoique tolérant, professait ouvertement l'arianisme et finit même par persécuter la vraie foi. Si donc, à cette époque périlleuse, Dieu n'eût suscité à l'église orthodoxe l'appui de Clovis, et opposé ce catholique, tout brigand qu'il était, à des ariens qui ne l'étaient pas moins que lui, il est probable au plus haut degré que la doctrine de la divinité du Sauveur fût restée ensevelie encore pendant quelques siècles sous l'oppression des Germains. Et si par consé-

quent on ne peut nier, comme nous en avons abondamment convenu, que Clovis ait, pour sa personne, déshonoré la doctrine qu'il professait, il est évident aussi que le résultat général de sa conversion eut les suites les plus importantes, et qu'en dernière analyse d'ailleurs le catholique Clovis vaut bien des Ariens tels qu'Alaric, Genséric et Attila.

Ainsi donc la conversion de ce guerrier au christianisme, quelle qu'elle ait été pour sa personne, forme effectivement une grande époque dans l'histoire des missions; elle ouvre à l'évangile des voies toutes nouvelles parmi les peuples germains; et elle présente, dans l'histoire de l'Europe, l'un des grands momens de cette théocratie, de ce gouvernement de Dieu, où il est impossible de méconnaître qu'une sagesse et une intelligence supérieures gouvernent les actions, la folie et les péchés des hommes, pour en tirer finalement le plus grand bien de l'église des vrais élus.

Non-seulement les évêques les plus distingués du temps, mais encore le grand Théodoric lui-même, envoyèrent au roi des Francs leurs félicitations sur son entrée dans l'église chrétienne, et se livrèrent aux plus belles espérances pour l'avenir. Anastase en particulier, évêque de Rome, voyait l'avenir tout brillant de prospérité. « Quelle joie pour le siége de St Pierre, écrivait-il à Clovis, de voir la plénitude des Gentils s'avancer au-devant de lui, et le filet qu'a jeté dans la mer le divin Sauveur se remplir en entier!.... » — Mais ce fut surtout St Avite, évêque de Vienne, ville alors déjà soumise aux Bourguignons (c. 16, p. 486 et 491),

qui fut rempli de joie à cette nouvelle; depuis long-temps il travaillait à attirer dans l'église romaine le puissant Gondebaud, dans les états duquel il vivait, et il espérait que l'entrée de Clovis dans l'église catholique achèverait de faire réussir ce projet. Déjà il voit une vaste porte s'ouvrir à l'évangile, non-seulement chez les peuples de la Gaule, mais encore chez les Allemans, les Hessois, les Thuringiens, les Boïards et les Saxons, et il exhorte « le nouveau fils de l'église » à employer sa puissante influence à la propagation du christianisme parmi ces peuples divers. « ....Dans l'occident, écrit-il, brille tout à coup aux yeux d'un grand roi, du sein de la nuit, une étoile d'un éclat sans pareil; et le jour même où le monde reçut des cieux le Sauveur qui vint pour sa rédemption, tu as été régénéré dans l'eau sainte pour ton salut. (On se rappelle que c'est le jour de Noël que Clovis fut baptisé.) La fête de la naissance de Christ est donc en quelque sorte aussi la tienne; et le jour où Christ s'est donné à toi, tu es devenu aussi sa propriété. Le peuple qui était encore, il y a peu, dans les liens de la captivité (les Allemans), ce peuple est maintenant affranchi par toi; et il dispose, par sa joie, le monde et, par ses larmes, Dieu, à prendre pitié de lui. » — « Il y a une chose, ajoute encore S[t] Avite, que nous recommandons au zèle de ton cœur. Comme Dieu veut, par ton moyen, faire son peuple de ton peuple, nous te prions de faire parvenir, du bon trésor de ton cœur, la semence de la foi aux tribus éloignées (les Thuringiens et les Hessois), qui se trouvent

encore dans l'ignorance de leur état naturel et que le levain de la méchante erreur (l'arianisme) n'a pas encore infectées. N'aie pas honte d'amener l'ordre dans ces territoires qui appartiennent à Dieu, au moyen de serviteurs envoyés tout exprès dans ce but, puisque Dieu a élevé tes propres états à une telle gloire. Combien long-temps encore les peuples païens du dehors (les Boïares, les Saxons et autres), qui se soumettraient volontiers à ta domination s'ils avaient d'abord reçu de toi la religion, n'entendront-ils parler que du peuple des Francs sans apprendre à en connaître le chef? tandis que d'autres (les Goths ariens) les invitent à prendre part à la religion?.... »

Ces espérances brillantes que l'église catholique fondait sur la conversion de Clovis furent effectivement couronnées en un certain sens, et particulièrement pour la Gaule : l'église de cette contrée et ses nombreux évêques, dont plusieurs se distinguaient à cette époque par une vraie piété et par leurs talens, purent célébrer cet événement comme l'heure de leur délivrance; toute l'église française se jeta avec ardeur et avec reconnaissance entre les bras de son nouveau protecteur; et elle put s'appliquer dès-lors avec plus d'abandon et de succès à répandre la foi chez ces Francs eux-mêmes qui venaient partager le pays avec elle, et se relever de l'oppression où elle gémissait depuis l'irruption des Suèves et des Visigoths dans le midi. Aussi dès cette époque on remarque chez plusieurs évêques gaulois un accroissement sensible d'activité dans les travaux de lèur vocation; et Clovis, dont la

politique y trouvait ses intérêts, ne cessa de seconder leurs travaux. Il exhorta par un édit exprès tous les Francs à imiter son propre exemple; et, comme Constantin, à qui on ne cessait de le comparer, il s'appliqua à relever les temples abattus, à en construire de nouveaux et à protéger les ecclésiastiques. Il fit, en particulier, rebâtir à ses frais les vieilles églises incendiées de Strasbourg, de Worms, de Spire, et d'autres villes situées le long du Rhin jusqu'au lac de Constance; et il en fit construire de nouvelles et de splendides dans toutes les principales villes de la Gaule. Nous avons entre autres dans de vieilles chroniques, une description circonstanciée de la cathédrale, magnifique pour le temps d'alors, que Clovis fit bâtir à Strasbourg. L'église n'était, il est vrai, qu'en bois; mais elle reposait sur des bases en pierre: elle était bâtie, comme toutes les églises d'orient, dans la direction de l'orient à l'occident : on y entrait par six portes, dont trois à l'est et trois à l'ouest. Les trois premières étaient destinées exclusivement aux prêtres, qui demeuraient dans le voisinage. La grande porte, placée au milieu du côté occidental avait une espèce de vestibule *(porticus)* où se tenaient les pénitens; l'église elle-même était divisée en trois portions : au milieu était la nef, dans la partie supérieure de laquelle était la chaire : c'est là qu'on baptisait et prêchait: aux deux portes de côté qui conduisaient dans le chœur étaient des autels; et aux deux côtés de la nef étaient les places, distinctes, des hommes et des femmes. La partie orientale de l'église était renfermée dans une grande cour, dont les trois

portes conduisaient au presbytère, où se rassemblaient les prêtres (1).

Les évêques gaulois respiraient donc maintenant, heureux et triomphans, et s'appliquaient, par toutes sortes de motifs réunis, à gagner au parti de Clovis, de ce fils aîné de l'église, non-seulement les habitans des Gaules soumis à sa domination, mais encore ceux des provinces occupées par les Visigoths et les Bourguignons, en cherchant ainsi tout à la fois à renverser l'arianisme et à ramener sous un même sceptre les belles contrées qui avaient appartenu précédemment à la Gaule romaine.

Au nombre des évêques de ce pays se distinguait à cette époque, par sa piété et son activité, ce S[t] Remi, que nous avons nommé précédemment en racontant la conversion de Clovis (16, 510), et qui fut depuis cet événement l'un des conseillers habituels du monarque. C'est sous sa présidence que se tint, en 511, le concile d'Orléans, dans lequel trente-deux évêques dressèrent les premières bases d'une constitution régulière de la nouvelle église française. S[t] Remi s'intéressait surtout à la propagation du christianisme chez les Saliens; et son historien, Hincmar, évêque de Rheims au neuvième siècle, raconte, comme le font aussi les actes d'un synode de Lyon, que de toutes parts il renversait les autels des idolâtres, étant soutenu dans cette œuvre par des signes et des miracles nombreux. S[t] Remi survécut de vingt-deux ans à Clo-

(1) Voyez un dessin de cette cathédrale, qui devint un type pour une foule d'autres, dans *Gerberti Liturgia Alemannica*, t. 1, p. 180.

vis, et mourut en 533, après avoir revêtu la dignité épiscopale pendant soixante-dix ans, jusqu'à la quatre-vingt-quatorzième année de sa vie. Son époque est certainement l'une des plus florissantes de l'histoire des missions franques; car peu après sa mort, et jusqu'à l'époque de Charlemagne, l'ignorance, la superstition et le débordement des mœurs s'établirent à la cour et chez le peuple à tel point que l'état tout entier parut vouloir retomber tout à la fois dans la barbarie et dans un paganisme nouveau.

A côté de S[t] Remi travailla pendant quelque temps le pieux Védaste, qui rendit des services tout particuliers à l'église gauloise par l'influence salutaire qu'il exerça sur le cœur du roi, et par l'activité avec laquelle il travailla à la conversion du peuple franc. Lorsque S[t] Remi lui conféra la dignité d'évêque d'Arras (en 499), il trouva cette église, pourtant assez ancienne, dans un état pitoyable. Sous les Romains la connaissance de Christ était parvenue dans cette contrée de très-bonne heure; mais les invasions des Vandales et des Alains y avaient dispersé le troupeau de Christ à tel point que Védaste n'y trouvait presque plus trace du christianisme précédent. Les vieillards seuls du pays se rappelaient encore qu'il y avait eu autrefois, à cette place, un temple chrétien dans lequel se rassemblaient les fidèles, et dont on voyait encore en leurs jours les murailles en ruine. Ce serviteur dévoué de Jésus-Christ ne put voir qu'avec une profonde douleur ce champ de Dieu recouvert de nouveau de chardons et d'épines, et

il se mit à travailler avec ardeur à réparer tous ces maux.

L'histoire de sa vie, comme celle de S[t] Remi et de presque tous les autres missionnaires catholiques, parle de signes nombreux dont ses travaux dans ces contrées auraient été accompagnés : dommage qu'on ne puisse se fier à tous ces récits. Védaste trouva long-temps chez le peuple incrédule une grande résistance; mais avec la douceur et la patience, d'ardentes prières et un travail soutenu, il réussit à répandre de nouveau la foi en Jésus-Christ dans tous les environs. — Il alla même plus loin; car S[t] Remi lui confia également en 510 le grand diocèse de Cambrai qui s'étendait jusqu'à Bruxelles, et dans lequel l'église chrétienne n'était guère en meilleur état : là encore Védaste fut infatigable.

C'est ainsi que cet homme dévoué travailla dans des champs difficiles mais non sans bénédiction jusqu'en 539, époque où il mourut en paix. Le célèbre Alcuin nous a laissé, dans ses *OEuvres*, sur cet homme fidèle une courte notice qui fournit plusieurs détails intéressans concernant l'état où se trouvait alors l'église de Christ dans ces contrées.

Un autre serviteur de Christ, encore digne d'être remarqué dans ces temps, fut le respectable Médard, qui naquit en Picardie vers l'an 457 (1). Son père était un Franc noble, et sa mère descendait

(1) Venance Fortunat, contemporain et chapelain de la reine Radegonde de Poitiers, a laissé une *Vie de S[t] Médard* en vers et en prose qu'on trouve dans ses *Opp.* (ed. Broveri, 1603, 4). L'évêque Grégoire de Tours fait également une mention étendue de lui dans son *Historia Francorum*, et dans son livre *De Gloria Confessorum*.

d'une famille romaine établie dans les Gaules; c'était une chrétienne, qui eut le bonheur de gagner son mari à l'évangile par sa conduite sainte et pieuse. Elle donna à son enfant une éducation fidèle, qui répandit bientôt dans le cœur de Médard une piété et un amour pour le Sauveur extrêmement remarquables. On l'envoya perfectionner son instruction à Tournai, où résidait Childéric, roi des Francs. Il y fut instruit dans les saintes Écritures par un pieux évêque; il entra dans la prêtrise à l'âge de trente-un ans; et il se mit aussitôt, avec zèle et avec une ardente charité, à annoncer l'évangile à la multitude ignorante. Il vécut encore du temps de St Remi, qui le sacra évêque du Vermandois en 530; et son zèle infatigable ne lui laissa de repos ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'il eût vu tomber, dans toute l'étendue de son vaste diocèse, les dernières traces de l'idolâtrie. Souvent il trouva sur son chemin l'opprobre et la persécution; mais il vainquit ses adversaires par le support et par un continuel amour.

Il eut la douleur de voir ravager son diocèse par les Huns et les Vandales; mais cette détresse même lui fournit l'occasion d'une abondante moisson spirituelle, en lui donnant lieu de développer le courage et l'humanité du chrétien. Comme la capitale du Vermandois, presque entièrement détruite par la guerre, restait encore exposée aux dévastations des Barbares, Médard transporta son siége à Noyon qui était fortifié. Ce fut de là qu'il continua, ou plutôt qu'il recommença ses courses missionnaires en tout sens. Comme le peuple de

Tournai venait de perdre son évêque, l'église de ce lieu pria S[t] Remi avec instance de lui envoyer le zélé Médard, pour annoncer l'évangile aux habitans de la contrée, dont la plupart se trouvaient encore ou étaient retombés dans les ténèbres du paganisme. Sans abandonner son diocèse de Noyon Médard accepta ce nouvel accroissement de travaux, et se réjouit de pouvoir dépenser parmi les païens ce qui lui restait de forces, pour servir son divin Maître jusqu'au bout. Il parcourut sans se lasser toute la contrée, et quoiqu'il rencontrât souvent des difficultés de tous genres et de mauvais traitemens, et qu'il se vît même plus d'une fois en danger de mort, il resta fidèle à sa vocation, et il eut aussi la joie de voir en divers lieux quelques rayons de l'évangile percer les ténèbres encore abondantes du paganisme.

Les anciens habitans païens de la Flandre étaient une race d'une férocité toute particulière; et les historiens de l'époque peignent sous de vives couleurs la sauvage cruauté qui les distinguait des Gaulois et des Francs. Quoique la civilisation apportée en Occident par les Grecs et les Romains ne consistât qu'en un poli qui ne pénétrait nullement jusqu'à l'ame, et qui se bornait uniquement à former l'homme pour les rapports de cette vie, cependant elle était précieuse au moins sous ce dernier rapport. Mais cette influence des Romains n'avait jamais pu s'établir dans le nord des Gaules, ni en Allemagne, et le christianisme trouvait ces peuples à l'échelon le plus bas de la barbarie, même au moment où ils sortaient à peine du cannibalisme.

C'est parmi une race de ce genre que St Médard travailla sans se lasser, et non sans quelque succès, jusqu'à la fin de ses jours (en 545). Mais le terrain qu'il avait essayé de cultiver était si dur, qu'il fallut encore plusieurs siècles avant que la semence de l'évangile pût le pénétrer tout entier.

Pour revenir à Clovis et à son gouvernement, on a vu en son lieu ses guerres avec les Bourguignons et les Visigoths, et ses violences de tout genre. Heureusement que la même politique qui le porta à toutes sortes de crimes lui persuada quelquefois de meilleures choses, et le porta sur la fin de ses jours à quelques mesures dignes d'un roi de paix et qui lui font quelque honneur. Il donna à ses Francs, maintenant établis sous un seul sceptre, des lois civiles, dont le caractère indique sans doute encore la rudesse de l'époque, mais montre tout aussi évidemment l'influence salutaire que la foi à l'évangile répandait déjà sur la nation. Puis il termina, en 511, cette vie remarquable et si pleine de longs résultats, quoiqu'elle n'ait été que de quarante-cinq ans. Il en avait passé presque trente à la tête de son peuple.

Ce n'est pas sans émotion et sans actions de grâces envers Dieu, et sans admirer toujours de nouveau cette sagesse divine qui fait servir à ses desseins toutes les passions et même les crimes des hommes, que nous jetons les yeux sur l'époque que nous venons de parcourir. C'est décidément sous le règne mémorable de Clovis que se posèrent les bases de la nouvelle constitution de l'Europe, pour l'état comme pour l'église; et c'est par

conséquent aussi le moment où se fixa d'avance ce règne de l'évangile, qui s'est étendu depuis lors sur tant d'autres contrées et qui a donné à notre Europe une histoire et un caractère si remarquables. Sans doute, pour ce qui concerne la Germanie en particulier, la foi chrétienne avait pénétré en silence déjà deux cents ans auparavant chez plus d'une peuplade, et avait jeté des racines profondes chez un grand nombre d'individus; mais sous le flux et reflux de peuples qui roula ensuite pendant quelques siècles d'un bout de l'Europe à l'autre, aucune de ses tribus n'eut le temps de s'établir d'une manière un peu permanente, et par conséquent de fonder aucune institution durable, bien moins encore de prêter une attention suivie à l'instruction chrétienne. La guerre et la fureur de l'émigration absorbaient toute autre pensée; et au milieu du fracas de ces peuples qui se foulaient les uns les autres du côté de l'Occident, la faible voix de l'évangéliste se perdait dans les chants de guerre, et dans le bruit de la trompette des combats.

Nous avons vu, il est vrai, les Goths se déclarer de bonne heure en masse pour le christianisme : et la chose en vint même, depuis le cinquième siècle, au point que la plupart des peuplades qui passèrent le Rhin ou le Danube embrassèrent cette religion, quelles que fussent du reste leurs vues et leurs convictions effectives : c'était l'usage reçu. Mais, outre que ces conversions ou plutôt cette profession en masse n'impliquait pas même l'idée de l'assentiment de chaque individu, et outre l'ex-

cessive imperfection attachée à un pareil ordre de choses, l'arianisme était venu encore compliquer et augmenter puissamment tout le mal qui pouvait en résulter. On a vu comment, dans la religion même, c'était le point de vue politique qui était devenu dominant; et nous avons déjà souvent fait observer que les faits se sont chargés de prouver à quel point un pareil christianisme était précaire, puisque aucune puissance arienne n'a pu se maintenir.

Tout cet état de choses changea dès les jours de Clovis: dès-lors l'église d'Occident prit une position fixe et durable.

Ces observations sont d'autant plus frappantes que, dans ce moment, tout coïncida à la fois : car on a déjà pu remarquer cette direction miséricordieuse et admirable du Seigneur qui suscita, à cette époque décisive et critique, les deux puissans monarques, Théodoric et Clovis, et à côté d'eux, quoique à un rang subordonné, Gondebaud, souverain des Bourguignons; trois monarques qui non-seulement régnèrent simultanément, mais aussi pendant une longue suite d'années, sur le sol romain-germain qui venait de se former, où ils rétablirent peu à peu, à la place du chaos précédent, quelque ordre et quelque vie, au moyen des lois qu'ils donnèrent à leurs peuples. Ces lois furent en effet, malgré toute leur rudesse, un moyen efficace de régénération; et les trois monarques qui y travaillèrent, avec le concours d'un certain nombre d'hommes à talens et d'hommes de bien, pris dans l'état ou dans l'église, tels que

Cassiodore, S[t] Avite, S[t] Remi et autres, se sont acquis par là des droits impérissables à la reconnaissance de la postérité. Théodoric le Grand avait commencé, Clovis et Gondebaud s'attachèrent à l'imiter; et quoique les passions violentes du roi des Francs fissent peu d'honneur à la cause orthodoxe qu'il était seul à défendre, et heurtassent continuellement les deux autres monarques ariens, Théodoric sut tenir avec modération les rênes de cette espèce de confédération, et prévenir de trop grands éclats (16, 518).

Un des premiers objets de ces rois germains fut de donner à l'église une assiette solide, et d'employer la discipline ecclésiastique comme un frein salutaire et nécessaire pour gouverner leurs sujets belliqueux. On vit en peu de temps le clergé respecté, les églises enrichies de dons, de nouveaux diocèses se former, les couvens et les temples se multiplier, pour communiquer l'instruction et les grâces de l'évangile aux masses qui venaient s'y rendre; et ces institutions imparfaites formèrent la transition entre le désordre complet du passé et de meilleures lois qui devaient arriver plus tard. Les églises par exemple devinrent un lieu d'asile où put se réfugier tout homme poursuivi par un vengeur du sang; et si l'on peut trouver à cette institution son côté fautif, il est certain qu'elle eut ses avantages inappréciables par-dessus la coutume barbare qui existait alors, comme chez tous les peuples non cultivés, d'abandonner à chacun pour son compte l'exercice de la justice, et de livrer ainsi toujours le faible au fort.

Un caractère marquant de ces anciennes lois germaines dont nous parlons, consista à donner au clergé une prépondérance prononcée sur le peuple, et à établir sur le clergé lui-même le pouvoir du prince et des lois civiles. Celui qui offensait ou blessait un évêque devait payer au roi ou à l'église une aussi forte amende que s'il eût commis ce délit envers la personne d'un duc; et chaque membre de la société était évalué dans une proportion descendante selon ses rapports avec l'église ou avec l'état : celui, par exemple, qui tuait un pasteur de campagne, que ses fréquentes excursions exposaient à de grands dangers, devait payer six cents schellings; pour un moine c'était trois cents; pour un laïque beaucoup moins. Des mesures pareilles étaient un moyen puissant de préserver l'église et ses serviteurs, au milieu des rudes populations d'alors. — Ces lois montrèrent aussi la plus grande sévérité pour faire respecter le jour du repos; et l'on conçoit que l'église et l'état étaient également intéressés à interrompre, par ce retour fréquent et si salutaire du dimanche, le cours tumultueux des événemens ordinaires, pour occuper le peuple de pensées plus nobles et plus douces. Un esclave qui faisait ce jour-là quelque ouvrage réservé aux autres jours, était battu d'un certain nombre de coups : un homme libre était mis à l'amende. Si, après trois punitions, il continuait de violer le sabbat il perdait un tiers de sa fortune; s'il persévérait il était vendu en esclavage, comme étant déjà esclave de ce monde.

Il faut nous habituer de plus en plus, dans notre

histoire des missions, à des choses de ce genre. Sans doute nous avons maintenant sous les yeux un état de choses bien différent de ce que nous présentaient les deux premiers siècles; mais les populations de l'époque où nous sommes parvenus n'étaient sûrement pas susceptibles d'un autre gouvernement; celui-là seul qui possède la vraie foi est digne et capable de la liberté évangélique.

A la mort de Clovis ses quatre fils divisèrent entre eux le beau royaume que leur père avait acquis par tant de meurtres et de trahisons. L'aîné, Théodoric, en eut la plus grande portion, qui renfermait, outre les résidences de Metz et de Rheims, le territoire des Francs Ripuaires et des Allemans le long des deux rives du Rhin; c'est ce que nous trouverons à l'avenir, dans notre histoire, sous le nom d'Austrasie, ou pays de l'Est.

Ses trois frères partagèrent entre eux les portions nord-ouest du royaume, comprises sous la dénomination générale de France occidentale (Westfranken) ou Neustrie; l'un, Clodomir, résidant à Orléans; l'autre, Childebert, à Paris, et le troisième, Clotaire, à Soissons. Dès ce moment commence entre ces quatre cours franques une suite presque non-interrompue de fratricides, d'assassinats de tout genre, de guerres civiles, et d'autres horreurs, dont notre histoire des missions est heureuse de pouvoir détourner la vue. Il faut ajouter que comme il en était à la cour de ces souverains de la monarchie franque, il en était à peu près de même chez la masse du peuple.

Mais le petit troupeau des vrais fidèles n'avait

pas cessé pour tout cela d'exister; comme un sel destiné à fertiliser le monde; et l'histoire nous montrera toujours ici ou là quelques chrétiens véritables, qui brilleront comme des flambeaux au milieu d'une génération perverse. Il est vrai que si nous désirons les trouver nous ne devons pas les chercher sous le costume de l'époque actuelle : tout ce qui précède a déjà dû nous l'apprendre abondamment : le joyau qu'ils portaient dans leur cœur était trempé dans la couleur du temps. Mais pour qui sait pardonner des imperfections, ce joyau n'en était pas moins précieux et aimable, et n'en mérite pas moins d'être relevé par l'histoire.

Au nombre de ces consolantes apparitions du sixième siècle appartenait dans les Gaules le pieux évêque Germain de Paris (1), qu'on ne doit pas confondre avec Germain d'Auxerre dont nous avons parlé tout à l'heure. Celui-ci était né en 496 dans le territoire d'Autun; et il fut élevé avec soin par un prêtre, qui le plaça dans un couvent où régnait une sévère discipline, et où le jeune homme se prépara, par la prière et la méditation de la Parole de Dieu, au ministère qui prêche la réconciliation. Un jour il crut voir en songe un vieillard vénérable qui lui présentait les clefs de Paris, en le suppliant de venir pour sauver de leur ruine les habitans de ce pays : quatre ans après il en fut élu évêque. Cette vocation ouvrit devant lui un vaste champ de travaux, dans lequel il entra avec d'ardentes prières et un amour sincère des ames.

(1) V. *Acta Sanctorum*, et Grégoire de Tours, l. 4, c. 26.

Il consacrait la journée à l'instruction de la jeunesse ; le soir une multitude de pauvres et de malheureux de tout genre se rassemblaient devant sa porte pour recevoir ses consolations ; puis il passait une partie de la nuit en prières. Dieu bénit abondamment ses travaux dans cette capitale qui fourmillait encore de païens : on vit bientôt cesser, les unes après les autres, les danses voluptueuses et les autres réjouissances de ce genre ; des familles long-temps désunies se réconcilièrent, et plus d'un pécheur se demanda : « Que ferai-je pour avoir la vie éternelle ? »

Childebert lui-même, qui jusqu'alors avait mené la vie d'un païen, fut ému par la prédication de la Parole, et reçut avec respect les avertissemens du fidèle serviteur de Christ ; ce qui ne manqua pas d'exercer une influence salutaire sur la cour, jusqu'alors plongée comme son roi dans le désordre. Sans doute la piété de ces temps, surtout chez les princes, consistait principalement à fonder des couvens et à protéger les ecclésiastiques, tout en continuant de vivre encore dans le péché. Cependant ce fut incontestablement un bonheur pour le pays, que Childebert eût éprouvé à un degré quelconque l'influence de l'évangile : car il fonda différentes institutions religieuses qui portèrent dans la suite des fruits abondans, et il manifesta en plusieurs autres manières son désir de faire quelques œuvres de piété. Il envoyait de temps à autre au pieux évêque de grandes sommes d'argent pour être distribuées aux pauvres ; et un jour qu'il n'avait pas sous la main l'argent nécessaire

à cet effet il ôta de son cou sa chaîne d'or pour la donner en remplacement.

En 542 ce roi marcha avec son frère Clotaire, roi de Soissons, contre les Visigoths d'Espagne, et alla faire le siége de Sarragosse. S[t] Vincent avait prêché l'évangile dans cette ville plus de deux cents ans auparavant (c. 10, p. 342), et y avait souffert un cruel martyre, en souvenir duquel l'église du lieu conservait les ossemens du saint comme une relique sacrée. Pendant le siége on chercha à encourager les habitans à la résistance en promenant ces objets vénérés en procession solennelle sous les yeux de l'armée franque; et la chose produisit effectivement sur Childebert lui-même une si profonde impression qu'il promit de se retirer avec son armée de devant la ville si on lui livrait une portion de ces saintes reliques. L'évêque donna au roi le manteau que le martyr avait porté à l'autel, et le roi franc se retira avec ce butin, et éleva à Paris, à l'honneur du serviteur de Dieu, un temple où il demanda d'être enseveli à sa mort.

Cette mort eut lieu en 558; et Clotaire, frère cadet de Childebert, ajouta son héritage à la portion de la Neustrie qu'il possédait déjà, et alla résider à Paris.

Si nous en croyons Procope, qui vivait alors et qui a écrit une histoire des guerres des Goths, le christianisme avait encore si peu gagné de terrain dans les Gaules, ou bien il y avait tellement reculé, que dans un même temple on entendait encore quelquefois chanter des cantiques à l'honneur de

Christ, en même temps qu'il s'y offrait des sacrifices humains, sans que le Franc barbare parût sentir à quel point ces deux choses étaient incompatibles (1).

Quoi qu'il en soit de ce fait particulier, il est constant que ce Clotaire auquel nous venons d'arriver menait une vie scandaleuse, qui devait fortement contrarier les progrès du christianisme parmi son peuple. Mais dans le même temps Germain ne se lassait pas de travailler parmi les païens qui l'entouraient, et d'attaquer les restes d'idolâtrie qu'il trouvait encore dans son vaste diocèse. Il n'était plus secondé par le roi, comme sous le règne précédent : alors Childebert avait ordonné (554), la destruction de toutes les idoles qui restaient encore dans le pays : on devait battre de cent coups de fouet les filles de mauvaise vie, et on avait aboli les danses païennes et ordonné la sanctification du dimanche; Clotaire, au contraire, s'opposa à l'exécution de ces édits de son frère. Mais Germain lui résista à son tour avec fermeté et avec sagesse, et il eut la joie de contenir encore en ses jours, pour quelque temps, le torrent de corruption qui vint, peu après sa mort, fondre sur les cours franques, puis de là sur tout le pays. Il mourut en 576.

Arrivés à ce point de notre histoire des missions de la France, et sur le point de la terminer, nous désirons le faire par quelques-uns de ces détails caractéristiques qui représentent, mieux que

(1) *De bello Gothico*, l. 2.

toutes les généralités, l'époque et l'histoire qu'on veut étudier. Nous en citerons d'abord deux qui nous semblent dépeindre d'une manière très-vive l'état de la religion de leur époque et les mœurs de plusieurs des missionnaires, et indiquer jusqu'à un certain point la proportion dans laquelle le christianisme se trouvait, lors de l'événement, avec les populations païennes. Le premier décrit les incidens qui engagèrent St Seine à fonder, au sixième siècle, l'abbaye de Bourgogne qui prit son nom; l'autre raconte la vie d'un stylite gaulois. Voici le morceau relatif à St Seine, tiré de sa biographie. La chose se passe entre 500 et 600.

« Lorsque St Seine se vit, grâces à son louable zèle, bien instruit dans les dogmes des divines Écritures et savant dans les règles monastiques, il chercha un endroit propre à bâtir un monastère; et comme il parcourait tous les lieux voisins et communiquait son projet à ses amis, un de ses parens, Thiolaïf, lui dit : « Puisque tu m'interroges, je t'indiquerai un certain lieu où tu pourras t'établir, si ce que tu veux faire est inspiré par l'amour de Dieu. Il y a un terrain qui, si je ne me trompe, m'appartient par droit héréditaire; mais les gens qui habitent alentour se repaissent, comme des bêtes féroces, de sang et de chair humaine; ce qui fait qu'il n'est pas facile de passer au milieu d'eux si on n'a soldé une troupe de gens armés. » — Le bienheureux St Seine lui dit : « Montre-moi ce lieu, afin que si mes désirs ont été conçus par un instinct divin, toute la férocité de ces hommes se change en la douceur de la colombe. » Ayant donc

pris des compagnons, ils parvinrent au lieu dont ils avaient parlé. C'était une forêt dont les arbres touchaient presque les nuages, et dont, depuis fort long-temps, la solitude n'avait pas été violée : ils se demandaient par où ils pourraient y pénétrer; lorsqu'ils aperçurent un sentier tortueux et tellement étroit et rempli d'épines, qu'ils pouvaient difficilement y poser les pieds sur la même ligne, et qu'à cause de l'épaisseur des branches un pied y suivait avec peine l'autre pied. Cependant avec beaucoup de travail, et ayant leurs vêtemens déchirés, ils parvinrent dans le plus profond de cette âpre forêt : alors, se courbant vers la terre, ils commencèrent à considérer d'un œil attentif ces ténébreuses profondeurs......... Ayant passé long-temps à regarder avec attention, ils aperçurent les ouvertures très-étroites d'une caverne, obstruées par des pierres et des plantes : en outre des branches d'arbres entrelacées rendaient la caverne si sombre que les bêtes sauvages elles-mêmes en redoutaient l'entrée : c'était la caverne des voleurs, et le repaire des esprits immondes. Lorsqu'ils en approchèrent, St Seine, agréable à Dieu, pliant les genoux à l'entrée, et le corps étendu sur les buissons, adressa à Dieu une prière mêlée de larmes, en disant : « Seigneur, qui as fait le ciel et la terre, qui te rends aux vœux de celui qui t'implore, de qui dérive tout bien, et sans lequel sont inutiles tous les efforts de la faiblesse humaine, si tu m'ordonnes de me fixer dans cette solitude, fais-le-moi connaître, et mènes à bien les commencemens que tu as déjà accordés à ma dévotion. »

Quand il eut fini sa prière, il se leva et porta vers le ciel ses mains et ses yeux mouillés de larmes. Connaissant alors que c'était sous la conduite du Sauveur qu'il s'était rendu dans cette sombre forêt, après avoir béni le lieu, il se mit aussitôt à poser les fondemens d'une petite cellule, là où il s'était mis à genoux pour prier. Le bruit de son arrivée parvint aux oreilles des habitans voisins, qui, s'exhortant les uns les autres, et poussés par un mouvement divin, se rendirent près de lui. Dès qu'ils l'eurent vu, de loups ils devinrent agneaux; de telle sorte que ceux qui étaient naguère une source de terreur furent désormais des ministres de secours : et depuis ce temps, ce lieu qui était un repaire de divers cruels démons et voleurs, devint une demeure d'innocens » (1).

Voici l'autre trait; il est raconté par Grégoire de Tours; c'est une conversation que cet auteur eut avec le moine Wulfilaïch, barbare sans doute, comme l'indique son nom, et qui, le premier en Occident avait tenté de donner à Siméon d'Antioche un rival. Comme Grégoire de Tours naquit en 544, fut évêque en 573 et mourut en 595, nous voyons l'époque vers laquelle l'événement avait lieu.

« Je me rendis dans le territoire de Trèves, dit Wulfilaïch à Grégoire; j'y construisis de mes propres mains, sur cette montagne, la petite demeure que vous voyez. J'y trouvai un simulacre de Diane

(1) Vie de S[t] Seine (*S. Sequanus*), fondateur, au 6[e] siècle, de l'abbaye de Bourgogne qui prit son nom. V. *Cours d'Hist. mod.*, t. 2, p. 176.

que les gens du lieu, encore infidèles, adoraient comme une divinité. J'y élevai une colonne, sur laquelle je me tenais avec de grandes souffrances sans aucune espèce de chaussure; et lorsque arrivait le temps de l'hiver, j'étais tellement brûlé des rigueurs de la gelée, que très-souvent elles ont fait tomber les ongles de mes pieds; et l'eau glacée pendait à ma barbe en forme de chandelles; car cette contrée passe pour avoir souvent des hivers très-froids..... » Nous lui demandâmes avec instance de nous dire quelles étaient sa nourriture et sa boisson, et comment il avait renversé le simulacre de la montagne : « Ma nourriture, nous dit-il, était un peu de pain et d'herbe et une petite quantité d'eau..... Je vis bientôt accourir vers moi une grande quantité de gens des villages voisins. Je leur prêchais continuellement que Diane n'existait pas, que le simulacre et les autres objets auxquels ils pensaient devoir adresser un culte, n'étaient absolument rien. Je leur répétais aussi que ces cantiques qu'ils avaient coutume de chanter en buvant, et au milieu de leurs débauches, étaient indignes de la divinité, et qu'il valait bien mieux offrir le sacrifice de leurs louanges au Dieu tout-puissant qui a fait le ciel et la terre. Je priais aussi bien souvent le Seigneur qu'il daignât renverser le simulacre et arracher ces peuples à leurs erreurs : enfin la miséricorde de Dieu fléchit ces esprits grossiers, et les disposa à prêter l'oreille à mes paroles, à quitter leurs idoles, et à suivre le Seigneur. J'assemblai quelques-uns d'entre eux afin de pouvoir, avec leur secours, renverser ce simu-

lacre immense, que je ne pouvais détruire par ma seule force. J'avais déjà brisé les autres idoles, ce qui était plus facile. Beaucoup se rassemblèrent autour de la statue de Diane; ils y jetèrent des cordes, et commencèrent à la tirer; mais tous leurs efforts ne pouvaient parvenir à l'ébranler. Alors je me rendis à la basilique, je me prosternai en terre, et je suppliai avec larmes la miséricorde divine de détruire par la puissance du ciel ce que l'effort terrestre ne pouvait suffire à renverser. Après mon oraison je sortis de la basilique, et vins retrouver les ouvriers; je pris la corde, et aussitôt que nous recommençâmes à tirer, dès le premier coup, l'idole tomba à terre; on la brisa ensuite, et avec des maillets de fer on la réduisit en poudre (1). »

Un autre trait encore à placer dans cette partie de notre histoire est une aimable apparition qui se présente à nous vers la même époque. Les deux fils de Clovis, Théodoric, roi d'Austrasie, et Clotaire de Soissons, s'étant alliés pour faire la guerre à Hermanfried, roi des Thuringiens, dont ils prétendaient avoir à se venger, ils le battirent effectivement et emmenèrent avec eux un grand butin. Parmi leurs nombreux prisonniers était la jeune Radegonde, princesse de douze ans, qui échut à Clotaire par le sort, et qu'il fit instruire selon son rang dans les choses humaines, et dans la religion chrétienne, dont peut-être elle avait déjà quelque connaissance. Les saintes doctrines de l'évangile produisirent sur

(1) *Grég. de T.*, t. 1, p. 440. — *Cours d'Hist. mod.*, t. 2, p. 62.

cette jeune ame une si profonde impression que dès le moment de son baptême elle se tourna vers Dieu de tout son cœur et s'appliqua à le servir parmi les pauvres de ce monde. Contre son gré elle dut cependant épouser le roi, et partager avec lui quelque chose des peines du gouvernement. Mais, dans cet état même, elle sut se préserver des vanités de la cour et diviser son temps entre ses devoirs envers son mari, la prière et la bienfaisance envers les pauvres. Clotaire prit plaisir, pour un temps, à cette manière d'être de son épouse; mais il ne tarda pas cependant à lui reprocher de vivre plus en religieuse qu'en reine, et à trouver qu'elle faisait de son palais un couvent.

Radegonde supporta long-temps avec une grande patience les reproches de son époux; mais lorsqu'il en fut venu à lui enlever son frère par une mort violente, afin de s'emparer de ses possessions de la Thuringe, elle demanda la permission de se retirer de la cour et elle l'obtint. Elle prit le voile des mains du pieux Médard, et elle fonda à Poitiers un vaste couvent pour les personnes de son sexe. Elle-même en rédigea les règles, qui portent l'empreinte d'une piété profonde et véritable. « Les personnes, dit ce réglement, qui désirent sincèrement servir Dieu, doivent s'exercer à communiquer avec lui dans le silence par des prières ardentes, lui demander tous les jours qu'il leur manifeste sa sainte volonté, et qu'il leur apprenne par son Esprit à la suivre en toutes choses. Elles doivent écouter, lire et méditer assidûment la parole de Dieu, parce que les doctrines en sont infiniment plus précieuses que la sagesse

des hommes, et qu'il s'y trouve une mine d'or pur que la méditation ne peut jamais épuiser. Elles ne doivent jamais cesser de louer Dieu, et de le bénir pour ses bienfaits : enfin elles doivent être bienfaisantes envers les pauvres, travailler à leur soulagement et s'exercer en toutes choses à l'obéissance et à l'humilité. »

Clotaire regretta bientôt d'avoir renvoyé son épouse ; et Radegonde qui s'était attachée à sa douce solitude apprit avec peine que le roi voulait la rappeler : ce ne fut que sur les représentations de Germain que le roi consentit à la laisser encore pour quelque temps dans son couvent. Radegonde profita avec d'autant plus de zèle du temps et des moyens que Dieu lui accordait, pour répandre autant qu'il était en son pouvoir, chez le peuple des Francs, le goût de quelques études élémentaires. Elle invita chez elle à Poitiers le savant Fortunat et quelques autres hommes instruits, sous la direction desquels elle s'exerça dans la lecture des pères latins et grecs, afin d'en donner l'exemple au clergé de son temps.

Si c'était ici le lieu ou si l'espace le permettait, nous pourrions citer des choses bien singulières sur le mélange de piété et de mondanité, ou même d'épicuréisme avoué, qu'on trouve chez des hommes de cette époque, d'ailleurs réputés honorables, et placés fort haut dans l'église, comme l'était, par exemple, cet évêque Fortunat qu'on vient de nommer. Qu'on juge de tout ce que ces hommes savaient allier à une sorte de piété par le seul début d'une des pièces de ce dernier : « Entouré de friandises variées, tantôt

» je dormais, tantôt je mangeais. Il me semblait voir » la table nager dans du vin pur,....» etc.—D'ailleurs un mot suffirait : Fortunat dit lui-même, dans une épître dédicatoire au pape, qu'il avait composé la plupart de ces pièces entre les verres et les bouteilles : « *inter pocula* » (1)! — Et il fut canonisé !

Mais revenons à notre histoire.

Clotaire mourut en 561, après avoir régné seul pendant trois ans sur la nouvelle monarchie franque. Dans la dernière année de sa vie il fit encore un pélerinage au tombeau, depuis long-temps célèbre, de S[t] Martin de Tours, afin d'y confesser les péchés de sa vie passée et d'y demander à Dieu sa grâce. Il paraît qu'en effet il ne quitta pas ce monde sans quelque sentiment de vraie piété. « Quelle est » donc la puissance du Roi des cieux, » s'écriait-il dans ses derniers momens, « de ce Dieu à l'ordre » duquel les plus grands monarques de la terre tom- » bent en poussière ! »— La pieuse Radegonde vécut encore vingt-quatre ans dans les exercices de la piété, et eut la joie de répandre des semailles abondantes de piété chez une multitude de personnes de son sexe, à l'éducation desquelles elle ne cessa de prendre le plus haut intérêt.

Venance Fortunat que nous venons de nommer, a laissé une vie de cette princesse thuringienne (2). Nous avons aussi à son sujet une élégie (3) où le

(1) V. *Cours d'Hist. mod.*, t. 2, p. 219 et suiv. — Ce dernier trait est pris d'ailleurs.

(2) V. *Surius* et les *Acta Sanct. ad* 13 *Aug.*

(3) *Carmen elegiacum de excidio Thuringiæ et persona Radegundis.*

même auteur célèbre la dernière campagne des Francs dans la Thuringe.

Ces faits nous appellent à considérer ici pendant quelques instans l'influence salutaire qu'exerça sur les nations situées au-delà du Rhin, et même assez avant dans la Germanie, la domination des Francs sous laquelle ces nations étaient tombées. Nous verrons, en traitant en son temps leur histoire plus au long, que les rois Francs étendirent de plus en plus leur pouvoir chez les Allemans, les Boïares (Bavarois) et les Thuringiens, et qu'ils donnèrent à ces peuples soumis des ducs, et avec eux les premières bases d'une constitution civile, qui les disposa peu à peu à embrasser le christianisme. Un ancien récit (1) rapporte « que déjà Théodoric, fils de Clovis, avait fait rédiger par écrit, non-seulement pour les Francs, mais aussi pour les Allemans, les Bavarois et d'autres peuplades qui lui étaient soumises, toutes leurs anciennes lois, auxquelles il avait fait plusieurs changemens, particulièrement destinés à substituer des usages chrétiens à des usages païens. Childebert, et après lui Clotaire, continuèrent ce même travail. Ce dernier réunit même un grand nombre de ducs et de comtes avec trente-trois évêques, dans le but exprès de rectifier les lois des Allemans; et on trouve, dans les nouvelles lois qu'il publia par ce moyen, différens réglemens sur la manière dont les églises et les ecclésiastiques de l'Allemannie devaient se gouverner (2). Ceci nous autorise à conclure que

(1) *Proleg. legis salicæ*, p. 6, et *Sehrœkhs Kirckeng*, t. 16.

(2) *Lex Allemannorum*, p. 195.

l'accès auprès de ce peuple farouche était ouvert dès cette époque aux serviteurs de Christ, et que sans doute tel homme obscur mais fidèle, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, aura commencé à y jeter dès-lors les fondemens de l'église chrétienne. »

On trouve aussi des réglemens de ce genre chez les Bavarois, qui paraissent être tombés sous le pouvoir des Francs bientôt après la mort de Clovis, et qui s'étendaient à cette époque dans la Vindélicie et la Norique jusqu'aux frontières de la Pannonie. Ici l'église chrétienne pouvait se relever plus facilement qu'en bien d'autres endroits des désastres de l'invasion des Barbares, vu que l'ancienne église romaine y avait jeté, en plusieurs places considérables, de profondes racines. Subsabione (le Brixen actuel), Augsbourg, Lorch et Tiburnia (Villach), recommencèrent à fleurir de nouveau comme autant d'évêchés, en attendant que sous le travail actif des missionnaires écossais leurs diocèses prissent dans les siècles suivans une étendue encore plus grande.

Mais ce sont surtout les anciens évêchés de la Lorraine qui se relèvent maintenant avec une nouvelle vie. Aussi loin que les armes des Francs s'étendent en Allemagne, Cologne, Tongres, Trèves, Mayence, Worms, Spire, Strasbourg et Bâle, toutes ces villes en remontant le Rhin jusqu'à Constance, redeviennent autant de stations missionnaires, d'où l'ancienne église non-seulement travaille à relever ses ruines, mais s'étend de proche en proche parmi les païens de la Germanie, entre le

chargé d'exécuter, d'une certaine manière qu'il lui prescrivit, un siége orné d'or et de pierres précieuses, St Éloi en fit deux au lieu d'un avec les matériaux qu'on lui livra. Le roi admira le talent et la probité de l'artisan, le prit à sa cour et le fit directeur de la monnaie. Cet homme sérieux n'oublia pas, dans ce nouveau poste, les exercices de la piété; au milieu de ses travaux il avait toujours devant lui la Bible ou quelque autre livre religieux, dans lequel il s'instruisait et s'édifiait. Il ne passait pas non plus un seul jour sans en employer une portion à la méditation de la Parole de Dieu, dans le recueillement et la prière. La corruption de la cour où il était obligé de figurer était profonde, et il fallait tout le pouvoir de la grâce de Dieu et la force d'ame qu'il en avait reçue pour le préserver de la contagion du péché. Il trouva même nécessaire, au bout de peu de temps, de soumettre son esprit et son corps à un régime sévère, pour se préserver des séductions qui l'entouraient. Le roi lui faisait fréquemment des présens considérables en argent; mais St Éloi n'employait ces trésors qu'à racheter des prisonniers ou à soutenir les pauvres qui se rendaient tous les soirs en foule devant sa maison pour y recevoir leur nourriture. Dès qu'il apprenait qu'il y avait quelque part des esclaves à vendre il accourait sur le marché, où il en rachetait quelquefois jusqu'à cinquante en un jour. C'étaient pour la plupart de sauvages Saxons, qui avaient été faits prisonniers dans les guerres avec les Thuringiens. St Éloi laissait à ces affranchis le choix ou de

retourner dans leur patrie ou de rester auprès de lui et de se faire instruire, à ses frais, à l'école de certains couvens, dans le christianisme et dans quelque métier. Il eut plus d'une fois la joie de trouver, au milieu de ces hommes repoussés du genre humain, quelques plantes du royaume des cieux, dont plusieurs se vouèrent ensuite au service de l'église. Baudrich, un affranchi de cette espèce, devint son lecteur; Tituan, son domestique, était un Suève, qui perdit plus tard la vie parmi ses compatriotes païens pour le témoignage qu'il rendait parmi eux à l'évangile; Buchin, devint dans la suite abbé de Ferrières; trois autres, André, Martin et Jean, entrèrent pareillement au service de l'église chrétienne.

Le cœur de St Éloi vivait de préférence dans la méditation de la Parole; et des larmes de joie et de reconnaissance couvraient ses joues au milieu de ses prières lorsqu'il sentait quelque nouvelle lumière pénétrer dans son cœur. Il ne se laissait jamais déranger au milieu de pareilles méditations, même quand le roi l'aurait fait appeler avec instance; jamais non plus il ne quittait sa maison sans avoir auparavant invoqué le secours de Dieu sur tous ses pas.

Après la mort de Clotaire, son fils et successeur Dagobert Ier, roi d'Austrasie, s'attacha St Éloi comme son conseiller, et lui témoigna d'autant plus de respect que celui-ci lui parlait avec plus de franchise et de force. Cette confiance du roi excita l'envie des courtisans; mais le roi qui s'en aperçut ne fit qu'accumuler davantage sur St Éloi les marques

de sa faveur ; et celui-ci de son côté, qui dans sa vie simple et retirée n'avait que peu de besoins, continua fidèlement de n'employer ses richesses qu'à des œuvres de bienfaisance, et entre autres à bâtir, près de Limoges, un couvent pour lequel le roi lui avait déjà assigné le terrain. Les premiers habitans de ce couvent furent deux moines pieux qui avaient été consacrés à la prêtrise à Luxeuil, couvent que Colomban, déjà alors chez les Francs, et dont nous parlerons plus loin fort au long, venait de fonder dans les Vosges, près de Plombières. Bientôt le nombre de ceux qui furent admis dans ce nouveau couvent s'éleva à cent cinquante personnes, qui à côté de l'instruction religieuse qu'elles recevaient, s'exerçaient en même temps à divers métiers, afin de se mettre d'autant mieux en état de servir à l'œuvre des missions. St Éloi établit une institution toute semblable à Paris, capitale du royaume, où le roi lui avait aussi assigné une place à cet effet. Lorsque le couvent fut achevé, St Eloi remarquant qu'on avait mepiété légèrement au-delà du terrain que le roi avait indiqué, en demanda pardon au roi avec une espèce de terreur. Il faut espérer que c'était sans affectation. Mais le roi le rassura, en doublant encore l'étendue du terrain qu'il lui avait d'abord accordé, et s'écria devant tous ses courtisans : « Voyez la conscience fidèle de ceux qui servent Christ ! Mes employés civils ne craignent pas de me voler des districts entiers, tandis que cet homme tremble à la pensée de s'être approprié la largeur d'un pied de mon terrain ! »

Un jour que Dagobert chargeait ce serviteur

consciencieux d'une commission importante, il lui demanda, comme c'était l'usage dans des cas pareils, de prêter entre ses mains le serment de fidélité; mais St Éloi ne crut pas devoir faire un serment semblable et s'en excusa avec une persévérance qui irrita le roi, dont les instances étaient très-vives. Cependant Dagobert finit par céder, en convenant que la fidélité connue de St Éloi valait plus que les sermens les plus solennels de la plupart des autres.

Dans toutes les positions de sa vie St Éloi s'appliqua à répandre l'évangile parmi les Francs. En parcourant le pays il adressait partout des discours chrétiens au peuple qu'il rassemblait autour de lui; et il fonda des institutions religieuses qui se distinguèrent de toutes les autres qu'on trouvait alors dans le pays par leur sévère discipline : il les pourvoyait aussi avec soin d'exemplaires des saintes Écritures.

Le profond respect que St Éloi s'était acquis par sa piété, et la confiance qu'on avait en lui, attirèrent sur lui l'attention de l'église lorsqu'il s'agit de pourvoir un évêché qui avait besoin d'un homme fidèle et dévoué; et malgré la répugnance qu'éprouvait à le perdre Clovis II, qui avait succédé à son père Dagobert Ier en 638, St Éloi dut céder à un appel qui le jeta dans de nouveaux travaux. Il s'agissait du grand diocèse de Noyon et Tournay dans lequel le bienheureux Médard avait déjà précédemment consumé ses forces, et où se trouvaient encore, surtout dans la contrée de Gand et de Courtray, des restes de population païenne où l'évangile n'avait point pénétré; outre que depuis long-temps, comme on sait, les conversions n'étaient plus guère qu'une

affaire extérieure, et que la foi du plus grand nombre des chrétiens ne consistât guère que dans l'habitude de pratiquer quelques cérémonies extérieures, auxquelles s'associaient encore de nombreuses superstitions païennes. St Éloi accepta ce poste honorable, mais difficile, où il travailla, au péril de ses jours et au milieu de beaucoup d'opprobres, depuis l'an 641 jusqu'à l'an 659, parmi de sauvages païens et parmi des chrétiens de nom. Tantôt il l'emportait par la charité et par la douceur chrétienne sur la haine et la fureur des païens; tantôt il était obligé de s'opposer avec une espèce de violence aux nobles de la contrée qui, par leur exemple, contribuaient à entretenir le paganisme ou l'hypocrisie dans la masse du peuple. Un jour où l'on célébrait, non loin de Noyon, la fête de St Pierre avec des réjouissances païennes, St Éloi se rendit, accompagné de trois autres ecclésiastiques, au milieu de la foule déjà irritée contre lui à cause de ses importunes prédications. Il monta sur un lieu élevé situé devant l'église, et se mit de là à exhorter le peuple avec force et sévérité au sujet de ses pratiques idolâtres; mais la multitude lui criait avec menaces : « Prêche tant que tu voudras, Romain (on a vu que St Éloi descendait d'une famille gallo-romaine; et ses auditeurs étaient ou des Gaulois ou des Allemans), tu ne réussiras pas à détruire nos vieilles coutumes, et il n'y a pas d'homme à qui il appartienne de nous interdire les jeux que nous tenons de nos pères et qui nous causent tant de plaisir! »

On a vu que St Éloi s'appliquait très-particulièrement à former des ouvriers pour l'évangile.

A mesure que leur nombre s'augmenta il étendit le champ de ses travaux. Les Frisons et les Suèves, qui occupaient le pays situé vers les bouches du Rhin, attirèrent surtout son attention : bientôt il eut la joie de pouvoir employer plusieurs des païens qu'il avait convertis, à travailler à leur tour parmi leurs compatriotes; et au bout de quelque temps on vit des villages entiers renverser leurs temples et leurs idoles, et demander le baptême. Alors ce serviteur éclairé de Christ suivit une méthode bien différente de celle qu'ont suivie avant et après lui tant d'autres missionnaires. Il recevait les païens qui demandaient le baptême, à une espèce de noviciat, pour les instruire pendant une année entière: il accompagnait d'ailleurs ses exhortations sérieuses de prières, d'instances et de larmes; et son zèle n'avait rien de ces amertumes selon la chair qui repoussent les esprits. Aussi sa fidélité à exiger des nouveaux convertis une connaissance effective de la foi qu'ils professaient fut récompensée par de véritables succès : il eut la joie de baptiser chaque année, à la fête de Pâques, de grandes troupes d'adultes ou de jeunes gens, qu'il avait amenés pendant le cours de l'année à la connaissance du vrai Dieu ; et il continuait, après leur baptême, à prendre soin d'eux comme un bon berger, en cherchant à les mener toujours plus avant dans le chemin du salut. Son ami et disciple Owen, qui a écrit sa vie, nous a conservé des fragmens des discours de St Éloi qui, à côté d'un style tout simple et sans art, contiennent beaucoup de chaleur et de vie, et qui montrent combien cet homme était habile à se

placer dans la position et dans les besoins particuliers de ses auditeurs grossiers et ignorans, et à leur faire comprendre la vraie nature de leur état spirituel et la force de l'amour de Dieu.

C'est au milieu de ces travaux bénis qu'il atteignit sa soixante-dixième année et qu'il sentit approcher le moment de son repos éternel. Un jour qu'accompagné de quelques-uns des jeunes ecclésiastiques qui se formaient sous sa direction il remarquait, en passant par Noyon, quelques endroits d'une église qui avaient besoin de réparations, il fit appeler aussitôt des ouvriers pour y remédier, en disant à ses disciples qui voulaient attendre un moment plus commode : « Laissez-moi faire, mes enfans; si cela ne se fait pas maintenant je ne verrai pas cette réparation de mes yeux. » Et comme les disciples lui répondaient : « A Dieu ne plaise! et veuille le Seigneur vous conserver long-temps pour le bien de l'église! » il leur répliqua : « Ne vous affligez pas, mes enfans, mais plutôt félicitez-moi; car il y a long-temps que je désire être retiré des peines si nombreuses de cette vie. »

Il fut saisi d'une fièvre légère; mais appuyé sur un bâton il continuait encore à aller de lieu en lieu et à servir son divin Maître par des prédications et des visites nombreuses. Lorsque son dernier jour approcha (le 1er décembre 659), il fit venir encore une fois auprès de lui tous les jeunes ecclésiastiques qu'il avait formés au ministère, et il leur dit : « Si vous m'aimez comme je vous aime, prêtez l'oreille aux dernières paroles que je vous adresse! Attachez-vous à garder les commandemens de Dieu; soupirez

sans cesse après Jésus; que ses doctrines pénètrent profondément dans vos ames : si vous m'aimez véritablement, aimez le nom de Christ, comme je l'aime; pensez sans cesse à l'incertitude de cette vie; ayez toujours devant les yeux le jugement à venir; car je prends maintenant le chemin de toute chair, et vous allez vivre sans moi dans ce monde; il plaît au Seigneur de m'appeler auprès de lui, et je languis après la dissolution de ma demeure mortelle, et après le repos que le Seigneur m'a préparé. »

Comme ses disciples l'interrompaient par des torrens de larmes et couvraient sa voix de leurs sanglots: « Ne vous affligez pas ainsi, leur dit-il avec émotion, et ne m'affligez pas par vos larmes! Si vous êtes sages, vous vous réjouirez plutôt; car, quoique éloigné de vous selon la chair, je me trouverai cependant en esprit encore plus rapproché de vous. Et lors même que cela ne serait pas, Dieu reste pourtant avec vous et vous êtes remis à ses soins. Si j'ai pu faire quelque bien en ma vie, je l'ai fait pour vous; mais avec cela je sais parfaitement que, comme un serviteur inutile, je n'ai point fait tout ce que je devais. Cependant le Seigneur sait quelles ont été mes intentions. »

Là-dessus il se jeta à genoux et recommanda, dans une prière ardente, au Berger éternel les brebis qui lui avaient été confiées. Et comme ses disciples s'embrassaient les uns les autres en pleurant, il leur dit encore une fois : « Je ne puis plus parler avec vous, et vous ne me verrez plus auprès de vous; vivez donc en paix, et maintenant laissez-moi m'en aller en mon repos! » Puis il leva les yeux pour la der-

nière fois vers le ciel et se mit à dire : « Seigneur, maintenant tu laisses aller ton serviteur en paix, comme tu l'as dit ! Souviens-toi que tu m'as formé de terre ; n'entre pas en jugement avec ton serviteur, car il n'y a point de juste devant toi. Souviens-toi de moi, toi qui seul fus sans péché, Sauveur du monde, Jésus-Christ ! Conduis-moi de ce corps de mort dans ton royaume céleste ! » C'est en faisant cette prière que St Éloi remit son esprit entre les mains de Dieu.

Et, sauf quelques mots qui se présenteront incidemment, par la suite, en parlant des missions chez les Allemans, c'est par ce touchant récit que nous terminons l'histoire des missions de la France. — O si tous ses évêques avaient été des St Éloi ! O si tous ceux qui se glorifient d'une foi plus éclairée avaient une piété aussi vive !

CHAPITRE XXI.

LES ILES BRITANNIQUES, ET SURTOUT L'ÉCOSSE ET L'IRLANDE.
(325 — 590.)

On a vu précédemment (c. 14, p. 404) les premiers linéamens de l'œuvre de Christ dans les îles Britanniques, jusqu'à l'époque de Constantin le Grand. Avec ce monarque et ses fils commença pour la Grande-Bretagne un temps de repos qui sûrement ne s'écoula pas sans favoriser l'établissement et l'extension de l'église de Christ dans ces îles comme dans tout l'empire, mais sur lequel il ne nous reste aucun détail. En général le long espace de temps où les Romains régnèrent sur le pays n'a laissé, comme on l'a déjà vu, presque aucune trace; et sous le rapport religieux en particulier nous sommes à peine en état, pendant tout le cours du quatrième siècle, de trouver un seul nom qui répande quelque lumière sur notre histoire. On ne peut supposer qu'une époque dans laquelle ont travaillé avec ardeur les pères de l'église les plus distingués de l'Orient et de l'Occident, ait été perdue pour la seule église britannique : il y a

plutôt toutes les raisons d'admettre la supposition que Gildas fait à ce sujet, c'est que les Saxons, qui vinrent peu après la retraite des Romains dévaster la Grande-Bretagne, détruisirent aussi tous les monumens historiques du pays qui se rapportaient aux temps précédens (Voyez là-dessus, t. 1, p. 421).

Il paraît que pendant le long repos dont la Grande-Bretagne jouit sous les Constantin la prospérité du pays avait atteint un degré inconnu jusqu'alors; car peu après, lorsque Julien combattait sur la rive gauche du Rhin les Francs et les Allemans, qui avaient ravagé les contrées situées le long de ce fleuve, et qui avaient réduit quarante villes en cendres, on vit les champs fertiles de la Grande-Bretagne fournir au général romain des moyens abondans de nourrir des milliers d'habitans qui avaient été dépouillés de tous leurs biens : et une flotte de huit cents petits bâtimens amena de cette île une telle quantité de blé, que les habitans affamés de la Gaule eurent non-seulement de quoi satisfaire leurs besoins, mais aussi de quoi ensemencer leurs terres. Cette circonstance seule suffirait pour prouver évidemment que dans les parties méridionales et orientales de la Grande-Bretagne soumises aux Romains l'agriculture avait fait des progrès considérables : et lors même que la suite de l'histoire ne nous montrerait pas, comme elle le fait pourtant, que ce temps ne fut pas perdu pour l'œuvre de Dieu, la seule analogie déjà nous autoriserait à conclure que dans le même temps le champ de l'église de Christ a dû aussi s'y couvrir de

moissons abondantes, comme cela arrivait dans tout le reste de l'empire.

Seulement, en parlant ainsi, nous n'oublions point que les temps de repos sont loin d'être toujours les plus favorables à l'avancement de la vraie piété : car, selon la sentence remarquable de notre Sauveur « c'est quand les hommes dorment que l'ennemi vient semer l'ivraie. » Si donc nous parlons de progrès de l'église, nous avons surtout en vue son accroissement en étendue ; et c'est sous ce rapport seulement que nous rappellerons ici une observation précédente (t. 1, p. 424) : c'est qu'un même fait semble établir également et les progrès que le christianisme avait faits dans ce pays, et la décadence qui s'y était déjà introduite. En effet c'est en Angleterre, à la fin du quatrième siècle, qu'on trouve ce célèbre Pélage, moine irlandais (1), prêchant d'abord dans sa patrie, puis en Italie et dans le nord de l'Afrique la doctrine qui a reçu son nom. Il prétendait, comme on sait, qu'il suffit à l'homme de sa volonté pour faire son salut, et qu'il n'a pas besoin pour cela d'une grâce surnaturelle. Et cette vue, radicalement opposée à la doctrine évangélique aussi bien qu'à une saine philosophie, s'était répandue dans l'église britannique à tel point qu'un synode d'évêques gaulois, tenu en ce temps à Lyon, jugea nécessaire d'envoyer dans la Grande-Bretagne, comme on l'a dit en traitant de la France (c. 20, p. 87), S[t] Germain et S[t] Loup, afin de combattre cette hérésie. C'est le moment de dire quelques mots de plus de cette mission.

(1) Voyez pour sa qualité d'Irlandais, t. 1, p. 254.

Il paraît que les deux missionnaires firent en Angleterre deux voyages successifs; et que tout en s'appliquant à ramener la foi orthodoxe parmi les chrétiens, ils eurent aussi des succès marqués parmi les païens encore nombreux du pays. Ils poussèrent leurs travaux jusqu'en Écosse et en Irlande, où leur travail fut ensuite continué avec un égal succès par quelques disciples qu'ils avaient laissés après eux. Ils prêchèrent dans les églises, dans les rues, en rase campagne; et partout se rassemblaient autour d'eux des multitudes qui recevaient avec avidité leurs exhortations à la repentance. C'était alors une époque de grandes calamités pour la Grande-Bretagne. Le pouvoir romain expirant était incapable de défendre les indigènes du midi et de l'occident contre les incursions des Scots et des Pictes; et les Bretons civilisés participaient de l'affaiblissement moral qui affectait alors tout l'empire. Ils firent venir dans leur camp les deux évêques gaulois, dont la présence leur rendit un courage tout nouveau : au milieu même des dangers de la guerre. Mais ces évêques continuèrent de prêcher l'évangile tous les jours; et des multitudes se firent baptiser.

Cette époque présente un singulier exemple du secours dont les deux missionnaires furent aux pauvres Bretons. Le jour de Pâques l'église se couronnait déjà de feuillage, selon l'habitude qui s'en était établie, pour solenniser les baptêmes nombreux qui allaient avoir lieu : et les Pictes avaient formé le projet de surprendre les Bretons pendant le service divin; mais leur projet avait été éventé. Alors S[t] Germain conduisit les chrétiens dans une

vallée partout environnée de montagnes, où il leur dit d'attendre l'ennemi, en leur recommandant seulement de se mettre tous à crier avec lui à haute voix : « Alléluia ! » quand il en donnerait le signal. La chose eut lieu, et ce cri puissant, redoublé par tous les échos environnans, jeta une telle terreur chez les Pictes qu'ils s'enfuirent épouvantés. — Dieu est puissant dans les faibles.

Il paraît qu'il s'était passé, vers la fin de ce quatrième siècle, de grands changemens chez les peuplades barbares qui occupaient l'Écosse et l'Irlande. Ces tribus guerrières, qui n'avaient jamais été vaincues par les Romains, et qui avaient figuré jusqu'alors dans leur lutte contre eux sous le nom général de Calédoniens, ne paraissent plus dès ce moment sous cette ancienne dénomination. Ce sont maintenant des *Scots*, qui habitent l'Irlande (Erin), et des *Pictes*, qui hantent les hautes montagnes de l'Écosse, que nous allons rencontrer comme les adversaires des Bretons et du gouvernement romain à l'agonie. Du reste il est très-probable que c'est le même peuple, d'abord connu sous le nom de Calédoniens, qui figure maintenant sous ces deux nouveaux noms : ces changemens de nom ont souvent eu lieu parmi les peuplades germaines. Les habitans de l'Écosse auront reçu des Romains le nom de Pictes parce qu'ils avaient l'usage de se peindre le corps, comme le font encore les sauvages de nos jours, afin de se donner un air plus terrible : originairement de la même race que les Scots de l'Irlande, ils auront peut-être quitté cette île pour se rendre dans les montagnes de l'Écosse, afin d'y dé-

fendre d'autant mieux leur indépendance contre des oppresseurs étrangers. Quant à la première origine de ces peuples, on s'accorde généralement à les regarder comme des descendans de colons phéniciens-scythes, qui arrivèrent primitivement en Espagne, et qui s'établirent ensuite dans cette île, pour y faire avec plus d'activité le commerce du nord.

Ces deux peuples, les Scots et les Pictes, nous sont dépeints par les anciens historiens, comme extrêmement guerriers et farouches; et aussi voyons-nous qu'à compter de la première irruption de César dans les îles Britanniques, ils ne cessèrent, pendant plus de quatre cents ans, de soutenir victorieusement leur indépendance absolue contre la puissance croissante des Romains, tandis que le reste de la Grande-Bretagne avait été vaincu par ces derniers, et avait reçu d'eux la civilisation, puis son compagnon fidèle, le christianisme.

Lorsque les hordes innombrables des Barbares se versèrent sur le midi et sur l'orient de l'empire romain, cet état vieillissant se vit obligé de rappeler ses légions vers le centre, et de dégarnir partout son extrême frontière : on vit donc partir de la Grande-Bretagne une légion après l'autre; puis les dernières troupes qui s'y formèrent d'après l'ordre ou dans l'intérêt des Romains, finirent par se choisir un empereur à elles-mêmes, un simple soldat (t. 1, p. 460). On a vu que ce général se jeta sur le continent, s'empara pour un temps du gouvernement de la Gaule et de l'Espagne; mais qu'il finit par trouver la mort dans son entreprise (p. 471).

Les Bretons abandonnés, qui se voyaient ainsi exposés aux irruptions des Pictes barbares et païens, conjurèrent en vain, vers le milieu du cinquième siècle, Aëtius, alors occupé de sa guerre sanglante contre les Huns, de venir à leur secours : il ne put y songer; et il ne leur resta alors qu'à secouer définitivement jusqu'au dernier reste de la domination romaine, et qu'à se constituer sous des chefs choisis dans leur propre sein. Mais l'un de ces petits souverains, Vortiger, proposa, pour s'opposer aux dévastations des bandes païennes qui venaient d'Écosse, un expédient qui finit par amener la ruine complète de l'indépendance du pays; ce fut d'appeler le secours d'une autre nation barbare.

Déjà depuis long-temps on avait vu dans le canal de la Manche, sur de légers canots, des bandes de Saxons et d'Angles, originaires d'un pays qui s'étendait depuis les embouchures de l'Elbe jusque dans l'Albingie (Holstein); elles apparaissaient dans la Baltique et dans la mer du Nord, puis elles fondaient à l'improviste sur les côtes de la Gaule. A l'époque dont nous parlons, on vit croiser sur les côtes de l'Angleterre une escadre de cette espèce, qui sous la conduite de deux chefs, Hengist et Horsa, cherchait l'occasion de quelques nouvelles aventures, et semblait même vouloir s'établir dans la Grande-Bretagne. Vortiger, loin de craindre ces hôtes nouveaux, crut pouvoir les appeler comme auxiliaires contre les Scots et les Pictes; et les Germains, ne demandant mieux, débarquèrent (449) à l'embouchure de la Tamise dans la petite île de Thanet, pour tenter fortune dans cette nouvelle contrée.

Là, de concert avec les Bretons, puis un peu plus tard sans eux, ces nouveaux venus firent effectivement la guerre aux Pictes; mais après avoir conquis une partie considérable de l'île, ils s'y plurent si bien qu'ils résolurent de s'y fixer; et voilà les Bretons et l'église de Christ doublement menacés d'une destruction totale, par deux peuples étrangers et deux peuples païens; car les hordes des Saxons étaient, si possible, encore plus sauvages et encore plus ennemies du christianisme que celles des Pictes et des Scots. Et le danger de l'église était d'autant plus imminent, que les chrétiens mêmes étaient tombés, comme le leur reproche Gildas, dans l'ignorance, dans l'indifférence et dans de nombreuses erreurs, qui ôtaient à leur foi toute sa puissance et sa vie. Nous verrons plus loin quelles furent les longues suites de cette invasion des Angles et des Saxons, que nous reprendrons même avec quelque détail à la fin de ce chapitre.

Mais, dans cette crise redoutable, le Seigneur intervint d'une manière inattendue pour sauver le lumignon encore fumant de l'église britannique; car tandis que le midi de l'Angleterre succombait presque tout entier sous les coups des Saxons, Dieu faisait répandre la foi dans le nord de cette même île, en Écosse, et surtout en Irlande, et préparait ainsi ces deux contrées à relever en son temps l'église déchue des Bretons, et à prêcher, plus tard encore, de concert avec l'église renouvelée, la nouvelle du salut à ces mêmes Saxons qui maintenant ravageaient tout le pays.

Il est bien probable que, dès long-temps déjà,

des Bretons chrétiens, emmenés comme prisonniers de guerre dans les gorges sauvages des Scots et des Pictes, avaient trouvé l'occasion de répandre chez ces peuples quelques germes de la connaissance évangélique; quant à l'Irlande en particulier, l'histoire en présente quelques preuves positives, et nomme plusieurs chrétiens qui essayèrent alors, au péril de leurs jours, d'y travailler à la prédication du salut. Ici les dates deviennent souvent incertaines; mais les faits généraux sont constatés. L'un des ouvriers dont nous parlons fut *Kiaran*, qui vint dès la seconde moitié du quatrième siècle, rassembler un petit troupeau de fidèles dans les environs d'Ossony. Un autre fut *Déclan*, qui fonda à Ardmore (V. carte d'Europe) une église dont il fut ensuite l'évêque (1).

Au milieu de ces préparatifs, qui avaient eu lieu peu avant l'époque où les pirates saxons vinrent s'établir dans la Grande-Bretagne, on vit paraître en Irlande encore un autre serviteur de Christ plus distingué que les précédens, et qu'on a coutume d'appeler le premier apôtre des Scots, à cause de ses travaux et de ses succès parmi eux. C'était *Palladius* (vers 430), envoyé à ce que dit Prosper, chroniqueur gaulois de cette époque, par le pape Célestin pour prêcher l'évangile dans cette contrée. Il y trouva encore deux autres collaborateurs, *Ibar* et *Albeus*, qui le reçurent avec une joie extrême, et il eut la douceur de voir prospérer l'œuvre du Seigneur sous ses mains. Une persécu-

(1) *Usher Antiq. eccles. britann.*, c. 16, p. 408, sq.

tion qui venait du chef païen de Leinster, l'obligea plus tard de se réfugier en Écosse, où il travailla pendant plusieurs années avec bénédiction et laissa quelques pieux disciples. Il mourut en 450.

Mais parmi tous les ouvriers de cette époque, c'est avec une prédilection toute particulière que l'œil du chrétien s'arrête sur un autre homme vénérable que la Providence avait préparé par des destinées extraordinaires à répandre l'évangile chez ces peuples barbares. Nous voulons parler de *Patrick* (1), que son peuple appelait Sukkat, et qui naquit vers l'an 387 dans le village de Bonavem-Tabernœ, près de Boulogne en Picardie (2). Il était d'une famille bretonne-romaine, et avait reçu une bonne éducation de son père, d'abord décurion, ou sénateur municipal, puis diacre de l'église de son village. Il passa cependant une partie de sa jeunesse dans l'insouciance et la légèreté, jusqu'à ce que, dans sa seizième année, une rude épreuve

(1) Nous avons deux biographies de Patrick, une de Josselin, et une d'Usher, et outre cela ses propres *Confessions* qu'il laissa aux églises d'Irlande (V. *Denkwürdigkeiten*, t. 3). La vie de cet homme remarquable, parfaitement authentique pour le fond, est semée de difficultés de détail pour les temps et les lieux. Nous suivrons dans cette traduction tour à tour l'ouvrage allemand et un ouvrage anglais d'un grand mérite, qui répand sur l'histoire ancienne de l'Irlande de précieuse lumières, *History of Ireland*, de *Thomas Moore*, L'auteur manifeste un peu d'esprit de parti pour sa patrie et pour le papisme, mais du reste son ouvrage est remarquable sous plusieurs rapports : et sans le citer toujours, nous l'avons beaucoup employé dans notre travail.

(2) Quelques-uns prétendent que c'est un village irlandais. Mais il paraît certain que c'en est un de la côte de France, alors appelée l'Armorique, et que le lieu de la naissance de Patrick est Boulogne-sur-Mer, ou près de là (*Hist. of. Ir.*, p. 217).

que Dieu lui envoya devint le moyen de le réveiller du sommeil du péché.

Des pirates Scots vinrent d'Irlande, faire une irruption sur les côtes où il habitait, et l'emmenèrent prisonnier avec plusieurs autres. Le jeune homme fut vendu en Irlande à un propriétaire qui le chargea de garder le bétail dans les montagnes et dans les forêts, et qui lui fit passer une partie de sa jeunesse dans la faim et la nudité, souvent exposé en plein air, à la pluie et à la neige. La détresse lui apprit à tourner son cœur vers ce Dieu qu'il avait oublié dans de meilleurs jours. Abandonné des hommes, son cœur trouva en lui la consolation et le repos, et apprit à connaître le trésor que le chrétien possède dans les cieux.

Dans les *Confessions* qu'il a laissées par écrit, il s'exprime ainsi sur le changement qui s'opéra en lui pendant ce temps d'épreuve: « J'avais environ seize ans, et je ne savais rien du vrai Dieu, lorsque je fus entraîné avec beaucoup d'autres en captivité, comme nous l'avions bien mérité, puisque nos cœurs s'étaient éloignés de Dieu, et que nous n'avions pas gardé ses commandemens. Là Dieu ouvrit la porte de mon cœur incrédule, de sorte que je pensai à mes péchés et me tournai de tout mon cœur vers le Seigneur mon Dieu, qui eut pitié de ma jeunesse et de mon ignorance, et qui me consola comme un père son enfant. Avant que Dieu m'humiliât, j'étais comme une pierre enfoncée dans une boue profonde : mais Celui qui a tout pouvoir vint, et me releva dans sa miséricorde et me plaça sur une roche élevée.

C'est pourquoi j'ai dû en donner un témoignage éclatant, afin de rendre au Seigneur au moins ce qui est en mon pouvoir, en retour de ses bénédictions immenses pour le temps et pour l'éternité, et de ses grâces que ne peut estimer aucun entendement humain. »..... « Lorsque je gardais le bétail en Irlande (dit-il dans un autre endroit), et que je priais fréquemment pendant le jour, la crainte et l'amour de Dieu s'allumèrent de plus en plus dans mon cœur; la foi s'accrut en moi; je priais bien cent fois le jour, et de même la nuit. Lors même que je passais mes nuits dans les forêts et sur les montagnes, dans la neige, la glace ou la pluie, je me réveillais pour la prière avant le point du jour. Alors je ne sentais aucun mal, et il n'y avait en moi rien de cette paresse que j'éprouve maintenant; car l'esprit de Dieu brûlait en mon cœur..... »

Après avoir passé six ans dans cet esclavage chez le même maître, Patrick crut entendre en songe une voix qui lui disait de retourner dans sa patrie, ajoutant qu'il y avait déjà un bâtiment prêt à mettre à la voile pour s'y rendre. Aussitôt il partit pour la côte, qui était assez éloignée. Il y trouva effectivement un bâtiment tel qu'il lui avait été décrit; mais le pauvre jeune homme n'ayant pas d'argent, le commandant ne voulait pas le prendre. Déjà Patrick retournait sur ses pas en répandant son cœur dans de tristes prières, lorsque quelques-uns des matelots païens vinrent le rappeler et le prirent avec eux à bord. Après un passage de trois jours le bâtiment arriva, à ce

qu'il paraît, tout au nord de l'Écosse, soit que ce fût la direction qu'avait voulu prendre le maître du bâtiment, ou que les vents les eussent écartés de leur route; et Patrick se vit obligé, pour revenir chez lui, de traverser avec ses compagnons de voyage pendant vingt-sept jours de suite, des solitudes presque inhabitées où ils se virent souvent sur le point de mourir de faim. On se souvient qu'alors l'Angleterre même, déjà abandonnée des Romains, commençait à retomber rapidement vers la barbarie; et avant de l'atteindre les voyaeurs eurent de plus à parcourir toute l'Écosse, encore plus sauvage par nature et par défaut de culture. Patrick ayant souvent parlé à ses compagnons de voyage de la toute-puissance de Dieu, ceux-ci se mirent à lui demander pourquoi il ne priait pas son Dieu de les tirer de détresse. Patrick les assura, plein de confiance, que s'ils voulaient seulement se tourner eux-mêmes de tout leur cœur vers le vrai Dieu ils éprouveraient son secours. Quelques-uns le firent; et on trouva bientôt dans la forêt tant de gibier qu'on ne manqua plus de vivres jusqu'au jour où la compagnie eut la joie de retrouver les pays habités, et où pour sa part Patrick rejoignit les siens.

Au bout de trois ans il fut de nouveau enlevé par des pirates : mais il recouvra sa liberté déjà au bout de deux mois, et il retourna, au milieu de beaucoup d'épreuves, encore une fois chez lui, où il fut reçu avec une vive joie. Ses parens cherchaient à le persuader de rester chez eux tout-à-fait; mais Patrick sentait un appel puissant en son cœur, à consacrer

le reste de ses jours à la conversion d'un peuple au milieu duquel il avait passé sa jeunesse, et où il avait été régénéré de la vie du ciel. Il alla d'abord s'enfermer pendant quatre ans dans le célèbre monastère de St Martin, près de Tours (410-414), probablement pour s'y préparer à sa future mission; et là l'Irlande le poursuivit encore. Un jour il songea qu'il voyait un homme venant de cette île, qui lui apportait de la part des indigènes un grand nombre de lettres, et qui lui en tendait une où on lisait les mots: « *Vox Hibernigensium!* » (Voix des Irlandais!); et en continuant la lecture, il lui semblait entendre le cri de plusieurs habitans de la forêt de Focult, sur la côte occidentale de l'Irlande, qui lui criaient à haute voix: « Nous te prions, pieux jeune homme, » passe chez nous, et reviens vivre parmi nous! » L'émotion ne permit pas à Patrick d'en lire davantage, et il se réveilla (*Et valde compunctus sum, et amplius non potui legere; et sic expergefactus sum*). — Style de la Bible.

Cependant le moment du départ n'était pas encore venu. Par des raisons quelconques, Patrick après avoir passé les quatre ans ci-dessus sous la direction de St Germain (d'Auxerre), se trouve pendant neuf autres années dans un couvent qu'on croit être celui de Lérins, près de Marseille. Enfin, en 429, on le voit accompagnant St Germain avec St Loup dans sa mission en Angleterre. Mais son besoin de retourner en Irlande était irrésistible, et il en vint enfin à l'effectuer. Ses parens, et même les ecclésiastiques bretons de sa contrée, firent tout ce qu'ils purent pour le détourner de sa résolution, et

lui représentèrent les dangers auxquels il s'exposait inévitablement parmi un peuple encore-cannibale, et qui avait vécu jusqu'alors dans une lutte sanglante contre les Romains et les Bretons. Et tel était bien en effet le caractère de ce peuple. St Jérome, qui n'était mort que depuis peu de temps, disait des Irlandais (1) : « Ils ne vivent pas en mariage régulier, mais comme s'ils étaient de la république de Platon; ils ont les femmes en commun, et leurs inclinations n'ont d'autre règle que ce que l'on trouve aussi bien chez les bêtes féroces..... » Il ajoute encore : « *J'ai vu moi-même* dans les Gaules ces Ir-
» landais manger de la chair humaine; et quoiqu'il
» ne manquât nullement de bétail et de moutons
» dans le pays, cependant c'était pour eux une joie
» que de pouvoir surprendre dans la campagne
» un berger ou une femme, et lui couper un
» bon morceau de chair pour s'en nourrir comme
» d'une friandise. »

Cependant les représentations qu'on faisait à Patrick n'eurent d'autre effet que de le porter à s'adresser à Dieu par des prières d'autant plus instantes, afin d'obtenir son secours contre tous les obstacles qu'on lui opposait. Il écrit là-dessus dans ses *Confessions* : « D'où me venait cette grâce si grande de pouvoir reconnaître et aimer Dieu, et abandonner ma patrie et mes parens, quoiqu'ils m'offrissent avec larmes beaucoup de présens si je voulais rester ?.... Mais je ne pouvais agir autrement; et, contre ma volonté, j'étais obligé de les irriter,

(1) *Adv. Jovin*, l. 2.

eux et plusieurs de mes amis. Ce ne fut pas ma force qui me permit de le faire, mais ce fut Dieu qui vainquit en moi et qui leur résista à tous, afin que j'allasse parmi les peuples de l'Irlande pour leur annoncer l'évangile, pour y souffrir beaucoup d'opprobres de la part des incrédules, y sacrifier ma liberté au milieu de beaucoup de persécutions en faveur de mes semblables. Et si j'en suis trouvé digne je suis prêt encore à livrer avec joie, même ma vie pour son nom..... » C'est dans ces sentimens que Patrick partit enfin pour sa chère Irlande : c'était vers 430.

Il n'allait pas à cette œuvre avec beaucoup de science humaine; car il dit lui-même dans ses *Confessions* que c'était sa grossièreté et son ignorance qui avaient empêché les ecclésiastiques de son pays de comprendre et d'approuver sa résolution. Cependant il avait reçu de son père, comme on l'a dit, une éducation passable, et il avait appris de bonne heure à connaître assez bien la parole de Dieu, qu'il lisait couramment en latin. Les rapports qu'il soutint long-temps avec quelques évêques pieux des Gaules, et nommément avec St Germain, avaient encore contribué à le former pour sa vocation de missionnaire. Mais ce qui le rendait incontestablement le plus propre à annoncer la grâce de Dieu en Irlande, était, outre la conversion véritable et profonde de son cœur, les expériences qu'il avait faites du secours de Dieu dans tant de circonstances de sa vie, la connaissance personnelle qu'il avait du peuple irlandais et l'habitude qu'il avait prise d'en parler la langue, qui était très-différente de celle des Bretons.

Aussitôt arrivé dans le pays, il se mit à le parcourir en tous sens sans craindre aucun danger, et à pénétrer dans les coins les plus reculés de l'île, afin de voir par lui-même ce qu'était le peuple et quels étaient ses besoins. Les connaissances qu'il avait faites précédemment dans ce pays lui furent d'une grande utilité; et quoiqu'il ne fût pas Irlandais de naissance, il eut bientôt trouvé l'accès auprès des cœurs; car quand l'heure du salut a sonné pour un peuple, tous les obstacles doivent tomber, et tous les cœurs s'ouvrir. Il se mit donc, partout où il arrivait, à rassembler le peuple en rase campagne, au son d'un certain tambour usité à cette époque pour les convocations publiques. Il parlait à ces hommes simples en toute simplicité, mais avec force, du Dieu qui avait envoyé du ciel son Fils pour être le sauveur de tous les hommes et le leur, et pour chercher ce qui était perdu; et les cœurs s'ouvraient partout à sa prédication. Patrick se servit aussi du chant pour attirer l'attention de ce peuple encore grossier et ignorant; et il profita pour cela d'une heureuse circonstance. La prédication de l'évangile avait produit une si profonde impression chez un jeune homme d'une des familles considérées du pays, que ce jeune homme résolut, malgré tous les efforts des siens, de tout quitter, et d'accompagner le messager du salut dans ses voyages, au milieu de toutes ses peines et de tous ses dangers. Patrick lui avait donné, au moment de son baptême, le nom de Bénignus, à cause du caractère doux qu'il manifestait; et il se servit de la voix harmonieuse de son jeune disciple pour agir sur le

peuple au moyen du chant des cantiques. Il eut bientôt la joie de voir la foi en Christ se répandre chez des centaines d'ames avides du salut et y porter ses fruits; et c'est ainsi que surgirent, au milieu des solitudes de l'Irlande, une suite de troupeaux chrétiens qui, peu à peu, formèrent une église régulièrement constituée, sur laquelle Patrick établit un conducteur pieux choisi entre les jeunes gens qu'il élevait à cet effet, au milieu de ses autres travaux.

Il était immanquable que les prêtres païens et les poëtes nationaux, qui célébraient dans leurs chants les hauts faits des ancêtres ne s'élevassent avec violence contre cet étranger et n'excitassent une persécution. Elle eut lieu en effet : mais Patrick s'appliqua d'autant plus à rester calme dans la prière et dans la confiance en son Dieu, et ne chercha à combattre ses ennemis que par la vérité et l'amour qui viennent de Christ. Il en fut récompensé plus d'une fois par la conversion de tel d'entre ses adversaires et d'entre les poëtes, qui se mit à chanter à son tour dans ses vers les louanges de Christ et la vanité des idoles. Lors même que nous rabattrions beaucoup des exagérations de Josselin sur ce sujet, plusieurs traits authentiques, que présente l'histoire d'Irlande dans les siècles suivans, établissent incontestablement qu'il se forma dans le pays, du temps [illegible] Patrick, parmi les païens, une église grande [illegible] rante, qui non-seulement renversa bientôt [illegible] culte idolâtre, mais forma de bonne [illegible] un grand nombre d'évangélistes zélés, qu[illegible] bientôt [illegible]

pour annoncer l'évangile au loin dans d'autres contrées païennes. La vie intérieure de cette église était sans cesse entretenue par la profonde piété de celui que Dieu avait employé à la produire. Tandis que les nouveaux convertis cherchaient à témoigner leur amour à leur docteur bien-aimé en lui apportant des présens, celui-ci, ou ne les recevait pas, ou les distribuait aussitôt parmi les pauvres, en disant qu'*un messager de Christ ne devait pas dégrader sa vocation par des vues intéressées.*

Quoique Patrick ne cherchât nullement à produire chez le peuple, par l'influence des chefs, une adhésion purement extérieure et apparente aux doctrines chrétiennes, il ne négligeait pourtant pas de s'appliquer à gagner ces chefs, parce qu'il savait combien leur inimitié pouvait nuire à l'église, et leur bienveillance lui être utile pour la préserver des machinations des druïdes : c'est dans cet esprit, mais en s'attachant également à toutes les classes d'hommes, que Patrick ne cessa de parcourir toute l'île, accompagné de ses disciples et de ses aides ; il employait ceux-ci à lire la parole au peuple rassemblé, puis il en développait ensuite le sens avec simplicité et force.

Butler, qui raconte aussi la vie de Patrick (1), ajoute encore quelques traits remarquables aux détails que nous avons donnés sur ce bienheureux missionnaire. « Dans les premières années de sa mission, dit cet auteur, Patrick tenta d'annoncer Christ dans la grande réunion des chefs et des rois

(1) *Lives of the Fathers*, t. 2, p. 1.

d'Irlande qui se tenait toutes les années à Themoria, résidence du roi en chef, et siége principal des druïdes. Le fils du souverain de la province de Neill se déclara contre le prédicateur : mais cependant plusieurs autres chefs ne tardèrent pas à embrasser le christianisme. Patrick baptisa les rois de Dublin et de Munster, et les sept fils du roi de Connaught, avec la plus grande partie de leurs sujets; et peu avant sa mort il eut la joie de voir l'île presque tout entière gagnée au christianisme. Il s'éleva dans le pays un grand nombre d'églises et d'écoles destinées à propager la piété et les études, et l'Irlande fleurit enfin comme un jardin, auquel accoururent bientôt beaucoup d'étrangers. Ce pays conserva même cette réputation de science jusque dans le moyen-âge, et influa d'une manière puissante sur la propagation de l'évangile dans l'Occident. » — Un poëte disait au huitième siècle (*Vie de Sulgenus*) :

Exemplo patrum, commotus amore legendi,
Ivit ad Hibernos, sophiâ mirabile claros.

La suite nous montrera d'une manière frappa
combien ces éloges étaient mérités.

Dans les écoles que Patrick fonda en dive
parties de l'Irlande, il introduisit l'usage de la
gue latine, qui jusqu'alors y avait été entiè
inconnue, mais qui devint le moyen ordina
se servirent les évangélistes pour comm
aux habitans du pays la parole de Dieu
livres de piété. Il y réussit d'autant
la langue irlandaise :

écriture, et qu'un grand nombre d'habitans avaient appris à lire. S'il faut en croire les chroniques, le poëte Fiac, qui fut converti à la foi en Christ à cette époque, fit de tels progrès dans le latin qu'il sut lire le recueil des psaumes en cette langue au bout de quinze jours. Lorsque, plus tard, il fut élu par Patrick évêque de l'église de Sletty, il composa à l'honneur de ce dernier une pièce latine en trente-quatre distiches qui est parvenue jusqu'à nous. Nous apprenons par cette pièce que « tous les jours Patrick chantait des cantiques tirés de l'Apocalypse et d'autres hymnes spirituelles, et trois fois par jour des psaumes; qu'il prêchait, baptisait et priait sans relâche, et qu'il s'occupait ainsi continuellement des louanges de Dieu. » — Dans un autre morceau de ces poésies le même auteur mentionne au nombre des exercices de piété de Patrick une singulière habitude, très-répandue, à ce qu'il paraît, parmi les chrétiens de cette époque, savoir « qu'il allait » toutes les nuits se placer dans un ruisseau pour » y chanter cent psaumes » (sans doute cent versets de psaumes) (1).....

Comme la philosophie supérieure du jour, et même le christianisme de bien des personnes pieuses, pourrait trouver ici matière à déclamations ou du moins sourire de pitié, nous voudrions pourtant demander la permission de répéter à ce sujet un genre d'observation que nous avons eu occasion de faire plus d'une fois. Un esprit léger et tranchant décide de tout en un clin-d'œil; et il ne trouvera

(1) *Whitaker's history of the Cathedral of Cornwal*, t. 2, p. 312.

dans des pratiques de ce genre qu'une folle superstition. Mais il nous semble que quand on juge un extrême, il serait bon de constater si on s'est bien préservé de l'extrême opposé. Sans doute il est très-certain, et bien convenu, que l'évangile ne nous commande nullement des choses de ce genre; nous demandons qu'on se souvienne de cette concession. Mais il est très-certain aussi que l'évangile nous appelle à dompter la chair; qu'il nous recommande, par exemple, très-fréquemment le jeûne; qu'il parle même assez directement de veilles et d'abstinences diverses (1 Cor. 7, 5); et que Paul en particulier, Paul, l'apôtre de la grâce, dit en propres termes qu'il « mortifiait son corps, de peur qu'après avoir prêché aux autres il ne fût trouvé non-recevable » (1 Cor. 9, 27). — Il semble donc qu'on devrait se garder bien soigneusement de juger à la légère des choses de ce genre. Sans doute si un homme s'imaginait gagner, mériter le ciel par des pratiques extérieures quelconques, il se tromperait étrangement; mais il faut se rappeler que cette observation s'applique non-seulement à des austérités comme celles dont il s'agit ici, mais aussi à des choses beaucoup plus faciles, dont on peut également être tenté de se faire un mérite, comme de former des sociétés religieuses avec le dévouement d'autrui, de faire imprimer de bons livres avec l'argent des pauvres, de faire quelques jouets pour les missions, ou autres choses pareilles : celui qui se ferait un mérite d'œuvres semblables, soit qu'il fût catholique ou protestant, serait un esprit borné, ou même, comme on le dit du superstitieux, un fou.

Mais on doit se souvenir que le pieux Patrick, et tant d'autres hommes de ce genre, ont donné des preuves abondantes d'une sagesse et d'une humilité très-véritables, et d'une foi réelle en la rédemption qu'ils annonçaient. Et alors, si nous admettons que l'intention de pareils hommes a été pieuse, humble et pure, quand ils ont vécu dans des austérités, si effrayantes pour la chair, mais si salutaires dans leur effet sur autrui, il s'agit de savoir lequel des deux sera trouvé au jour du jugement avoir été le plus agréable à Dieu, ou d'un Patrick dans son ruisseau, ou de tel chrétien plus commode, qui, à force de lumières, a passé toutes ses nuits dans un bon lit, et ses jours dans toutes les jouissances qu'il était en son pouvoir de se procurer.

Nous ne craignons pas de revenir quelquefois sur ce point, car il est d'une application continuelle dans notre histoire, et, qui plus est, dans la recherche importante que tout homme devrait faire de ce qu'est la vraie nature du christianisme. Il nous semble que, de peur d'établir le mérite des œuvres, ou d'ôter au pécheur repentant la ressource du pardon de Dieu, on s'est trop souvent jeté dans une logique étroite, et qu'on a trop méconnu la puissance du Saint-Esprit dans le croyant et le haut degré de sanctification auquel le chrétien doit tendre et peut parvenir (Phil. 4, 13). On dirait, à entendre certaines expositions de la vérité évangélique, qu'il suffit de mettre ensemble un orthodoxe et un honnête homme pour faire un chrétien; mais ce n'est pas à une telle médiocrité que l'évangile applique les grands noms de nouvelle nais-

sance, de nature divine, et de renouvellement par le Saint-Esprit. Il y a un abîme entre la doctrine qui nous appelle à « charger chaque jour notre croix, » et la doctrine épicurienne des *comforts* ; et il est bien probable qu'il y a du faux et du bas dans un esprit ou dans un système qui peut traiter avec dédain les saintes exagérations auxquelles nous faisons allusion, ou traiter d'exagérations des choses qui sont simplement trop grandes et trop admirables pour sa petite portée.

Du reste il y a temps de parler et temps de se taire, et cette discussion s'est déjà bien allongée: mais, noble Patrick, un protestant du dix-neuvième siècle a voulu vous tendre la main avec respect; et il se réjouit à la pensée qu'il est bien loin d'être le seul dans sa communion à nourrir ces sentimens; car, nous aussi, nous avons nos David Brainerd!

Tout cela étant dit, nous n'ajoutons plus qu'un mot : on voit que tout ce plaidoyer ne va qu'à justifier jusqu'à un certain point les austérités d'un grand nombre d'hommes pieux, mais nullement à plaider la cause de cette foule de superstitions que l'église romaine, qui revendique l'honneur d'avoir possédé des hommes tel que Patrick, a entassées de siècle en siècle sur le fondement sacré de l'évangile. Il y a loin de la vie du grand Patrick à celle d'un Jules II, ou même à celle d'un Bossuet, loin de l'apôtre des Irlandais au courtisan d'un Louis XIV!

Mais il est grand temps de revenir à notre histoire.

Patrick, de même que ceux qui l'avaient précédé ou qui l'accompagnèrent dans ses travaux, parais-

sent s'être appliqués avec soin à répandre parmi le peuple quelque instruction, et en particulier l'usage des saintes Écritures. Dans l'écrit du général Vallancey *Sur l'antiquité de la langue irlandaise* (1), on trouve un tableau intéressant de l'état où se trouvait l'église chrétienne d'Irlande à l'époque dont nous nous occupons. L'auteur de cet ouvrage dit posséder un vieux manuscrit, rédigé, comme il s'exprime, dans le dialecte phénicien de l'ancienne langue irlandaise, et qui contient des fragmens d'une traduction de l'Ancien Testament, qu'il suppose avoir été mise en circulation chez les Irlandais déjà avant l'arrivée de Patrick, par les trois missionnaires Kiaran, Ibar et Declan. Ces fragmens contiennent effectivement des traductions libres de l'histoire des patriarches, dont le texte biblique forme la base; mais ils sont cependant défigurés par différentes additions, destinées à frapper davantage l'imagination des lecteurs. — Méthode romaine! — Mais après tout il résulte pourtant de quelques faits de ce genre que les hommes qui agirent sur l'Irlande à l'époque de Patrick s'appliquaient à y répandre les saintes Écritures parmi le peuple, et par conséquent à appuyer sur elles la foi qu'ils lui apportaient.

Et voilà comment Patrick eut la grâce de travailler pendant un grand nombre d'années avec un succès marqué dans toute son île, et d'y fonder cette église d'Irlande que nous verrons figurer, pendant plusieurs siècles du moyen-âge, comme

(1) *Of the antiquity of the Irish Language*, 1774.

un instrument de bénédiction tout particulier pour une quantité d'autres contrées.

Nous terminerons l'histoire de ce missionnaire éminent par quelques extraits de ses *Confessions*, qu'il adressa à son troupeau et où il exprimait ses vues sur sa vie passée et ses projets pour l'avenir.

« Je n'ai point regret, dit-il, aux sacrifices que j'ai faits au Seigneur; et je suis prêt à lui offrir encore davantage. Il est puissant pour me faire la grâce de m'offrir moi-même pour vos ames. Je ne vous écris pas ceci pour chercher de la gloire auprès de vous; car il me suffit de la gloire qui ne se voit pas, et qui est reçue dans le cœur par la foi. Je sais très-bien que la pauvreté et le malaise me conviennent mieux que la richesse et une vie plus douce : je m'attends encore tous les jours à être surpris, entraîné comme esclave, ou mis à mort : mais je ne crains rien de toutes ces choses, à cause des promesses du Seigneur; car je me suis jeté dans les bras du Dieu tout-puissant, selon qu'il est écrit dans le psaume (Ps. 55, 23) : « rejette ta charge sur l'Éternel, et il aura soin de toi. » — Puisqu'il m'a élu pour que je le servisse, comme l'un des plus petits d'entre les siens, comment rendrai-je au Seigneur tous ses bienfaits! Que dirai-je à mon Seigneur, ou que lui promettrais-je? Il sait, lui qui sonde les cœurs et les reins, combien je désire qu'il me donne à boire la coupe de ses souffrances, comme il l'a donnée à d'autres qui l'ont aimé...... Et si jamais j'ai recherché quelque bonne chose pour l'amour de mon Dieu, je le prie qu'il me permette de répandre mon sang pour son

nom avec ces nouveaux chrétiens que Dieu a appelés par ma voix, et qui sont prisonniers dans les mains de l'ennemi ! Qu'avec eux je reste sans sépulture, et que mon corps soit déchiré par les bêtes féroces !.... »

Patrick passa ses vieux jours principalement dans les deux couvens de Sabhul et d'Armagh qu'il avait fondés. Il eût volontiers revu, avant de mourir, l'Armorique sa patrie, ses parens et ses anciens amis de la Gaule, dont il était séparé par tant d'années et par tant de travaux : mais il sacrifia son penchant à la voix plus forte du devoir, qui l'enchaînait à ses chères églises d'Irlande. « J'aimerais bien, disait-il, retourner dans ma patrie vers les miens, et visiter mes frères de la Gaule, pour revoir la face des saints de mon Dieu. Mais je suis lié par l'Esprit qui me déclare que si je fais cette chose je serais coupable; et je crains de laisser périr l'œuvre que j'ai commencée. »

C'est dans ces sentimens que le pieux Patrick termina sa vie, dans la paix de Dieu, en 465, dans la soixante-dix-huitième année de sa vie (1).

Bientôt un bon nombre de disciples s'avancèrent sur ses traces, et se distinguèrent par leur zèle. Dans leur nombre on remarqua surtout un nommé *Macull* ou *Mangold*, prince irlandais, qui avait été d'abord chef d'une bande de brigands, et qui fut amené à la foi par la prédication de Patrick. Le

(1) L'ouvrage allemand a suivi une chronologie qui donne à Patrick une mission de cent ans, et une vie de cent vingt. On peut voir dans Thomas Moore la chronologie que nous avons suivie et ses raisons.

changement moral que le christianisme opéra dans l'ame de cet homme fut tel que son seul exemple exerça une influence puissante sur ses farouches compagnons d'armes, qu'il avait si souvent conduits au pillage. Dès qu'il fut converti il se retira dans l'île de Man, canal St Georges, pour y annoncer l'évangile aux habitans encore tous païens de cette île. Au bout de peu de temps il eut le bonheur d'y rassembler un petit troupeau, qui l'élut pour son évêque : plus tard il se retira dans les montagnes, où il continua de travailler avec succès, et où il rassembla une église qui devint par la suite le noyau d'une ville, redevenue village de nos jours, mais qui porte encore son nom.

Un autre disciple distingué de Patrick fut un nommé *Albéus*, même nom que celui que nous avons vu précédemment, ou peut-être aussi le même homme, si l'on admet ici quelque confusion dans l'histoire. Celui dont nous parlons maintenant devint évêque de Munster. Dieu lui avait accordé un don particulier pour faire pénétrer l'évangile dans le cœur du peuple avec lumière et avec chaleur. Il eut bientôt un grand nombre de disciples, et il en prépara plusieurs à l'œuvre du saint ministère. L'un des rois d'Irlande, Engus, qui avait été converti par sa prédication, lui fit présent dans ce but de la petite île d'Arwan, dans laquelle Albéus fonda le couvent qui devait servir de séminaire à l'église de sa patrie. C'est au milieu de ces travaux qu'en 525 le Seigneur l'appela en son repos éternel (1).

(1) *Usher Antiq.*, p. 409.

Bientôt la flamme sainte que l'Esprit de Dieu avait allumée en Irlande répandit son éclat et sa chaleur sur les rives occidentales de la Grande-Bretagne, et ramena parmi les habitans de la province de Galles, composés en partie de Bretons et de Pictes, un nouveau temps de réveil, au milieu du sommeil et de l'ignorance où les malheurs de la patrie les avaient plongés. L'histoire nous a conservé les noms respectables de quelques chrétiens de cette province, qui s'appliquèrent alors à ranimer les esprits de leurs compatriotes par le feu qui leur était venu d'Irlande. De ce nombre était *David*, fils d'un prince de Ceretica (Cardiganshire), dans la Galles méridionale. Il avait reçu la foi dans la petite île de Wight, où travaillait avec bénédiction *Paulin*, disciple zélé de Germain; et il se sentit pressé de consacrer ses forces à répandre à son tour l'évangile parmi ses frères encore plongés dans les ténèbres. Il passa plusieurs années à se préparer, dans un couvent de cette île, à sa vocation future; puis il s'avança au milieu des pauvres Bretons, depuis long-temps menacés de retomber dans l'idolâtrie. Il bâtit une nouvelle église à Glastonbury (Sommerset, près de Bristol), où il y en avait eu une dès les premiers siècles; mais elle avait été détruite depuis long-temps par un retour de paganisme. Ce temple eut plus tard l'honneur de renfermer les tombes des anciens rois bretons; et il devint bientôt un point d'appui précieux, autour duquel se rattacha l'église déchue de cette province occidentale. Comme la plupart des autres missionnaires, David fonda une institution destinée

à former de nouveaux prédicateurs. Ce fut en même temps, comme toujours à cette époque, une école pour le peuple, puis un couvent proprement dit, un lieu de refuge pour les cœurs pieux qui craignaient de voir s'éteindre l'étincelle de leur foi dans le tumulte des temps.

La misère profonde dans laquelle était tombé le pays depuis la retraite des légions romaines exigeait les habitudes les plus frugales, et se joignit aux habitudes religieuses depuis long-temps régnantes, pour engager les élèves de ces établissemens à se contenter, pour toute nourriture, d'un peu de pain, de lait et d'eau, et pour tout vêtement de quelques peaux d'animaux. On vit sortir plus tard d'entre eux d'excellens hommes, qui devinrent la gloire et la bénédiction de leur patrie.

Mais en même temps qu'il se formait dans la Grande-Bretagne quelques établissemens de ce genre, l'église déchue de ce pays était pourtant attaquée de toute sorte d'erreurs, comme on voit les insectes et les vers s'attacher de préférence à un corps malade, pour achever d'en consumer le peu de vie. David s'opposa de toutes ses forces à ces maux nombreux, et il réussit par ses instances à convoquer en 519, à Brévy, un synode qui s'efforça avec lui de relever l'église de sa décadence. Un temple, qui fut élevé plus tard à cette pla en souvenir de lui et qui porte son nom, est témoignage plus éclatant que les faibles noti qui nous restent à son sujet dans l'histoire, respect et de la reconnaissance que les âges vans lui portèrent. Il quitta ce monde en 5

Cependant un admirable enchaînement de causes et d'effets nous ramène, dans l'intérêt même de la Grande-Bretagne, en Irlande. C'est vers ce même temps (516) que le pieux abbé Comgall fonda dans la province d'Ulster le célèbre couvent de Ben-Chor (beau chœur), ordinairement appelé *Bangor*, que l'on confond souvent avec celui du même nom qui se trouve dans la province de Galles. C'est de celui dont nous parlons ici, de celui d'Irlande, que sortirent plus tard Colomban et St Gall, ces deux nobles missionnaires qui les premiers annoncèrent la précieuse Parole de vie en quelques parties de la France, dans l'Allemagne méridionale, et en Suisse. Cet établissement si justement renommé renferma dès le temps de son fondateur, le nombre étonnant de 3,000 moines : on peut se figurer quelle était la puissance d'une institution pareille, placée sous la direction et la discipline d'un homme pieux, et sur le pied d'une vie laborieuse et chrétienne.

Puis comme, dans la main du Seigneur, les germes les plus inaperçus produisent quelquefois les plus grands effets, ainsi le grain de sénevé, qui avait été répandu en Irlande, porta bientôt son fruit dans un cercle de plus en plus étendu. On se rappelle que lorsque les légions romaines avaient abandonné la Grande-Bretagne, des milliers d'habitans s'étaient enfuis avec elles sur les rives septentrionales de la Gaule, avant même l'arrivée des Saxons, et s'étaient établis (vers l'an 440) dans l'Armorique (Bretagne et Normandie). Le nombre de ces émigrans s'accrut encore davantage lorsque les Saxons commencèrent à dévas-

connaître les saintes Écritures, et à se réjouir en elles et dans l'obéissance envers Dieu : car — nous ne devons plus le perdre de vue — les couvens de l'Irlande étaient, à cette époque, dans un sens tout particulier, des écoles d'une instruction biblique, et de véritables séminaires chrétiens. Columba entra dans les ordres en 546 : âgé seulement de vingt-cinq ans il fonda le monastère qui fut l'origine de la ville de Londonderry ; il prêcha l'évangile, rassembla des disciples ; et pour former des prédicateurs dignes de leur vocation, il établit en 550 à Dair-Magh (Champ des chênes, actuellement Durrog (1)), un nouveau couvènt qu'il dirigea pendant assez long-temps, et d'où sortirent par la suite un bon nombre d'institutions pareilles pour l'Irlande et pour l'Écosse. Comme il avait eu à blâmer la vie déréglée d'un des rois du pays, il fut obligé de quitter sa patrie (565), et il s'embarqua avec douze de ses disciples, dans un canot couvert de peaux de bètes pour passer le canal d'Irlande et aller s'établir dans une petite île obscure nommée *Hy* ou *Iona* (2) (actuellement, d'après lui, *Icolmkill*), sur la frontière qui séparait le territoire des Scots de celui des Pictes. Cette île appartenait à un chef puissant qui régnait alors dans les montagnes de l'Écosse et qui fut gagné en peu de temps pour la cause du pieux Columba et de l'évangile. Peut-être que dans le grand mouvement religieux qui avait lieu

(1) Ou Dorrow, province de Leinster, au nord de Kilkenny.

(2) Prononcez *Haï* et *Yona.* Elle est à l'occident de l'Écosse et de l'île de Mull. On doit la marquer sur notre carte d'Europe tout près du rivage d'Écosse, au-dessous de la seule île que nous ayons indiquée.

à cette époque parmi tous les habitans des îles Britanniques, et en voyant les Scots ses voisins (les Irlandais) embrasser le christianisme, et avec la foi une civilisation plus avancée, ce chef crut conforme aux intérêts de sa politique d'adopter aussi une religion qui créait sous ses yeux des choses si surprenantes. Bientôt s'ouvrit, par le zèle de Columba et de ses collaborateurs, un vaste champ d'activité; ce missionnaire actif parcourut toutes les *Hébrides* et tout le nord de l'Écosse; et au bout de peu de temps la majeure partie des Pictes suivirent l'exemple de la famille royale, rejetèrent leurs idoles, et reçurent le baptême. Columba dut créer un séminaire, et le roi lui céda à cet effet en toute propriété l'île où il venait de s'établir. C'est là que cet homme zélé eut l'honneur de fonder ce fameux couvent, qui devint dans les siècles du moyen-âge le foyer de science chrétienne que nous retrouverons à chaque instant sur notre route, et qui fut une pépinière d'évangélistes pour l'Écosse elle-même. On compta bientôt dans les montagnes de ce royaume trois cents églises, toutes fondées par des ouvriers formés dans cet institut, qui fournit pendant long-temps des centaines de prédicateurs, singulièrement instruits et éclairés pour l'époque où ils vivaient, et qui mérite avec toute raison le nom d'un véritable *collége des missions*. L'occupation principale des élèves y consistait à étudier les Écritures d'une manière pratique; et c'était un des principes de l'éducation qui s'y donnait que de ramener à la parole de Dieu et d'appuyer sur elle tout l'enseignement religieux. A côté de leurs études direc-

prêtre Héli en Israël de ne pas dérober lui-même les offrandes qu'on plaçait sur l'autel, quand il fermait lâchement les yeux sur les désordres de ses fils? Qui d'entre eux a su, comme Abraham, sacrifier son fils, c'est-à-dire ses plus chères affections, quand Dieu le commandait? Qui, comme le prêtre Phinées, s'opposer le glaive à la main et avec courage à l'impureté dominante? Qui d'entre eux peut dire après l'apôtre, qu'il ne cherche pas ce qui est à lui, mais ce qui est à Christ?.... »

Ce n'est pas sans douleur qu'on lit ces sévères reproches qu'un serviteur de Christ se sentait pressé d'envoyer de loin, dans l'esprit d'Élie, à sa patrie subjuguée et à son église déchue. Mais, hélas! il devait encore s'écouler un siècle presque entier jusqu'à ce que le Seigneur vînt visiter de nouveau dans sa grâce son peuple de la Grande-Bretagne.

Cependant le royaume de Christ prospérait d'autant plus en ces jours dans l'heureuse Irlande, à laquelle nous devons toujours revenir à cette époque; et avant qu'il fût peu, la vérité partit de cette île si éclairée pour s'ouvrir de nouvelles voies chez les Pictes barbares, au-delà du canal du Nord en Écosse. Déjà dès le commencement du cinquième siècle un pieux Breton du Cumberland, nommé *Ninion*, avait fait une heureuse tentative pour répandre l'évangile chez une tribu de Pictes méridionaux, qui descendit plus tard jusque dans le nord de la province de Galles; et malgré tous les obstacles qu'opposait à ses travaux l'humeur farouche et guerrière de ces Barbares, il n'avait pas travaillé en vain. Il avait pénétré en Écosse jusqu'au pied du haut Grampus,

sur le revers septentrional duquel les plus terribles ennemis des Bretons, les Pictes du Nord avaient établi leurs repaires. Il est vrai que ce courageux disciple de Christ n'avait fait encore que préparer les voies à un meilleur avenir, et qu'il était mort (432) sans avoir vu la promesse; mais il s'en était réjoui par la foi comme Abraham; et sa foi, comme celle d'Abraham, ne devait point être confondue. Il y avait déjà près d'un siècle qu'il s'était endormi au pied de ces montagnes, lorsque Dieu suscita, dans un pauvre couvent de l'Irlande, l'instrument qui devait conduire les peuplades sauvages des montagnes d'Écosse à la connaissance du vrai Dieu et de son fils Jésus-Christ. Cet homme était Columba, qu'on ne doit pas confondre avec ce Colomban qu'on a déjà annoncé plus haut, et dont nous aurons beaucoup à parler dans l'histoire des missions d'Allemagne. Pour distinguer celui dont il s'agit ici de ce dernier et de quelques autres hommes du même nom, sa patrie reconnaissante le surnomma *Columkill*, parce qu'il avait fondé un grand nombre de couvens (en Irlandais *kills;* latin *cella*, *cellule*).

Columba (1) descendait d'une famille noble de la province de Neill, et naquit en Irlande, à Gartan, vers 521. Il passa sa jeunesse dans un couvent, sous la direction du pieux Finian, qui lui apprit à

(1) Il existe une vie très-instructive de *Columba*, publiée en 1798 par *Smith*, prédicateur d'Edimbourg, (*Life of St Columba*). Pour ce recueil, fait avec soin, l'auteur a puisé dans l'*Histoire ecclésiastique* de Bède; dans une *Vie de Columba* par *Cummeanus* (Conf. *Mabillon sæcul.* 1); dans une autre biographie rédigée par *Adamnanus*; et dans d'autres sources historiques plus dignes de foi et moins remplies de fables que celles que nous venons de nommer.

superstition qui s'étendait de plus en plus sur le monde chrétien.

Les Culdéens jouirent long-temps de l'estime générale des habitans des îles Britanniques ; mais en 816 une assemblée d'évêques bretons et anglo-saxons tenue à Ceale-Hythe, prit un arrêté portant qu'il ne serait permis à aucun prêtre écossais de fonctionner en Angleterre. On a des raisons de croire que l'unique motif de ce décret fut que les Culdéens n'avaient pas introduit parmi eux la constitution épiscopale.

Peu d'écrivains du moyen-âge ont rendu justice aux Culdéens. Il paraît que cette association s'attachait trop fortement à la simple vérité biblique et au pur christianisme pour avoir pu plaire aux scribes de son temps, qui recherchaient avidement les richesses et le pouvoir, et qui trouvaient leur profit dans la crédulité et l'ignorance du peuple. Bède lui-même, qui nous les dépeint d'une manière si honorable dans son *Histoire ecclésiastique*, et qui en parle ailleurs encore d'une manière si avantageuse, ne peut cependant s'abstenir de les traiter de schismatiques dans le sens le plus défavorable de ce mot. Il en donne lui-même la raison en ces termes : « Qu'ils ne suivaient que des règles con-
» fuses pour la célébration de la grande fête (de
» Pâques), et qu'ils ne pratiquaient d'autres œu-
» vres de charité et de piété que celles qu'ils
» voyaient indiquées dans les écrits des prophètes,
» des évangélistes et des apôtres » (l. 3, c. 4).

Ces Culdéens, qui paraissent avoir eu de grands rapports avec les Vaudois des siècles suivans, fini-

rent par être ouvertement persécutés, et leurs églises dispersées. A la fin du douzième siècle, on en trouvait pourtant encore quelques restes en Irlande; et Ledwich prouve (dans ses *Antiquities of Ireland*), par le témoignage d'anciens écrivains, que jusqu'en 1185 plusieurs d'entre eux avaient résisté aux superstitions établies, et servaient Dieu avec pureté dans les retraites cachées où ils avaient été obligés de se réfugier, et où ils sacrifiaient tous les avantages de ce monde à une vie et à une discipline conformes aux saintes Écritures (1).

Nous revenons à Columba. Cet homme fidèle avait travaillé avec bénédiction pendant trente ans dans les hautes montagnes de l'Écosse, et s'y était acquis un tel respect qu'on peut le regarder non-seulement comme le fondateur de l'église de Christ chez les Scots et les Pictes, mais encore comme le législateur de ces barbares : car ils le consultaient dans toutes leurs affaires. Lorsque, à l'âge de soixante-dix-sept ans il sentit approcher sa fin, il dit à Dermit, disciple qui l'accompagnait ordinairement : « Ce jour s'appelle sabbat, c'est-à-dire jour de repos; et ce sera aussi pour moi un jour de repos, car ce sera le dernier de mes travaux dans ce monde. » Puis il monta sur une petite éminence qui dominait son couvent; il éleva les yeux et les mains vers le ciel, et pria Dieu de vouloir bénir cette ...tion, et en faire dans sa grâce une pépinière ...dicateurs de sa vérité. Il retourna ensuite ... solitaire cellule; et comme il ne devait pas

... *Historic. account of the ancient Culdees*, p. 3-5, 29, 309.

s'écouler un moment de sa vie sans qu'il le mît à profit, il se remit à copier son livre chéri des Psaumes. Arrivé au verset 11 du psaume 34, qui porte: « que les jeunes lions auront faim et sentiront la » disette, mais que ceux qui cherchent le Seigneur » ne manqueront d'aucun bien, » il dit à l'un de ses chers disciples : « Me voici arrivé à la fin d'une page, et à un endroit où je puis poser la plume; car les mots qui suivent: « Venez, enfans, écoutez-» moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur », sont maintenant plus faits pour mes successeurs que pour moi : je les laisserai donc copier au frère Baithen. »

Il se leva, et se rendit à l'église au service du soir. A son retour il s'assit dans sa cellule et sur son lit, et donna à Dermit une commission qu'il adressait à tous ses disciples, comme la dernière instruction de leur instituteur mourant; puis il resta enseveli dans une contemplation silencieuse, jusqu'à ce qu'à minuit la cloche du couvent le rappela de nouveau à la prière. Alors ce vieillard vénérable se leva rapidement de dessus son lit, se hâta de se rendre à l'église, et s'agenouilla en prière devant l'autel, avant même que les autres frères fussent arrivés. Bientôt après, Dermit, sans avoir encore apporté de lumière, courut chercher son maître bien-aimé à l'église, et crut le voir en prières; mais lorsqu'on apporta la lampe, ses disciples s'aperçurent qu'il en était au dernier combat. Quoique la voix lui manquât déjà, il jeta cependant sur eux tous un regard d'une sérénité inexprimable, il leva la main droite pour les bénir encore une fois, puis il rendit l'esprit.

Ainsi mourut Columba, le 9 juin 597; et l'Écosse reconnaissante honore encore de nos jours en lui le fondateur de son église, et l'instrument dont Dieu se servit pour répandre pendant des siècles, au moyen d'une longue suite de fidèles disciples, les bénédictions innombrables de sa grâce sur des millions d'hommes.

Voilà ce qui regarde les missions de l'Écosse et de l'Irlande à cette époque. Mais tandis que, dans l'ouest et dans le nord des îles Britanniques, l'évangile remportait ainsi victoire sur victoire chez les Scots et les Pictes, une noire tempête s'était étendue sur le midi et sur l'orient du pays, et y versa pendant 150 ans une désolation qui semblait devoir mettre fin pour jamais à sa liberté, à sa constitution civile, et à l'existence de l'église de Christ. On a vu comment, sur l'imprudente invitation de Vortiger, des pirates saxons s'établirent en 449 à l'embouchure de la Tamise et dans le midi de cette île : vingt-quatre ans plus tard ils y formèrent un petit royaume qui figure, dès cette époque dans l'histoire de la Grande-Bretagne sous le nom de *Kent*. Et ce n'était qu'un commencement des maux : les invasions allaient se succéder : et l'arrivée des Saxons en Angleterre devait former dans cette contrée un champ de missions tout nouveau, où l'évangile aurait à célébrer dans les siècles suivans des victoires pareillement toutes nouvelles. Ces Barbares qui ne devaient recevoir l'évangile sur leur propre territoire que trois cents ans plus tard, jetèrent, d'après une des directions profondes de la Providence, plusieurs essaims de

pirates sur la Grande-Bretagne, comme autant d'éclaireurs que devaient suivre bientôt de plus grandes masses. Elles ne cherchaient que le pillage, mais elles étaient destinées à être prises ensuite elles-mêmes dans le filet de l'évangile. Nous devons dire quelques mots de cette suite d'envahissemens, et d'abord parler de la nation même qui vint ainsi subjuguer la Grande-Bretagne.

Les Saxons, campés depuis plusieurs siècles, sans limites précises sur les rives de l'Elbe, du Weser et du Rhin, avaient au nord pour voisins les Angles, qui s'étendaient jusqu'à la ville actuelle de Flensburg dans le Schleswig; et, au-delà encore, les Jutes, qui n'étaient bornés que par l'Océan, et qui ont donné le nom au Jutland de nos jours. Ces peuples vivaient dans une sauvage indépendance, laissaient à leurs femmes et à leurs esclaves la culture des champs et la garde des bestiaux, et se lançaient joyeusement dans de petits canots sur la Baltique et sur la Mer du nord, pour faire des descentes soudaines sur les côtes voisines, où ils allaient chercher du butin et des esclaves, qu'ils ramenaient dans les repaires de leur redoutable patrie.

Tels étaient les ennemis qui menaçaient maintenant les côtes de la Grande-Bretagne. A peine Hengist eut-il pris possession des contrées méridionales de la Tamise, que les rives de l'Elbe retentirent des cris d'admiration que poussèrent les conquérans sur la beauté et la richesse du nouveau monde qu'ils avaient trouvé de l'autre côté de la grande eau; et il ne manqua pas d'aventuriers, avides de voyages et de butin, qui désirèrent aller

prendre part à ce bonheur. Une nouvelle bande de pirates se mit donc en route, sous la conduite d'Aella et de ses trois fils, et aborda sur la petite île de Selsey, près de laquelle se trouve en nos jours le beau port de Portsmouth. Les Bretons se battirent vaillamment; mais ils furent cependant repoussés, et forcés de chercher une retraite dans la profonde forêt d'Andreswold. Aella pénétra plus avant, avec les siens, dans le pays que lui avait conquis la hache des combats, et fonda un second royaume, celui de *Sussex* (Sud-Saxons).

Avant qu'il fût peu, voici une nouvelle flotte, plus puissante encore, d'aventuriers de la même tribu. Leur chef (ou konyng) s'appelait Cerdics; il dépassa les conquêtes de ses compatriotes, et alla chercher la pointe occidentale du beau pays qu'ils avaient découvert. Le petit roi breton de cette contrée s'opposa pareillement à lui avec courage et persévérance, et Cerdics fut obligé de faire avancer de nouvelles hordes saxonnes. On en vint, en 519, sur le fleuve Avon à une grande bataille, qui fut favorable aux Saxons; et voilà un troisième royaume, celui de *Wessex*, c'est-à-dire le pays des Saxons de l'ouest.

Bientôt ceux des Saxons qui s'étaient les premiers jetés sur la rive droite de la Tamise se trouvèrent à l'étroit dans le terrain borné qu'ils avaient envahi; une troupe d'entre eux se porta sur la rive gauche, où Erkenwin fonda en 530 le royaume d'*Essex*, Saxons de l'est.

Bientôt ces guerriers furent suivis de plus grandes troupes, qui furent obligées de choisir une

portion encore plus septentrionale. Leur chef Ida attaqua avec une flotte de quarante longs canots de guerre (chiules) les Bretons du district de Bernice et les refoula dans l'intérieur. Il s'établit sur la rive nord de la Tees, où il prit (en 547) le titre de roi, en conservant à son petit royaume son nom de *Bernicia*.

Une portion des Bretons occupait encore librement les contrées du *Deira*, sur la rive droite de la Tees. Mais, pressés de tous côtés par leurs ennemis, il voyaient s'avancer sur eux une ruine inévitable; et en effet, Sella, l'un des chefs des Angles, s'empara de cette autre partie du pays, et y fonda un nouveau royaume qui garda pareillement son nom britannique. Plus tard ces deux derniers états furent réunis en un seul, sous le sceptre du célèbre Ethelfrid, et s'étendirent dans le nord jusqu'aux rives de la Tweed, sous le nom de *Northumberland*.

Cependant le bruit des heureuses aventures des Saxons parvint aux Angles du Sleswig, et quelques-uns d'entre eux prirent le même chemin que les Saxons. Sous la conduite d'Uffa ils allèrent s'établir au nord de l'Essex, dans ce qui forme actuellement les comtés de Suffolk, Norfolk et de Cambridge, où ils posèrent les fondemens du nouveau royaume des *Estangles*.

Ainsi les rivages de la Grande-Bretagne étaient envahis successivement de tous côtés; et les Barbares se jetèrent sans opposition toujours plus avant dans ce malheureux pays. En 586 une dernière colonie de Saxons passa l'Humber, et s'éten-

dit jusqu'au centre de l'île, où elle forma un nouveau royaume sous le nom de *Mercie.*

Telle fut l'origine de ces sept royaumes, ou de cette heptarchie anglo-saxonne qui ramena pour un temps dans le centre et le midi de l'Angleterre, la servitude politique et le paganisme. Il s'était écoulé cent cinquante ans depuis la première descente de Hengist : maintenant tout était ou ruiné ou asservi : tout ce qui avait échappé, de Bretons, aux massacres de ces longues guerres, furent distribués avec le sol, comme autant d'esclaves entre les vainqueurs, sans distinction de rang, d'âge, ni de sexe ; et cet état dura jusqu'à ce que le christianisme se fût soumis les vainqueurs eux-mêmes et eût ramené à sa suite la civilisation et l'humanité.

Pour le moment, sauf quelques coins de la principauté de Galles et l'Écosse, le christianisme avait disparu de cette île. Les Saxons la couvrent et s'y montrent comme les Barbares les plus farouches de ces temps, fièrement attachés à leur idolâtrie, et ennemis déclarés de la foi. Le peu de chrétiens qui subsistaient encore en Angleterre avaient depuis long-temps perdu tout courage et toute vie : on a vu les plaintes de Gildas ; et le même historien achève de nous peindre la ruine de l'esprit chrétien dans sa patrie en assurant que les croyans qui y avaient survécu ne firent aucun effort pour amener les Saxons à la connaissance de l'évangile.

Voilà donc comment l'antique Grande-Bretagne perdit sous ses oppresseurs et sa liberté et même son nom ! Car le pays finit par s'appeler du nom de ses envahisseurs, *la terre des Angles.* Un cahos

affreux régna pour long-temps dans ce mélange de Saxons, d'Angles et de Bretons : les langues se confondirent comme les lois, les mœurs et les hommes : la nuit épaisse d'un nouveau paganisme s'appesantit sur le pays ; et il fallut une nouvelle création pour ramener en ces lieux la vie et la lumière.

Mais cette création eut lieu, comme la suite nous le fera voir en son temps; et déjà nous avons remarqué cette direction de la sagesse de Dieu qui offrait un asile à son église en Écosse et en Irlande pendant que les désastres de l'invasion ramenaient l'idolâtrie sur le reste de la Grande-Bretagne. D'autres contrées, même la distante Italie, vont s'occuper de rapporter dans ce malheureux pays le christianisme presque anéanti; et les envahisseurs y recevront l'évangile pour le reporter ensuite chez les peuples dont ils sont issus. « O profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu ! Que ses jugemens sont incompréhensibles et ses voies impossibles à trouver! Car qui est-ce qui a connu la pensée du Seigneur ? Ou qui a été son conseiller? A lui soit gloire éternellement. Amen! » (Rom. 11, 33-36)!

CHAPITRE XXII.

DES COUVENS DE CETTE ÉPOQUE, ET DE LEUR INFLUENCE SUR L'ŒUVRE DES MISSIONS.

Avant de poursuivre notre histoire et d'entrer dans la période toute nouvelle qui s'ouvre avec Grégoire le Grand, il nous semble nécessaire de nous arrêter quelques momens à la contemplation d'un phénomène que nous avons rencontré presque à chaque pas depuis le moment de l'invasion des Barbares, et qui se retrouvera pareillement sur notre chemin dans les époques suivantes comme une apparition constante, soit pour seconder, soit peut-être plus tard pour troubler l'œuvre de l'évangile. Nous voulons parler des couvens et de leurs habitans, les moines, ainsi appelés à cause de la solitude plus ou moins profonde à laquelle ils se vouaient (μοναχος seul, solitaire).

Ce serait nous écarter du but de cet ouvrage que de traiter cette question dans sa généralité; et d'ailleurs on a dit sur ce sujet tant de bien et tant de mal, qu'il n'est nullement nécessaire que nous venions ajouter encore notre avis à tant d'autres.

Mais nous ne pouvons nous refuser à considérer cette question sous le rapport de son influence sur l'œuvre qui nous occupe, l'œuvre des missions.

Aussi peu nous méconnaîtrons les nombreuses taches qu'ont présentées les associations dont il s'agit, soit qu'on les considère en elles-mêmes et dans leur nature primitive, soit surtout qu'on les observe dans leur décadence et leur criante corruption, aussi peu pourrons-nous fermer les yeux sur les services éminens qu'elles ont rendus à la propagation de l'évangile pendant une longue suite de siècles, et presque en tout pays, lorsqu'elles ont conservé l'esprit de leur origine. Les pères de l'église les plus distingués par leur piété et par leurs lumières, aussi bien ceux de l'église grecque que ceux de l'église latine, un Athanase, un Basile, un Chrysostome, un Ambroise, un Augustin, ont plaidé, et souvent avec enthousiasme, la cause des couvens de leur époque; et il nous serait difficile de considérer leurs avis réunis comme étant d'une petite valeur.

Et si nous passons à un examen plus direct de la question, en prenant pour guide l'histoire et les faits qu'elle nous rapporte, il nous deviendra encore plus difficile, il nous sera même impossible de méconnaître tout ce que le genre humain et l'église de Dieu ont dû, pendant un grand nombre de siècles, à ce genre d'institution.

Quant à l'utilité dont furent les couvens pour le maintien, la propagation ou le rétablissement des lumières humaines et de la civilisation, presque anéanties par l'invasion des Barbares, nous pour-

rions nous appuyer des plus respectables autorités, d'entre les philosophes comme d'entre les chrétiens, non-seulement d'entre les catholiques, mais d'entre les protestans, et d'entre les moins disposés à subir le joug de Rome. Nous ne citerons sous ce point de vue que deux mots de l'historien français auquel nous avons déjà souvent renvoyé (1) :

« La société était en proie à toutes sortes de désastres. Nationale, provinciale ou municipale, elle se dissolvait de toutes parts; tout centre, tout asile manquait aux hommes qui voulaient discuter, s'exercer, vivre ensemble; ils en trouvèrent un dans les monastères. La vie monastique n'eut à sa naissance (et surtout en Occident) ni le caractère contemplatif, ni (même) le caractère solitaire; elle fut au contraire très-sociale, très-active; elle alluma un foyer de développement intellectuel; elle servit d'instrument à la fermentation et à la propagation des idées. Les monastères du midi de la Gaule (en particulier) sont (au sixième siècle) les écoles philosophiques du christianisme; c'est là qu'on médite, qu'on dispute, qu'on enseigne; c'est de là que partent les idées nouvelles, les hardiesses de l'esprit, etc..... » — « Ce fut, dit ailleurs d'une manière encore plus frappante le même écrivain, ce fut en s'alliant avec la religion chrétienne que la philosophie et les lettres se sauvèrent de la ruine qui les menaçait...... On peut le dire sans exagération : l'esprit humain, proscrit, battu de la tourmente, se *réfugia dans l'asile des églises et des monastères;*

(1) *Cours d'Hist. mod.*, t. 1, p. 154.

il embrassa en suppliant les autels pour vivre sous leur abri et à leur service » (1). — Et encore, sous le rapport de l'utilité matérielle dont furent les couvens : « S[t] Benoit fit dans l'institut monastique une grande révolution : il y introduisit surtout le travail manuel, l'agriculture. *Les moines bénédictins ont été les défricheurs de l'Europe;* ils l'ont défrichée en grand, en associant l'agriculture et la prédication. Une colonie, un essaim de moines, peu nombreux d'abord, se transportaient dans des lieux incultes ou à peu près, souvent au milieu d'une population encore païenne, en Germanie, en Bretagne; et là, missionnaires et laboureurs à la fois, ils accomplissaient leur double tâche, souvent avec autant de péril que de fatigue (2).

Voilà certainement des témoignages bien honorables, et qui proviennent, comme on le voit, de témoins tout à la fois fort éclairés et fort impartiaux. Un auteur allemand qui nous tombe sous la main dans ce moment même, dit en peu de mots quelque chose de tout semblable sous un autre rapport : « Depuis que Benoit de Nursie eut fondé » au mont Cassin le premier couvent (de son ordre) » en Occident, les moines ont été les principaux » conservateurs *des sciences* » (Vehse). Et en effet il faudrait ignorer complètement l'histoire pour essayer de combattre des assertions de ce genre.

Si maintenant nous en venons plus directement à considérer l'influence des couvens sur l'œuvre des missions, nous reconnaîtrons encore mieux la

(1) *Cours d'Hist. mod.*, t. 1, p. 172 et 173. (2) *Ib.* t. 2, p. 72.

vérité de tout ce qui vient d'être dit : nous nous bornerons aux réflexions suivantes.

Les couvens ont été un lieu d'asile, dans lequel s'est souvent réfugié l'esprit même des missions, lorsque au milieu du tumulte des événemens extérieurs toute disposition semblable et même toute possibilité d'y songer semblait avoir disparu dans le sein de l'église. Sans doute il s'en faut bien qu'on puisse dire la même chose de tous les couvens de cette époque; car, au contraire, plusieurs furent de bonne heure en proie à de puériles rêveries, et à des recherches obscures et mystiques; ce fut surtout le cas en Orient, où il se joignit souvent à la paresse une sorte de misanthropie qui repoussait les païens bien loin de les attirer. Mais lorsque, après Constantin, l'église se vit préoccupée tout à la fois du souci de conserver d'immenses richesses et d'une lutte passionnée contre l'arianisme, elle oublia de plus en plus sa sainte vocation d'évangéliste envers le reste du genre humain. Puis vinrent les Barbares : et la désolation qui les accompagnait partout acheva de replier l'église entièrement sur elle-même. C'est alors que le généreux esprit missionnaire, si essentiellement attaché au christianisme alla se réfugier, soit dans la Grande-Bretagne, soit dans les Gaules, soit dans la Germanie, au fond de quelques cellules isolées, dont les habitans se souvinrent qu'ils étaient appelés à annoncer les vertus de Dieu parmi la race des hommes, en invitant ceux-ci à la repentance et à la foi. C'est ainsi que les germes d'une œuvre missionnaire furent portés chez les Barbares par la piété

de quelques solitaires, pour y entretenir l'œuvre de l'évangile jusqu'au moment où les chefs de l'église jugeraient convenable à leur intérêt et à leur politique de recommencer à s'occuper de ce travail.

Les couvens furent encore, pour l'ordinaire, les premiers points de contact du christianisme avec les peuplades païennes au milieu desquelles ils se formèrent. Sans doute la propagation du christianisme parmi les idolâtres ne fut probablement le but de presque aucun des fondateurs de ces asiles: ils cherchaient à vivre, pour leur compte, dans la piété, loin du monde et de sa corruption, en recherchant peut-être quelquefois une sainteté illusoire dans des renoncemens de leur propre invention. Mais, sans traiter ici la question des motifs, des illusions, ou de la vérité qui pouvaient se trouver dans tout cela quant aux moines eux-mêmes, nous parlons des faits et des résultats; et instruits par l'histoire, nous rappelons que ces institutions devinrent, surtout en Occident, les premiers fondemens de l'établissement du christianisme dans une foule de pays. La chose se conçoit d'ailleurs aisément. Autour d'un couvent venaient s'établir quelques colons romains, isolés, repoussés de leur patrie peut-être, dans les premiers siècles par la persécution des empereurs païens, plus tard par les Barbares; ou aussi attirés dans la solitude par un penchant particulier à la retraite. Cependant des colons de ce genre, non plus que le couvent lui-même, ne pouvaient rompre, dans toute la rigueur du mot, tout commerce quelconque avec les païens qui les entouraient; les besoins de la vie et même ce pen-

chant irrésistible vers la société humaine qui existe en tout cœur d'homme, les ramenaient sans cesse, et plus ou moins souvent, à leurs semblables. Quelquefois il leur fallait du secours pour le plus gros du travail d'un défrichement; quelquefois une troupe de Barbares en passage leur amenait des hôtes à loger; ou bien quelque malade ou quelque nécessiteux venait chercher auprès d'eux conseil, secours ou guérison. Plus d'une fois on vit le besoin seul d'une édification profonde et suivie amener aux cénobites un renfort nouveau, et même des jeunes gens nés dans le paganisme, attirés par le genre de vie des moines, se joindre à eux pour partager leur existence. C'est ainsi et en mille autres manières, que s'établissaient toujours, entre un couvent et ses alentours païens, des rapports de tous genres; au point que le nombre des nouveau-venus s'accroissait toujours beaucoup au-delà du désir des fondateurs, et que, pour maintenir l'ordre, le couvent primitif était obligé d'envoyer de temps en temps un essaim, une petite colonie qui recommençait le même travail sur d'autres points du pays. Voilà comment il se forma quelquefois dans une contrée de nombreuses associations qui couvrirent peu à peu les environs d'églises et de hameaux.

Les couvens formaient encore, par la discipline sévère qui régnait en général dans leur intérieur, un contraste frappant et salutaire avec le débordement de mœurs des Barbares qui les entouraient. Nous avons déjà convenu plus d'une fois qu'on peut à peine justifier par l'évangile le rigorisme arbitraire qui caractérisa de bonne heure plusieurs

de ces institutions ; mais le contraste dont nous parlons n'en était que d'autant plus frappant; et qui sait si, dans ce cas comme dans tant d'autres, un extrême ne fut pas souvent un mal nécessaire pour combattre son opposé ? Il est intéressant de considérer à ce sujet un phénomène qui a lieu de nos jours, et qui a lieu, chose singulière! exclusivement dans l'église protestante : nous voulons parler des sociétés de tempérance. Elles reçoivent, et nous pensons que c'est avec raison, une approbation presque générale; et cependant leur but, ou plutôt leur moyen, consiste aussi dans une résolution outrée : car le principe fondamental et vital de la plupart de ces associations est un renoncement volontaire et absolu au vin, c'est-à-dire à une nourriture ou à une jouissance qui n'est nullement interdite en elle-même, et qui a même dans l'Écriture, pour certain cas, une recommandation. Les moines n'ont fait, à ce qu'il nous semble, qu'étendre l'application de ce principe. Ils l'ont exagéré sans doute; mais l'histoire reviendra toujours pour attester que sous l'abus il y avait un fond respectable, et que ce fond agissait sur les hommes, d'une manière à la fois puissante et salutaire. On sait, par exemple, comment, dans la ville éclairée d'Alexandrie, l'arrivée de S[t] Antoine, ce célèbre fondateur des ordres monastiques de l'Égypte, mit en mouvement toutes les classes d'habitans, et frappa les païens d'une admiration générale ; l'histoire assure que pendant un seul jour de son passage en cette ville, il se joignit à l'église chrétienne plus de païens que précédemment pendant une année entière.

Et une connaissance, même superficielle, des règles qui dirigeaient les habitans de la plupart des couvens, nous aidera à comprendre cette impression que produisait sur l'esprit des païens la vue d'un moine fidèle à sa profession : il nous a semblé que le sujet exigeait quelques développemens de ce genre. On verra, par la faible esquisse que nous en donnons ici, qu'au fond toutes ces règles ne contenaient que l'idéal de la vie chrétienne, seulement modifié, et quelquefois défiguré par des exagérations; mais nous oserons recommander de nouveau, au lecteur que ces exagérations choqueraient, de rechercher si la société dans laquelle il vit, l'église à laquelle il appartient, ou les principes par lesquels il se conduit ne pèchent pas par l'extrême opposé.

Nous choisirons pour exemple des règles monastiques, entre plusieurs autres, celle de Colomban; non le Columba dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, mais Colomban que nous trouverons plus loin dans l'histoire des missions chez les Allemans.

Selon cette règle (1) : « l'obéissance est la première vertu d'un moine. A la première parole de leur supérieur tous doivent fléchir sans le moindre retard; celui qui n'obéit pas sur-le-champ a déjà désobéi; celui qui contredit est un séducteur. Si le moine veut s'appeler un véritable imitateur de Christ, il ne doit refuser aucun service, quelque dur et quelque difficile qu'il soit (2).

(1) *Holstenii, Codex regularum*, t. 1, p. 169.

(2) Voyez à ce sujet des extraits curieux de la règle de St Benoît dans

» Un moine doit garder sévèrement le silence, et ne parler que dans le cas de nécessité ou d'utilité. On ne doit entendre sortir de sa bouche aucune parole méchante, injuste, impie, vaine, offensante, fausse ou impure. Le moine doit se contenter d'une nourriture pauvre et frugale, de légumes, de céréales : un peu de farine dans de l'eau et de pain dur lui suffiront, quoiqu'il ne doive pourtant pas dépasser certaines bornes dans son abstinence, qui pourrait sans cela le rendre incapable de travailler, et qui serait alors un péché.

» Un moine pour qui le monde est crucifié et qui est crucifié au monde, foule aux pieds toute espèce de convoitise. Pour lui il y a péché non-seulement à posséder, mais à désirer plus qu'il ne lui est nécessaire. Pour un imitateur des prophètes et des apôtres, pour un disciple de Christ, la convoitise seule est une lèpre, et l'hésitation un péché criant. La pauvreté et le mépris des biens temporels est le premier degré vers la perfection; le dernier échelon est un amour persévérant pour Dieu et pour les choses célestes.

» La chasteté du moine a son siége dans ses pensées mêmes; sans cela Celui auquel il s'est consacré pourrait lire dans son ame et sur ses traits ce que Pierre dit des impurs : « Ils ont les yeux pleins d'adultère. » A quoi servirait d'ailleurs un corps contraint à la chasteté quand l'ame serait impure.

» L'humilité du cœur est le vrai repos pour un

le *Cours d'Hist. mod.*, t. 2, p. 75; et entre autres l'extrait du ch. 68 de cette règle, intitulé : *Si quelque chose d'impossible, etc.*

esprit qui a été long-temps balloté par ses péchés. Que le moine vive dans son couvent, sous la discipline de son père (l'abbé, *abba*), en paix avec ses frères. Qu'avec l'un il apprenne l'humilité, avec d'autres la patience, la douceur, le silence, etc.»....

Voilà quelques-unes des règles de Colomban. On en trouve d'autres encore, qui établissent d'une manière touchante les préceptes de l'hospitalité, qui devait ouvrir les portes du couvent à quiconque y chercherait un asile; de la bienfaisance, qui donne volontiers aux pauvres tout ce qu'elle possède; de l'affabilité envers les étrangers, qui n'a point honte de laver les pieds du voyageur fatigué, etc., etc.

Il est vrai que ces directions, au fond si chrétiennes, étaient accompagnées de réglemens disciplinaires d'une sévérité souvent révoltante. Une des règles qu'on vient d'indiquer, portait : « Si *quelque » chose d'impossible est ordonné à un frère*,..... et » si le prieur persiste,.... que le disciple sache qu'il » en doit être ainsi; et que, se confiant en l'aide » de Dieu, il obéisse. » Mais des taches de ce genre restaient inconnues aux païens; ou, ce qu'ils pouvaient en apercevoir formait encore à leurs yeux un contraste vénérable avec le déchaînement de toutes les passions qu'ils voyaient autour d'eux.

Nous ne devons pas oublier une autre circonstance qui ajoutait encore à l'ascendant extraordinaire que les moines exerçaient sur les esprits, dans les siècles du moins dont nous parlons ici; c'est la réputation qu'avaient ces hommes de posséder des dons surnaturels, et en particulier celui des guérisons. On se rappelle d'avoir rencontré des

cas de ce genre dans la vie du pieux Sévérin, par exemple, et dans un grand nombre d'autres occasions.

Mais on comprendra mieux cet ascendant qu'exerçaient les solitaires sur les masses, par un de ces faits qui parlent plus vivement que tous les raisonnemens, parce qu'ils peignent en quelque sorte aux yeux la chose même dont on s'occupe. On a déjà vu dans le chapitre des Gaules (p. 110 et 112) les histoires de Wulfilaïch et de S[t] Seine : c'est quelque chose de tout semblable que nous avons encore maintenant en vue.

Un certain Erroul, né en 547, avait long-temps vécu à la cour de Clotaire, roi des Francs, jusqu'à ce que fatigué des vanités de ce genre de vie il obtint du roi la permission de se retirer, comme il le désirait depuis long-temps, dans un monastère du diocèse de Bayeux. Là il gagna par sa piété et sa conduite l'estime et l'amour de tout le couvent, dont il fut bientôt abbé. Mais s'apercevant que cette estime générale menaçait de lui inspirer de l'orgueil il se retira, avec trois amis seulement, dans la partie la plus reculée de la forêt d'Ouche (près de Bernay, département de l'Eure), qui n'était habitée que par des brigands et des bêtes féroces. Ils s'établirent là à la source d'un torrent; ils s'y bâtirent de petites huttes avec quelques branches d'arbres et un peu de terre glaise, et ils s'enfermèrent d'une haie. Bientôt arriva l'un des brigands du voisinage qui, saisi de respect à leur vue, leur dit : « Vous n'avez pas choisi ici un en-
» droit convenable; les habitans de cette forêt ne

» vivent que de proie, et ne souffrent pas au mi-» lieu d'eux des gens qui vivent du travail de leurs » mains : vous ne pouvez être ici en sûreté. D'ail-» leurs que voulez-vous faire dans cette contrée sau-» vage et stérile? » — Le pieux Erroul lui répondit : « Sache, mon frère, que le Seigneur est avec nous; et comme nous sommes sous sa protection nous ne craignons pas les menaces des hommes. D'ailleurs quel brigand voudrait nous tuer quand nous ne faisons de mal à personne, et que nous désirons seulement mener dans la retraite une vie pieuse ? Or cette richesse que nous avons, tu peux l'avoir aussi, mon frère, si tu abandonnes ton malheureux métier, et si tu veux servir le vrai Dieu; car, il l'a dit : « Cessez de faire le mal et faites le » bien : les yeux du Seigneur sont sur les justes, » et ses oreilles entendent leur cri; mais la face » du Seigneur est contre ceux qui commettent l'i-» niquité, pour détruire leur mémoire de dessus » la terre. »

Le brigand s'en retourna tout pensif, pénétré des paroles et du ton de cet homme vénérable; mais dès le lendemain matin il reparut, apportant à l'abbé trois pains et quelques rayons de miel, à peu près tout ce qu'il possédait alors ; puis il consentit à rester avec lui, à cultiver le terrain, et à se nourrir ainsi du travail de ses mains. Bientôt un grand nombre d'autres brigands de la même forêt cédèrent aux exhortations d'Erroul pour s'établir dans son voisinage, et pour apprendre de lui la religion chrétienne et le travail des mains; et ainsi naquit peu à peu à Ouche, en Normandie, le couvent

florissant qui y subsiste encore de nos jours, et qui donna successivement naissance à quinze autres monastères qui, comme autant de colonies, cultivèrent peu à peu toute la contrée et en firent une portion de l'église de Christ (1).

Outre cette influence indirecte des couvens sur la propagation de l'évangile, ces établissemens devinrent encore très-souvent de véritables stations de missions, dont sortirent pendant plusieurs siècles des essaims d'évangélistes, qui allèrent instruire des peuplades ignorantes dans la connaissance du vrai Dieu. La chose eut lieu surtout à l'époque de l'invasion des Barbares, il est vrai; mais elle se continua encore long-temps après. Constamment notre histoire va nous faire entrer, au milieu des solitudes et des ruines de l'Occident, dans tel pauvre couvent obscur, où nous trouverons tel serviteur de Christ des plus distingués qui, à la tête de quelques collaborateurs zélés et pieux, s'appliquera à répandre la foi dans toutes les contrées environnantes, et enverra souvent jusqu'à de grandes distances des corps entiers d'évangélistes. Qui ne se rappelle dans le midi des Gaules l'antique couvent de Lérins (c. 19, p. 66)? Et qui oubliera, après les avoir connus, ceux de Luxeuil et de Corvey, auxquels les riverains du Rhône, de la Loire et du Rhin doivent une si grande partie des bénédictions que l'évangile a répandues parmi eux! La même œuvre jaillit des admirables couvens de Hy et de Bangor, en Écosse et en Irlande, pour s'étendre

(1) *Mabillon, Acta Sanctor.*, t. 1, p. 354.

de là non-seulement chez les nombreux païens de ces contrées, mais jusque chez les peuplades grossières des Allemans, des Boïares, des Thuringiens et des Frisons, où de courageux missionnaires, sortis de ces asiles, allèrent semer les premiers germes du christianisme. Ils couvrirent d'églises la moitié de l'Allemagne et de la Suisse; et les couvens de St Gall, de Hirschau et de Foulde devinrent des points lumineux pour une multitude de contrées qui maintenant possèdent depuis des siècles la Parole de vie.

Quelque mélangées d'erreurs que fût donc, dès les premiers siècles, la foi des missionnaires dont il s'agit et des institutions dont ils sortirent, et lors même que nous ne considérerions leur œuvre que comme un crépuscule au milieu des profondes ténèbres du temps, nous devons savoir apprécier ce crépuscule, soit à cause de la lumière dont il était le précurseur, soit à cause de celle qu'il renfermait déjà au moment même; lumière que nous admirerons d'autant plus que nous la comparerons à la nuit noire au milieu de laquelle elle s'avançait, et à l'horreur de l'idolâtrie et de la barbarie qui couvrait les peuples tout autour d'elle.

En sorte qu'après tout il reste vrai que c'est à ces établissemens que l'Europe doit d'avoir sauvé du naufrage général et la civilisation, et les lettres, et les saintes Écritures qui nous ont transmis la révélation de Dieu; et que c'est là que pendant long-temps tout vint se rattacher. — En effet tous les genres de bien se lient l'un à l'autre. Quand les indigens, si nombreux depuis l'invasion des Bar-

bares, se trouvaient en foule à la porte d'un couvent, pour y recevoir le morceau de pain que leur réservait la bienveillance chrétienne, et qu'à certains jours la table pauvre et frugale, mais charitable, de ce couvent se garnissait de centaines de mendians, auxquels la règle du monastère ordonnait de fournir le vêtement et la nourriture, la force même des circonstances exigeait un développement croissant dans l'agriculture, et par une conséquence nécessaire l'admission de moines instruits dans les professions de première nécessité. Par là les habitans des environs, qui jusqu'alors avaient erré à la fois dans la misère et dans l'oisiveté sur des landes incultes, apprenaient insensiblement à cultiver la terre : et ils s'établissaient près du couvent, qui leur donnait les directions nécessaires, qui les instruisait dans quelque métier, et les reçevait en qualité de frères lais dans son association. C'était là la marche habituelle des choses. Le savant prince abbé Gerbert, entre autres, a montré dans son *Histoire de la forêt Noire* (1) avec quelle puissance l'ordre des Bénédictins a travaillé, chez les Germains en général, à la culture du pays et à la propagation des connaissances de tout genre, en même temps qu'à l'établissement de l'église de Christ. Ceux des moines qui, par des raisons quelconques, ne s'occupaient pas d'agriculture, travaillaient dans leurs cellules à copier les saintes Écritures ou d'autres ouvrages importans de la littérature romaine et grecque, propageaient ainsi de

(1) *Histor. Nigræ Sylvæ*, p. 6.

ont tous les genres de lumière parmi les hommes, acquéraient par là des droits incontestables à la connaissance de la postérité : leur assiduité au avail, l'exactitude qu'ils y apportaient ne sont s ordinaires de nos jours ; et c'est par ces moyens nibles et pleins de dévouement personnel que s solitaires répandirent pendant tout le moyen-e des milliers d'exemplaires de la Bible. Les couns de femmes même occupaient à ce précieux avail un grand nombre de mains ; et sans doute ous ne possèderions pas la plupart de nos manus-its des saintes Écritures, ni une foule d'anciens lassiques, si des mains assidues n'eussent travaillé ns cesse dans le silence des cloîtres à en multi-lier les exemplaires.

Toutes ces observations acquerront une force eaucoup plus grande encore si nous avons soin e nous souvenir que les couvens en général, t surtout ceux des huit ou dix premiers siècles, urent très-loin d'être toujours entachés de toutes s superstitions que Rome introduisit plus tard ans l'église ; et qu'au contraire on vit souvent sor-ir de ces asiles, et surtout de ceux d'Irlande et 'Écosse, des hommes fermes et éclairés, profes-ant le principe que c'est dans l'Écriture sainte que ous devons puiser toute notre foi.

Nous voudrions terminer cette suite de consi-dérations en faveur des couvens d'une certaine na-ture, par une réflexion à laquelle on n'a peut-être pas toujours accordé tout le poids qu'elle méritait; nous voulons parler de l'influence que le seul site

de ces établissemens devait exercer sur le cœur et sur toutes les impressions de ceux qui les habitaient. Sans doute nous ne pouvons nous attendre à ce que cette considération soit à la portée de tout le monde : il y a des hommes usés par la civilisation, dont les goûts ont été presque entièrement dénaturés : il y en a qui, par leur constitution même sont peu sensibles aux influences dont nous voulons parler. Mais il semble pourtant qu'il y a eu en tout temps, pour la masse des hommes, dans les beautés et les grandeurs de la nature une puissance cachée qui n'a jamais perdu tous ses droits, une voix mystérieuse qui a fait vibrer au fond de leur ame des fibres, que les affaires humaines laissent endormies, mais qui se réveillent avec force devant les grandes œuvres de Dieu. Seulement il faut, pour comprendre ce que nous voulons dire ici, qu'on sorte, au moins par la pensée, des scènes ordinaires de la vie, telle que les hommes l'ont faite, et qu'on se replace dans la position qu'il s'agit de juger : car on ne comprend une sensation qu'en l'éprouvant. Il nous faut aller avec un Cyrille nous établir dans quelque monastère des bords de la mer Noire, ou avec un Columba dans l'îlot qui porte son nom, et recueillir là les impressions solennelles de ces hommes de Dieu; voir s'étendre devant nous ces longs flots d'une nappe d'eau qui n'a point d'horizon; entendre le profond silence de la solitude, ou le bruit monotone des vagues du rivage; nous représenter, si nous le pouvons, une nuit solitaire dans un cloître isolé battu par la tempête; ou bien il nous faut aller avec le fondateur de

la Chartreuse de Grenoble, sur les pas de S[t] Bruno, avançant, avançant de montagne en montagne, jusqu'au fond d'une gorge lointaine, et là tout seuls savourer la paix inexprimable d'une position pareille; ou encore, passant à des scènes plus gracieuses, gravir avec quelque autre solitaire sur une cime élevée, près des beaux lieux où je trace ces mots, nous établir devant une longue ligne de blanches Alpes, ayant sous les pieds deux riantes vallées et un lac d'azur : là il faut sentir ses genoux fléchir d'admiration à la vue de ce ravissant spectacle, et éprouver l'accomplissement de cette parole : « Il n'y a point en ces lieux de langage, et cependant leur voix est ouïe! » — Placez encore au milieu de ces scènes émouvantes les mœurs solennelles du monastère : écoutez, au milieu de tant d'émotions, peut-être pendant le silence de la nuit, la cloche de la prière; songez à tous les amis et à toutes les vanités que vous avez laissées pour jamais derrière vous, là-bas dans le monde, qui n'est plus pour vous qu'un rêve, et vous aurez quelque idée de tout ce qui pouvait se passer de grand et de vraiment divin dans l'ame d'un solitaire.

Nous n'insisterons pas davantage sur ces considérations, parce que la vérité doit se justifier par elle-même; mais nous restons convaincus qu'à cet égard la position encore des monastères au milieu de ce monde était des plus propres à exercer sur l'ame de leurs habitans une influence éminemment salutaire, et que, sous bien des rapports, l'oreille des solitaires était plus près du ciel.

Cependant ce n'est point aveuglément que nous

jugeons ces institutions ; un grand nombre de causes diverses devaient agir, et agirent en effet sur elles, pour les corrompre et les dénaturer ; et il est bien probable que toutes les imperfections inhérentes à ce genre d'établissement se fussent développées d'une manière encore plus nuisible qu'elles ne l'ont fait, si Dieu n'eût suscité d'assez bonne heure un homme qui arrêta cette marche descendante, au moyen de quelques principes rigoureux qui devinrent communs à la plupart de ces institutions, et en leur donnant une loi sévère, fortement organisée. Quelques mots sur ce sujet termineront la suite de nos réflexions sur l'importante question qui nous occupe.

L'homme que la Providence choisit pour cette œuvre, et qui réunit effectivement la presque totalité des couvens d'Occident sous une règle commune, fut *St Benoit*, qui naquit en 480 dans la province italienne de Nursie. Ses parens, d'une fortune aisée, l'envoyèrent de bonne heure à Rome pour son éducation ; mais le jeune homme ardent, remarquant avec douleur l'affreuse dépravation de mœurs qui régnait alors chez les Romains, et tremblant pour son propre cœur, se hâta de s'éloigner du monde pour aller passer ses jours dans quelque profonde retraite, au milieu des exercices d'une piété austère et soutenue. Le jeune ermite à peine âgé de quinze ans, choisit sa solitude près d'un lac qui servit ensuite à la désigner *(Subjaco)*. Là il trouva un nommé Romanus, qui s'était bâti en ces lieux une petite cabane pour lui-même, et qui descendit tous les jours au jeune homme, par le

moyen d'une longue corde, le morceau de pain qui devait le nourrir dans son antre, comme un Daniel dans la fosse aux lions.

Bientôt le bruit de ce genre de piété si extraordinaire se répandit dans toute la contrée; et de toutes parts les gens de la campagne venaient vers l'étonnant jeune homme, pour lui apporter de la nourriture ou pour lui témoigner leur vénération. Les moines d'un couvent voisin lui firent offrir la charge d'abbé au milieu d'eux : et quoiqu'il leur dît qu'ils ne pourraient supporter sa sévérité ni lui leur relâchement, ils insistèrent; mais en effet, au bout de quelque temps ils furent si mécontens de son austérité qu'ils finirent par en vouloir à sa vie, et qu'il les quitta pour rentrer dans sa solitude.

Il ne se passa pas long-temps avant que la réputation de sa sainteté lui amenât une foule d'hommes fatigués des malheurs du temps et du bouleversement général de la société, qui désiraient trouver dans les relations calmes de l'ame avec Dieu et avec les biens invisibles le bonheur que ce monde n'avait pu leur donner; ils vinrent passer leurs jours dans la solitude sous la direction du solitaire. L'affluence devint telle que Benoit se vit bientôt en état de former douze couvens, chacun habité par douze moines, toujours placés sous la direction d'un chef spécial : on vit même des Goths se ranger sous cette discipline, et dévouer à la culture de la terre les terribles forces dont ils avaient fait jusqu'alors un usage si différent.

Mais la jalousie d'un prêtre du voisinage força

Benoit à quitter la contrée. Suivi d'un petit nombre de disciples, il se rendit alors dans les ruines d'un vieux château situé sur une haute montagne, où il posa les fondemens du célèbre couvent connu plus tard sous le nom de Mont-Cassin, qui devint le berceau des nombreux monastères de l'ordre des *Bénédictins*, qui se répandirent dès-lors en Occident : on voit que leur nom vient de leur fondateur (Benedictus). Le paganisme s'était maintenu dans cette contrée-là, comme dans bien d'autres, jusqu'à ce moment ; et St Benoit trouva encore, sur la montagne qu'il avait choisie pour son séjour, un bocage et un temple consacrés à Apollon, où les paysans venaient faire leurs sacrifices. Le solitaire les eut bientôt portés à renoncer à l'idolâtrie et à renverser leur temple. Dès ce moment sa réputation se répandit de plus en plus au loin, et amena auprès de lui des milliers d'hommes qui venaient travailler, de concert avec lui, à la propagation de l'évangile de Christ. Ces circonstances l'engagèrent à esquisser une règle définitive pour les nombreuses confédérations qui se formaient ; et ce fut cette règle-là qui, sous la protection de l'évêque de Rome, et plus tard surtout par les puissans efforts de Grégoire le Grand, devint la loi presque universelle des couvens d'Occident. La destruction du paganisme, qui menaçait de reparaître dans l'empire même avec les Barbares, la défense de l'église, la propagation du christianisme parmi les peuples qui envahissaient le territoire romain, l'éducation des enfans et de la jeunesse, la culture des terres, alors presque entièrement négligée, tels furent les

grands objets que Benoit, ou plutôt le Seigneur, à l'insu même de cet instrument, se proposa dans le code qui porte son nom. Cet homme éminent mourut en 543; mais les nombreux disciples qu'il avait formés continuèrent son œuvre avec un succès éclatant.

Du reste Benoit avait compris que la sévérité ascétique de plusieurs règles de l'Orient ne pouvait s'adapter ni aux races sauvages ni au rude climat de l'Occident; il professa hautement la nécessité du travail des mains à côté d'un culte réglé et des travaux de l'esprit; il fut même tellement ennemi de l'oisiveté qu'il lia ses moines, comme des enfans sous tutelle, à un travail qui leur était prescrit heure par heure, et qui ne laissait pas un instant à la paresse.

Pour récapituler maintenant tout ce que nous avons dit sur ce sujet, il nous paraît évident que des institutions du genre de celles qu'on vient de décrire durent produire pendant tout le cours du moyen-âge un effet éminemment salutaire. La force des choses contraint sans doute l'observateur impartial à convenir de tout ce qui se mêla de superstition, d'ignorance, puis plus tard de relâchement et de décadence à cette œuvre; mais on ne doit pas s'étonner si nous insistons moins sur ce point de vue : c'est l'histoire du bien et non celle du mal que nous nous sommes proposé de publier; et d'ailleurs on a assez pesé sur le mauvais côté des établissemens dont il s'agit pour que nous ayons cru bon et juste d'en relever aussi le côté louable et avantageux.

Il resterait, en finissant sur ce sujet, à poser une question bien intéressante :

Les établissemens protestans destinés à former des jeunes gens au saint ministère auraient-ils quelque chose à prendre en tout ceci? et pourraient-ils trouver, dans les institutions dont nous venons de traiter, quelque chose à imiter ?—Nous le pensons, et nous le dirons librement, quoique en bien peu de mots.

Il nous paraît que la généralité des institutions protestantes de ce genre ne tend presque exclusivement qu'à cultiver l'entendement, et qu'elles songent à peine à former la pratique; tandis que les monastères que nous avons décrits, sans négliger l'étude, donnaient sur la pratique des leçons nombreuses, ou plutôt des exercices continus et de la plus haute importance :

On apprenait aux jeunes gens, ou plutôt on les formait, à vivre dans la continuelle pensée de la présence de Dieu ;

On donnait à leur ame une forte trempe, en les exerçant à dompter leurs sens sous tous les rapports;

On leur apprenait en particulier à jeûner, et à suivre en cela une pratique honorée de l'exemple presque continu de Jésus, des apôtres et de toute la primitive église ;

En les tenant dans une discipline sérieuse, on leur apprenait à obéir, et à respecter des supérieurs ;

On les formait à l'amour de la pauvreté, et à renoncer sincèrement aux richesses et à l'éclat du monde ;

On leur apprenait à visiter le pauvre, l'orphelin, le malade : c'était une partie essentielle de leurs *études* ;

Enfin leur éducation entière, de tous les jours et de toutes les heures, de la nuit comme du jour, était solennelle et sacerdotale.

Rappelez-vous les effets produits : voyez l'ascendant que de pareils hommes ont exercé sur la masse des autres hommes, même éclairés ; et jugez.

---

admirateurs passionnés en ont fait un saint et un modèle de toutes les perfections, tandis que d'autres, qui ne peuvent lui pardonner d'avoir été le fondateur de la hiérarchie romaine, en font un habile hypocrite, et lui refusent toute intention droite et chrétienne. Il nous paraît que l'histoire repousse également ces deux jugemens extrêmes.

Doué d'une piété vraie et profonde et d'une humilité sincère, qu'on voit paraître dans tous les traits de sa vie, Grégoire avait en même temps de la dignité, de la force dans le caractère, et une pénétration d'esprit qui lui fit concevoir clairement l'état et les besoins de son époque, et qui fit de lui un des instrumens les plus bénis de la Providence pour relever l'église d'Occident des ruines où elle était comme ensevelie. Lors même qu'il partagea avec tous ses contemporains beaucoup de superstitions (et où trouverons-nous dans l'histoire de ces jours malheureux un seul écrivain qui en ait été exempt?), lors même que ses Commentaires allégoriques sur le livre de Job, et ses Dialogues sur les légendes de quelques saints d'Italie ne montrent en lui ni un interprète éclairé des Écritures ni un historien d'une critique sévère, Grégoire reste après tout, comme individu, comme chrétien, et même comme chef de l'église d'Occident, l'un des hommes les plus distingués de son temps, à qui on ne peut comparer qu'un bien petit nombre de ses successeurs (1).

(1) Nous avons pour sa vie l'*Histoire ecclésiastique* de *Grégoire de Tours*; — surtout celle de *Bède*; — une *Vita sancti Gregorii M.* (Mabillon, sec. I), attribuée à un certain Paulus; — mais plus que tout

Grégoire naquit à Rome vers l'an 540. Son père Gordien, sénateur distingué, s'était retiré du monde peu après la naissance de son fils, et était devenu cardinal-diacre dans les états romains. Le jeune Grégoire, élevé dans les écoles de Rome, fit des progrès considérables dans les sciences; et l'étude du droit civil et canonique à laquelle il se voua avec zèle, lui ouvrit de bonne heure la carrière brillante de gouverneur impérial de Rome, à laquelle l'appela l'empereur Justin.

Mais son ame cherchait une gloire et des biens supérieurs. Après avoir fondé à Rome un couvent à ses frais, il se retira lui-même dans cet asile (en 575), pour y apprendre à connaître et à gouverner son propre cœur avant de se dissiper dans un travail tout consacré à autrui. Cependant il éprouva de bonne heure aussi le besoin de se vouer à la vocation de messager de Christ : des jeunes gens Anglo-Saxons, mis en vente comme esclaves dans un marché de Rome, excitèrent particulièrement chez lui ce besoin de la charité chrétienne, et il se sentit pressé de s'occuper sans délai à porter lui-même au peuple idolâtre qui venait d'envahir la Grande-Bretagne, l'heureuse nouvelle de la rédemption. Déjà il était en chemin du côté des Gaules, avec quelques moines pieux qui partageaient son projet, lorsque l'amour qu'avaient conçu pour lui un grand nombre de Romains, et la pensée des dangers de son entreprise, excitèrent dans cette

cela, les *Lettres de Grégoire* lui-même (dans ses *Opp.*, t. 2) qui nous fournissent les données les plus authentiques sur sa vie et sur l'époque où il vécut.

ville une sorte de tumulte; et le peuple demanda avec instances au pape Pélage qu'il rappelât cet homme pieux pour le conserver à l'église de Rome. On envoya effectivement sur ses traces des messagers qui le ramenèrent; et l'évêque de Rome, après s'être convaincu des talens de Grégoire, aussi bien que de sa piété, le chargea de l'honorable commission de se rendre à la cour impériale de Constantinople comme légat du pape, pour y demander des secours contre les Lombards qui depuis quelque temps menaçaient l'Italie. Grégoire passa plusieurs années dans cette capitale brillante de l'Orient sans obtenir ce qu'il désirait; mais son séjour lui procura du moins la connaissance de quelques hommes distingués de son temps; il lui fournit aussi l'occasion d'apprendre à mieux connaître les hommes, et le loisir de composer ses *Commentaires sur Job*, dans lesquels, au milieu d'un système d'interprétation absolument fautif, on trouve cependant plus d'une perle précieuse sur les points qui concernent la morale chrétienne.

Les Lombards, branche des Suèves, contre lesquels Grégoire allait chercher protection, et dont nous aurons maintenant à nous occuper, se présentent dans l'histoire comme terminant cette longue succession de Barbares qui vinrent pendant deux siècles envahir l'Occident. Eux aussi étaient venus de la Scandinavie, comme presque tous les autres Germains. Arrivés sur le Bas-Danube, ils embrassèrent, sans que l'histoire nous l'apprenne en détail, une ombre de christianisme sous la forme arienne; probablement dans l'idée de s'assimiler

déjà jusqu'à un certain point à ces peuples d'Italie dont ils convoitaient le territoire. Avec tout cela, peuple et roi continuèrent de mener la vie barbare, et de ne se plaire qu'à la guerre et à la chasse. Déjà plus d'une fois ils avaient servi comme auxiliaires sous l'empereur d'Orient, dans les guerres qu'il faisait à d'autres détachemens de leur propre race; et cela même leur avait donné la pensée qu'ils avaient quelque droit à s'établir sur un territoire qu'ils avaient ainsi protégé.

Le royaume des Ostrogoths approchait de sa fin; et déjà l'empereur d'Orient avait repris pied en Italie: son exarque Narsès, qui s'était établi à Ravenne au nom de l'empereur, avait gouverné pendant quinze ans toute l'Italie d'une manière éclairée et ferme : mais des intrigues de cour détruisirent au bout de peu de temps presque tout son travail. L'impératrice Sophie, épouse de Justin II, qui ne l'aimait pas, et qui voulait le dégoûter du gouvernement, lui envoya un jour un rouet, comme pour lui témoigner son mépris sur sa condition d'eunuque, et le renvoyer parmi les femmes. Narsès déposa effectivement sa charge, mais en disant « qu'il filerait à cette femme un fil auquel l'empereur aurait long-temps à dévider ». Il tint parole : ce fut lui qui attira sur l'Italie les belliqueux Lombards, qui, sous le vaillant Albouin, s'emparèrent (en 568) de la Haute-Italie, où ils fondèrent un royaume qui porta leur nom et dont la résidence fut Pavie. Dès ce moment ils étendirent leurs excursions tout autour d'eux; et Rome

même fut souvent en danger de tomber entre leurs mains et de se voir livrée au pillage.

L'épouse d'Albouin était une princesse franque, Clodofinde, fille de Clotaire Ier de Paris; elle avait été élevée dans les principes de l'église catholique; et on a lieu de croire qu'elle s'employa à tourner le cœur de son époux du côté de cette communion. Elle y était vivement poussée par un homme pieux de cette époque, *Nicet*, évêque de Trèves, dont Grégoire de Tours raconte beaucoup de bien, et à qui sa piété avait attiré tour à tour l'estime et la persécution de trois rois successifs. Sigebert le rappela de l'exil où l'avait envoyé Clotaire II; et alors Nicet redoubla d'efforts pour venir au secours du christianisme, encore souvent opprimé parmi les Francs.

Et pour ce qui concerne les Lombards, nous avons une lettre de lui (de l'an 564 environ) dans laquelle il exhortait Clodofinde à faire tout son possible pour amener son époux et son peuple à l'église orthodoxe (1). On ne peut être surpris de trouver dans les représentations de cet homme pieux, au milieu de toutes ses bonnes intentions, la couleur de son temps, où les miracles tenaient lieu de toute autre preuve pour l'excellence d'une doctrine, et où l'on n'était surtout pas assez rigoureux à constater la vérité des choses de ce genre. Nous ne rentrerons pas dans cette question qui s'est déjà présentée souvent, et nous nous bornons de plus en plus à livrer des documens au jugement des

(1) *Duchesne*, *Hist. Franc.*, t. 1, p. 853.

ecteurs. « Que le roi, écrivait Nicet, envoie des » députés à l'église de S[t] Martin ; et ils verront de » leurs propres yeux comment les aveugles recou- » vrent la vue, les sourds l'ouïe, les muets la pa- » role, les lépreux et les malades la santé. Que » dirai-je des reliques des saints évêques, Hilaire » et S[t] Loup ? Ne se fait-il pas tous les jours par » elles de si grandes merveilles qu'il nous serait » impossible de les toutes raconter? Est-ce le cas » dans les églises des Ariens ? Nullement. Jamais » un démon n'a chassé un autre démon. Que n'as- » tu pas vu toi-même sur la tombe des évêques » S[t] Remi et S[t] Médard ? Tu as appris de ta grand'- » mère, la pieuse Clotilde, comment elle a amené » son mari à la vraie foi : imite son exemple. »

Il est probable que Clodofinde ne vécut plus long-temps ; car bientôt on trouve pour épouse du farouche Albouin une Rosemonde, fille d'un roi des Gépides, qu'Albouin lui-même avait tué. Comme cet homme barbare avait un jour, dans un accès d'ivresse, forcé Rosemonde à boire dans le crâne de son père, elle le fit assassiner par son écuyer en 574. Voilà le peuple qui s'était établi dans le voisinage des états romains. Nous revenons à Grégoire.

En 584 le pape Pélage le rappela à Rome pour l'employer à sa cour, bien contre le penchant et le vœu de Grégoire lui-même. « Je sentais, » écrivait ce dernier à un de ses amis, » le besoin pressant de travailler à mon propre salut, dont les affaires du monde me distrayaient depuis long-temps. Rentré dans mon couvent j'espérais y placer pour jamais,

entre le monde et moi, une barrière insurmontable; mais voilà que je suis de nouveau lancé sur la mer orageuse de cette vie! Et aussi long-temps que je me sens privé du commerce de mes frères, je ne puis trouver de consolation pour mon ame (1).

Il se retrouvait donc à Rome, tout à la fois abbé de son couvent, et chargé d'une multitude d'affaires; mais il mettait à profit tous les momens dont il pouvait disposer, pour annoncer la Parole de Dieu aux habitans de la ville. Plusieurs de ses sermons nous montrent à quel point il savait se servir des tribulations de l'époque pour tourner l'attention de ses auditeurs vers les biens impérissables du royaume de Dieu. « Ces saints,» dit-il dans un de ses discours, « ces saints sur le tombeau desquels nous nous rassemblons s'élevaient en esprit au-dessus de ce monde. Mais voyez! Ce monde se détruit sous vos yeux, et cependant vos cœurs s'y attachent encore! Partout la mort, partout le deuil, partout la destruction; de toutes parts nous sommes battus, de toutes parts abreuvés d'amertumes (par les irruptions des Lombards); et cependant nos convoitises terrestres nous aveuglent au point de nous faire aimer les amertumes du monde! Nous nous cramponnons à des objets qui s'écroulent; et comme nous ne pouvons empêcher l'écroulement du monde nous nous écroulons avec lui. Autrefois ce monde nous attirait par ses plaisirs; mais maintenant la chute de tous les objets terrestres nous montre clairement comment ils

(1) *Præfatio ad Job.*, c. 1.

n'étaient rien, même à l'époque où ils nous paraissaient si solides. Pensez-y donc bien afin de tourner vos cœurs à l'amour des choses éternelles (1)!

La sévérité de la discipline que Grégoire avait établie dans son couvent de Rome se montre par un exemple, certainement bien repoussant, mais qui prouve à quel point Grégoire s'était détaché, en vue de sa vocation, de toute recherche des biens de ce monde et l'exigeait de ceux qui se soumettaient à sa direction. L'un de ses moines avait su se procurer en secret, contre la règle positive du couvent, trois pièces d'or; puis il avait confessé ce péché sur son lit de mort. Grégoire l'apprit : il ne pouvait, conformément à un sage réglement de l'église, refuser à cet homme sur son lit de mort, au moins l'assistance d'un ecclésiastique; mais pour le punir, même en ce moment, de son infraction à la règle et de son avarice, il défendit que personne d'autre absolument le visitât; et le moine étant mort dans le sentiment d'une profonde douleur, Grégoire ne le fit pas moins ensevelir avec ses trois pièces d'or sous un monceau de fumier.

Sans doute c'était là une sévérité décidément opposée à l'esprit de pardon que respire l'évangile; mais ce n'en est pas moins un symptôme frappant de la force morale qu'on trouvait dans les caractères de ces temps. Si ces hommes allaient trop loin, ils le faisaient pour le Seigneur; et peut-être que les temps de désordre au milieu desquels ils vivaient exigeaient une rigueur proportionnée,

(1) *In Evangel.*, II. *Homel.*, 28.

comme un contrepoids salutaire. Plus une époque sort de son ornière, plus il faut y développer de fermeté envers soi-même et envers les autres.

Une terrible inondation du Tibre vint ravager en ces temps (590) plusieurs quartiers de Rome, et laissa à sa suite une épidémie qui enleva un grand nombre d'habitans, et parmi eux le pape Pélage II. Cette détresse ouvrit à la piété de Grégoire de nouveaux canaux : il parcourait la ville sans crainte au milieu des mourans pour consoler et pour exhorter; et il profita de cette occasion pour représenter au peuple les sévères jugemens de Dieu et pour l'exhorter à la repentance. « Nous aurions dû, mes frères, » dit-il dans un de ses discours, « craindre le fléau de Dieu avant qu'il arrivât; maintenant qu'il est là sachons au moins trembler sous lui. Que la douleur fraie dans nos cœurs l'accès à la conversion, et que le châtiment que nous éprouvons attendrisse notre dureté; car, pour parler avec un prophète, l'épée du Seigneur a pénétré jusqu'à l'ame! Voyez comment le glaive de la colère divine frappe des foules d'hommes avant qu'ils aient su prendre le temps de pleurer sur leurs péchés! Repentons-nous pendant que nous avons encore le temps de pleurer. Le Seigneur donne un nouveau courage au cœur contrit; car il a dit : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » Rappelez-vous comment les maux des Ninivites furent enlevés par la repentance, et comment, dans la mort même, le brigand converti trouva sur la croix la récompense de la vie. Encourageons-nous d'avance par la pensée que

nous avons déjà la prière que nous pensons présenter au Seigneur ! »

Au milieu de ces jours de détresse, le peuple fut appelé à repourvoir la place vacante d'un évêque de Rome ; et qui en était plus digne que Grégoire ? Mais à peine eut-il appris ce désir du troupeau qu'il se fit emporter hors de la ville pour s'aller cacher dans les forêts voisines. — On a, en général, quelque peine à croire à la sincérité de ces fuites ; peut-être parce qu'on en juge par soi-même : mais les mobiles secrets des actions resteront à jamais des terres inconnues, dans lesquelles Dieu seul peut suivre le cœur de chacun ; et dans tous les cas, la recherche des places, en nos jours, ne montre tout au plus qu'une grande sincérité dans l'avidité. Quoi qu'il en soit, Grégoire ne put échapper aux perquisitions du peuple ; il fut ramené en triomphe dans les portes de Rome, et consacré évêque de cette ville au mois de septembre de la même année.

Grégoire exprime, dans plusieurs de ses lettres, envers ceux qui le félicitaient sur cet événement, la douleur qu'il en éprouvait ; et il le fait d'une manière qui ne laisse guère de doutes sur la sincérité de ses regrets. Ainsi il écrivait à Theoctista, sœur de l'empereur (Ep., l. 1, ep. 5) : « J'ai perdu les consolations de ma solitude. Extérieurement je parais avoir monté ; mais au-dedans je suis déchu. Je ne demandais ni ne craignais rien du monde ; et déjà je croyais planer par-dessus cette terre, lorsque tout à coup la tourmente m'a fait retomber dans son tumulte..... L'empereur veut que je sois un lion, mais il ne pourra me rendre tel ! » — Au

patricien Narsès (ep. 6) : « Je suis tellement envahi par la douleur, qu'à peine je suis en état de parler. Mon ame est enveloppée de ténèbres. Tout ce que le monde regarde comme des douceurs et des joies, ne m'apporte que détresse et qu'ennui. »— A son ami Léandre : « Je pense avec larmes, que j'ai perdu le tranquille port de mon repos ; et je regarde, en soupirant sans cesse, cette terre ferme que je ne puis plus atteindre. Si tu m'aimes, soutiens-moi de tes prières. »

Il est facile de comprendre en effet que si on a pu souvent soupçonner, dans des expressions et dans des résistances de ce genre, les petites façons de celui qui feint de fuir ce qu'il désire, quelques-uns pourtant ont pu être sincères dans cette sorte de sentimens ; et qu'une ame qui avait trouvé sa joie à quitter les vanités du monde, et à vivre dans le recueillement avec son Dieu et dans le fidèle accomplissement des devoirs d'un cercle restreint, pouvait voir dans la vocation d'un évêque de Rome, à cette époque, une des tâches les plus difficiles et les plus chargées de responsabilité qui eussent pu lui être imposées. L'Italie était dévastée par les Lombards : les cours franques des Gaules étaient remplies d'abominations : l'Espagne succombait sous des guerres civiles incessantes : les îles Britanniques, subjuguées par les Anglo-Saxons, menaçaient de retomber complètement dans le paganisme ; et l'Orient tout entier, l'état comme l'église, se trouvait dans un désordre qui faisait craindre sa ruine complète. Plus d'une fois Grégoire, écrasé à la vue de cet état de choses, crut que

tout allait se dissoudre; et ses lettres expriment continuellement la ferme conviction où il était que la fin du monde était proche. Il n'y aurait donc pas de quoi s'étonner qu'avec un corps maladif qui le fixait souvent sur son lit avec de vives douleurs, il n'eût beaucoup préféré passer le reste de ses jours dans une tranquille cellule, plutôt que de prendre sur lui la charge redoutable qui venait de lui être imposée. Mais le Seigneur en avait décidé autrement; et il se mit à l'œuvre dans la confiance en Celui qui soutient les faibles.

On voit par toutes ses lettres qu'il reconnaissait toute l'importance de cette tâche. « Il faut, » disait-il en gémissant dans l'une d'elles (1), « que je pourvoie tout à la fois aux évêques et aux prêtres; aux couvens et aux églises; que je surveille les embûches des ennemis; et que je sois sans cesse au guet contre les ruses et la corruption des gouverneurs. Vous saurez apprécier toutes ces charges à proportion que votre amour pour moi sera plus pur. » — Et ailleurs : « Depuis que j'ai pris sur moi la charge de premier pasteur (2), mon ame éprouve plus de peine à se recueillir. Tantôt il faut que je m'occupe des églises, tantôt des couvens, tantôt de la vie des particuliers; une autre fois c'est le glaive dévastateur des Barbares qui m'arrache des gémissemens; d'autres fois les loups qui en veulent au troupeau qui m'est confié. Puis il faut que je pense à l'administration des propriétés de l'église, afin que ceux qui la servent ne

(1) L. 5, ep. 42. (2) *In Ezech.*, t. 1, *Hom.*, 11, 5-6.

manquent pas du nécessaire. D'autres fois je dois supporter avec patience ceux qui dérobent les biens des couvens, ou m'opposer à eux avec force, tout en ménageant la charité. Comment une ame, dissipée au milieu d'affaires si nombreuses et si diverses, peut-elle se replier sur elle-même pour vaquer à la prédication dans le recueillement! »

Mais Grégoire connaissait aussi l'heureux but au-devant duquel il marchait, au milieu de toutes ses souffrances, et les joies qui pouvaient le soutenir dans son travail. « La coupe des souffrances, dit-il, nous conduit à la gloire éternelle (1). Que sont toutes ces choses dont Jésus parle (Jean 15, 15), et qu'il promet de faire connaître à ses disciples comme à ses amis? N'est-ce pas le bonheur intérieur de l'amour? N'est-ce pas le festin de la céleste patrie, dont le souffle de son amour envoie tous les jours à nos ames quelques avant-goûts? Car en aimant les choses célestes dans lesquelles nous nous instruisons, nous apprenons à Le connaître. Les amis du Seigneur annoncent par leurs paroles et par leur conduite une patrie éternelle, qui est le but de toutes leurs souffrances. »

Grégoire a laissé entre autres ouvrages un traité qui montre avec quel sentiment solennel il considérait la charge de pasteur; et il faut convenir qu'il a donné de cet ouvrage un commentaire bien honorable dans sa conduite fidèle, en continuant, au milieu de ses infirmités corporelles, les travaux de son ministère avec un zèle infatigable. L'écrit

(1) *In Evang.*, c. 2, *Hom.* 27.

dont nous voulons parler sont ses *Directions pastorales* (1) qui servirent pendant tout le moyen-âge presque exclusivement de manuel des sciences pastorales aux ecclésiastiques, et qui furent de bonne heure traduites en grec, puis, par le roi Alfred, en anglo-saxon, pour les missionnaires de ses états. — On a encore de Grégoire dans le même genre, ses *Lettres* où l'on trouve des épanchemens pleins de noblesse et d'une onction chrétienne sur le bonheur et la grandeur de la vocation d'un serviteur de Christ.

« Avant tout, » écrivait-il à Dominique, évêque de Carthage (l. 2, ep. 39), « le pasteur doit être un modèle de son troupeau, et se conserver dans l'humilité...... Nous devons chercher par notre vie et notre doctrine à gagner les ames des hommes, à fortifier les faibles, en leur représentant les joies du royaume des cieux, à effrayer les orgueilleux, en leur annonçant à haute voix les punitions de l'enfer, etc. » — « Le monde est plein de prêtres, » disait-il ailleurs, dans une exhortation adressée à tous les évêques (2), « mais il n'y a que peu d'ouvriers pour la moisson de Dieu. Ils en ont accepté la vocation ; mais ils n'en remplissent pas les devoirs. Que celui qui n'est pas capable d'agir par un discours soutenu sur de grandes masses, s'applique selon ses moyens à édifier dans le particulier..... Vous êtes le sel de la terre !.... Mais nous négligeons la prédication ; nous nous abaissons à des affaires extérieures ; et pour notre con-

(1) *Regulæ pastoralis liber.* (2) T. 1, fol. 1496.

damnation nous nous laissons encore appeler évêques, c'est-à-dire surveillans de l'église!..... »

On a déjà dit que Grégoire s'intéressa à la conversion des païens; et en effet il fut le premier de tous les évêques de Rome qui vécurent jusqu'à cette époque qui ait regardé cette œuvre comme une partie prononcée de sa vocation : on verra dans le prochain chapitre avec plus de détail, tout ce qu'il fit pour fonder l'église de Christ parmi les Anglo-Saxons, et comment il a pu mériter d'être appelé par là le père de l'église britannique : ici nous ne mentionnerons que ses travaux pour la Sardaigne et chez les Lombards.

La Sardaigne était, à cette époque, encore presque toute païenne. Il y avait sans doute à Cagliari, la capitale, et dans quelques autres villes quelques évêques; mais Grégoire était forcé de leur adresser d'amers reproches sur leur négligence et leur paresse. « Mon cœur est désolé, » écrivait-il à l'évêque de Cagliari (l. 3, ep. 26), « de voir que par ta négligence les campagnes de ton diocèse soient encore plongées dans la nuit du paganisme. Comment puis-je te demander de t'occuper de la conversion des peuples étrangers au Dieu vivant, quand tu ne fais pas même d'efforts pour retirer de l'idolâtrie les ames qui t'entourent! J'attends des évêques qu'ils ne redoutent aucune peine pour ramener les peuples au christianisme. »

Mais à ce sujet Grégoire montre un côté faible : car il établit le principe de la contrainte dans l'œuvre de l'évangile, principe fatal et détestable

qui va peser pendant tant de siècles sur l'église, pour y introduire tant d'ivraie. Grégoire veut en effet qu'on use de punitions pour faire cette œuvre sainte que l'évangile n'adresse qu'aux convictions : « Si à l'avenir je trouve encore dans un seul diocèse de la Sardaigne un seul païen, je m'en prendrai sévèrement à l'évêque. Si les gens de la campagne sont assez pervers et opiniâtres pour ne vouloir pas se laisser conduire à leur Dieu et Maître, qu'on leur impose des travaux plus forts, afin qu'instruits par ce châtiment ils apprennent à se plier à la voix de la vérité!..... »

Il y avait en Sardaigne encore toute une peuplade, les Barbarizéniens, qui restaient vivement attachés au culte idolâtre : mais quelques-uns de leurs chefs avaient cependant déjà été gagnés à la cause du christianisme; et Grégoire s'adressa à eux par des lettres spéciales, pour les encourager à favoriser de tous leurs moyens la conversion de leur peuple. Il fit plus : comme cette tribu soutenait depuis long-temps contre les Romains une guerre opiniâtre, Grégoire parvint à y mettre fin par un traité : mais une des conditions expresses de la paix fut que le peuple consentirait à recevoir le christianisme. Ensuite Grégoire envoya dans le pays quelques prêtres pieux de son couvent, entre autres Félix et Cyriacus, qui furent chargés d'instruire le peuple. Grégoire leur donna une lettre de recommandation pour leur chef, auquel il disait entre autres (l. 3, ep. 27) : « Je vois qu'il n'y a encore point de chrétiens parmi tout ton peuple, puisqu'on ne me parle que de toi en cette

qualité; et par conséquent je dois te regarder comme le meilleur d'entre tous les tiens. Tandis que le reste de tes Barbarizéniens vivent comme des animaux destitués d'intelligence, sans connaître le vrai Dieu, et en adorant des idoles de bois et de pierre, tu montres, en servant le vrai Dieu, combien d'avantages tu as reçus de plus qu'eux tous. Mais cela t'oblige à montrer aussi, par tes bonnes œuvres autant que par de bonnes paroles, quelle est la foi que tu as reçue : cela t'impose le devoir de consacrer et d'amener à Christ tout ton peuple, en le faisant baptiser et en l'exhortant à rechercher la vie à venir. Si peut-être tu ne peux t'acquitter de cette tâche, à cause d'un trop grand nombre d'autres occupations, je te prie amicalement d'assister au moins en toutes choses mes frères, les deux serviteurs de Dieu que je t'ai envoyés, et de montrer, en favorisant leurs travaux selon tout ton pouvoir, que tu te déclares de bon cœur pour le Dieu tout-puissant, qui à son tour te soutiendra dans toutes tes voies. »

Un général romain résidant en Sardaigne, Zabarda, avait rendu à l'œuvre des missions de cette île des services marqués; Grégoire lui en témoigne sa joie en ces termes (t. 3, ep. 25) : « J'ai vu par les lettres de mes deux frères et collaborateurs, combien tu es bien disposé pour les intérêts de Dieu : je rends grâce de tout mon cœur au Seigneur, de ce qu'il a donné à la Sardaigne un chef pareil, qui sait s'occuper du bien temporel de l'état de manière à gagner en même temps à Dieu des citoyens pour la patrie céleste. »

Mais Grégoire s'occupa, avec plus de sollicitude encore, de la conversion des redoutables Lombards, qui avaient conquis alors, comme on l'a dit, la majeure partie de l'Italie, et étendu leurs dévastations au loin : car il savait que l'unique moyen de sauver le pays d'une ruine totale était d'amener ces Barbares sous le joug de Christ. A leur tête se trouvait, depuis 584, le belliqueux Autaris, qui sentant que le gouvernement d'Orient ne lui opposait qu'une résistance languissante, se mit avec ses armées à parcourir toute la presqu'île, pénétra jusqu'à ses extrémités et répandit partout la dévastation. De nouveau les villes et les villages sont incendiés, les populations massacrées, les temples démolis, les ecclésiastiques assassinés ou chassés de leurs siéges : Rome même trembla plus d'une fois devant ces farouches guerriers, et Grégoire dut mettre en mouvement toute sa force et tout son courage pour détourner, avec le secours de Dieu, de dessus son troupeau la tempête qui le menaçait. Au milieu de la décadence croissante de l'empire d'Orient, et de l'impuissance où cet état se trouvait de secourir l'Italie, ce ne fut que la courageuse influence de Grégoire sur l'esprit des habitans de Rome, qui put arrêter encore pour quelque temps la ruine totale des derniers restes de l'ancien empire d'Occident. L'église d'Italie en général souffrit pendant tout ce temps des dommages immenses; et elle sentit clairement qu'elle périrait, si elle ne remportait elle-même la victoire sur le paganisme des Lombards.

Toutes ces choses augmentaient chez Grégoire la persuasion que tout tirait vers sa fin. « Que per-

sonne ne me blâme, » dit-il en terminant la suite de ses prédications sur Ézéchiel, « si je m'arrête ici. Car, comme vous le voyez tous, nos souffrances en sont venues à l'extrémité. Partout nous sommes entourés d'épées, de tous côtés nous menace la mort. Les uns reviennent chez nous les mains coupées; nous apprenons des autres qu'ils sont emmenés en esclavage ou tués. Qu'est-ce qu'il nous reste donc, si ce n'est à rendre grâce à Dieu, sous la verge qui nous punit de nos péchés? Car notre Créateur est devenu notre Père par l'esprit d'adoption qu'il nous a donné. Tantôt il nourrit ses enfans de pain, tantôt il les frappe de verges : il les élève pour l'héritage éternel, tour à tour par la douleur et les bienfaits.»

Il adressait des exhortations ou des consolations du même genre à l'évêque Anastase d'Antioche, qui à ce qu'il paraît, avait exposé à Grégoire toutes les douleurs qu'il éprouvait de son côté à la vue de la décadence de l'église d'Orient. « Garde seulement (l. 7, ep. 3) d'une manière inébranlable dans la pensée, comme aussi tu le fais, ces paroles de l'Écriture : « Que dans les derniers jours il viendra des temps mauvais. » Et si, même dans ta vieillesse tu te vois éprouvé, souviens-toi de celui qui disait à Pierre : « Quand tu seras vieux un autre te ceindra.» Je sais que tu as beaucoup souffert dès ta jeunesse; et tu m'écris maintenant qu'il y en a plusieurs qui se réjouissent de tes peines. Mais nous savons qui est celui qui a dit : « Vous pleurerez et vous vous » lamenterez, et le monde se réjouira; vous serez » dans la tristesse; mais votre tristesse sera changée » en joie. » Nous avons éprouvé la première de ces

choses, pourquoi n'espérerions-nous pas la seconde?.... Je connais, moi aussi, de ces gens qui se présentent en habits de brebis, mais qui au-dedans sont des loups ravissans : ne nous laissons pas troubler par leurs desseins ambitieux : le Seigneur brisera leurs épées, comme contre un rocher..... Le cœur de Dieu s'approche de nous; et dans les heures de l'affliction nous nous sentons distinctement placés plus près de lui. Ce que j'ai à souffrir du glaive des Barbares et de la dépravation des magistrats, je ne te le dirai pas, afin de ne pas affliger encore plus un ami que j'aimerais consoler : mais je garde en mon cœur ces paroles : « c'est ici leur heure et la puis» sance des ténèbres. » La puissance de la lumière aura aussi son heure; car les élus sont la lumière du monde, et les enfans de Dieu possèderont la terre. Tu aimerais que nous pussions nous parler, et tu voudrais avoir les ailes d'une colombe : mais ne les as-tu pas déjà? l'amour de Dieu et l'amour du prochain! Avec ces deux ailes l'église s'élève au-dessus de la terre; et si tu ne les avais pas eues, tu ne serais pas arrivé à moi par tes lettres pleines d'amour. »

L'épouse du terrible Autharis était la pieuse Théodolinde, fille de Garibald, duc bavarois, qui avait été élevée dès sa jeunesse dans l'église orthodoxe. Malgré tous ses efforts elle ne pouvait contenir en rien l'humeur farouche de son époux, qui opprimait l'église avec brutalité; car il était encore païen, ou tout au plus prétendait-il professer une sorte d'arianisme. A la fin il fit même défendre aux chrétiens de baptiser leurs enfans dans la foi orthodoxe (l. 2, ep. 1). Ce fut un bonheur pour le pays

qu'il mourût déjà en 590. Les Lombards avaient conçu une telle estime pour sa veuve qu'ils se déclarèrent disposés à prendre pour roi l'époux qu'elle choisirait; et son choix tomba sur *Agilulf*, qui fut proclamé à Milan en 591. Quoique cet homme partageât la haine de son prédécesseur contre le gouvernement des empereurs d'Orient en Italie, et par conséquent contre tout ce qui pouvait paraître tenir à leur parti, Grégoire s'empressa de profiter, en faveur de l'église, de l'ascendant que Théodolinde exerçait sur son époux. On voit dans plusieurs de ses lettres à cette reine, elle-même si bien disposée, avec quelle sagesse il saisissait toutes les occasions de l'exhorter à travailler au bien de l'église et à la propagation de l'évangile parmi les Lombards. A peine Agilulf eut-il pris les rênes du gouvernement, que Grégoire lui envoya une couronne d'or avec un anneau de fer, couronne qui fut effectivement placée sur la tête d'Agilulf à Milan, et qui a brillé plus tard, sous le nom de Couronne de fer, sur le front de tant d'empereurs allemands, puis sur celle du météore qui a porté quelque temps le titre d'empereur des Français.

Théodolinde ne manqua pas d'exercer quelque ascendant sur le cœur d'un époux qu'elle avait fait roi; elle obtint pour les évêques de la Lombardie la permission d'admettre de nouveau les enfans par le baptême dans le sein de l'église orthodoxe. Mais la paix du pays n'en continua cependant pas moins à être troublée : les gouverneurs romains eux-mêmes, jaloux du pouvoir de l'évêque, contrariaient Grégoire dans ses efforts; et il éclata, en 591, une

nouvelle guerre qui mit Rome au bord de sa ruine. La détresse s'accroissait chaque jour, et ne faisait que s'augmenter par l'opiniâtreté de l'exarque Romanus, qui au lieu d'envoyer, de Ravenne, du secours à Rome ne faisait qu'exciter toujours plus les Lombards : la désolation devint terrible. « Semblables à des chiens, dit Grégoire dans l'une de ses lettres, les habitans du territoire sont emmenés la corde au cou et vendus aux Francs. Combien de fois déjà, depuis vingt-sept ans que les Lombards ne cessent d'inquiéter la ville, n'ai-je pas vidé les trésors de l'église pour la préserver! Je pourrais m'appeler pour cette raison le trésorier de l'empire!... »

Cette fois encore Grégoire apaisa les Lombards par le même moyen; et par suite de ses efforts et de l'influence de Théodolinde il se conclut enfin en 595 une paix solide. Grégoire en remercie cette pieuse femme dans une lettre extrêmement affectueuse, où il l'exhorte encore à travailler de tout son pouvoir à amener son mari et tout son peuple au bonheur de la foi à l'évangile. Le moment n'en était plus éloigné.

Cependant l'empereur Maurice, à Constantinople, fut très-mécontent de ce que l'évêque s'était mêlé de la pacification dont on vient de parler; et il lui en adressa de sévères reproches. Grégoire se défendit dans une lettre où il exposa à ce monarque, avec l'humilité d'un évêque chrétien, mais aussi avec la force et la sincérité d'un homme expérimenté, les raisons qui l'avaient fait agir, et le bien qui résultait, pour l'église, de la paix qui venait de se conclure.

Grégoire n'eut pas la joie de voir accomplir de son vivant le désir ardent de son cœur, l'entrée des farouches Lombards dans l'église orthodoxe; mais la pieuse Théodolinde continua à travailler à ce but avec ardeur, et elle réussit enfin. Le fidèle Colomban, dont nous parlerons bientôt plus au long, vint en Lombardie : Agilulf se déclara, avec une grande partie de son peuple, pour l'église orthodoxe; et lorsqu'il mourut, en 616, Théodolinde prit, au nom de son fils mineur, les rênes du gouvernement pour l'espace de dix années, et laissa après sa mort le témoignage honorable d'avoir été l'une des princesses nourricières de l'église de Christ.

Un autre objet de la sollicitude de Grégoire fut l'église, jeune encore, de ces Francs qui, les premiers de tous les peuples germains, s'étaient joints à l'église orthodoxe : c'était de cette église que dépendait principalement la propagation ultérieure du christianisme en Europe et l'anéantissement du parti arien. Il y avait bientôt cent ans que Clovis lui avait donné le degré et l'espèce de consistance que peut donner à l'église le bras séculier. Depuis lors l'évangile s'était répandu généralement chez ce peuple; mais la dépravation qui se manifesta de bonne heure dans les cours franques, une longue suite d'assassinats qui s'y commirent vers ces temps dans la famille royale, jointe à la dégénération du clergé, eut bientôt empoisonné la source d'où la connaissance du salut devait se répandre sur le pays. Toutes les abominations qu'enfanta la haine et la scélératesse de la fameuse Brunehault —

et de Frédegonde, sa rivale, les meurtres et les empoisonnemens de frères, de mères, de fils, de filles qui se succédèrent chez les premiers-nés de l'église devaient contribuer à dépraver au plus haut degré le clergé franc, qui tombait effectivement de plus en plus dans l'ignorance et dans le vice. On finit par voir les places ecclésiastiques devenir, à la cour des rois, l'objet d'un commerce honteux, et se vendre à l'enchère : Grégoire en fit des plaintes amères à Brunehault, sur laquelle il paraît s'être fait dans le commencement des idées plus favorables qu'elle ne le méritait (l. 5, ep. 6), puis à son fils Childebert. Il écrivait à ce dernier (l. 4, ep. 53) : « J'ai appris qu'on donne la tonsure au premier venu d'entre les laïques, et qu'on élève de pareilles gens à la dignité épiscopale! Mais de cette manière on donne la charge de docteur à des gens pleins d'amour-propre, qui n'ont jamais été écoliers et qui n'ont que le nom du prêtre, tandis que tout en eux montre qu'ils ne sont que des ignorans. *Comment un homme pourra-t-il intercéder pour les péchés des autres quand il n'aura jamais pleuré sur les siens?* Un pareil berger ne protége pas le troupeau, mais l'égare; car ce qu'il ne fait pas lui-même, il ne peut non plus exhorter les autres à le faire; et ainsi le peuple devient la proie de véritables brigands. Votre Grandeur elle-même peut juger, par sa propre conduite, de l'inconvenance d'une chose pareille. Vous ne placerez certainement jamais à la tête d'une armée un homme qui n'aura pas donné des preuves de ses talens et de sa fidélité : or combien

cette attention n'est-elle pas plus nécessaire pour un homme qui doit conduire des ames sur le chemin de la vie ? — J'ai aussi appris cette chose terrible, c'est qu'on vend les places ecclésiastiques pour de l'argent! Comme ceci est une véritable peste, absolument opposée au bien de l'église de Christ, nous vous avertissons que vous devez rigoureusement défendre dans vos états un crime aussi honteux. »

Nous aurons occasion en racontant, dans un chapitre prochain, la vie de Colomban, de revenir sur cet état de l'église gallo-franque en ces jours, et de montrer les milles difficultés que la Parole de Christ avait à traverser pour surmonter les restes encore puissans de paganisme qui lui faisaient la guerre.

Cependant Grégoire venait de tenter l'envoi d'un certain nombre de missionnaires dans la Grande-Bretagne auprès des idolâtres Anglo-Saxons : il exposa cet objet avec un vif intérêt dans quelques lettres adressées, soit à la reine Brunehault, à laquelle il prodigue déjà moins de louanges, soit aux deux neveux de cette femme, Théodoric et Théodebert, pour leur recommander, de même qu'à l'évêque Synagrius, le conducteur de la troupe missionnaire, Augustin, qui avait été abbé dans son couvent à Rome.

« Le Dieu tout-puissant, écrit-il aux deux jeunes rois francs, vous ayant ornés de la pureté de la foi, et vous ayant distingués entre les autres peuples par la pure connaissance de la religion chrétienne, je crois pouvoir attendre de vous que

vous emploierez tous les moyens possibles pour convertir vos sujets à la foi que vous professez vous-mêmes, comme rois et seigneurs de ce peuple. Je viens d'apprendre aussi que, par la miséricorde de Dieu, le peuple des Angles demande avec instances d'être conduit à la foi de Christ, mais que vos prêtres, placés vis-à-vis d'eux, ne s'en soucient nullement et ne font rien pour satisfaire ce désir. C'est pourquoi j'ai cru bon de leur envoyer avec d'autres serviteurs de Dieu, le ministre du Seigneur Augustin, porteur de cette lettre, dont je connais le zèle et les dispositions. J'ai recommandé à ces missionnaires de prendre avec eux quelques prêtres de votre pays des Francs, qui est voisin des Bretons, afin qu'ils apprennent à connaître avec leur secours les dispositions des Angles, et qu'ils contribuent, avec la grâce de Dieu, à satisfaire le désir de ce peuple. Comme il s'agit de sauver des ames humaines, prenez ces missionnaires sous votre protection, afin que le Dieu tout-puissant vous protége à son tour, quand il vous aura trouvés fidèles dans ce qui le concerne; et qu'à la fin de votre pélerinage terrestre il vous conduise dans son royaume céleste. »

Nous verrons bientôt avec quel zèle le pieux Grégoire s'appliqua à soutenir cette mission. Un examen impartial des documens historiques que nous avons sous les yeux concernant cet événement ne nous permet pas de douter un instant que Grégoire n'ait agi dans toute cette affaire par des principes chrétiens complètement purs, et que ce ne soit l'amour de Christ et des ames immortelles

qui l'ait porté à faire annoncer l'évangile à des hommes perdus dans l'idolâtrie, auxquels il fût allé l'annoncer lui-même si les circonstances le lui eussent permis.

Mais il est temps de terminer cette longue notice sur un seul homme. Si on s'y est arrêté plus que de coutume, c'est à cause de l'importance du rôle qu'il a joué dans l'église, car il est certain que Grégoire Ier a beaucoup contribué à donner au pouvoir des papes l'étendue et la solidité dont ces derniers ont depuis lors abusé d'une manière si criante. Il est vrai que ce mal ne fut pas dans les intentions de Grégoire; et qu'au contraire, si la hiérarchie romaine des siècles suivans était restée dans l'ornière salutaire que cet homme pieux lui avait tracée, elle eût été une bénédiction pour le monde, et sa piété eût épargné aux peuples des luttes sanglantes. Mais il n'en fut point ainsi; et Grégoire lui-même put voir avec douleur l'orgueil et l'ambition se glisser, déjà de son vivant, dans l'ame de cet Augustin qu'il avait préposé sur ses missionnaires de la Grande-Bretagne, et à qui il avait donné les plus salutaires instructions; il dut voir qu'en opposition à ses desseins il avait déjà dérivé vers des principes qui jetèrent, dès le commencement, dans les îles Britanniques les germes envenimés de la division et du despotisme: de sorte qu'il reste incontestable que Grégoire posa, même sans le vouloir, les bases de ce système ambitieux de Rome, qui ne chercha plus que le triomphe d'une hiérarchie particulière, l'asservissement des peuples et la domination des prêtres. Nous devons nous arrêter quelques instans à contem-

pler ces faits de plus près : car nous sommes arrivés au moment où ils prennent une consistance prononcée.

Jusqu'ici, c'est-à-dire jusqu'à la fin du sixième siècle, nous n'avons trouvé que rarement la hiérarchie romaine sur le chemin de notre histoire des missions; et ce n'est, comme on l'a déjà fait observer, qu'avec Grégoire Ier qu'elle commence à y paraître : jusqu'à ce moment, l'influence du pape sur l'œuvre de la conversion des païens n'avait été qu'une affaire fortuite ou arbitraire, la suite d'engagemens volontaires, que les missionnaires croyaient bon de prendre avec le siége romain, comme d'autres missionnaires en prenaient avec d'autres évêques ou avec d'autres métropolitains : il faut s'en souvenir. Ce ne furent en grande partie que des missionnaires écossais et irlandais qui, même au septième et au huitième siècle, se rendirent dans les diverses provinces de l'Allemagne. De tout temps les couvens dont ils sortirent étaient restés complètement indépendans de la domination de Rome; et nous allons voir comment, dans la première moitié du septième siècle, lorsque les missionnaires de Grégoire cherchèrent à établir sur le territoire de la Grande-Bretagne la hiérarchie romaine comme la seule légitime, et se mirent pour cela à attaquer l'ancienne église britannique et écossaise, ces couvens luttèrent long-temps avec courage pour conserver le trésor de leur indépendance spirituelle, et pour refuser à l'évêque de Rome ses droits prétendus sur leur église et sur leur foi. On ne peut rien voir de plus positif à ce sujet que cette réponse d'un

abbé du célèbre couvent de Bangor aux sommations que lui faisait Augustin de reconnaître l'autorité de l'église romaine : « Sachez que nous sommes tous obéissans et soumis à l'église de Dieu ; soit au pape de Rome, *soit à tout autre véritable membre de Christ* ; de sorte que nous aimons tous les hommes au degré où ils se trouvent placés, et que nous sommes prêts à les servir de paroles et d'effets. Quant à telle autre soumission que nous devrions à celui que vous appelez pape ou père des pères, *nous ne savons ce que cela veut dire*. Mais nous sommes et serons toujours prêts à témoigner la première espèce d'obéissance à lui et à tout autre chrétien » (1).

C'est dans ces dispositions d'une activité libre et indépendante dans l'œuvre de Christ qu'un grand nombre de missionnaires écossais, ou issus de l'ancienne église britannique, se rendirent au milieu des païens de l'Allemagne, pour chercher à y établir l'église de Christ ; et lorsque, dans la première moitié du huitième siècle Boniface entra dans ce même travail, il trouva en Bavière, chez les Allemans et chez les Thuringiens, un grand nombre de ses compatriotes qui n'avaient nullement songé à aller auparavant chercher auprès de l'évêque de Rome ni une permission, ni même aucune espèce de direction.

Mais tel ne fut pas le cas de tous les missionnaires qui allèrent travailler en Allemagne à la même époque ; au contraire, il s'en trouva un grand nombre

(1) *Spelman Concil. Angl.*, t. 1, p. 108.

qui sentirent le besoin, ou qui crurent avantageux pour eux ou pour leurs travaux, de s'unir de plus près au siége de Rôme : et on a déjà vu combien il est facile de concevoir, sans penser à droit divin, que cette antique cité soit devenue, pour une grande portion de l'église de Christ, un centre vers lequel plusieurs se sentissent attirés. Par suite de ces destinées invisibles qui gouvernent toutes choses par un long enchaînement de causes et d'effets, et de la double action de Dieu et de Satan dans l'église, les germes du mal comme ceux du bien avaient été déposés de très-bonne heure dans son sein : car il est hors de contestation que dès le second ou le troisième siècle on voit poindre, en Occident du moins, l'idée d'un respect particulier pour l'église de Rome ; les évêques de cette église furent intéressés de bonne heure à favoriser les traditions fabuleuses, qui naquirent bientôt, sur un prétendu épiscopat de l'apôtre Pierre dans cette ville : et un fait mieux avéré, parce qu'il était vrai, tourna également à l'avantage de leurs prétentions ambitieuses. Si Rome, comme il est probable, n'a jamais vu St Pierre, au moins avait-elle été honorée de la visite, d'un long séjour, d'une importante épître, puis du martyre de St Paul : c'est encore là qu'avaient éclaté dès les premiers siècles des persécutions sanglantes, dans lesquelles des milliers de Romains avaient subi le martyre pour le nom de Christ ; enfin l'évêque de Rome avait déjà acquis par le fait, à l'époque où nous sommes parvenus, une influence puissante et réelle sur les rois francs ; et c'est dans le territoire de ces derniers qu'allaient travailler la plupart des

missionnaires de la Germanie. Une lettre de recommandation à ces princes devait donc procurer aux missionnaires une protection précieuse, et un poids qui n'était point à mépriser lorsqu'il s'agissait de pénétrer au milieu de peuplades encore barbares, qui ne pouvaient guère se contenir que par une main puissante et par la pensée d'un pouvoir temporel prêt à les châtier de leurs fautes. Enfin il y a toujours, et il y avait surtout alors, dans la vie d'un missionnaire tant de cas difficiles où l'homme est heureux de ne pas se sentir seul, que tout évangéliste devait naturellement saisir avec empressement l'idée de se rattacher aux directions et à l'autorité d'un chef quelconque. Ces hommes, ne voulant pas former de sectes, confondirent sans s'en douter l'unité spirituelle avec l'unité visible, et crurent devoir contribuer de tout leur pouvoir à cette dernière. Maintenant que tous les événemens sont sous nos yeux, il nous est facile de juger de ces questions : mais qui était suffisant alors pour prévoir toutes les suites?

Ce furent donc sans doute des considérations de cette espèce qui engagèrent, au bout de quelque temps, les missionnaires qui vinrent de la Grande-Bretagne sur le continent à commencer leur œuvre par aller rendre à Rome une visite à un chef prétendu de l'église, qui de son côté ne manqua pas de les recevoir avec joie et avec distinction. Puis, ce que ces hommes avaient fait de leur propre mouvement, devint peu à peu une règle, que l'évêque de Rome parvint à imposer à tous ceux qui voulurent plus tard entrer dans la même carrière.

En récompense de ces marques de soumission les papes donnèrent d'avance aux missionnaires qui venaient ainsi leur rendre hommage, la dignité épiscopale sur les églises qu'ils pourraient parvenir à former; et ainsi on put bientôt recevoir cette charge honorable avant même d'avoir rassemblé une église parmi les idolâtres. Au bout de peu de temps les missions allemandes tout entières furent gagnées à l'autorité de Rome; les papes se mirent à envoyer à chacun de ces évêques le *pallium*, manteau d'honneur qui se donnait à tout missionnaire élevé à la dignité épiscopale; et cette distinction honorifique devint encore pour Rome un moyen puissant d'attirer sous son influence ceux mêmes des évangélistes qui jusqu'alors avaient agi indépendamment d'elle.

Sans doute ce serait un jugement peu équitable et peu charitable que de vouloir attribuer dès l'origine tout ce système à un plan profondément médité et à des vues ouvertement impures : on voit que la nature des choses, la pente des événemens purent amener tous ces résultats; le péché se développa ensuite.

Quoi qu'il en soit, voilà la forme que prend dès ce moment l'œuvre des missions, pour se dégrader même de plus en plus jusqu'à l'époque de la bienheureuse réformation.

Toutes les réflexions que nous venons de faire s'appliquent, nous le répétons, d'une manière toute particulière à Grégoire Ier. Celui qui voudrait l'accuser d'avoir suivi un système de calcul et de ruse, et d'avoir agi comme un imposteur, non-seulement

n'aurait pas l'histoire de son côté, mais il l'aurait contre lui. Outre tout ce que nous avons déjà dit pour repousser cette supposition, nous en appelons encore d'avance, entre une multitude d'autres preuves, à une lettre, vrai modèle de sagesse chrétienne, que ce pape adressait au missionnaire Augustin en Angleterre, et qu'on trouvera dans le chapitre suivant. Ses intentions dans tout ce qu'il fit en général ne furent pas plus coupables qu'elles ne le furent dans le titre de « serviteur des serviteurs de Dieu » qu'il prit par un sentiment d'humilité, sans que nous soyons autorisés à le rendre responsable de l'hypocrisie avec laquelle une foule de ses successeurs l'imitèrent en cela.

C'est notre dernier mot d'apologie sur cet homme célèbre : nous finissons la notice qui le concerne par quelques détails sur ses derniers momens.

On a vu que Grégoire souffrit habituellement en son corps, au milieu des travaux et des peines si nombreuses que lui causait sa haute vocation; mais sa foi et son ame forte ne cessèrent de le soutenir et de l'élever au-dessus de la souffrance. Il dit dans une de ses homélies : « Ma voix succombe aux efforts que je fais » (il était malade de la poitrine), « et j'avoue que, ne pouvant être entendu d'un grand nombre, j'ai honte de parler à un grand nombre; mais cette honte même je la blâme en moi, car quoi donc! dois-je, parce que je ne puis être utile à plusieurs, négliger par cette raison le petit nombre? » (1). — « Je ne sais vous dire autre

(1) *Evang.*, l. 2, *Hom.* 22.

chose de moi, » écrivait-il à une patricienne nommée Italica (l. 7, ep. 127), « si ce n'est qu'en juste punition de mes péchés je suis forcé à garder le lit depuis onze mois. Je souffre tellement de la goutte que la vie m'est devenue un pénible fardeau : la douleur me cause tous les jours une sorte d'évanouissement; et je soupire après la mort comme après un libérateur bienvenu. » — Puis il revient au tableau général des maux qui régnaient alors dans le monde : « Parmi les ecclésiastiques et tout le peuple (de Rome) à peine y a-t-il un seul homme, libre ou esclave, qui soit exempt de la fièvre; l'Afrique et l'Orient sont pareillement remplis de désolation; je vois approcher la fin de toutes choses; ne vous inquiétez donc pas de votre propre détresse. Appliquez-vous avant tout à la piété, qui a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir. » — « Je meurs tous les jours, » écrit-il ailleurs, « et cependant je vis encore! A peine ai-je passé de mon lit à mes affaires que je suis forcé par la douleur de retourner à mon lit! ...Mais je suis un pécheur chargé de fautes; et comme tel je mérite bien d'être enfermé dans une prison aussi douloureuse... Cependant je m'écrie tous les jours avec le psalmiste : « Retire mon ame de cette prison, afin que je glorifie ton nom..... »

Grégoire mourut en 604, après avoir occupé la chaire de Rome pendant treize ans et six mois. Ce fut un homme de Dieu tel qu'il le fallait à son époque; humble et doux quand il s'agissait de relever les faibles; ferme et sévère quand il fallait résister au mal. « Tu me connais, » écrivait-il un jour

à un évêque rétif (l. 4, ep. 47), « et tu sais que je puis endurer long-temps; mais quand j'ai une fois résolu de ne plus céder je marche avec joie au-devant de tous les dangers. »

Grégoire fut donc un instrument béni pour l'église de Christ en ces jours. Mais c'était une œuvre au-dessus de ses forces et au-dessus des forces d'un homme quelconque que d'arrêter le torrent dévastateur qui se répandait alors sur tout le monde connu : les Barbares avaient à peine cessé de bouleverser l'Occident, que Mahomet allait paraître en Orient : il semblait que tout allait périr.

Mais nous ne pouvons encore porter notre attention de ces côtés : nous allons reprendre la trace de nos paisibles missionnaires parmi les peuples germains, et commencer par l'Angleterre, que les Anglo-Saxons venaient d'asservir.

CHAPITRE XXIV.

RÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS LA GRANDE BRETAGNE, SOUS LES ANGLO-SAXONS.

§ 1.

Augustin dans le royaume de Kent.

Après la nuit longue et profonde qui avait plané sur l'Angleterre depuis un siècle et demi vint enfin l'heure où cette église allait recouvrer sa liberté, et où les Anglo-Saxons eux-mêmes devaient être appelés à prendre part au royaume de Christ. Ils avaient, dans une longue suite de combats sanglans, soumis les Bretons : les évêques de l'ancienne église avaient été ou chassés ou mis à mort, leurs temples incendiés, et les petits troupeaux chrétiens entièrement dispersés ; et pour tout ce qui regardait le midi et l'orient de ce pays, ce n'était plus que dans quelques couvens isolés qu'on trouvait encore quelques traces du christianisme d'autrefois.

Il est vrai que les choses étaient sur un pied plus supportable à l'ouest et au nord de cette île : l'évan-

gile s'était affermi chez les Pictes et les Scots; il restait même dans les contrées montueuses de Cornouailles et de la principauté de Galles, comme dans les montagnes de l'Écosse et en Irlande des églises florissantes que les Anglo-Saxons n'avaient pu atteindre; et les couvens de ces contrées étaient de fertiles pépinières où se cultivaient le christianisme et les sciences, tandis que des guerres toujours renaissantes ravageaient le midi de l'Angleterre. — Mais après tout, l'église de la Grande-Bretagne était dans la souffrance; et l'un des ouvriers les plus fidèles de cette époque et de ces contrées, Columkill, venait de mourir (597), lorsque le Seigneur suscita au loin, pour le remplacer, ce pieux Grégoire dont on vient de raconter la vie, qui envoya avec zèle de nombreux ouvriers dans ce malheureux pays. On a déjà dit quelques mots du désir qu'il avait eu lui-même d'entrer dans cette œuvre; mais c'est ici le lieu de donner sur ce sujet un peu plus de détails.

La première occasion de ces missions de Rome en Angleterre, de cette œuvre si féconde en conséquences importantes, fut une circonstance en apparence fortuite et minutieuse, qui laissa dans la grande ame de Grégoire une impression ineffaçable. C'est Bède, historien anglo-saxon, dont nous aurons bientôt à parler plus au long, qui nous la raconte (1). Nous l'avions déjà indiquée dans le chapitre précédent (p. 207).

Grégoire vivait encore comme simple moine

(1) *Hist. eccl.*, l. 2, c. 1.

dans sa cellule à Rome, lorsque, passant un jour dans les rues de cette ville, il vit offrir en vente, comme esclaves, sur la place publique quelques jeunes gens d'une beauté qui le frappa. Il apprit qu'ils avaient été amenés de l'île lointaine de la Grande-Bretagne, d'où les princes saxons envoyaient fréquemment leurs prisonniers de guerre sur les marchés de la France et de l'Italie. Les habitans de cette île, demanda Grégoire, sont-ils païens ou chrétiens? — Ils vivent dans les ténèbres du paganisme. — Hélas! répartit Grégoire avec tristesse, est-il possible que le prince des ténèbres puisse tenir sous son empire des physionomies aussi belles, et que ces nobles créatures ne sachent rien de la grâce éternelle! — Puis il poursuivit cet entretien avec quelques jeux de mots qui nous fourniront une occasion de plus de demander grâce pour les générations passées, et d'atténuer jusqu'à un certain point les jugemens sévères dont elles sont souvent l'objet. Il semble qu'il y ait un certain fond de naturel et de vérité dans cette signification qu'on donne, comme involontairement, à la rencontre de certains mots avec de certaines choses, et à ce qu'on pourrait appeler des jeux de mots sérieux; car toutes les générations humaines s'y prennent successivement, même la nôtre! Qui n'a remarqué de nos jours, entre mille exemples, le malheureux nom de *Rapina* que portait un général de la révolution? Et qui ne l'en a fait pâtir? Qui n'est sensible aux liaisons d'idées qu'excitent les simples sons de quelques termes? Et le Français surtout, avec quelle facilité ne saisit-il pas jusqu'à la moindre allusion

de ce genre? — Une autre raison qui doit nous empêcher de condamner en thèse générale et sans restriction l'argumentation qu'on ferait sur certains mots, considérés dans leur simple effet sur l'oreille, c'est que l'Écriture elle-même use assez souvent de ce genre d'argumentation. Nous ne citerons que Gal. 4, 21-25 et Matth. 2, 23. Et après ce petit plaidoyer *à priori* en faveur d'une anecdote nous reprenons le fil de notre histoire. — Quel est, dit Grégoire, le nom de la nation de ces jeunes gens? — Ce sont des Angles (*Angli*), lui dit-on. — En effet, se sont des visages *angéliques*; et c'est une chose lamentable, qu'ils ne soient pas participans, avec les anges de Dieu de la gloire à venir! Et comment s'appelle leur province? — *Deïra.* — Ah! vraiment, dit-il, c'est bien *de irâ*, de la colère divine qu'il faut qu'on les retire pour les amener à la grâce de Christ! Comment s'appelle leur roi? — *Ella*, lui dit-on. — Ah! plût à Dieu qu'il apprît bientôt à chanter *Alleluia!* etc.....

Nous avons dit, dans notre notice sur Grégoire Ier, que ces jeunes étrangers avaient laissé dans son esprit une si forte impression qu'il s'adressa incontinent à Pélage, alors évêque de Rome, pour qu'il envoyât des missionnaires dans leur patrie et qu'il l'admît lui-même dans leur nombre; que le pape lui donna son consentement; mais que les habitans de Rome qui avaient appris à le chérir, obtinrent qu'on le fît ramener dans la ville. Grégoire n'en continua pas moins à s'occuper avec un vif intérêt de la Grande-Bretagne, du rétablissement de son ancienne église, et de la conversion

des païens qui en avaient pris possession. A peine fut-il élevé sur le siége épiscopal (590), qu'il fit racheter, dans les états des Francs, plusieurs jeunes Bretons de dix-sept à dix-huit ans qu'on vendait comme prisonniers de guerre, et qu'il les fit venir à Rome, où il les plaça dans des couvens, et les fit instruire dans la religion chrétienne, afin de les employer plus tard comme missionnaires.

Il faut dire aussi que d'autres événemens avaient contribué en même temps à exciter à Rome la pensée d'une mission pour la Grande-Bretagne; et que Dieu avait préparé dans le pays même les voies à son évangile. L'un des rois anglo-saxons les plus puissans, Éthelbert, roi de Kent, était parvenu vers la fin du sixième siècle, à se faire considérer comme souverain de tous les autres princes saxons établis au midi de l'Humber. Dans ce cas le souverain prenait le titre de *bretwalda*. Éthelbert avait épousé Berthe, princesse chrétienne, fille de Charibert, roi des Francs, qui résidait à Paris (1); mais ses parens ne la lui avaient accordée que sous la condition qu'elle aurait le libre exercice de sa religion, sous la direction du pieux évêque Luithard, qu'elle emmènerait avec elle. Le roi, encore païen, y consentit; et on arrangea à cet effet près de Dorovernum (le Canterbury d'aujourd'hui), capitale du royaume, une chapelle chrétienne, qui avait été construite déjà du temps des Romains, et qui avait échappé aux dévastations des Anglo-Saxons. Il est vraisemblable que cette princesse contribua pour

(1) *Bède*, *Hist. eccl.*, l. 1, c. 26.

beaucoup à engager Grégoire à la tentative qu'il fit sur l'Angleterre : car dans les lettres de recommandation que ce pape donna aux premiers missionnaires pour les rois Francs, il s'appuie positivement sur des appels qu'il dit avoir reçus de la Grande-Bretagne.

L'entreprise fut conduite avec une activité distinguée par Augustin, chef de cette mission, homme ardent à l'œuvre, quoiqu'il fût malheureusement très-attaché au préjugé de la primauté de l'église de Rome. Il partit, en 596, à la tête de quarante missionnaires. Il est vrai qu'au bout de quelques journées seulement, la pensée des immenses difficultés d'une entreprise qui portait ces hommes à aller chercher, au péril de leur vie, un peuple lointain et barbare dont, pour la plupart, ils ne connaissaient nullement la langue, les frappa tout à coup d'un tel découragement qu'Augustin retourna à Rome, pour demander, en son nom et en celui de ses compagnons de voyage, que Grégoire les libérât de l'engagement trop onéreux qu'ils avaient pris. Mais Grégoire chercha à ranimer leur courage encore inexpérimenté. « Il eût mieux valu, » écrivait-il à cette petite troupe, dans une lettre qu'il lui envoya par Augustin, « il eût mieux valu ne pas commencer une si bonne œuvre, que de l'abandonner après les premiers pas. Je ne puis vous donner aucun conseil, mes enfans bien-aimés, si ce n'est que vous cherchiez à achever ce que vous avez commencé. Ne vous laissez abattre ni par les difficultés de la route, ni par les calomnies de gens mal intentionnés. Pensez que plus le travail est grand, plus aussi

sera magnifique la récompense du Seigneur. Rendez toute obéissance à Augustin, qui est préposé sur vous comme votre abbé. Lors même que je ne puis travailler avec vous, je désire travailler pour vous, et avoir part ainsi aux bénédictions de votre récompense à venir » (1).

Augustin repartit donc, muni de lettres de recommandation pleines d'instances, d'abord pour les Gaules, où il ne fit qu'un court séjour, mais où il remit les lettres que nous avons vues (c. 23), puis pour l'Angleterre, où il arriva heureusement en 597 avec ses quarante collaborateurs, en débarquant dans la petite île de Thanet à l'embouchure de la Tamise, sur la frontière du royaume de Kent.

A peine Augustin fut-il arrivé dans cette île avec les siens, qu'il envoya au roi, à Dorovernum, quelques ecclésiastiques francs de sa suite (car il ne pouvait se faire comprendre au moyen du latin), pour lui donner avis de son arrivée, et lui dire qu'ils étaient venus de Rome pour lui apporter la plus heureuse des nouvelles, une doctrine qui lui donnerait, s'il la recevait, la connaissance du Dieu vivant et vrai, une joie éternelle et un royaume sans fin dans les cieux. Le roi, excité par son épouse, se rendit lui-même dans l'île de Thanet pour en apprendre davantage; mais il ne voulut d'abord recevoir les missionnaires qu'en plein air, afin d'échapper à leurs arts magiques. Ils se présentèrent à lui portant devant eux une croix d'argent, et un grand tableau qui représentait le Sauveur du

(1) *Bède*, *Hist. eccl.*, l. 1, c. 24.

monde, et en psalmodiant avec mélodie en grand chœur. Poëtique et sage simplicité !

Le roi les fit asseoir, et Augustin lui exposa par ses interprètes, aussi bien qu'il en était capable, les avantages et les espérances du christianisme. Éthelbert répondit : « Vos paroles et les promesses que vous m'apportez sont très-belles ; mais comme elles sont entièrement nouvelles pour nous et que nous n'en avons aucune certitude, nous ne pouvons, ni moi ni mon peuple, les recevoir sans réflexion, ni renoncer à la religion de nos pères. Cependant, puisque vous avez fait un si long voyage, et que vous désirez nous communiquer ce que vous regardez comme vrai et comme bon, je vous recevrai avec hospitalité, et il ne vous sera pas défendu de gagner à votre religion, par la prédication publique, autant de gens que vous le pourrez » (1). Le roi permit donc aux missionnaires de s'établir dans sa capitale, où on leur céda cette ancienne église dont nous avons parlé.

Les missionnaires se mirent aussitôt à l'œuvre parmi les païens ; ils établirent avant tout des prières communes, des veilles religieuses, et plusieurs autres exercices de ce genre. Privés de tout appui extérieur, qui ne pouvait guère leur arriver, vu l'imperfection des communications de l'époque, ils se contentaient de la nourriture et de l'entretien le plus chétif, que leur fournissaient leurs disciples, et ils s'efforçaient d'appuyer leur prédication de l'exemple d'une vie pieuse. Ils eurent au bout de

(1) *Horæ brit.*, p. 154.

peu de temps la joie de rassembler une petite église anglo-saxonne, qui se réunit pour le service divin hors de l'enceinte de la ville. Bientôt Éthelbert lui-même fut gagné à la foi et se fit baptiser; et son exemple fit une telle impression sur son peuple, qu'on vit peu après accourir des masses de païens qui demandaient à se faire instruire. Il paraît qu'Éthelbert avait soin que la chose se fît avec une entière liberté et par conviction, et que c'est ce principe même du christianisme qui lui avait plu tout particulièrement dans la prédication des missionnaires.

Le pieux Grégoire fut grandement réjoui de la nouvelle qu'Augustin lui envoya de ses succès : il la fit connaître en Orient comme en Occident; et déjà en 598 il écrivait à Élogius, patriarche d'Alexandrie : « Le jour de Noël, notre cher frère Augustin a admis plus de dix mille Anglo-Saxons par le saint baptême dans l'église chrétienne. »

On différera naturellement de jugement sur des conversions de ce genre. Ceux qui pensent qu'on doit et qu'on peut démêler avec quelque certitude le point où un homme donne quelques signes de vie spirituelle, afin de le recevoir seulement alors dans l'église chrétienne, craindront qu'on n'ait admis dans des cas pareils avec beaucoup trop de facilité : d'autres, jugeant qu'il est impossible de décider à coup sûr s'il n'y a aucune trace de vie dans un homme qui, après avoir entendu la prédication, demande le baptême, penseront qu'on fait bien d'admettre tout ce qui se présente avec cette demande. C'est une question qui

n'est point du ressort de notre histoire, mais sur laquelle il y aurait peut-être du danger à décider trop hardiment. Nous nous bornons donc à continuer le récit des faits (1).

A l'ouïe de ces heureuses nouvelles, le sage Grégoire crut bon d'envoyer une lettre calme et remplie de directions chrétiennes à Augustin, qui lui avait écrit, à ce qu'il paraît, avec une sorte d'échauffement, et qui lui avait même parlé de miracles qu'il aurait faits. Cette lettre de Grégoire mérite d'être conservée dans une histoire des missions (2).

« Gloire soit à Dieu dans les lieux très-hauts, lui écrit-il, et paix sur la terre, et joie chez les hommes, de ce que le grain de froment est tombé en terre et y a porté beaucoup de fruit, afin que Celui par la mort duquel nous vivons, par la faiblesse duquel nous avons été fortifiés, et dont les souffrances ont dissipé les nôtres, ne règne pas seulement au ciel (mais aussi sur la terre)! C'est par amour pour lui que nous avons été chercher dans la Bretagne des frères que nous ne connaissions pas; et c'est par sa grâce que nous avons trouvé ceux que nous cherchions sans les connaître. Qui peut dire la joie qui s'est élevée dans le cœur de tous les croyans en voyant que, par la grâce toute-puissante de Dieu, et par ton travail fraternel, le peuple des Angles a été arraché à la puissance des ténèbres, et éclairé par la lumière de la sainte foi!

(1) Nous devons à l'auteur de l'ouvrage que nous traduisons, de dire qu'il incline ici à penser qu'Augustin et ses collègues firent des admissions trop larges.

(2) L. 12, p. 58.

N'est-ce pas là l'œuvre de Celui qui, pour montrer que le monde doit être converti par sa force et non par la sagesse humaine, a envoyé dès le commencement, comme ses messagers dans ce monde, des hommes sans lettres? C'est ce qu'il a fait maintenant encore chez les Angles. — Mais, bien-aimé frère, il y a dans ce don céleste quelque chose qui présente un sujet de crainte, à côté d'une grande joie. Sans doute tu dois te réjouir de ce que les ames de ces Anglais ont été attirées par des merveilles extérieures à la grâce intérieure : mais tu dois craindre que ton faible cœur, élevé par les merveilles qui se sont faites, ne soit ruiné au-dedans par une vaine gloire, tandis qu'il est honoré au-dehors. Nous ne devons jamais oublier que lorsque les disciples du Seigneur revinrent lui dire avec joie que les démons mêmes leur étaient soumis en son nom, il leur répondit : « Ne vous réjouissez pas de ce que « les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-« vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.» Il te reste donc, mon cher frère, au milieu de ce que tu fais au-dehors par la puissance de Dieu, à te juger toujours avec sévérité au-dedans, et à reconnaître exactement ce que tu es, considéré en toi-même, et combien est grande la grâce de Dieu envers ce peuple pour la conversion duquel tu as reçu même le don d'opérer des signes. Avec tous ces pouvoirs merveilleux que tu as reçus, souviens-toi qu'ils ne t'ont pas été donnés pour toi, mais pour le salut des autres. Dans les œuvres extraordinaires il importe de tenir son ame extrêmement recueillie, afin qu'elle ne cherche pas sa

propre gloire. On ne doit désirer, dans les miracles, que le gain des ames, et que la gloire de Celui qui seul peut en donner le pouvoir. Mais il est un signe auquel nous pouvons reconnaître l'honneur de notre élection : c'est cette parole que le Seigneur nous a dite : « Voici à quoi chacun reconnaîtra » que vous êtes mes disciples, c'est si vous vous » aimez les uns les autres. »

Pour instruire Grégoire avec plus de détail sur l'état des choses, Augustin lui avait envoyé deux de ses collaborateurs, qui devaient en même temps présenter à cet évêque une suite de questions dont plusieurs, il faut le dire, ne font pas grand honneur ni à l'esprit ni au cœur d'Augustin, mais d'autant plus à Grégoire, par les réponses qu'il y fait. Cet homme pieux cherche autant que possible, dans ces réponses, à diriger l'esprit du missionnaire sur les sujets les plus utiles, et s'attache le plus long-temps aux questions qui présentent un intérêt pratique : puis sur les objets même les plus matériels il donne des directions sages et pleines de modération. Augustin avait demandé, par exemple, comment il fallait employer les dons des nouveaux convertis et les revenus de l'église; Grégoire lui répond qu'il faut en consacrer un quart à l'entretien de l'évêque *et de sa famille ;* car à cette époque l'église romaine ne s'était pas encore crue plus sage que l'Esprit de Dieu, qui a institué le mariage comme un gardien de la pureté (1 Cor. 7, 2, 5, 9); et elle ne l'avait donc point encore interdit aux prêtres. « Si les ecclésiastiques, dit Grégoire, n'ont pas le don de la continence, qu'ils se

marient et qu'ils se fassent donner l'entretien nécessaire. » On devait, ajoute cet évêque, consacrer un second quart de ces revenus à l'entretien des autres membres du clergé, un troisième aux pauvres, et un dernier quart à la construction des églises (1).

On trouve aussi dans les réponses de Grégoire plusieurs directions qui font pressentir l'esprit ambitieux que nous verrons éclater plus tard chez Augustin : Grégoire lui recommande une conduite sage et flexible. Il conseille aussi à Augustin de ne pas renverser les temples païens des Saxons, mais d'en faire enlever seulement les idoles, d'en arroser les murailles avec l'eau consacrée, et de les faire convertir en églises chrétiennes, afin non-seulement d'épargner les frais de construction pour de nouveaux locaux, mais aussi d'attirer le peuple d'autant plus facilement dans des lieux où il avait déjà accoutumé d'assister au service divin.

Sans doute Grégoire alla trop loin dans cette condescendance pour les pratiques idolâtres; et ce système eut plus tard pour effet déplorable de faire tomber en plus d'une occasion le christianisme au plus bas niveau de l'idolâtrie. Ainsi, par exemple, Grégoire ne se borna pas même à faire maintenir les temples idolâtres, mais il recommanda encore d'adapter, autant que possible, les cérémonies chrétiennes aux cérémonies païennes déjà usitées, afin, disait-il, que le changement ne fût pas trop pénible au peuple. Il consent volontiers

(1) *Bède*, 1, 28.

à ce que les nouveaux convertis sacrifient et mangent en l'honneur de Dieu un certain nombre de bœufs en certains jours de fête, comme ils le faisaient précédemment en l'honneur des démons, etc. (1).

Cependant, ou peut-être par cette raison même, les succès continuaient; autant qu'on peut appeler succès les espèces de conversions qui se faisaient par de tels moyens. Augustin communiqua à Grégoire, sous les plus brillantes couleurs, le prompt accroissement de l'église britannique, en se plaignant vivement de ce qu'il y avait si peu d'ouvriers pour une si grande moisson; et Grégoire lui envoya une nouvelle société de collaborateurs, au nombre desquels se sont surtout distingués Paulin, Mellitus, Juste et Rufin. Ces nouveaux ouvriers apportèrent avec eux tout ce qui passait alors pour objet de nécessité dans la formation et l'établissement d'une église, des vases sacrés, des tapis d'autels, des ornemens d'église, des vêtemens pour la messe, des reliques, mais aussi (ce que le pieux Bède relève très-expressément) beaucoup de livres. Ces livres consistaient en un beau manuscrit de la Bible, en deux livres des psaumes, deux exemplaires des quatre évangiles, et quelques martyrologes et livres de messe. Outre cela Grégoire envoyait à Augustin, comme récompense particulière, le manteau épiscopal, en lui indiquant soigneusement qu'il ne devait s'en servir qu'à la célébration de la messe. Cependant il importe de remarquer qu'Augustin ne

(1) *Bède, Hist.*, l. 1, c. 30.

recevait là de l'évêque que le manteau, et qu'il s'était déjà fait précédemment consacrer par l'archevêque d'Arles; Grégoire n'avait participé à cette ordination que par le consentement qu'il y avait donné.

Les nouveaux arrivés apportaient aussi à Éthelbert des lettres de recommandation dans lesquelles Grégoire appelle ce roi, comme on l'avait déjà fait de Clovis, un second Constantin, en l'exhortant à hâter la propagation du christianisme chez ses sujets, et à réformer leurs mœurs par des exhortations, par le bon exemple, la crainte et les promesses. Il recommandait surtout au roi de suivre en tout les avis d'Augustin, « de cet homme si fort versé dans les saintes Écritures, comme dans les règles monastiques, et si rempli de bonnes œuvres » : que sans cela Dieu n'exaucerait pas les prières qu'il ne cessait lui, Grégoire, d'adresser à Dieu pour la prospérité du roi. Grégoire dit de plus à Éthelbert qu'il avait vu par les saintes Écritures que la fin du monde et le règne des saints étaient proches; que s'il voyait donc lui, Éthelbert, arriver beaucoup de choses extraordinaires, des apparitions dans le ciel, des météores dans les airs, des guerres, des famines, des pestes et des tremblemens de terre, choses qui n'auraient pourtant lieu qu'après son départ (de lui, Grégoire), il ne devait pas s'en effrayer, puisque ces signes n'étaient envoyés que comme des précurseurs, afin de nous apprendre à nous occuper de nos ames immortelles (1).

(1) *Grégor.*, l. 11, ep. 66. — *Bède*, 1, 32.

Dans son extrême joie Grégoire prit, sans plus tarder, tous les arrangemens qu'il eût pu prendre si le pays eût déjà été gagné tout entier à la foi chrétienne. Il établit deux archevêchés, l'un à Dorovernum (Cantorbéry), qui fut assigné à Augustin; l'autre à York; et sous chacun de ces archevêchés douze évêchés : il fait une mention particulière d'un évêque de Londres, quoiqu'il ne se fût encore rien passé dans cette ville; et il remarque avec soin, en faveur d'Augustin, qu'en qualité d'archevêque il doit avoir le rang sur tous les autres évêques, et que son pouvoir doit s'étendre non-seulement sur le clergé anglo-saxon, mais aussi sur celui de l'ancienne église britannique, au nord et à l'ouest du pays (1).

Par ces arrangemens, qui du reste n'étaient encore pour la plupart que sur le papier, Grégoire fit deux choses : l'une, bien malheureuse, c'est qu'il jeta dès-lors dans l'église britannique les germes des divisions qui éclatèrent plus tard entre l'église nouvelle et l'ancienne, et qu'il empiéta évidemment, fût-ce même sans intentions ambitieuses, sur les droits de cette dernière; l'autre, c'est qu'il posa par là les bases de la constitution hiérarchique de l'église anglicane, telle qu'elle subsiste encore aujourd'hui, ce qui place cette dernière dans une position assez singulière puisque les prétentions qu'elle élève à une succession apostolique ne reposent absolument que sur l'autorité d'un pape qui est venu interrompre la succession de l'église

(1) *Bède*, l. 1, c. 29.

primitive du pays, pour la soumettre de force à des prétentions qui ne datent que du commencement du septième siècle ou de la fin du sixième.

C'est au milieu de cette perspective riante d'une victoire complète de l'évangile chez les Anglo-Saxons que Grégoire termina sa carrière terrestre (604). A peine fut-il mort qu'on put voir avec douleur qu'Augustin avait perdu en lui un conducteur précieux, et la mission anglo-saxonne son plus salutaire appui : car Augustin, dans les mains duquel Grégoire avait déposé la direction de toute l'église britannique, commença bientôt, soit par un attachement aveugle à l'autorité de Rome, soit tout simplement dans des vues ambitieuses, mais en tout cas, il faut en convenir, d'après les malheureuses instructions de Grégoire, à exiger des anciens évêques bretons de Cornouailles et du pays de Galles (ce qu'on appelait le clergé gallois), qu'ils se soumissent avec leurs églises à sa juridiction; qu'ils le reçussent, lui, comme le fondé de pouvoirs de l'église de Rome; qu'ils s'accommodassent en toutes choses au rituel de cette dernière communion, et qu'ils fissent cause commune avec lui dans la conversion des Anglo-Saxons. Ces demandes devinrent l'occasion des plus fâcheuses divisions, et faillirent ruiner de nouveau l'œuvre de l'évangile en Angleterre : les évêques de l'ancienne église britannique refusèrent unanimement de s'y soumettre, et déclarèrent d'une manière solennelle qu'ils étaient résolus à conserver à tout prix l'indépendance dont ils avaient joui jusqu'alors, de même que les formes de culte qui leur étaient

particulières et qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres.

A la demande du roi Éthelbert qui désirait la paix du pays, et pour chercher une issue à ce conflit, on convoqua, sur la frontière du Wessex, un concile général afin d'amener, s'il était possible, par la voie de la persuasion la soumission du clergé britannique. Mais comme celui-ci repoussait toute espèce d'invitation de ce genre, Augustin en appela dans la chaleur de la dispute à un miracle, qu'il était prêt à faire et qui trancherait d'un coup toute la difficulté. Si nous nous en rapportons au récit de Bède, qu'on aurait du reste quelque droit de suspecter, comme Anglo-Saxon et zélé catholique, les adversaires d'Augustin auraient craint d'accepter le défi; mais on n'en fit pas moins paraître un aveugle Anglo-Saxon, pour la guérison duquel les évêques de l'ancienne église auraient essayé la prière sans succès. Alors, dit Bède, Augustin se jeta à genoux et pria Dieu de rendre la vue à cet homme, aveugle des yeux du corps, afin de rendre aussi la vue à ceux qui manquaient de celle de l'entendement. La chose se fit sur l'instant, ajoute Bède, et les évêques bretons furent réduits au silence. Mais ils déclarèrent également qu'ils ne pouvaient renoncer, au nom de leurs églises, à leurs anciennes pratiques sans le consentement de ces mêmes églises, et que pour cela ils demandaient une assemblée plus nombreuse. On la leur accorda.

Sept de leurs évêques et plusieurs de leurs hommes les plus instruits, sortis du célèbre couvent de Bangor (celui de la principauté de Galles), furent

ppelés par le peuple et par le clergé à se rendre à l'assemblée convenue. Ils trouvèrent bon d'aller auparavant consulter un ermite, sage et généralement respecté, sur ce qu'ils avaient à faire dans cette occasion importante. L'ermite leur répondit : « Si Augustin est un homme de Dieu, vous devez lui obéir; et la preuve en sera si, selon l'exemple de Jésus, il est revêtu de douceur et d'humilité. » — Mais, dirent les évêques gallois, cela même à quoi pourrons-nous le reconnaître ? » — L'ermite leur donna le conseil de se rendre tous auprès d'Augustin pour continuer les négociations; que s'il se levait à leur arrivée avec amour et humilité ce serait une preuve que l'esprit de Christ habitait en lui, parce qu'il n'habite, ajouta le religieux, que chez ceux qui sont humbles de cœur; que si, à leur entrée, il restait fièrement assis sur son siége, ils ne devaient pas s'occuper davantage de négocier avec lui. C'est ce dernier cas qui eut lieu lorsque les évêques se présentèrent à la réunion; et dès-lors ils refusèrent de se rendre à aucune proposition. Comme ils se retiraient, Augustin les poursuivit de ces paroles violentes, déjà bien marquées du sceau de l'église de Rome : « Si vous ne voulez pas accepter la paix de la part de vos frères, recevez la guerre de la part de vos ennemis : si vous ne voulez pas annoncer aux Anglo-Saxons le chemin de la vie, recevez de leurs mains la mort ! » — Prédiction sinistre qu'Augustin pouvait bien prendre sur lui, puisque c'était presque en entier de lui que dépendait la question de la paix ou de la guerre.

Il est vrai que cet homme violent ne vit pas de

ses yeux l'accomplissement de sa menace; car il mourut encore avant la fin de 604; mais il laissa le puissant Éthelbert héritier et exécuteur de ses vues.

Peu avant sa mort il avait sacré évêques les deux prêtres et missionnaires Mellitus et Justus. Le premier fut désigné pour la mission d'*Essex*, le long de la Tamise : — le fleuve formait la limite entre ce royaume et celui de Kent; — le second se rendit dans le *Sussex*. La capitale d'Essex était Lundonia (Londres), qui nous est représentée, déjà à cette époque, comme le marché général de divers peuples qui venaient s'y rendre par eau et par terre (1) : la province était gouvernée par Saberet, neveu et vassal d'Éthelbert. Mellitus travailla dans cette contrée avec zèle; et le roi Éthelbert érigea à Londres un siége épiscopal, et y bâtit une église magnifique dédiée à St Paul, sur la même place où se trouve maintenant le beau temple protestant du même nom.

Ce roi anglo-saxon qui, après la mort d'Augustin, poursuivait vivement l'œuvre de la mission romaine dans le pays, voyait avec peine, probablement avec irritation, la résistance que l'ancien clergé breton avait opposée jusqu'alors à son œuvre, et l'alliance plus étroite qu'il contractait avec celui d'Écosse et d'Irlande pour s'opposer aux prétentions de la hiérarchie étrangère. Cependant Éthelbert ne voulait pas faire lui-même la guerre aux chrétiens de la vieille église; mais il chercha, sous de misé-

(1) *Bède*, l. 2, c. 3.

prétextes, à exciter contre eux Éthelfrid, roi
e païen de Deïra et bientôt du Northumber-
Ce chef barbare vint en effet se jeter avec une
nte armée sur la province où s'était tenu le
r concile, et sur les contrées occupées par
posans : il y eut auprès de la ville de Ches-
e bataille sanglante, dans laquelle les Bretons
totalement défaits. Derrière la ligne de bataille
nt rassemblés, de tous les couvens du pays,
tout de celui de Bangor, plus de 1,200 pau-
noines, réunis pour implorer à leur manière,
n probablement avec beaucoup de supersti-
: dans des sentimens bien charnels, le secours
u sur les ames de leur peuple. Ils ne furent
aucés. Quand la bataille fut à peu près déci-
thelfrid ne s'étonna pas peu de la présence et
coutrement de cette troupe sans armes qu'il
derrière les combattans; et lorsqu'on lui dit
s gens étaient venus prier leur Dieu de don-
. victoire aux Bretons il s'écria à la tête de
vages guerriers : « S'ils ont invoqué leur Dieu
nous, ils ont combattu contre nous par leurs
s. » — Et il les fit tous massacrer.
te bataille fut le dernier coup porté à l'indé-
nce des Bretons, qui se trouvèrent dès-lors
cablement placés sous le pouvoir des Anglo-
s : leur pays fut entièrement ravagé; et le beau
nt de Bangor en particulier, qui pouvait con-
leux mille moines, fut réduit en un monceau
ndres sous les mains des Barbares.
endant Augustin avait été remplacé sur le
archiépiscopal de Cantorbéry par Laurence,

qui était venu avec lui en Angleterre en 597. Il paraît que cet homme continua l'œuvre de la conversion des Anglo-Saxons avec le même zèle que son prédécesseur, quoique avec moins d'ostentation. De concert avec les deux évêques Mellitus et Justus, il renouvela la tentative de réunir l'ancienne église bretonne et irlandaise avec l'église anglo-saxonne ou romaine; mais la conduite hautaine d'Augustin, et bien plus encore la défaite sanglante que les Bretons venaient d'éprouver de la part d'Éthelfrid, avaient tellement aliéné les esprits, que les Bretons ne voulaient plus même manger à la même table avec les serviteurs de la hiérarchie romaine (1).

Et peu s'en fallut même que cette conduite abominable du parti romain n'attirât sur ce parti lui-même une ruine complète, en détruisant l'église chrétienne tout entière dans le pays : car, divisée comme elle l'était, elle se voyait réduite à la position la plus précaire vis-à-vis du parti païen, encore extrêmement fort. Éthelbert étant mort en 616, après un règne de 56 ans, la mission perdit avec lui son premier et son plus ferme appui, et son fils et successeur *Ébald* (ou Éadbald) se livra à des passions violentes qui furent sur le point de replonger le pays dans l'idolâtrie dont il sortait à peine. On a vu qu'il était fils de la pieuse Bertha; mais Bertha étant morte, Éthelbert s'était remarié; et la jeunesse de cette seconde épouse porta Ébald, après la mort de son père, à épouser cette même femme, sa

(1) *Bède*, l. 2, c. 13.

lle-mère. Les missionnaires lui représentant que tait une union illégitime, il repoussa une relion qui lui interdisait la satisfaction de ses conitises, et il rentra, avec un grand nombre de ses artisans, dans le paganisme.

La mission reçut encore d'un autre côté un coup n moins douloureux. Un autre de ses protecurs, le roi *Saberet* de Londres, mourut à cette me époque, et laissa trois fils, qui se partagèat le gouvernement, et qui tous trois se déclarèat ennemis du christianisme. Ils firent relever autels des faux dieux; l'évêque Mellitus fut nni de leur territoire, et s'enfuit vers Laurence Cantorbéry, où l'évêque Justus de Rochester tait pareillement réfugié: l'état des choses parut me si critique à ces trois missionnaires qu'ils olurent de quitter l'Angleterre, et d'abanoner entièrement la mission. Mellitus et Justus nfuirent en effet en Gaule: et peu après, Launce, effrayé des dispositions d'Ébald, était palement sur le point de s'embarquer, lorsque ns la dernière nuit qu'il comptait passer en Anterre, après s'être couché à la suite de beaup de prières et de larmes, il songea qu'il voyait pôtre Pierre devant lui, qui le reprenait sur sa sillanimité, et l'encourageait à persévérer auprès son troupeau dispersé. Laurence tenta donc le nouvelle démarche auprès d'Ébald; et le Seieur bénit l'entretien de ce missionnaire fidèle ec le roi au point qu'Ébald renonça à son union cestueuse, retourna franchement au christianise, se fit baptiser et s'employa dès-lors avec zèle

à la propagation de la foi (1). Les missionnaires qui s'étaient enfuis revinrent bientôt; et dès ce moment la mission vit luire un nouveau temps de grâce, dans lequel la connaissance du salut fut portée bien au-delà du royaume de Kent.

§ 2.

Northumberland et reste de l'heptarchie.

Mais à cette même époque les provinces orientales de la Grande-Bretagne étaient encore ensevelies dans l'ombre mortelle d'une idolâtrie sauvage et sanguinaire, dans laquelle elles étaient retombées depuis l'invasion; et avec le morcellement des royaumes anglo-saxons il était difficile de parvenir à travailler chez ces populations, et de les amener au service du Dieu vivant. Cependant le Seigneur avait encore ici préparé silencieusement les voies à son évangile.

On vient de voir comment le cruel Éthelfrid, roi de Deïra, avait traité les chrétiens bretons. Son voisin était Aella, roi de Bernice, dont Éthelfrid avait épousé la fille. Aella, étant mort, laissa un fils encore enfant, *Edwin*; mais Éthelfrid s'empara du royaume de Bernice, le réunit à celui de Deïra, et devint ainsi le fondateur de l'un des plus puissans royaumes de l'heptarchie, celui du Northumberland. Pour sauver le rejeton royal des mains de son beau-frère, quelques membres de la famille l'avaient enlevé et transporté en secret à

(1) *Bède*, l. 2, c. 4, 6, 7.

la cour de Cadwan, prince de la Galles septentrionale; mais ce fut pour lui le commencement d'une longue suite d'épreuves. Une malheureuse dispute qui arriva entre Edwin et Cadwallon, fils de Cadwan, obligea Edwin de s'enfuir : il alla chercher un asile à la cour de Céorl, roi de Mercie, où il passa plusieurs années et épousa la fille du roi; mais il vit bientôt que, même à la cour de son beau-père, il n'était pas à l'abri des embûches d'Éthelfrid; et comme son épouse venait de mourir il s'enfuit à la cour de *Redwald*, roi des Estangles, où il fut reçu avec amitié.

Cependant là encore son repos fut bientôt troublé par son persécuteur, qui promit à Redwald une forte récompense s'il consentait à assassiner Edwin. Redwald résista long-temps, soit aux promesses, soit aux menaces d'Éthelfrid; mais à la fin les unes et les autres devinrent si fortes qu'il se sentit ébranlé. Un ami découvrit, encore à temps, au malheureux Edwin le danger qui le menaçait et lui conseilla de s'enfuir : mais Edwin préféra se fier à l'honneur du roi, et plutôt tomber victime de la trahison que de passer ses jours à errer de lieu en lieu. Un événement, que nous racontons tel que Bède nous le donne, put y contribuer pour beaucoup.

Un soir où Edwin était assis solitaire dans sa chambre à coucher, enfoncé dans les diverses réflexions que lui suggérait sa triste destinée, un inconnu se présenta à lui et lui fit entendre qu'il connaissait la cause de son chagrin. « Mais, mon prince, » ajouta ce même étranger d'un air solen-

nel, « qu'est-ce que tu promets à celui qui te délivrera de tes angoisses, et qui engagera Redwald à ne te faire aucun mal et à ne point te livrer à celui qui cherche ta vie? » — « Tout, » reprit vivement le prince, « tout ce qui est en mon pouvoir. » — Et que promets-tu, » continua l'étranger, » si je te donne l'assurance qu'après avoir détruit tes ennemis tu monteras sur le trône de Northumberland, et que tu passeras en force et en puissance non-seulement tes ancêtres, mais tous les rois des Angles? » — Le prince, encouragé par le ton d'assurance de l'étranger, lui dit : « Un pareil libérateur aura une récompense proportionnée à la grandeur de son bienfait. » — « Mais, » continua d'un ton toujours plus surprenant le personnage inconnu, « que serait-ce si celui qui t'annonce toutes ces choses comme devant t'arriver certainement, t'enseignait encore outre cela le meilleur chemin pour arriver au bonheur, et de meilleures règles de conduite que celles qu'ont jamais connues tes ancêtres? Le suivrais-tu, et recevrais-tu ses instructions? » — Edwin n'hésita nullement à lui promettre qu'il le ferait. — Alors l'étranger plaça sa main droite sur la tête du prince et lui dit : « Pense à cette heure solennelle, mon fils, lorsque toutes ces choses t'arriveront, et alors ne tarde point de tenir ta promesse. »

C'est ainsi que raconte cette histoire Bède qui vivait dans le Northumberland cinquante ans après Edwin (l. 2, c. 12). Ceux qui ont peur du surnaturel pourront supposer bien facilement que toute cette scène fut un petit arrangement de

ne chrétien de la Grande-Bretagne, à qui la
nna le courage d'annoncer ainsi un avenir
désirait. Du reste on pourrait se rappeler ici
ire très-généralement crue, peut-être parce
e est attestée par un auteur païen, du per-
ge mystérieux qui apparut un soir à Brutus
a tente et qui lui donna rendez-vous à Phi-
.

i qu'il en soit, Edwin résolut de rester au-
le Redwald. Celui-ci de son côté consulta son
e, qui lui peignit de si vives couleurs l'infa-
u'il y aurait à trahir son hôte, que Redwald,
ant entièrement d'avis, résolut même d'aider
à recouvrer son royaume. En même temps,
rid irrité du refus qu'on lui faisait de livrer
e proscrit, déclara la guerre à Redwald. Les
rmées se rencontrèrent dans le comté de Not-
m et se livrèrent bataille sur la rive droite
el. Redwald avait distribué son armée en trois
s; son fils aîné commandait la première, lui-
la seconde, Edwin la troisième. Éthelfrid se
vec fureur sur la première division et tua de
pre main le fils de Redwald. Il s'avançait déjà
me sur la seconde; mais la fureur de ses trou-
brisa bientôt contre la fermeté des guerriers
dwald; et l'assassin des moines de Bangor, le
cuteur d'Edwin reçut la récompense de ses
s : il fut tué sur le champ de bataille : la dé-
les troupes du Northumberland fut complète;
win fut reçu comme roi par les habitans du
avec acclamations.
t événement devint éminemment favorable à

la propagation du christianisme dans cette province. A l'époque où Edwin était encore un pauvre fugitif à la cour de Kent, et où il venait de perdre sa première épouse, il avait vu une fille d'Éthelbert et de Bertha, la pieuse Éthelburga, et il s'était attaché à elle. Mais dans sa position malheureuse il n'avait osé lui déclarer ses sentimens. A peine fut-il rentré en possession de ses états qu'il la fit demander à Ébald, son frère, qui, comme on l'a vu, s'était chaudement déclaré pour le christianisme. Celui-ci lui répondit : « qu'il ne convenait pas à une princesse chrétienne d'épouser un païen, et que la foi céleste ne pouvait s'entacher par une union avec un roi encore étranger au vrai Dieu » (1). Edwin répartit qu'il ne s'opposerait en aucune manière à la foi que professait la jeune fille, et qu'au contraire il lui accorderait le libre exercice de sa religion, de même qu'à tous les chrétiens qu'elle amènerait avec elle : que même il ne rejetait nullement l'idée d'embrasser lui-même cette religion dès qu'il l'aurait fait examiner par des hommes raisonnables, et que ceux-ci l'auraient déclarée plus sainte et plus digne de Dieu que celle de ses pères.

Éthelburga épousa donc Edwin (625); et elle se fit accompagner du pieux Paulin, jusqu'alors missionnaire dans le royaume de Kent, qui reçut la consécration d'évêque, afin d'aller à la fois officier pour la reine et sa maison, la préserver de retomber dans l'idolâtrie, et prêcher l'évangile à la cour païenne d'Edwin. Les premiers temps de son

(1) *Bède*, l. 2, c. 9.

séjour en Northumberland furent pour lui un temps d'épreuves bien pénible. De quelque manière qu'il s'y prît pour recommander le christianisme au roi et à ses courtisans, ses paroles, ses prières et ses larmes paraissaient être perdues : le roi ne pouvait se résoudre à renoncer au dieu de ses pères. Cependant, sur les instances de sa femme il permit qu'on baptisât une fille qui venait de lui naître, Eanfled, avec onze autres personnes de la famille royale, qui furent ainsi reçues dans l'église chrétienne comme les prémices du Northumberland, le dimanche des rameaux de l'an 626.

Mais il arriva un événement qui fit faire à Edwin, contre son attente, quelques pas de plus vers le christianisme. Deux princes du royaume de Wessex, Quichelm (Guillaume), et Cynegil, jaloux de la puissance de ce prince qui s'avançait à grand pas vers le rang de souverain de l'heptarchie, résolurent, comme ils n'osaient l'attaquer ouvertement, de s'en débarrasser par le meurtre (626). Ils envoyèrent auprès de lui un messager qui avait caché sous ses vêtemens un poignard empoisonné, et qui, pendant que le roi l'écoutait, dirigea contre son cœur un coup violent. Mais un des serviteurs d'Edwin se jeta au-devant, reçut le coup et tomba mort à l'instant. Le meurtrier de son côté fut immolé sur-le-champ, et Edwin rassembla aussitôt une puissante armée pour aller se venger sur son perfide adversaire, en promettant à Paulin, par manière de vœu, qu'il embrasserait le christianisme s'il revenait vainqueur.

Effectivement Edwin remporta une pleine vic-

toire; et on put, dès ce moment, le considérer comme le souverain le plus puissant de l'Angleterre. Conformément à sa parole donnée il se fit instruire dans le christianisme par Paulin, il tint des conférences avec les plus sages conseillers sur les matières qu'il entendait traiter, et il se retira dès-lors fréquemment dans la solitude, afin de réfléchir sur ce qu'il avait à faire dans cette grave conjoncture.

Boniface, qui était pape à cette époque, avait appris avec joie par Paulin qu'il y avait quelque espoir de gagner à la foi chrétienne le puissant Edwin et ses sujets. Il ne tarda pas d'envoyer à ce prince une lettre d'encouragement, qui donne un touchant échantillon de la sagesse avec laquelle les missionnaires de cette époque présentaient encore quelquefois les doctrines chrétiennes à leurs disciples, et, il faut le dire aussi, des lumières avec lesquelles les papes les dirigeaient en certains cas (1). L'évêque de Rome fait observer au roi : « que la toute-puissance et la gloire insondable de Dieu ne peuvent être saisies par l'entendement humain le plus pénétrant; mais que le Dieu révélé dans la Bible est tellement l'ami des hommes, que dans sa miséricorde il a bien voulu nous faire connaître sa bonté paternelle; que, dans ce dessein, Christ a fait annoncer son évangile à tous les peuples de la terre; et que lui (le pape) avait voulu faire parvenir aussi au roi cet heureux message. Voici, ajoute-t-il, le sommaire du christianisme. Dieu créa-

(1) *Bède*, l. 2, c. 10.

teur de l'univers a fait l'homme à son image et lui a donné de vivre éternellement, s'il garde ses commandemens. C'est ce Dieu, révélé comme Père, Fils et Saint-Esprit, qu'adore comme Créateur toute la race humaine. C'est à lui que sont soumis tous les royaumes; il a pitié de toutes ses œuvres, et il visite les peuples les plus éloignés, pour enflammer leurs cœurs du feu de l'Esprit-Saint. Je te conjure donc avec l'amour le plus vrai de renoncer à ton idolâtrie abominable, pour embrasser le vrai Dieu..... Reçois, grand roi, reçois donc le signe de cette sainte croix, par laquelle le monde pécheur a été racheté; romps les liens de Satan, et tourne-toi vers le vrai Dieu qui veut te rendre digne des récompenses éternelles » (1).

Cette lettre produisit sur le cœur du roi une profonde impression.

Il ne faut pas oublier non plus, au nombre des motifs qui durent agir puissamment sur l'esprit d'Edwin, l'apparition (quelconque) que nous avons rapportée plus haut; car il paraît, dans tous les cas, qu'il y eut quelque chose de ce genre. Et soit que nous supposions que c'était Paulin lui-même qui avait joué un pareil rôle, soit que ce missionnaire eût simplement ouï parler de l'événement (car Edwin n'avait aucune raison de le cacher, et en avait plutôt de le publier), Paulin agit comme un homme qui en avait connaissance, et jugea que le moment était venu de rappeler au roi ce fait, si propre à le faire souvenir de l'angoisse à laquelle il avait

(1) *Spelman Concil. britann.*, t. 1.

échappé et des engagemens qu'il avait pris alors. Un soir donc qu'Edwin était de nouveau seul dans son appartement, plongé dans de profondes réflexions sur le pas important qu'il avait à faire, l'évêque entra chez lui d'un air solennel, lui plaça la main sur la tête et lui dit : « Grand roi, connaissez-vous ce signe ? » — Edwin, profondément ébranlé, se jeta en tremblant aux pieds de Paulin, qui le releva de terre et lui dit du ton prophétique d'un second Nathan : « Dieu t'a sauvé des mains de tes ennemis ; il t'a élevé sur le trône de la Grande-Bretagne ; et il a ainsi accompli ses promesses. Veux-tu maintenant tarder à accomplir les tiennes ? Reçois la foi du Dieu qui t'a délivré des épreuves temporelles, pour qu'il te délivre encore des peines sans fin de l'enfer. »

Le roi fut décidé. Mais afin de sonder quels étaient les sentimens de ses principaux serviteurs, il les rassembla avec ses prêtres, pour traiter publiquement la grave question relative à la nouvelle religion. Paulin commença par un discours solennel, où il exposa les vérités capitales de l'évangile, les preuves de sa divinité, et son excellence au-dessus de l'idolâtrie des Anglo-Saxons. Son discours fit une impression très-favorable sur l'assemblée. Après lui parla le grand-prêtre païen, Coify, homme qui ne cherchait dans la religion, comme son discours le montre naïvement, que ses avantages temporels : « C'est à vous, ô notre roi, qu'il appartient de juger de la religion qu'on nous propose maintenant : mais laissez-moi vous déclarer ouvertement ce que l'expérience m'a appris jusqu'à ce jour. Il y

a long-temps que je suis persuadé que notre religion n'est pas bonne. Aucun de vos sujets probablement ne s'est plus appliqué que moi à honorer nos dieux; et cependant plusieurs ont reçu de vous de plus grands bienfaits et de plus grandes dignités que moi, et tout leur a mieux réussi. Si les dieux avaient du pouvoir ils auraient certainement accordé leurs plus grandes faveurs à ceux qui les honoraient le plus. Si donc vous avez trouvé, après mûr examen, que la nouvelle doctrine soit meilleure que l'ancienne, nous ne tarderons pas un instant à l'admettre avec joie. »

Un autre des conseillers royaux (ealdormans) se joignit au même avis.—« La vie de l'homme sur terre m'apparaît, ô roi, comparée avec l'époque inconnue vers laquelle nous nous avançons, comme le vol d'un oiseau, lorsque en un jour d'hiver, où la tempête remplit les airs, tu te réjouis à table et auprès d'un bon feu avec tes serviteurs. Un pauvre moineau vient quelquefois se jeter dans l'appartement pour y chercher de la chaleur : mais à peine est-il entré par une fenêtre qu'on le chasse déjà par une autre. Aussi long-temps qu'il parcourt la salle à manger il ne sent pas l'intempérie de l'hiver; mais sa joie ne dure qu'un moment; et sorti de l'hiver il est repoussé dans l'hiver et disparaît. Voilà la brièveté de la vie humaine : ce qui la précède, ce qui la suit, nous n'en savons rien. Si donc la nouvelle doctrine nous apprend là-dessus quelque chose de certain il est juste que nous la recevions. »

Tous les autres conseillers se joignirent à cet

avis; et le grand-prêtre demanda même que le roi voulût bien laisser discourir encore davantage l'évêque chrétien sur son Dieu. — Alors Paulin se mit à parler avec abondance de la miséricorde, de la grâce, de la patience et de la fidélité du Seigneur. Puis Coify reprit encore en disant : « Il y a longtemps que je savais que notre religion n'avait aucune solidité; car plus j'y cherchais la vérité, moins je la trouvais. Maintenant je déclare, ô roi! que je crois que la vérité est dans cette prédication, et qu'elle peut nous donner la vie et le bonheur éternels. Je te conseille par conséquent de livrer aux flammes, sans le moindre délai, les temples et les autels où nous avons adoré jusqu'ici sans fruit. » — « Mais, s'écria le roi, qui serait plus propre à cela que toi-même ? » — « Je le veux bien, dit le prêtre, puisque c'est moi qui, dans ma folie, ai honoré ces autels plus qu'aucun autre; et comme le vrai Dieu m'a donné maintenant sa sagesse, je les détruirai de ma propre main pour donner un exemple à tout le peuple. » — Coify demanda alors au roi un cheval de bataille et des armes, choses qui étaient interdites aux prêtres païens; et le roi les lui ayant accordées, le prêtre ceignit une épée, prit en main une lance, et partit pour le temple idolâtre de Godmundham, situé non loin de la résidence royale d'Aldby, dans le Yorkshire. Arrivé aux portes du temple il y enfonça sa lance, pour marquer que la guerre était déclarée aux dieux du pays; et ce fut le signal de la destruction de l'édifice; aussitôt toute la suite du prêtre jeta des tisons enflammés dans la charpente, qui fut consumée de fond en comble.

Le changement de religion de ce prêtre idolâtre ssemble, comme on le voit, à celui de bien utres : cet homme voyait les dispositions de son i; la piété lui apparaissait comme un moyen de nrichir : et il ne comprenait certainement rien cette parole d'un apôtre : « que si quelqu'un est Christ c'est une nouvelle création. » Mais ne ssons d'observer que la sagesse de Dieu se sert s passions des hommes pour en tirer un bien inlculable en faveur d'une multitude d'autres homes et de générations successives; ce fut encore ici cas.

Le roi ayant renoncé publiquement à l'idolâie de ses pères, il se fit baptiser par Paulin avec eux fils qu'il avait eus de sa première épouse, et rec sa nièce Hilda, qui plus tard devint célèbre ns l'histoire des missions du Northumberland: n grand nombre de ses hauts fonctionnaires se ignirent à lui. La cérémonie eut lieu le jour de âques 627, dans une petite chapelle en bois qu'on rigea à cet effet, et à la place de laquelle se ouve maintenant la magnifique cathédrale d'York, u'on éleva quelques siècles après en souvenir de t événement.

La conversion du roi et de ses principaux conillers passa come un feu par toute la nation, et es milliers d'habitans de toute condition suivirent on exemple : les routes étaient remplies tous les ours de troupes d'hommes qui venaient chercher la emeure de l'évêque chrétien ; et selon Nennius (1)

(1) *Scrip.* 15 *Histor. Brit. et Saxon.*, t. 1.

Paulin aurait baptisé dans la Swale douze mille ames en un seul jour. Nous venons de convenir, comme il est juste, que des baptêmes de ce genre sont bien suspects en eux-mêmes; mais cependant les chaînes de fer d'une ancienne idolâtrie étaient rompues pour une grande partie de la nation; les obstacles extérieurs à la propagation du christianisme levés; les voies frayées à l'évangile : de sorte que le chrétien peut toujours se réjouir à la vue de pareils événemens comme à l'aurore d'un beau jour.

Dès l'époque de son baptême Edwin se dévoua fidèlement à la cause du christianisme et se montra le protecteur de l'église dans toutes les provinces nord-est de la Grande-Bretagne. Son zèle s'étendit même au-delà du Northumberland, chez les païens des états limitrophes auxquels notre histoire nous rappelle maintenant.

A la mort de Redwald, premier protecteur d'Edwin, les principaux des *Estangles*, qui connaissaient les vertus et la capacité de ce dernier, lui offrirent la dignité souveraine. Mais celui-ci crut avec raison devoir exercer envers le fils la même générosité que le père lui avait témoignée : il refusa donc cet honneur, pour le faire retomber sur Corpwald, fils de son bienfaiteur, à qui en même temps il persuada d'embrasser le christianisme. Corpwald le fit, mais il paya de sa vie cette dernière démarche : après un règne de trois ans il fut assassiné par un compétiteur païen qui prit momentanément sa place.

Cependant la semence répandue parmi les Es-

tangles ne périt pas pour cela; et le Seigneur s'était déjà choisi l'instrument par lequel il voulait les appeler à l'évangile. Corpwald avait laissé un frère, nommé *Sigebert*, qui après la mort de son père avait été obligé de s'enfuir dans les Gaules. Là le malheureux prince erra pendant long-temps, jusqu'à ce qu'il fit la connaissance d'un ecclésiastique bourguignon, nommé Félix, qui l'instruisit dans le christianisme avec un tel succès que Sigebert embrassa du cœur la foi en Jésus. Dès ce moment le jeune prince mit à profit avec soin les moyens d'instruction qu'il trouva dans les Gaules, et il fit de tels progrès dans les sciences que Bède le nomme le prince le plus savant de son temps (l. 2, c. 15). L'église de Dieu allait en profiter. Grâce à l'intervention d'Edwin Sigebert fut appelé sur le trône des Estangles à la place de l'usurpateur (631); et à peine y fut-il assis qu'il fit venir Félix pour l'aider à instruire son peuple. La hiérarchie romaine avait déjà fait assez de progrès pour que la chose ne pût avoir lieu sans l'autorisation du métropolitain de Cantorbéry; mais celui-ci la donna sans difficulté, sacra Félix évêque des Estangles, et obtint bientôt du pape en sa faveur le pallium destiné aux évêques missionnaires.

Dès-lors ce prêtre travailla vivement, de concert avec Sigebert, à l'instruction du peuple; et il eut le bonheur de poser dans son diocèse les premières bases de l'église de Christ. Bientôt on vit les troupeaux chrétiens se multiplier dans toute la contrée, en même temps que les écoles, pour lesquelles Félix fit venir de la Gaule des maîtres ins-

truits : on a même des raisons de croire que c'est à Sigebert qu'on doit l'école qui devint dans la suite l'université de Cambridge.

Il est vrai qu'au bout de peu d'années ces semailles qui promettaient tant, furent frappées d'un orage qui menaça de tout détruire. Sigebert, qui paraît avoir eu plutôt les qualités d'un homme pieux et savant que celles d'un roi, céda bientôt la couronne à son cousin Égric et se retira dans un couvent; mais au bout de quatre ans ses sujets vinrent l'arracher à sa retraite et le replacer à leur tête pour qu'il les conduisît contre le farouche Penda, roi de Mercie, païen opiniâtre, qui dévastait le pays. Mais Sigebert fut battu et tué (642). — Cependant Dieu veilla à ce que l'église de Christ, encore toute jeune, de ces contrées ne fût pas entièrement détruite.

Bien plus. Les pieux travaux d'Edwin pour l'établissement du christianisme eurent quelques succès inattendus dans les états même du terrible Penda, en Mercie, au midi de l'Humber (1). Un préfet saxon de Lincoln, Blecca, qui se vantait de descendre de Wodan lui-même, et qui avait ouï parler de la nouvelle religion qui se répandait de l'autre côté du fleuve, invita Paulin à venir auprès de lui; et celui-ci eut le bonheur de voir ce magistrat embrasser le christianisme avec toute sa maison. On trouvait encore à Lincoln un vieux temple en ruine qui avait servi à l'ancienne église bretonne; on le répara; et c'est là que la nouvelle église eut ses réunions. Bientôt il s'y jeta une foule d'habitans,

(1) *Bède*, l. 2, c. 16.

qui furent baptisés par Paulin. Cet évêque se faisait assister dans sa mission par un diacre nommé Jacques, qui travailla dans cette contrée avec bénédiction jusqu'au temps de Bède.

En général l'affaire de Penda avait été passagère; Edwin continuait d'être considéré comme le chef de l'heptarchie; et il semblait que sous son gouvernement juste et fort il se fût levé un jour de salut pour la Bretagne, et que l'état de l'église chrétienne y fût fixé pour jamais et mieux qu'en aucun temps. Bède dit dans son Histoire « que sous le gouvernement d'Edwin la paix et la sécurité étaient telles que, selon un proverbe alors répandu, une femme eût pu passer à pied, avec son nourrisson, à travers toute l'île et d'un rivage de la mer à l'autre, sans avoir rien à craindre. » On conçoit combien cet état de choses devait être favorable soit à l'achèvement des progrès du christianisme, soit à la civilisation du peuple : la domination d'Edwin était plus étendue que celle d'aucun des bretwaldas qui l'avaient précédé : tous les princes bretons de l'île, aussi bien que les rois saxons, lui étaient soumis, sauf le seul roi de Kent, Edbald, pour qui la femme d'Edwin, sœur de ce roi, avait obtenu une entière indépendance. Dans cet état de choses Edwin s'appliqua à la législation et à l'agriculture du pays, il établit des routes, et il s'efforça d'établir le commerce entre les diverses provinces.

Mais tout à coup le ciel si serein de ce gouvernement, qui dura dix-sept ans, se couvrit d'un noir nuage. Ce Penda, que nous venons de voir fondre sur les Estangles et les soumettre, s'allia avec le

essaya de le surprendre avec une troupe des siens; mais il perdit la vie dans cette entreprise : son frère Anfrid qui rechercha humblement la paix auprès de Cadwallon fut assassiné avec perfidie : il ne restait plus qu'un troisième fils d'Éthelfrid, *Oswald*, à qui échut, selon l'usage de ces temps, la triste obligation de venger sur les princes bretons la mort de son père et de ses frères; mais ce fut effectivement cet homme que Dieu choisit pour délivrer le Northumberland, et pour y ramener le christianisme. Lui aussi, il s'était enfui en Écosse après la mort de son père; et il avait trouvé un asile dans le célèbre couvent de Yona (c. 21, p. 166). Là il avait embrassé le christianisme; et la foi avait jeté dans son cœur des racines plus profondes que dans celui de ses deux frères. Lorsqu'il apprit dans sa cellule le malheureux sort de sa patrie et de ses frères, il fut saisi tout ensemble de douleur et du courage de la foi, et il résolut d'aller au secours de sa patrie opprimée à la tête d'une petite troupe de chrétiens écossais. Il arrive avec eux sur la frontière; quelques Northumbriens, restés fidèles à la foi chrétienne, se joignent à sa petite troupe, avec laquelle il s'avance lentement au-devant de la redoutable armée de Cadwallon. Il sentit vivement à son approche, qu'il ne pouvait se mesurer avec son puissant ennemi qu'en invoquant le secours du du Dieu des armées (1); il fit donc dresser, dans les pleines de Denisburn, qui reçurent bientôt après le nom de Hefenfelth (champ du ciel), une

(1) *Bède*, l. 3, c. 1. 2.

grande croix, autour de laquelle il s'agenouilla avec les siens ; puis il les rangea courageusement pour attendre l'attaque de son adversaire. L'orgueilleux Cadwallon, indigné qu'on lui opposât une troupe aussi faible, se précipita en personne au-devant d'elle en brandissant sa lance : mais une flèche lui traversa le cœur, et il tomba mort. La terreur et la confusion se répandirent dans son armée, dont la complète déroute signala à jamais ce grand jour, et éleva Oswald sur le trône du Northumberland (634). — Penda ne devait pas encore trouver son châtiment : mais il arriva pourtant au bout de quelques années.

A peine Oswald fut-il au gouvernail que l'un de ses premiers soins fut de relever le christianisme de son oppression. Et comme c'était parmi les Écossais qu'il avait été élevé, il envoya quelques députés dans ce beau couvent de l'île de Yona auquel tout nous ramène, afin d'y demander quelques docteurs pour son peuple. Le couvent lui envoya un nommé Corman. C'était un homme de mœurs sévères et sombres, qui voulait introduire dans tout le pays les habitudes austères du couvent ; comme il ne pouvait y réussir, il retourna bientôt, mécontent, dans son cloître en disant qu'il n'y avait rien à faire parmi ces gens. Les pieux habitans de l'île délibérèrent sur une nouvelle mesure à prendre. Tandis que Corman exposait ses raisons, une voix partie des derniers rangs de l'assemblée s'écria : « Frère, il me semble que la faute en était à vous ; peut-être avez vous exigé de pauvres païens, de chrétiens déchus et d'hommes

ignorans, plus que ne comportait leur faiblesse; et il est probable que, selon le précepte de l'apôtre, vous eussiez dû leur donner d'abord du lait et non des viandes solides. » — Tous les yeux se portèrent sur l'orateur, simple moine nommé *Aïdan*, que ses frères nommèrent sur-le-champ successeur de Corman. Il reçut la consécration épiscopale, et se rendit à la cour d'Oswald qui le reçut avec joie, et qui prit même le parti de l'accompagner dans ses prédications, pour lui servir d'interprète auprès de son peuple jusqu'à ce qu'il eût appris à parler le saxon d'une manière satisfaisante. Comme Aïdan avait vu avec quelle facilité tout un peuple retombe dans l'idolâtrie quand il n'a pas été suffisamment instruit, il résolut de former dans le Northumberland un collége pareil à son couvent de Yona, et d'y faire venir un certain nombre de docteurs de ce même établissement. Le roi, ravi de ce projet, lui fit présent d'une île de son territoire située à l'embouchure du Lindis, appelée alors Lindisfarne, et qui, à cause de sa destination, reçut le nom d'île sainte (*Holy Island*) qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Bède fait dans son Histoire ecclésiastique des Anglo-Saxons (l. 3, c. 5), un tableau touchant des dispositions et du zèle pieux qui animaient dans leur œuvre l'évêque Aïdan et ses collaborateurs. « Ce qui recommandait le plus sa prédication, dit-il, c'est qu'Aïdan vivait comme il enseignait aux autres à vivre; son cœur ne tenait nullement aux biens de cette terre; et il distribuait aussitôt aux pauvres, ou bien il employait à racheter des pri-

sonniers, ce que le roi et les riches de ce monde pouvaient lui donner. Animé d'un zèle infatigable il parcourait à pied la ville et tout le pays afin de prêcher l'évangile à tous. Un jour le roi, désireux de le soulager dans ces courses pénibles, lui ayant fait présent d'un de ses plus beaux chevaux, Aïdan rencontra un homme qui lui demandait l'aumône; et comme l'évêque n'avait point d'argent sur lui, il descendit de cheval et fit cadeau de sa monture au mendiant. Le roi lui en fit des reproches : mais Aïdan lui répondit : « Faites-vous plus de cas d'un » animal que de cet enfant de Dieu? » — Dès qu'Aïdan rencontrait quelqu'un sur son chemin, riche ou pauvre, il l'abordait pour l'inviter à la foi en Christ; et si c'était un chrétien, il lui adressait quelques mots d'exhortation ou de consolation. Ses momens de loisir étaient consacrés à la lecture de la Parole de Dieu, qu'il portait toujours avec lui; et jamais il ne se laissa détourner par l'éclat ou la richesse de dire la vérité à qui que ce fût. »

Le couvent de Lindisfarne, fondé en 635, devint bientôt comme celui de Yona, sur les côtes occidentales d'Écosse, une pépinière de pieux évangélistes, qui fondèrent de nombreuses églises dans toute la contrée qui va depuis l'extrémité septentrionale du Northumberland jusqu'au Firth d'Édimbourg, et depuis la Tine jusqu'à l'Humber. Aïdan lui-même était à la fois évêque d'un vaste diocèse, abbé de son couvent et docteur en théologie; et il vivifiait toute son œuvre par sa profonde piété. Il avait pour principe de fonder toutes ses instructions sur la Parole de Dieu seule, et de donner à ses disciples la

connaissance pratique des saintes Écritures comme l'arme spirituelle et seule véritable de leur vocation. Il eut le plaisir de voir sortir de son école un bon nombre de pieux ouvriers, parmi lesquels il remarquait surtout avec joie quelques jeunes gens qu'il avait rachetés de l'esclavage à un prix très-élevé (1).

Cependant la domination d'Oswald s'étendait de plus en plus, comme avait fait celle d'Edwin; et, comme cette dernière, elle était abondamment bénie. Non-seulement toutes les peuplades de l'heptarchie l'avaient reconnu comme leur souverain; mais les princes Pictes et Scots se soumirent également à ses lois : il se parlait quatre langues dans ses états : le breton, le picte, le scot et l'angle : et ce souverain régnait ainsi sur quatre peuples, dont la conversion faisait sa sollicitude; car, selon Bède, Oswald au milieu de l'éclat de sa puissance resta humble et bienveillant envers tous, et surtout envers les pauvres et les étrangers.

A son règne se rattache l'arrivée d'un missionnaire qui vint dans l'île à cette même époque. C'était un prêtre romain nommé Birinus, qui avait obtenu du pape Honorius la permission d'aller prêcher l'évangile aux idolâtres de la Grande-Bretagne: il s'était établi dans le *Wessex*, dans un moment où Oswald s'y trouvait également pour rechercher la main de la fille du roi, Cynegisel. Oswald s'était vivement intéressé au pieux étranger et l'avait introduit à la cour. Bientôt leurs efforts réunis avaient porté le roi à embrasser l'évangile avec toute sa

(1) *Bède*, l. 3, c. 5.

famille; et cet exemple fut suivi par un grand nombre de courtisans. Cynegisel assigna à ce prêtre, comme son évêché, la ville de Dorcic (Dorchester); Oswald confirma cette donation en sa qualité de chef souverain; et ainsi s'établirent aussi dans le Wessex les premières bases d'une église chrétienne (635).

Mais au milieu de l'époque la plus brillante de sa vie, Oswald, comme son prédécesseur Edwin, vit tomber tout son éclat par un coup inattendu, et périt aussi de la même main que lui. Combien les jugemens de Dieu sont incompréhensibles dans l'histoire des hommes, et ses voies insondables ! Qui serait en état de résoudre tant d'énigmes que présentent ses jugemens, et de soulever le voile qui sépare l'histoire d'aujourd'hui de l'histoire de demain, si la Parole de l'Éternel ne portait, par la foi, nos regards sur le grand jour des rétributions, où nous verrons dans l'enchaînement d'une sagesse et d'un amour infini ce qui est resté ici-bas mystérieux et inexplicable! Ce fut à la fleur de son âge, dans la trente-huitième année de sa vie, et après huit ans de règne, que le roi de Northumberland fut tout d'un coup appelé au combat (642) par le farouche Penda, qui avait déjà fait tant de mal à son prédécesseur. Oswald s'avança à la tête de son armée dans les plaines de Macclesfield (Shropshire); mais les païens remportèrent la victoire, et Oswald perdit la vie. Les Northumbriens conservèrent les dernières paroles de leur prince mourant comme un souvenir sacré : « Seigneur, » s'écria-t-il en tombant de cheval, « Seigneur, aie pitié des ames de mon

peuple! » — Le barbare Penda exerça sa fureur jusque sur le cadavre de son ennemi : il lui coupa la tête et les bras, qu'il fit placer au bout de longues piques. — Mais « il ne put tuer que le corps. »

Le respect de la postérité a fait d'Oswald un martyr; et bientôt l'amour de ses contemporains, se couvrant des formes de la superstition, eut à raconter des merveilles sans nombre dont ses restes étaient devenus l'instrument. Pendant bien des siècles on alla guérir les hommes et les bêtes dans le lieu où avait coulé son sang; et la poussière de cette terre, dissoute dans de l'eau, était le plus puissant remède, disait-on, contre toute maladie. La main avec laquelle le roi pieux avait si souvent distribué de la nourriture aux pauvres aurait échappé encore pendant plusieurs années à la dissolution; et une portion du poteau auquel les païens avaient attaché sa tête aurait rappelé un mort à la vie (1). Si cette crédulité de la reconnaissance devait être jugée sans indulgence, au moins nous fournit-elle, dans tous les cas, une preuve parlante du succès avec lequel Oswald avait travaillé parmi ses contemporains, et du souvenir respectueux qu'ils avaient conservé de lui.

A la mort d'Oswald le Northumberland se divisa de nouveau pour quelques années en deux parts. *Oswio*, frère cadet d'Oswald, prit le gouvernement de la Bernice; et pour gagner l'amour du peuple il épousa Eanfled, fille d'Edwin. Le royaume de Deïra échut à Oswin, petit-fils d'Ethel-

(1) *Bède*, l. 3, c. 1, 2, 6, 9, 13.

l (644). — Au bout de quelques années, Oswio retrouva engagé avec Penda, le cruel meurr de son père, dans une guerre qu'il avait ıyé de détourner par toutes sortes de sacrifices: ıvait offert à ce farouche barbare tous les ornens royaux et une immense somme d'argent: is Penda qui ne pouvait se satisfaire que par la ne entière du royaume refusa tout avec orgueil, s'appuyant sur ses succès précédens et sur sa issante armée. Oswio se vit donc forcé de rasnbler, avec son fils Alchfrid, les débris de l'arie de son père, pour défendre sa dignité et celle son peuple jusqu'à la dernière goutte de son ıg. L'armée de Penda était, selon la chronique, nte fois plus forte que celle d'Oswio : mais ce ince et son fils eurent recours à Dieu; et le emier promit solennellement que si le Dieu des mées lui donnait la victoire sur son cruel ennei, il vouerait sa fille unique, Elfléda, à la virgiité, et il lui donnerait douze journaux d'un terrain rtile pour y fonder un couvent de filles.

Là-dessus Oswio se jette avec fureur sur son issant ennemi, résolu de vendre chèrement sa ie s'il devait périr. Mais cette fois ce furent les Merciens qui furent battus; et Penda périt avec nte de ses plus vaillans capitaines (655). Oswio ntra dans la Mercie, se la soumit, et envoya ssitôt après aux païens de cette province des essagers du salut. Il était devenu souverain.

Le pieux Aïdan, qui survécut encore de neuf ans Oswald, employa, avec le secours d'Oswio, ses ernières forces à la propagation du christianisme

dans le Northumberland : Lindisfarne atteignit sous lui sa plus haute prospérité, et devint un centre de lumières chrétiennes pour tout l'orient de l'Angleterre. Lorsque ce vieillard chrétien mourut (en 651), il fut remplacé successivement dans la direction de cette école par deux hommes animés du même esprit que lui, Finan, puis un Colman que nous reverrons plus loin, et auquel Bède donne un très-honorable témoignage.

Nous mentionnerons à cette occasion quelques-uns des hommes qui se distinguèrent à cette époque, presque tous sous le gouvernement d'Oswio.

L'un d'eux fut *Bénédict Biscop*, que l'histoire nomme aussi Bennet. Il descendait d'une famille noble du Northumberland. Il fit en 653 le voyage de Rome, afin de s'y instruire plus exactement sur l'état de l'église de son époque, et de rapporter de là chez lui ce qu'il y aurait trouvé d'utile. Mais la piété de Bénédict paraît avoir été moins profonde que celle d'Aïdan ; et il semble que ses fréquens voyages sur le continent n'avaient guère pour objet que de transplanter dans sa patrie la civilisation et les arts, pourtant déjà très-déchus de l'Italie et de la France, afin de perfectionner les formes extérieures et la constitution de l'église de la Bretagne. Il désirait surtout donner à ses compatriotes encore grossiers, plus de goût pour l'architecture religieuse. Il amena de France à cet effet un grand nombre d'architectes habiles, et éleva aux frais du roi Oswio, à Monkwearmouth, une magnifique église en pierre, bâtie dans le goût romain. Jusqu'alors les temples n'avaient été abso-

lument faits que de troncs d'arbres superposés et recouverts d'un toit de paille. Il introduisit aussi dans les îles Britanniques l'art de fabriquer le verre; il établit des verreries sur les rives du Wear; et l'église dont nous venons de parler fut aussi la première de l'Angleterre qui fut ornée de vitres.

Ce même Bénédict Biscop fit dans les dernières années de sa vie un autre voyage à Rome qui eut des résultats plus importans et plus utiles. Il ramena avec lui quelques hommes qui, proportionnellement à l'époque, étaient des hommes savans, et qui contribuèrent beaucoup à répandre une certaine instruction dans les nombreux couvens de l'Angleterre. L'un d'eux fut *Théodore*, plus tard archevêque de Cantorbéry. Il était natif de Sicile, et avait été moine grec; il avait acquis dans les couvens de Rome d'assez grandes connaissances dans l'arithmétique, l'astronomie, la poésie et la musique d'église, et il parlait couramment le grec et le latin. Lorsque ces connaissances étaient accompagnées, comme c'était le cas chez lui, d'un esprit de vérité et d'humilité, un tel homme était précieux à cette époque, et dans une église encore aussi faible que celle des Anglo-Saxons. Théodore apporta aussi avec lui une bibliothèque considérable pour son temps; on y trouvait quelqnes copies des saintes Écritures, et plusieurs manuscrits grecs et latins, au nombre desquels étaient les poésies d'Homère et un recueil d'homélies de Chrysostome. Tel fut le moyen qu'employa la Providence pour introduire chez les Saxons la première

connaissance du grec et les premiers germes d'une interprétation éclairée des Écritures.

Un des compagnons de Théodore était *Adrien*, savant africain, qui possédait une connaissance assez grande des langues originales de la Bible, et qui fut placé comme abbé à la tête d'un couvent qu'Augustin avait fondé à Cantorbéry. Ces deux hommes se mirent à expliquer publiquement les saintes Écritures, secondés en cela par Benoit qui leur servit d'interprète jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres de la langue saxonne; et les hommes les plus considérables de l'Angleterre assistèrent à ces cours. Ces deux missionnaires travaillèrent aussi avec zèle à établir des colléges dans toutes les grandes villes du pays, et à répandre parmi le peuple le goût des langues savantes.

On ne négligea pas non plus l'instruction des femmes; et *Hilda*, cette nièce célèbre du grand Edwin, qui avait été baptisée par Paulin le même jour que ce prince, y apporta surtout des soins particuliers. Dès l'âge de quatorze ans la foi en Jésus avait jeté en son cœur de profondes racines; et elle résolut bientôt de se retirer de la cour royale, où elle avait vécu jusque là, afin de consacrer toutes ses forces au service de Christ. Elle alla passer un an en France, auprès de sa sœur Hereswide qui vivait dans le couvent de Chelles. Les instances du pieux Aïdan la rappelèrent ensuite dans sa patrie, où elle se voua, sous la protection d'Oswio, à l'instruction de son sexe; elle établit des couvens de lieu en lieu dans le Northumberland; et Oswio, se souvenant du vœu qu'il

ait fait, comme Jephté, de consacrer sa fille au igneur s'il remportait la victoire sur Penda, rèt en effet sa jeune Elfléda dans les mains de lda qui en fit bientôt la compagne de ses traux. Hilda vécut jusqu'en 680, et fut comptée rès sa mort au nombre de ces ames élevées qui se nt acquis une réputation particulière de sainteté r leur pieuse vie et par les sacrifices de leur arité (1).

Vers la même époque environ vécut aussi *Kenern* (Kyndeyern), évêque de Glascow en Écosse, i travailla avec un zèle particulier et un grand ccès à la propagation du christianisme dans les ntagnes de sa patrie, où vivait encore toute e population picte païenne; puis dans lès îles rcney (ou Orcades). Ses disciples allèrent même rter l'évangile en Norvége et en Islande (2). Les tes ayant fini par le chasser du pays il alla cherer un asile dans la Galles septentrionale, où le ef de la contrée le protégea et lui permit de tir un couvent sur le fleuve Elwy. Cette institon se distingua de bonne heure par son activité ns toute sorte de travaux pratiques et scientifies, et forma un grand nombre de pieux prédieurs, parmi lesquels on remarque *Asaph* qui fut . évêqué de l'endroit, et qui donna son nom au ge qu'il occupait.

Le couvent de Kentigern renferma bientôt neuf nts moines, que le fondateur dirigea avec une

(1) *Bède*, l. 3, c. 24 et 25; l. 4, e. 23.

(2) *Vita Sanct. Kentigerni in Usher Antiq.*, c, 15 p. 358.

prudence et une sagesse vraiment chrétiennes. Trois cents d'entre eux qui n'étaient pas faits pour l'étude travaillaient à l'agriculture; trois cents autres exerçaient des métiers et les enseignaient au peuple; les autres étaient employés aux études, à la prédication de l'évangile, et à copier des livres, tandis que Kentigern parcourait à pied tout le pays avec quelques autres de ses moines, prenait soin des églises déjà établies, et adressait des appels aux païens. On voit tous ces détails dans sa biographie rédigée par son disciple Asaph, dont l'ouvrage montre que le pieux Kentigern a laissé à la postérité de véritables bénédictions (1).

Un autre homme distingué de ces temps, que nous nommerons encore ici quoiqu'il ait paru un peu plus tard (675—709), fut *Adhelm*, né dans le Wessex, et proche parent d'Ina, roi de cet état. Il fut fait abbé du couvent de Malmsbury (25 l. W. Londr.; Wiltshire) en 675; et ce couvent devint sous sa direction une école précieuse pour la propagation du christianisme et des sciences dans la Grande-Bretagne. Adhelm travailla pendant trente ans avec un zèle infatigable, et fut un instrument béni dans la main de Dieu pour affermir l'église chrétienne chez les Anglo-Saxons. Il savait le latin et le grec; et il fut le premier de ses compatriotes qui écrivit le latin. Il avait aussi le don de faire des vers, et il l'employa à l'instruction du peuple: il s'appliqua particulièrement à cette dernière méthode d'enseignement parce qu'il s'était aperçu

(1) *Leland de Script. Angl.*

alors roi d'Essex, ramené à la foi par Oswio, lui demanda quelques prédicateurs; et Oswio jeta les yeux sur Cedd, qui quitta la Mercie pour se rendre en Essex avec quelques collaborateurs de Lindisfarne. Ces missionnaires parcoururent toute la province; ils fondèrent en divers lieux de petits troupeaux de fidèles; au bout de quelques années Cedd fut sacré solennellement évêque du royaume; il bâtit des églises, fonda des couvens, établit des prêtres et des diacres, et fixa l'existence de l'église dans la contrée. Pour que le pays ne manquât plus de prédicateurs de la parole, il établit plusieurs séminaires, au nombre desquels se distingua surtout celui de Tillaburg (Tilbury, 8 l. à l'est de Londres).

Cedd exerçait, par la force de son caractère, sur les hommes de son époque une influence puissante et d'autant plus nécessaire que les mœurs étaient plus rudes et plus dissolues : l'histoire en a conservé un exemple remarquable. L'un des principaux courtisans d'entre ceux qui s'étaient fait baptiser précédemment vivait ouvertement dans l'adultère; et Cedd avait défendu par cette raison à tout chrétien d'avoir avec lui aucune relation, et de manger avec lui à une même table. Pendant une absence de l'évêque le roi rendit visite à ce courtisan, et viola publiquement la défense du pieux évêque. Lorsque Cedd fut de retour, le roi, repris par sa conscience, se jeta à ses pieds à la première entrevue et lui demanda pardon: mais l'évêque, le touchant du bâton qu'il tenait à la main, lui dit : « Puisque tu n'as pas voulu, ô roi, fuir la

maison de l'homme vicieux, tu y mourras! » Et en effet, peu après cet événement (en 661), le roi fut assassiné dans un festin par ce même courtisan.

Nous retrouverons cet évêque plus tard au synode de Witby, dont il fut le président : il mourut peu après, d'une peste qui fit en Angleterre des ravages terribles, et qui enleva encore un grand nombre de ses frères et de ses collaborateurs (1).

Mais nous revenons à l'histoire générale de l'heptarchie.

La puissance d'Oswio s'éleva bientôt à une hauteur que la Grande-Bretagne n'avait fait qu'entrevoir sous le règne d'Edwin ; et Oswio put appeler avec raison la belle Albion son île et son domaine. Tous les princes bretons et saxons lui étaient soumis ; et la plupart des Pictes et des Scots de l'Écosse et de l'Irlande cherchèrent à conserver son amitié par un tribut annuel. Mais cependant le vieil adversaire de sa famille n'était pas encore entièrement détruit ; et un rejeton du terrible Penda vint répandre un trouble inattendu sur ses vieux jours. Quelques chefs de *Mercie* se soulevèrent, et placèrent le sceptre dans les mains d'un prince qu'ils avaient jusqu'alors soigneusement caché au puissant bretwalda, dans celles de *Wulphère*, fils cadet de Penda, qui parvint ainsi, en dépit de la puissance d'Oswio, à monter sur le trône de Mercie (657), à s'y maintenir, et à se soumettre même encore une partie de l'Essex et quelques autres districts.

(1) *Bède*, l. 3, c. 21 à 23.

Cependant si cette révolte de Wulphère fit une ·èche à la puissance d'Oswio, elle n'eut pas dans même proportion des suites fâcheuses pour l'é-ise de Christ. Car, soit politique, soit autres rai-ns, Wulphère aussi montra du zèle pour la pro-gation du christianisme, qu'il avait déjà embrassé écédemment sur les suggestions d'Oswio. Après mort de Sigbercht d'*Essex*, son successeur *Si-here* était retombé dans l'idolâtrie avec un grand ›mbre de ses sujets; mais Wulphère leur envoya ı évêque chrétien qui parvint à rétablir dans le ıys l'église opprimée, en attendant que, bientôt rès, la hiérarchie romaine vînt donner à son exis-nce encore plus de fixité.

Dans le petit royaume de *Sussex* l'église de Christ ta pareillement peu à peu des racines plus pro-ndes qu'elle n'avait fait d'abord. On a vu (p. 263), ıe Justus était allé s'établir dans ce royaume à ›chester, que l'apostasie des fils de Saberet l'avait rcé à quitter le royaume, mais qu'il revint peu rès pour continuer ses travaux. Il n'y a pas beau-up à dire sur ce qui se passa dans cet état jusqu'à n 665, où le roi Adelwach embrassa l'évangile sur ı suggestions du puissant Wulphère, son parrain, i lui donna en souvenir de cette démarche im-rtante l'île de Wight, où le paganisme dut dès-lors ssi céder le pas à la foi chrétienne. Nous verrons us loin la suite de cette mission, qui se releva entôt rapidement par les travaux de Wilfrid, mme intrigant et actif dont nous reparlerons rt au long.

Il ne reste plus, pour avoir passé en revue toute

l'heptarchie qu'à ajouter quelques mots sur le *Wessex*. Le christianisme avait commencé depuis quelque temps (p. 287) à s'établir dans ce royaume, qui après les règnes brillans d'Edwin, d'Oswald et d'Oswio devint bientôt à son tour le plus puissant de tous et finit même par les dominer. Après le baptême du roi Cynegysel en 635, Birinus s'était établi à Dorchester, où il travailla avec bénédiction jusqu'en 650. Le fils de Cynegysel, *Cenwalch*, résista d'abord à la foi chrétienne : mais chassé de son trône par Wulphère, et obligé de se réfugier chez le roi des Estangles, où il passa trois ans, il finit par embrasser le christianisme; puis, lorsqu'il eut été réintégré dans ses états, il s'occupa à le répandre parmi ses sujets. Un Franc pieux, nommé Agilbert, qui avait passé quelques années dans les couvens d'Irlande, vint le seconder dans ses travaux, et rassembla dans le Wessex une église dont il devint évêque. Mais comme la conversion du roi avait été superficielle, ce prince, qui d'ailleurs ne comprenait que le saxon, finit par dire qu'il s'ennuyait du dialecte étranger du missionnaire et fit venir Wini, autre évêque, qui savait la langue des maîtres du pays. Le pieux Agilbert retourna dans sa patrie. — Mais Wini à son tour fut bientôt renvoyé ; et le Wessex resta long-temps sans prédicateur. Cependant, comme le pays fut frappé à cette même époque de diverses calamités, Cenwalch reconnut l'ingratitude dont il s'était rendu coupable envers Agilbert, et lui envoya des députés pour lui en demander pardon et pour l'inviter à revenir dans son royaume. Agilbert

ne le pouvant plus alors, envoya à sa place son parent, l'évêque Leuther, que le roi reçut avec plus de respect, et qui travailla dès-lors dans la contrée à l'œuvre de l'évangile.

§ 3.

Coup-d'œil général sur l'état religieux de la Grande-Bretagne au septième siècle. Lutte avec Rome. Bède. Décadence.

Arrivés à ce point de notre histoire, et à l'époque marquante où la lutte entre les libertés de l'église bretonne et les prétentions de Rome se décide définitivement, il importe de nous arrêter un moment pour considérer cet événement avec attention, et pour nous faire d'abord quelque idée de l'état où se trouvait alors en général l'église de la Grande-Bretagne sous le rapport de sa culture intellectuelle.

Il n'y avait pas plus de soixante-cinq ans que les premiers missionnaires romains étaient arrivés sur les bords de la Tamise; et pendant ce court espace de temps l'église de Christ venait de s'établir dans l'heptarchie anglo-saxonne, et la grande majorité des populations de l'île avait embrassé, du moins au-dehors, la foi chrétienne et renoncé à l'idolâtrie. Deux archevêchés, Cantorbéry et York, et vingt-quatre évêchés avaient été fondés; des couvens, des églises, des paroisses et un clergé nombreux donnaient à l'œuvre nouvelle une vie croissante.

Cependant la grande masse du peuple et de son

clergé était encore plongée dans la barbarie et l'ignorance, et connaissait à peine les premiers élémens de la foi. Un décret d'un concile qui se tint à cette époque à Rome pour traiter des intérêts de l'église britannique, nous en donnera une idée plus vive que toutes les paroles. On ordonna dans cette assemblée « qu'il serait défendu aux évêques, de même qu'à tous ceux qui étaient voués à la vocation ecclésiastique ou monastique de porter des armes, de tenir des musiciennes, et de faire jouer en leur présence la comédie ou des farces. On commandait par contre aux prêtres de lire tous les jours à leurs troupeaux des portions des saintes Écritures, afin que les esprits de leurs auditeurs apprissent à se nourrir de la Parole de Dieu, même pendant le temps où ils prenaient pour leur corps des alimens matériels » (1).

Un pareil état de choses ne doit point nous surprendre : les simples lumières humaines manquaient presque absolument, et, ce qui était bien plus fatal encore, les nouvelles églises ne possédaient aucune traduction de l'Écriture dans leur langue ; les écoles commençaient à peine à s'établir ; les prêtres étaient ignorans eux-mêmes ; et s'il se trouvait dans leur nombre quelques hommes vraiment chrétiens et instruits, c'étaient souvent des missionnaires étrangers qui ne pouvaient se faire comprendre du peuple que par des interprètes ignorans. Il est vrai que cet état de décadence était commun à l'Europe tout entière : on

(1) *Johnsons Sammlung der Kirchengesetz*, a. 679.

en peut juger par la pauvreté excessive où était alors réduite la bibliothèque même du pape de Rome. Vers 650, le pape Martin priait instamment un évêque de Maestricht de lui envoyer, s'il lui était possible, des parties les plus reculées de la Germanie, quelques livres pour sa bibliothèque, qui en était presque entièrement dépourvue (1).

Sans doute les choses étaient sur un pied plus supportable chez les missionnaires écossais et dans l'orient et le nord de la Grande-Bretagne. Les nombreux couvens d'Écosse et la florissante école de Lindisfarne renfermaient un grand nombre de moines, sans cesse occupés à copier des livres. Depuis l'époque de Columba il était resté dans ces retraites isolées une activité d'autant plus précieuse qu'elle compensait jusqu'à un certain point la paresse qui s'introduisait dans les couvens latins du continent, et qui allait jusqu'au scandale. Dans les monastères d'Écosse celui qui n'était pas missionnaire était copiste. Ces copies toujours renaissantes de la Parole de Dieu occupaient aussi les couvens des femmes, et s'exécutaient souvent avec une beauté d'écriture et avec une exactitude qui excitent l'étonnement, et qui paraissent maintenant presque inimitables. On trouve même à l'époque dont nous parlons, chez les missionnaires écossais, quelques tentatives de traductions des saintes Écritures, et quelques autres travaux littéraires dont les fragmens présentent le germe des connaissances qui se sont développées plus tard

(1) *Wartons Hist. eng. poetry*, 1, dissert. 2.

chez les Anglo-Saxons. On lira sûrement avec plaisir quelques détails à ce sujet.

Caëdmon, moine pieux de Whitby, fit, environ à cette époque, un premier essai de versification de quelques portions de l'histoire de la Bible; ce curieux fragment, que le savant Junius a publié à Amsterdam en 1665, est le plus ancien échantillon de poésie anglo-saxonne que nous possédions. Il commence par l'histoire de la chute des anges et celle de la création du monde : il passe ensuite à celle de nos premiers pères jusqu'au déluge : il dépeint la sortie d'Égypte et l'entrée d'Israël en Canaan, et termine par la guerre de Nébucadnetsar et la vie de Daniel (1). Voici un court extrait de cet ouvrage.

Nu we sceolan (*sollen*) herigean (*herr, herrlich?*)	Maintenant nous devons célébrer
Heafon rices weard (*ward; guarde*)	Le Gardien du céleste royaume
Metodes mihte	Le puissant Créateur
And his mod (*muth*) gethane (*thoughts; gedanken*)	Et les pensées de son esprit;
Weorc wuldor (*wunder?*) faeder	De ses œuvres le glorieux père
Swa he, wuldres gehwaes	Lorsque lui, de toute gloire (ou magnificence)
Ece drigten (*truhtinan*, c. 16)	Éternel maître,
Ord onstealde (*orior, ortus*; — *stellen*)	Établit le commencement (l'origine des choses)
He aerest (*erst*) gescop (*geschaffen*)	Il créa d'abord
Eorthan bearnum, (*born; geboren*)	La terre pour les enfans des hommes

(1) *Bède*, *Hist. eccl.* l. 4, c. 24.

›fe (*roof*)	Le ciel pour leur toit;
›nd! (*schœpfer*)	Saint Créateur!
ı geard,	L'espace intermédiaire
›s weard	(Le Gardien de l'humanité
!)	L'éternel Seigneur!)
e (*to do; er that, thun*)	Il fit ensuite
ın	Pour le sol des hommes
libre) almihtig!	Le roi tout-puissant!

parez ceci avec t. 1, p. 546, col. 2 [Anglo-Saxon]).

:re monument remarquable de cette épo- ın vieux manuscrit appelé l'évangile de , qui contient les quatre évangiles en latin, ıt écrit vers 680, par Egbert, moine de ›ne. Ce manuscrit est en lettres romaines ›auté extraordinaire et d'une encre bril- ui est encore de nos jours noire comme L'abbé Ethelwald orna ce manuscrit de t de traits en or et de pierres précieuses; nite, nommé Bilfried, y ajouta des desseins ıpliqués à la plume. Au temps du grand ın prêtre nommé Aldred, écrivit dans les tervalles des lignes une traduction saxonne, ente le plus bel échantillon d'écriture qu'on cette langue.

de la même époque encore un autre exem- atin de l'évangile de St Jean, que Cuth- abbé de Lindisfarne, avait accoutumé de ıt placé à sa mort dans son cercueil, où on ›uvé plus tard parfaitement conservé.

›te aussi un autre beau manuscrit latin des es fait par Cedd, ce missionnaire d'Essex ı a parlé précédemment. On le conserve

la tonsure en rond et derrière la tête, sur le haut, prétendant que c'était une imitation de la couronne d'épines du Sauveur. Les ecclésiastiques de l'ancienne église de Bretagne laissaient au contraire pendre leurs cheveux par derrière, et ne tondaient que le devant, en découvrant tout le front et le cerveau, en forme de demi-lune, d'une tempe à l'autre. Les Romains soutenaient que leur tonsure descendait de l'apôtre Pierre, et accusaient les missionnaires scots de porter au contraire sur le front la marque du magicien Simon. L'histoire ne dit pas que le clergé d'Angleterre ait mis aucune importance à ces choses jusqu'à l'époque où l'évêque de Rome fit des efforts opiniâtres pour l'obliger à se joindre en ce point aux traditions de son église: mais dès ce moment les ecclésiastiques anglais tinrent avec fermeté à conserver leur ancienne liberté et leur indépendance; et si la querelle sur ce point particulier amena plusieurs scènes qui faisaient peu d'honneur au christianisme, elle eut cependant l'heureux effet de retarder beaucoup le moment où les superstitions romaines purent forcer l'entrée de l'ancienne église.

Il existait encore d'autres différences entre les stations fondées par les missionnaires scots dans le Northumberland et celles des autres royaumes où les missionnaires romains avaient été presque seuls à travailler. Les Scots célébraient, par exemple, aussi bien que l'église romaine toutes les grandes fêtes de l'année; mais ils ne savaient rien de cette foule d'autres fêtes dont le calendrier romain était rempli déjà depuis long-temps à l'honneur d'une multi-

tude de saints, et en souvenir d'événemens étrangers à l'Écriture ou même fabuleux. Les Scots estimaient beaucoup encore le célibat des prêtres; mais il n'existait aucune loi de l'église qui leur défendît le mariage. Quoique le souvenir d'un Patrick, d'un Columba et d'autres hommes de Dieu leur fût cher et vénérable, cependant on ne voyait rien de pareil à ces reliques dont les Romains venaient encombrer les nouvelles églises du Northumberland, et dont la cour et les moines romains faisaient déjà un honteux trafic. Leurs églises n'étaient point non plus consacrées à un saint, comme celles du pape, mais uniquement à la gloire de Dieu et de Jésus. Et voilà pourquoi, malgré tout ce que le catholique Bède a cru pouvoir reprocher d'erreurs et d'hérésie à un Colman et à d'autres missionnaires écossais, ce même auteur était cependant obligé de leur rendre ce témoignage si honorable (l.3, c. 4) : « Ils ignorent les décrets des conciles, et ils s'en informent très-peu; mais il est vrai qu'ils insistent d'autant plus sérieusement sur les œuvres de la piété et sur l'honnêteté des mœurs, telles qu'elles sont prescrites dans les écrits des prophètes, des évangiles et des apôtres. » — On a vu quelque chose de tout-à-fait semblable au sujet des Culdéens (c. 21, p. 171). Bède ajoute encore que, « malgré la diversité des races et les nombreux germes d'antipathie qui tendaient à les déprécier, les ecclésiastiques scots jouissaient parmi les Anglo-Saxons d'une telle considération, que lorsque l'un d'eux ou un moine venait seulement à traverser un endroit, tous les habitans se rassemblaient autour de lui et

voulaient qu'ils les bénit ou de la main ou par quelque sainte parole » (L. 3, c. 26).

Tous les efforts précédens ayant été inutiles pour opérer la réunion des deux églises par les voies qu'on avait suivies jusqu'alors, les missionnaires romains essayèrent d'y arriver par un autre chemin. Évidemment il ne s'agissait pas en ceci seulement d'une conformité dans des points secondaires, dont le peu d'importance devait leur sauter aux yeux à eux-mêmes; leur grand objet était de voir reconnaitre en Angleterre la suprématie de l'évêque de Rome et la légitimité exclusive de sa hiérarchie. Ils pensèrent donc avec raison que leur plus puissant moyen consisterait à trouver parmi les missionnaires anglo-saxons eux-mêmes quelque défenseur du système romain, et ils finirent effectivement par rencontrer l'homme assez habile et assez ambitieux pour les conduire à leur but.

Cet homme était *Wilfrid*, devenu célèbre par cela même dans l'histoire des missions d'Angleterre. Il naquit vers 634 dans le Northumberland, et reçut sa première éducation, comme un grand nombre d'autres hommes marquans de son époque, à Lindisfarne. Il développa dès sa jeunesse des facultés distinguées; et la soif d'instruction qu'il possédait le fit bientôt sortir de sa cellule pour aller s'éclairer par des voyages. Comme il lui fallait à cet effet la connaissance du latin, il se rendit à l'établissement des missions de Cantorbéry dans le double but de s'y instruire à la fois dans cette langue et dans les usages des Romains. Bientôt le voyageur de ces temps, Bénédict Biscop, le prit

avec lui dans ses voyages en Italie; et Wilfrid passa le canal, âgé seulement de dix-neuf ans, pour aller d'abord visiter les monastères les plus célèbres des Francs. Il s'arrêta une année entière à Lyon, où il gagna l'affection de l'archevêque Delphin, qui aurait voulu lui faire épouser sa nièce. Mais le jeune homme avide d'instruction, et qui voulait apprendre à connaître le monde, se retira du piége et se hâta d'arriver à Rome.

Dans cette célèbre capitale il visita tous les jours les tombeaux des saints martyrs, et il s'appliqua à l'étude de toutes les sciences alors répandues dans l'Occident. Un secrétaire du pape Martin, Boniface, fut son maître principal, lui expliqua les quatre évangiles, l'instruisit dans tout ce qui concernait la discipline romaine, et lui apprit avant tout à calculer exactement le cycle de Pâques. Wilfrid fut introduit auprès du pape même, qui lui donna sa bénédiction; puis, muni d'abondantes reliques, il revint dans sa patrie, où il gagna bientôt l'affection d'*Alchfrid*, fils naturel d'Oswio, qui avait arraché à son père le gouvernement du petit royaume de Deïra. Le jeune roi accueillit Wilfrid avec d'autant plus de plaisir qu'il cherchait déjà depuis long-temps à s'instruire à fond dans les rites de l'église romaine, afin de se livrer en entier à ce parti et d'agrandir ainsi toujours plus la division qui existait déjà entre la province de Deïra et le reste du Northumberland. Alchfrid traita donc Wilfrid avec toute sorte d'égards, et lui assigna dans son territoire une grande étendue de terrain sur lequel le jeune prêtre fonda le couvent de Rippon. Tout cela étaient

autant de préparatifs pour introduire à fond dans le Northumberland le système de l'église romaine(1).

Il ne s'écoula pas bien du temps avant que cette grande question se traitât à la cour d'Oswio avec beaucoup de vivacité. Le vieux roi désirait ardemment la paix; car ce n'était pas sans chagrin que souvent il se voyait célébrer la fête de Pâques de son côté, tandis que plusieurs des siens étaient encore dans le carême, ou inversément. Pour finir la dispute il convoqua, en 664, à *Whitby*, un synode où se trouvèrent, du côté du clergé scot, le roi Oswio, l'abbesse Hilda et le vieux évêque Colman de Lindisfarne, chef de son clergé,—et du côté des catholiques le prince Alchfrid, Agilbert, évêque du Wessex, Wilfrid et encore quelques autres. Le vénérable Cedd présida l'assemblée et fut nommé arbitre.

Oswio ouvrit la séance en établissant le principe erroné, mais encore si généralement répandu, que ceux qui servent le même Dieu doivent aussi suivre une même règle dans toutes les formes religieuses, et participer aux mêmes sacremens. « Recherchons donc, ajouta-t-il, quelle est la vraie tradition; et décidons-nous unanimement à la suivre. » Là-dessus il demanda au pieux Colman de déclarer publiquement ce qu'il avait à dire sur l'objet en question. Celui-ci répondit simplement : « Le moment où je célèbre la Pâques est le même que j'ai reçu de ceux qui m'ont envoyé chez vous comme évêque; le

(1) *Mabill. Act. Bened.*, t. 3, p, 170.— *Bedæ Hist. eccl.*, l. 3, c. 25.— *Fredegod. Vita Wilfridi metr.*

même encore qu'ont observé nos pères, aimés de Dieu : c'est la même règle d'après laquelle se sont dirigés l'évangéliste Jean, ce bien-aimé disciple de notre Seigneur Jésus-Christ, et toutes les églises qui lui étaient confiées. »

Après Colman, le roi demanda à Agilbert, son évêque, de parler dans le sens des Romains ; mais celui-ci s'excusa comme ne possédant pas suffisamment la langue des Angles et demanda qu'on accordât la parole à son disciple Wilfrid. Celui-ci accepta : « Nous avons vu, dit-il, que le temps de Pâques observé par l'église romaine, et que nous observons aussi, a été gardé de la même manière par tous ceux qui habitent Rome, où les saints apôtres Pierre et Paul ont vécu, enseigné et souffert, et où ils sont enterrés (1). Nous avons remarqué que cette règle est suivie partout en Italie et dans les Gaules, où nous avons voyagé pour l'édification et pour l'instruction. Nous avons encore appris que la Pâques se célèbre en ce même jour en Afrique, en Asie, dans l'Égypte et dans la Grèce, et par tout le monde chrétien. Ce n'est donc qu'ici, parmi quelques-uns d'entre nous et chez ceux qui participent à leur obstination, les Pictes et les Bretons, qu'on voit le contraire ; et cependant ce peu d'opposans n'occupent que deux petites îles dans le grand Océan, et ont l'insolence de s'opposer follement au monde entier ! »

(1) Jusqu'à ce que Rome ait cessé d'avancer ses contes et ses sophismes il faudra prendre son parti de rappeler les faits et les considérations qui les réfutent. Voyez entre autres t. 1, p. 59.

La parole du jeune homme, qui passait pour grand orateur et très-savant, produisit sur l'assemblée une profonde impression; car, comme l'observe Bède, c'était alors la marque d'un grand génie (*magnæ virtutis*) que de faire le voyage de Rome.

Le bon vieux Colman répliqua paisiblement: « Il est bien singulier que tu traites de folie la règle que nous suivons quand nous nous appuyons sur l'exemple du grand apôtre Jean qui fut jugé digne de reposer sur le sein de Jésus! » — Mais Wilfrid réclama contre l'accusation d'avoir accusé Jean de folie, et dit avec beaucoup de finesse qu'il ne s'agissait de comparaison qu'entre Columba, chef des chrétiens bretons, et le siége apostolique de Rome, — ou entre Jean et Pierre, le prince des apôtres (comme on avait déjà appris depuis long-temps à le nommer), ce Pierre auquel Jésus avait dit: « Tu » es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon » église; je te donnerai les clefs du royaume des » cieux; ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié » dans les cieux, et ce que tu auras délié sur la » terre sera aussi délié dans les cieux. »

On voit par tout ceci que Wilfrid même ne niait pas que la pratique de l'église bretonne ne remontât à l'apôtre Jean; et l'on aperçoit en outre le tissu d'erreurs que renferme le raisonnement par lequel il voulait faire passer aux évêques de Rome des déclarations qui n'avaient été adressées qu'à S[t] Pierre personnellement, déclarations que d'ailleurs on interprétait d'une manière complètement fausse, puisqu'elles avaient été adressées en une autre occasion aux onze apôtres et même à tous les

disciples (Matth. xviii, 14, 19); qu'elles ne désignaient d'autre autorité *que celle de la prédication du salut dans la bouche de tout fidèle*, et qu'enfin Jésus aurait pu dire à l'apôtre Pierre toute autre chose au monde sans que cela concernât en aucun sens un prêtre futur de l'Italie. Mais le roi Oswio, mal instruit déjà, entendant cette dernière citation demanda à Colman s'il était bien vrai que Jésus eût ainsi parlé à Pierre; et le vieux évêque, habitué lui-même à l'interprétation romaine, ne sut répondre que sur le fait matériel de l'existence du passage. Alors le roi lui dit : « Peux-tu prouver que le même pouvoir ait été donné à Columba ? » Comme l'évêque ne comprit pas qu'il le pouvait, le roi reprit : « Vous vous accordez donc tous deux à dire que ces mots ont été adressés à S[t] Pierre, et que les clefs du royaume des cieux lui ont été données. Dès-lors je vous dirai, pour terminer la dispute, que puisque Pierre est le portier du ciel, je ne veux m'opposer à lui en aucune manière, mais au contraire suivre tous ses commandemens aussi bien que je le saurai et le pourrai, de peur que lorsque j'arriverai un jour à la porte du ciel il ne me la ferme. — La conséquence était parfaitement juste : si S[t] Pierre était le portier du ciel, et si les papes étaient S[t] Pierre, il n'y a pas de doute qu'il ne fallût en passer par toutes ces conséquences.

La sentence du roi fut reçue du parti romain avec acclamations; et on résolut sur-le-champ que le rite de l'ancienne église bretonne-écossaise cesserait pour être remplacé par celui de Rome. Wilfrid, enflammé par ce succès, devint toujours plus

hardi, et demanda qu'avant de se séparer l'assemblée décidât encore, comme un point important, l'égalité de la tonsure des ecclésiastiques, en soutenant qu'il avait apporté de France la véritable coupe orthodoxe. Mais comme la décision d'Oswio portait sur tous les usages qui s'appuyaient sur des ordres de l'apôtre Pierre, on fut naturellement d'avis que ce point était déjà entièrement résolu et n'avait pas même besoin d'être mentionné.

On comprend que, quelque peu fondamental qu'eût été l'objet qu'on avait traité dans ce synode, les suites en furent de la dernière importance, soit pour l'église de la Grande-Bretagne, soit plus tard pour toute l'œuvre des missions de l'Allemagne païenne qui, dans le cours du septième et du huitième siècle, ne fut presque conduite que par des missionnaires bretons. La digue qui avait contenu jusqu'à présent l'irruption de la hiérarchie romaine avec l'effroyable amas de ses superstitions était rompue, et il ne se passa pas bien du temps avant qu'on vit périr complètement la primitive indépendance de l'église d'Angleterre, et avec elle sa pureté. Colman prévit clairement toutes ces suites; il déposa la charge d'évêque de Lindisfarne et se retira chez ses frères de l'Irlande, dans les couvens desquels il travailla jusqu'à sa fin à la propagation d'un christianisme plus pur que celui qu'on voulait imposer au reste de l'Angleterre. Il mourut en 678.

Cependant comme l'amour d'Oswio pour les missionnaires scots ne s'était point éteint dans son cœur malgré le résultat du synode de Whitby, ce

roi élut en ses vieux jours pour évêque du Northumberland le pieux *Cedda*, disciple d'Aïdan et frère de Cedd. Il le fit dans un moment où l'un des chefs de l'heptarchie avait envoyé Wilfrid en France, pour le faire consacrer dans ce pays par une réunion de douze évêques francs. Ce ne fut pas sans chagrin que l'ambitieux Wilfrid s'aperçut à son retour de ce qui venait de se passer; et comme l'humble Cedda sentit qu'il était un obstacle aux projets de Wilfrid, il se retira dans son couvent de Lestingham, où l'archevêque Théodore (p. 291) le remarqua bientôt et le nomma évêque de toute la Mercie. Il s'établit à Lichtfield, alors encore petit village; et il se mit de là à parcourir toute la contrée pour y prêcher l'évangile (1). Il vivait dans la pauvreté : il voyageait à pied : Théodore le plaça en vain lui-même sur un cheval dont il lui avait fait présent pour ses nombreuses courses : le pieux serviteur de Christ crut qu'il en serait moins propre à visiter les cabanes des pauvres, dispersés dans tout le pays, et il préféra continuer ses voyages comme il l'avait fait jusqu'alors. Ce fut lui qui fonda cet évêché de Lichtfield qui brille de nos jours au nombre de ceux de l'Angleterre avec un éclat qui n'était certainement pas dans l'intention des fondateurs.

Oswio mourut vieux et rassasié de jours en 670, après avoir travaillé avec zèle et fidélité, pendant un règne de vingt-huit ans, au bien temporel et spirituel de ses sujets du Northumberland. Il eut pour successeur Egfrid, avec qui s'éteignit le titre

(1) *Bède*, l. 3, c. 28.

et le pouvoir des bretwaldas anglo-saxons; la grandeur qu'avait possédée jusqu'alors le Northumberland passa à la Mercie et au Wessex.

L'influence du pape dans le pays s'accrut dès-lors chaque année; et une circonstance, en apparence fortuite, y contribua puissamment. Le roi de Kent avait envoyé à Rome un certain Wighart pour l'y faire sacrer évêque selon le rite romain. Cet homme mourut à Rome; et le pape saisit avec ardeur (668) cette occasion d'exercer sa prétendue autorité sur l'église de la Grande-Bretagne, en envoyant au roi, de son propre mouvement, ce Théodore de Sicile que nous venons de mentionner de nouveau et qui s'était peut-être rendu à Rome dans le dessein même d'obtenir cette charge. Aussitôt arrivé en Angleterre, Théodore convoqua (673) un concile composé de tous les évêques de la Bretagne, afin de s'occuper avec eux de mettre tous les diocèses du royaume sur le même pied que l'église romaine; et alors il fut question d'introduire dans l'église non-seulement de nouveaux rites, mais aussi de nouvelles pratiques qui devenaient presque des doctrines, comme par exemple, pour n'en citer qu'une, la confession auriculaire. On devait encore fonder dans le pays un certain nombre de nouveaux évêchés; et le puissant diocèse d'York en particulier devait en fournir quatre à lui seul. Théodore obtint tout cela. Il triompha même de Wilfrid sur le dernier point; car Wilfrid, qui avait jusqu'alors possédé l'archevêché d'York et qui en tirait des revenus considérables, s'opposa vivement à la motion qui concernait son poste, malgré l'approbation que le

projet avait trouvée auprès du roi lui-même; et quand le décret fut passé il en appela hautement à la décision de l'évêque de Rome. On trouva cet appel non-seulement extraordinaire, mais ridicule; mais Wilfrid partit pour Rome avec une troupe de moines pour y soutenir son appel en personne. Il s'arrêta pendant l'hiver chez les Frisons du bas Rhin, pour leur annoncer l'évangile; puis il se rendit dès le printemps suivant auprès du pape, qui le reçut de la manière la plus amicale, et qui, sans avoir pris aucune information, décida que les nouveaux évêques seraient déposés et que le puissant diocèse de Northumberland serait rendu tout entier à Wilfrid avec tous ses revenus.

L'ambitieux évêque revint triomphant en Angleterre pour présenter la bulle du pape au roi Egfrid. Mais il se trouvait loin de compte avec ses adversaires. Le roi convoqua ses évêques; et cette réunion était encore si éloignée de reconnaître les prétentions du prêtre italien, et d'admettre qu'un ecclésiastique étranger au pays pût renverser d'un mot les résolutions prises par le roi et par un évêque d'Angleterre, qu'elle déclara l'ordre du pape nul et non avenu, et prononça *la peine de mort* contre Wilfrid pour être allé intriguer à l'étranger et avoir été provoquer un pareil décret.— Cependant le roi commua la peine en celle de la prison; et il rendit même à Wilfrid la liberté au bout d'un an; mais sous condition qu'il quitterait pour jamais le Northumberland.

Wilfrid alla chercher un refuge en Mercie; mais le roi Ethelred lui ordonna aussitôt de sortir de ses

états. Il se rendit alors dans le Wessex, où la réputation de son mauvais caractere l'avait aussi précédé, et où le roi Kentwin ne voulut pas lui permettre de rester. Il se réfugia alors dans le Sussex, dont la plupart des habitans étaient encore païens; le roi le reçut avec bonté (p. 299); et Wilfrid fut favorisé par un heureux concours de circonstances. Depuis trois ans une sécheresse extraordinaire avait amené la famine dans le pays. Wilfrid, habile dans tout ce qui regardait les intérêts de cette vie, apprit aux habitans du pays quelques perfectionnemens dans l'art de se nourrir de la pêche; et ce bienfait ouvrit aussitôt à sa prédication un large acces. L'impression fut encore beaucoup plus grande lorsque, au jour même où un grand nombre de Saxons allaient recevoir le baptême, on vit enfin arriver une pluie abondante. Les habitans ne manquerent pas d'attribuer ce bienfait au christianisme, et ils se présenterent dès-lors au baptême avec un redoublement de zele. Le roi, pour sa part, fit présent à Wilfrid d'un district de ses états, en comprenant dans ce don les quatre-vingt-sept familles bretonnes qui l'habitaient et auxquelles le missionnaire accorda aussitôt la liberté. Il bâtit dans ce lieu un couvent qui devint en peu de temps le plus fort point d'appui de l'église du Sussex; puis le roi lui-même se fit instruire dans les doctrines du christianisme, et se fit baptiser avec une grande partie de son peuple. Ces succes de Wilfrid lui regagnèrent peu à peu la bienveillance de l'archevêque Théodore, qui obtint (686) d'Alchfrid (ou Aldfrid), successeur d'Egfrid, que ce prêtre exilé

t rentrer dans le pays. Le roi en vint même, peu rès, à nommer Wilfrid abbé de Lindisfarne. Mais bout d'un petit nombre d'années cet homme muant se voyant ainsi rentré en faveur, renoula ses vieilles prétentions sur l'évêché du Normberland tout entier, et Aldfrid fut obligé de le sser de nouveau de son royaume. Wilfrid infaable s'adressa encore une fois au siége de Rome 92) : encore une fois il fut reçu du pape de la nière la plus cordiale, absous de toutes les acsations qu'on lui faisait, et renvoyé aux princes etons avec l'ordre positif qu'on le réintégrât dans us ses droits précédens. Mais Aldfrid refusa, ssi long-temps qu'il vécut, de laisser même paître devant lui cet intrigant.

Cependant lorsque cet excellent prince mourut, 1 704, et n'eut pour successeur que son fils Osrid, fant de huit ans, Wilfrid recommença ses manœuvres. L'un des principaux membres du gounement se mit dans son parti, et réunit, en 5, un nouveau concile. Au premier moment Wilid perdait de nouveau sa cause, et les évêques poussaient unanimement les prétentions du pape, ratifiant les décrets du synode précédent; mais courtisan dont nous venons de parler, soutenu r la sœur du roi défunt, vint déclarer que l'intenn du roi Aldfrid lui-même avait été de rétablir Wildfrid dans toutes ses charges s'il avait recouvré santé, et que le roi avait même dit que telle était volonté au cas qu'il vînt à mourir. L'assemblée t extrêmement surprise; mais pour rester fidèle respect envers la volonté royale, on accorda à

Wilfrid l'évêché de Hexham. Cependant ce prêtre mourut encore avant d'avoir pu se rendre dans son nouveau poste (709) (1).

Malgré la fermeté avec laquelle le clergé breton avait jusqu'ici résisté à l'influence romaine, nous arrivons cependant à l'époque où cette église succombe, et où les superstitions de la communion de Rome s'étendent sur tout le pays comme une noire nuée. Bientôt les rois anglo-saxons ne surent rien de plus beau que de prendre le bâton de pélerin, et d'aller à Rome pour y « adorer sur les tombeaux des » saints » (V. Jean 4, 21), et y présenter leurs hommages à l'évêque de cette ville. Ainsi on vit, en 709, Comred, roi de Mercie, déposer le sceptre, et faire le voyage de Rome avec Offa, jeune prince d'Essex, pour y prendre l'habit de moine. Peu après, ces deux princes furent suivis d'Ina, roi de Wessex, qui ne manquait ni de valeur ni de puissance, et qui alla aussi finir ses jours dans un couvent de la même ville, après y avoir fondé un asile pour les pélerins bretons, et un institut pour l'éducation des jeunes gens de cette même contrée. Voilà comment la superstition prenait de plus en plus la place de la foi d'abord prêchée par Jésus-Christ et par ses apôtres.

Cependant nous arrêterons volontiers nos plaintes sur ce sujet, en revenant toujours au principe qui nous apprend à chercher le bien dans le mal plutôt que le mal dans le bien; car après tout, il

(1) On trouve une esquisse intéressante de la vie de Wilfrid dans *Butler Lives of Saints*, vol. 6, p. 130.

est pourtant réjouissant d'observer; au milieu de mille misères, les progrès qu'avait faits le christianisme depuis le moment où Augustin avait mis les pieds sur le territoire de la Bretagne. En 731, époque où Bède termine son histoire anglo-saxonne, il ne s'était écoulé que 131 ans depuis l'arrivée des premiers missionnaires romains; et dès-lors il s'était formé en Angleterre, outre les deux archevêchés de Canterbury et d'York, qui s'étendaient respectivement sur tout le midi et sur tout le nord de l'île, quatorze évêchés effectifs, savoir ceux de Rochester, Londres, Dunwich, Helmham, Winchester, Sherburn, Litchfield, Leicester, Hereford, Worcester, Sydnacester, Lindisfarne, Henham et Withern, auxquels il fallut bientôt ajouter celui de Selsey dans le Sussex.

C'est là le point où nous laisserons pour le moment la Grande-Bretagne, et où nous arrêterons cette troisième partie de l'histoire de ses missions : car pour le moment la grande généralité du pays professe le christianisme. L'irruption des Danois, qui aura lieu dans cent ans, et qui répandra de nouveau le paganisme sur l'île presque tout entière, nous obligera dans une prochaine période à revenir une quatrième fois sur cette contrée, pour y voir, encore une fois, l'église renaître du sein de ses ruines, et triompher finalement des ténèbres de l'idolâtrie. Mais à l'époque où nous nous arrêtons l'histoire des missions pouvait paraître finie; et nous terminerons en conséquence le chapitre actuel par une notice sur l'Anglo-Saxon distingué dont le travail nous a fourni jusqu'ici le fil de notre histoire

d'Angleterre, et par quelques mots sur l'espace de temps, peu remarquable, qui s'écoula entre l'époque où nous sommes parvenus (730) et l'irruption des Danois (vers l'an 800).

L'écrivain anglo-saxon dont nous voulons parler est *Bède*, que la postérité reconnaissante a désigné par le surnom de *vénérable*. Il naquit vers l'an 672, dans un village situé près de la capitale du Northumberland; et il passa ses premières années dans le célèbre couvent de Wearmouth, que Bénédict Biscop avait fondé et pourvu de tous les trésors littéraires de l'Italie connus en son temps. Plus tard il entra dans un autre couvent, pareillement fondé par Biscop, celui de Jarrow, où il acheva ses études sous le pieux abbé Ceolfrid. Sa piété, qui trouvait son plus doux aliment dans la solitude d'une cellule, et son penchant décidé pour l'étude l'attachèrent tellement à la vie monastique, qu'il refusa la dignité épiscopale qui lui était offerte, et qu'il ne voulut pas même se rendre à un appel du pape Sergius qui voulait l'avoir à Rome. Il travaillait continuellement, et ne s'interrompait que pour des exercices de prière. Il fit des extraits nombreux des pères latins et grecs, qui formaient sa lecture habituelle. Il composa en outre un grand nombre d'écrits sur la théologie, sur l'histoire, et sur d'autres sciences : on trouve ce fruit de ses veilles dans huit in-folio, qui ont paru à Cologne de 1612 à 1688. Cet homme pieux travailla encore au bien de ses semblables en s'appliquant à former un grand nombre de disciples, au nombre desquels on doit surtout remarquer le célèbre *Alcuin*,

qui exerça après la mort de son maître, à la cour de Charlemagne, une si grande influence sur la culture intellectuelle de la France et de l'Allemagne.

Parmi les nombreux écrits de Bède, le plus utile est bien probablement son *Histoire ecclésiastique des Anglo-Saxons* (*Historia ecclesiastica gentis Anglorum*). C'est un ouvrage tel que peu de nations en possèdent d'aussi précieux pour les premiers temps de leur histoire, et qui présente un assez grand rapport avec l'histoire ecclésiastique que Grégoire de Tours a donnée aux Français. Il commence par l'arrivée de Jules César sur les rives de la Grande-Bretagne, et il conduit son histoire jusqu'à Céolulf, roi de Northumberland, à qui il dédia son ouvrage. On pardonne volontiers à cet écrivain respectable le grand nombre de légendes miraculeuses dont il a grossi son livre dans l'esprit de son siècle, pour parcourir avec lui la suite intéressante des histoires de sa patrie, qu'il nous a conservées avec beaucoup de travail, de bon sens et de fidélité.

Dans cet ouvrage Bède ne laisse nullement ignorer les nombreux défauts de la nouvelle église de sa patrie. Comme les biens ecclésiastiques étaient déjà dès cette époque exempts de toute charge publique, et que les moines n'étaient nullement tenus au service militaire, les couvens tombèrent bientôt dans la paresse et dans la sensualité, sauf pourtant ceux des Scots, dont la sévère discipline les préserva plus long-temps de ce désordre. Bède fait sur le relâchement dont nous parlons des plaintes amères dans une lettre à l'archevêque

d'York ; et il remarque que ces maux s'accroissaient d'une manière inquiétante depuis trente ans. Il fait encore observer à ce prélat qu'il y a dans le pays un grand nombre de villes et de villages qu'aucun pasteur n'a visités depuis plusieurs années pour les instruire dans les saintes vérités de l'évangile. Il se plaint de ce qu'il y a des évêques qui se font payer d'avance pour chacune des fonctions de leur état et pour la prédication de la Parole, et de ce que d'autres se font voir dans les orgies publiques, confondus parmi des polichinelles et des ivrognes ; et il demande à l'archevêque de s'opposer avec force à ces scandales. Mais ces intances ne purent surmonter le torrent des choses, ni empêcher que les superstitions les plus dégradantes et les plus opposées à l'évangile ne vinssent envahir la Grande-Bretagne pour plusieurs siècles, comme elles envahirent tout le reste de l'église romaine.

Bède termina, en 735, sa vie laborieuse et pieuse par une mort tout édifiante, que son disciple Cuthbert nous a décrite avec détail (1). Il mourut d'une maladie de poitrine qui lui rendait la respiration extrêmement difficile et qui lui ôta tout appétit : mais il n'en continua pas moins sur son lit de maladie tous ses exercices spirituels et ses travaux littéraires. Il semblait même qu'à mesure que ses forces corporelles diminuaient, son ame prît plus de force et d'onction. Il passait jour et nuit en prières, en intercessions et en actions de grâces ;

(1) *Mabil.*, Sæc. 3. P. 1.

et il semblait s'attacher toujours davantage à rendre grâces à Dieu sans cesse et pour toutes choses, selon le précepte d'un apôtre.

Dès le commencement de sa maladie il fut persuadé qu'elle ne finirait que par sa mort. Comme il s'était occupé à traduire l'évangile de S[t] Jean du grec en anglo-saxon, il désirait extrêmement pouvoir encore l'achever : et le jour même qui précéda son décès il pressait vivement l'un de ses disciples d'écrire aussi long-temps que lui-même pouvait encore dicter : « Hâte-toi, disait-il; je ne » sais combien de temps je puis encore y tenir, » et à quel moment mon Maître m'appellera. » — Le lendemain il redoubla encore ses instances auprès de ses secrétaires, afin qu'ils écrivissent avec toute la rapidité qui leur était possible, et qu'il pût achever son ouvrage avant de fermer les yeux pour jamais. L'après-midi l'un d'eux lui dit : « Cher maître, il ne manque plus qu'un chapitre : n'est-ce pas vous donner trop de peine que de vous adresser encore une ou deux questions ? » — « Je n'ai aucune peine à faire ce travail, dit-il, prends donc seulement ta plume, et hâte-toi d'écrire ce qu'il nous reste encore à traduire. »

A trois heures de l'après-midi il fit appeler tous les moines du couvent auprès de son lit : il s'entretint avec chacun d'eux; il les exhorta tous à remplir fidèlement leur vocation de pasteurs et de missionnaires, en regardant au compte qu'ils auraient à rendre un jour : puis il ajouta au milieu de leurs sanglots : « J'ai servi un bon Maître, et je languis d'être auprès de Christ pour le contempler

face à face dans sa gloire. » Il continua ses pieux entretiens jusqu'au soir, où l'un de ses disciples vint lui dire : « Cher maître, il ne reste plus que les derniers versets de l'évangile. » — « Eh bien ! assieds-toi, répartit Bède mourant, et hâte-toi d'écrire. » Puis il lui dicta ses derniers versets avec une parfaite présence d'esprit. — « Voilà le dernier verset fini, » s'écria avec joie le jeune secrétaire. — « Eh bien gloire soit à Dieu! tout est accompli, » ajouta le mourant : « soutiens maintenant ma tête de ta main, car j'aimerais bien encore aller à la place où j'avais accoutumé de ployer les genoux, pour y adresser à mon Père une dernière prière. » — Ses disciples le sortirent du lit et le placèrent devant un petit autel sur les froides dalles de sa cellule, en soutenant de leurs mains sa tête tremblante. Alors il se mit à dire : « Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! » — et son ame s'envola au ciel. C'était en 735.

Cet homme pieux ne devait pas voir les désolations que les Danois et les Normands allaient répandre sur l'église renouvelée de sa patrie. Malgré les germes de décadence qui se manifestaient de son vivant dans l'église de la Grande-Bretagne depuis les menées de Wilfrid, il avait pourtant réussi à agir sur cette église d'une manière salutaire, et à former dans le pays un certain nombre de fidèles serviteurs de Jésus-Christ; et cette observation est si vraie que l'époque de Bède, c'est-à-dire celle où ses disciples ont pu montrer ce qu'était le maître, mérite avec raison d'être appelée tout particulièrement l'époque des missions

de l'église anglo-saxonne; car c'est alors que cette église s'est acquis des droits éternels à la reconnaissance de l'Allemagne et de tout le nord de l'Europe, en couvrant ces contrées de missionnaires fidèles; c'est dans l'école de Bède que la Grande-Bretagne puisa la plupart des évangélistes que nous allons voir figurer pendant long-temps dans toute la Germanie. C'est en dire assez là-dessus que de nommer, comme autant d'hommes qui furent plus ou moins directement formés à cette école, un Willibrord, l'apôtre des Frisons, un Alcuin, précepteur de Charlemagne, et un Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, sans parler des Suidbert, des Liafwin, des Willehad, et de tant d'autres encore dont plusieurs moururent comme de fidèles témoins dans leurs travaux missionnaires.

Et si, d'un autre côté, Bède eut le tort de se montrer trop favorable à la hiérarchie romaine, les prétentions de Rome trouvèrent pourtant dans la fermeté des Bretons et dans l'esprit d'indépendance de leur clergé une résistance plus prononcée qu'on ne le vit en Allemagne chez les disciples de la même école. Cette différence se caractérise d'une manière frappante par le rapprochement de deux canons, rédigés presque dans le même temps en Angleterre et en Allemagne. Un concile tenu à Mayence sous la présidence de Boniface portait cet article : « Nous avons déclaré dans notre synode notre accord avec la confession de foi de l'église catholique, et résolu en commun de rester constamment soumis à l'église de Rome. Nous souhaitons d'être regardés jusqu'à la fin de notre vie comme

des serviteurs fidèles de S[t] Pierre et de son vicaire, et comme des membres de l'église confiée à sa direction. » — Mais, comme pour former un contraste frappant, il se tint en Angleterre, à la même époque (747), à *Cloveshoos*, sous la présidence de l'archevèque Cuthbert, un autre concile dont l'un des canons portait simplement ces belles maximes : « Qu'il doit régner entre tous les serviteurs de l'église de Christ du monde entier un amour sincère et une union chrétienne en paroles et en effets, comme il convient à ceux qui suivent un même Maître et qui annoncent un même évangile ; de sorte que, quoique séparés par de vastes intervalles, ils doivent cependant servir Dieu d'un même esprit dans la foi, l'amour et l'espérance, et prier journellement les uns pour les autres, afin que chacun soit trouvé fidèle dans l'accomplissement de sa sainte vocation jusqu'à la fin de sa vie » (1). — Dans un autre canon de ce concile on trouve également des directions sages, et fort élevées au-dessus du ton de la superstition. On y ordonne aux évèques « de parcourir toutes les années, au moins une fois, toutes les portions de leurs diocèses pour y prêcher la parole de Dieu et remplir les autres devoirs de leur vocation. Ils doivent surveiller fidèlement la conduite du bas clergé, dont la plus grande partie, manquant encore de paroisses spéciales, vivait dans des couvens. Ils doivent examiner consciencieusement le caractère moral et les connaissances de ceux qui veulent entrer dans les ordres. Les ecclésiasti-

(1) *Spelmann Concilia*, t. 1, p. 246.

ques doivent lire dans leur langue maternelle la confession de foi, la prière du Seigneur et les paroles de la liturgie prescrites pour la messe et la célébration du baptême. Le peuple est exhorté à apprendre par cœur le *credo* et l'oraison dominicale, à observer consciencieusement la célébration du dimanche, à fréquenter assidûment la sainte cène, de même que le confessionnal, à jeûner et à faire des aumônes. » — Le 27[e] canon surtout de ce concile contient cet avis remarquable en faveur de la multitude qui ne comprenait dans le service public ni les prières ni les chants qui s'y faisaient en latin : « Il sera permis à quiconque n'entend pas le » latin d'associer aux prières dont on fait lecture » tel sens qui lui conviendra, et de prier dans son » cœur comme il le désirera, lors même que sa » prière ne se rapporterait aucunement à celle qui » se fait en public » (1).

Il résulte clairement de l'ensemble des actes de ce concile qu'à cette époque il ne se trouvait, à parler en général, plus aucune trace de paganisme chez le peuple anglais, et que, malgré les nombreuses superstitions qui ternissaient alors partout l'éclat de la lumière évangélique, celle-ci était parvenue dans l'espace de cent cinquante ans à détruire chez les Anglo-Saxons tout vestige de leur ancien culte idolâtre.

Il est vrai que cette époque fut le plus beau temps de l'église anglo-saxonne ; car il est également vrai qu'elle n'eut pas la sagesse de se main-

(1) *Lib. cit.*, p. 227.

tenir à cette hauteur, en propageant la parole de Dieu et en répandant l'instruction parmi le peuple. La décadence commença, comme cela arrive toujours, par celle du clergé. La pente des prêtres à se retirer dans la vie monastique pour s'y livrer sans retenue à toutes les jouissances des sens, et l'avarice des moines, qui se servaient de tous les moyens pour arracher au peuple ignorant d'immenses richesses, firent de tels progrès, qu'Alcuin qui s'intéressait de son poste éloigné, au bien-être de l'église de sa patrie, se sentit pressé d'élever des plaintes amères dans plusieurs de ses lettres, sur cette dégénération morale de la population des couvens. « Il n'y a plus de sûreté parmi eux, disait-il; toute la science par laquelle le clergé breton se distinguait encore il y a peu de temps disparaît; les monastères sont souillés par l'adultère, et les autels par le parjure. »

En effet, de vaines et de puériles cérémonies tinrent bientôt lieu d'un culte spirituel et véritable; il s'établit à la place de l'ancienne idolâtrie une idolâtrie de reliques et d'images; la superstition fit de nouveaux esclaves, et versa des trésors inépuisables dans le sein de l'église de Rome. Les pélerinages dans cette ville devinrent toujours plus fréquens chez les grands et chez les petits; et de toutes parts, surtout dans la Gaule et dans la Grande-Bretagne, les chemins se couvrirent de pélerins qui voulaient aller chercher le repos dans ce rendez-vous des saints, et y déposer quelque souvenir de leur dévotion et de leur reconnaissance.

Voilà l'état dans lequel nous laissons l'Angleterre

en attendant la prochaine invasion des Danois. Ce qui s'y passa jusqu'alors est peu remarquable. Céolwulf, disciple de Bède, était monté sur le trône du Northumberland, encore du vivant de son maître (729). Son gouvernement fut si paisible et si religieux que des milliers de guerriers quittèrent les armes pour aller habiter des couvens. Le roi lui-même déposa la couronne (737), et entra comme simple moine dans le monastère de Lindisfarne, où il passa vingt ans dans les exercices extérieurs de la piété. Son fils et successeur, Eadbert, en fit autant, et céda la couronne à son fils Oswulf (758). C'est dans la même année que mourut Cuthbert, ce pieux et savant archevêque de Cantorbéry, qui s'était opposé de tout son pouvoir à la nuit de la superstition qui s'avançait. Comme il avait horreur du commerce abominable qui se faisait des choses saintes, et qu'il ne voulait pas que ses restes servissent après sa mort à enrichir l'avarice du clergé, il avait ordonné à ses amis, en voyant approcher sa fin, de lui préparer un tombeau dans un endroit secret et de l'y ensevelir aussitôt après sa mort. Ses amis accomplirent sa volonté : mais dès que les moines Augustins eurent appris qu'il avait expiré, ils vinrent en foule dans l'intention d'emmener son cadavre en procession solennelle; et lorsqu'ils virent que leur proie leur avait échappé il s'éleva parmi eux un tel tumulte, qu'ils ne se retirèrent dans leurs cellules qu'après s'être vengés sur tout ce qui était resté de la propriété de cet homme pieux.

(1) *Godwin de Præsul. Aug.*, p. 65.

Lorsque Offa, roi d'Essex, qui avait entaché sa vie et son gouvernement de plusieurs désordres, avait fait à Rome, en 709, ce voyage de pénitence dont nous avons parlé plus haut, pour y aller demander au pape le pardon de ses péchés, il avait été condamné à payer chaque jour de l'année la somme, exorbitante pour l'époque, de trois cents soixante-cinq manusses, monnaie d'or anglo-saxonne. Le pape profita, dans la suite, de ce don royal comme d'un titre pour exiger de la nation anglaise chaque année la même somme, en la traitant en cela comme sa vassale ; et il déploya en outre sur ce point, déjà si ignominieux en lui-même, une rigueur inhumaine.

Cette décadence était le sinistre précurseur de la ruine totale dans laquelle nous verrons bientôt retomber l'état et l'église d'Angleterre : pour toute église l'abandon de la vérité qui est en Christ est toujours suivi d'un châtiment infaillible; et la superstition de l'ancien monde comme l'incrédulité du monde moderne ont également pour salaire une mort qu'aucune sagesse humaine ne peut écarter.

CHAPITRE XXV.

ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS L'ALLEMANNIE (1). MISSION DE COLOMBAN.

Ce n'est qu'à la fin du cinquième siècle que nous arrivons au sud-ouest de la Germanie, après avoir passé cinq siècles entiers à suivre nos missionnaires dans les vastes contrées de l'Asie, de l'Afrique, du midi et de l'occident de l'Europe. Ainsi la majeure partie de l'Allemagne a reçu les invitations du royaume de Dieu plus tard que bien d'autres contrées; car si nous avons pu voir que l'évangile y avait fait quelques progrès sous la domination des Romains, dans les parties du pays soumises à ce peuple, l'invasion détruisit tous ces premiers travaux, et tout fut à recommencer à compte nouveau.

(1) Nous rappelons que ce mot ne doit nullement réveiller l'idée de l'Allemagne en général. Les *Allemanni* ou *Allemans* n'étaient qu'un des peuples germains, et n'occupaient environ, comme on va le voir, que ce qui forme actuellement le Wurtemberg, le grand-duché de Bade, et par moment l'Alsace et le nord de l'Helvétie.

Dès-lors, en outre, l'œuvre devint lente et pénible. Même après les premiers appels, quand déjà le jour du salut se montre à ces pays au sixième siècle, comme un crépuscule consolateur, les missionnaires n'y avancent encore que lentement; il ne faudra pas moins de six autres siècles pour que l'évangile se fasse jour depuis les bords du Rhin jusqu'aux rives éloignées de la Vistule et de la mer Baltique; et même alors il n'aura pas encore achevé toute son œuvre dans cette vaste contrée. Ainsi nous aurons dès ce moment à nous en occuper long-temps et souvent; et une première période, partant du pape Grégoire jusqu'à Charlemagne, ne nous mènera que depuis le Rhin jusqu'au Lech et à la Saale.

Les missions de la Germanie en général n'ont pas eu le bonheur de posséder, comme celles d'Angleterre, un Bède qui pût conduire l'historien avec cette clarté et cette assurance que met dans ses récits un témoin oculaire des événemens. Nous marcherons souvent dans l'obscurité et comme dans un labyrinthe, sans trouver de guide qui affermisse nos pas, et souvent sans avoir eu aucun historien qui nous ait précédés dans nos sentiers. C'est une chose bien singulière, que ce peuple allemand, si accoutumé aux recherches profondes et laborieuses, ait négligé plus qu'aucun autre, plus même que les peuples du nord, de sonder les origines de son histoire ecclésiastique, de cette histoire d'un côté si intéressante, et de l'autre si abordable, il n'en faut pas douter, par la masse d'anciens documens que renferment les

histoires et les archives des couvens de l'Allemagne (1).

Quoi qu'il en soit nous entrons dans ce vaste champ, et nous commençons par l'Allemannie.

Les Allemans sont une race germaine, probable-

(1) Il existe cependant quelques écrits estimables sur cet important sujet; nous remarquerons surtout dans ce nombre celui d'*Ursinus* de Spire, sous le titre : *De Ecclesiar. german. orig. et progrès. ab ascens. Dom. usq. ad Carol. Mag. Norimb.*, 1664, 8°. — Peu après lui, le savant *Sagittarius* a publié, sous le même titre, un essai du même genre qui ne donne que des fragmens détachés, mais dont plusieurs sont d'un haut intérêt. — Plus tard, en 1778, Christophe *Gratianus* a publié un autre écrit sur le même sujet; puis enfin, *G. H. Pertz*, a commencé il y a peu d'années une collection intitulée *Monumenta Germaniæ historica*, dont il a paru jusqu'à présent deux volumes in-folio, que nous avons particulièrement consultés pour notre travail.

L'histoire des missions de l'*Allemannie* en particulier n'est pas mieux pourvue : on manque même de sources pour les premiers temps de cette histoire, et on ne trouve pour ses premiers siècles qu'un nombre extrêmement petit de noms qui aient survécu à l'oubli. Les chroniqueurs ne nous conduisent ensuite pendant long-temps que sur les bords de cette contrée, sans que nous puissions parvenir à pénétrer dans son intérieur. Colomban et St Gall, au 7e siècle, Rupert et Trudpert, Landolin, Pirmin et Boniface, au 8e, sont presque les seuls hommes qui paraissent dans cette histoire : et en fait de sources, voici à peu près tout ce que nous possédons : — *Vita S. Columbani* (*Mabill.*) — *Marius* : un Chronicon, qui va jusqu'à l'an 623. — *Hepidamnus* : de courtes Annales d'histoires allemannes (de 708 à 1050) — Le fabuleux *Walafrid Strabo* (le louche), disciple de Gallus, et abbé du couvent de St Gall (m. 849) : *Biographie de Gallus*, remplie de légendes puériles (éd. Surius, 16 octobre); — enfin *Hermannus contractus* (le boiteux), malheureux imitateur de Bède : une Chronique qui va depuis la naissance de Christ jusqu'à sa propre mort (en 1054).

Nous devons cependant encore ajouter à ces sources quelques riches collections d'actes tirés de divers monastères. On a, par exemple, en ce genre l'ouvrage de Pregizer : *Suevia et Wurtembergia sacra, Tub.* 1716; et un ouvrage de D. F. Clesz : *Histoire du Wurtemberg.* — En dernier résultat le meilleur ouvrage sur notre sujet est probablement celui du prince abbé de St Blaise, Martin Gerber : *Historia Nigræ Sylvæ*, t. 3, 1783, et le premier volume de sa *Vetus liturgia allemannica*, 1776.

ment parente des anciens Suèves, qui vinrent de bonne heure du Nord en Occident avec les Goths; et c'est sans doute à cause de cette relation avec les Suèves que les Allemans reçurent plus tard le nom de Souabes. Après plusieurs guerres sanglantes contre les Romains, les Marcomans s'étant retirés de cette contrée de l'Allemagne, de nouvelles hordes de Suèves, de Gaulois, de Séquaniens, de Rauraques, d'Helvétiens, s'avancèrent vers cette terre abandonnée, et formèrent une confédération qui prit le nom d'*Allemannes* ou d'hommes de toutes sortes de peuples : c'est ainsi du moins qu'Agathias explique ce nom (1).

Les limites les plus anciennes du pays des Allemans étaient le Rhin à l'ouest, le Mein au nord, et la Bavière actuelle à l'orient; puis au midi l'Aar et la lisière qui sépare actuellement la Suisse allemande de la Suisse française. Mais ces frontières furent changeantes comme celles de tous les peuples de cette époque, et pendant un temps les Allemans s'étendirent jusqu'à la Lahn, au Lech et au Rhône, et eurent pour voisins les Bourguignons, les Boïares, les Thuringiens et les Francs.

Les Allemans présentent, comme on doit s'y attendre, presque tous les caractères des autres peuples barbares de cette époque. Ils se distinguaient peut-être cependant par leur redoutable cavalerie, qui fit long-temps trembler les puissantes légions romaines. Une immense forêt, qui s'é-

(1) *De imperio et reb. gest. imperatoris Justin.*, l. 1, p. 12.

tendait tout le long du Rhin sur sa rive droite, forêt que, selon César et Méla, aucun Romain n'avait pu dépasser, même après une marche de soixante jours, couvrait leur territoire. Ils parcouraient cette vaste étendue de terrain pour la chasse comme une autre sorte de bêtes fauves, et ces sombres retraites étaient pour eux un repaire duquel ils s'élançaient continuellement sur les Romains qui bordaient la frontière. Si, pour juger leur population, nous partons du nombre des morts qu'ils laissèrent souvent sur le champ de bataille, ou du nombre de combattans avec lequel ils se présentaient à la guerre, il paraîtra que, malgré leur genre de vie demi-sauvage, ils étaient cependant encore en très-grand nombre.

Pour nous faire une idée des mœurs et de la religion de ce peuple, nous n'avons qu'à nous rappeler ce qui en était en général des nations germaines (t. 1, p. 523). Ils rejetèrent long-temps la foi chrétienne avec une sorte de fureur, parce que cette foi n'était à leurs yeux que la religion des Romains, et qu'ils repoussaient avec haine tout ce qui pouvait tenir à ces redoutables ennemis de leur liberté. C'est par cette raison qu'il s'écoula quelques siècles avant qu'un seul messager de Christ de la Gaule romaine, ou même d'entre les Bourguignons, osât se hasarder au-delà du Rhin pour y chercher ces barbares dans leurs huttes, et leur annoncer le salut des hommes. C'est cette même différence, tranchée et radicale, de caractère et d'intérêts entre les Romains et les Allemans qui fit que lorsque ces derniers pénétrèrent enfin sur le territoire romain,

ils s'abandonnèrent aux plus horribles cruautés; c'est encore par la même raison que, pendant les persécutions du troisième et du quatrième siècle, ceux des chrétiens qui vinrent chercher un asile dans les forêts de ce peuple n'y trouvèrent aucune entrée et n'y laissèrent aucune trace.

Depuis l'empereur Caracalla (211) les Allemans combattirent souvent les légions romaines avec succès, et inscrivirent leur nom en lettres de sang dans les annales de l'histoire de ce peuple. En 306 Constantin le Grand apparut avec une armée sur les rives du Rhin, et remporta sur ces barbares une victoire qui leur inspira de la terreur pour quelque temps: car il fit inhumainement exposer aux bêtes dans le cirque de Rome plusieurs chefs de cette nation qui étaient tombés entre ses mains. Son fils Constance (351) continua cette même guerre, et se préparait à pénétrer dans les sombres recoins de la forêt Noire, lorsque les habitans lui envoyèrent des propositions de paix. Mais aussitôt après la retraite des légions ils se jetèrent sur la Gaule qu'ils couvrirent de carnage. Ils avaient déjà réduit en cendres, le long des rives fertiles du Rhin, quarante-cinq villes, au nombre desquelles on comptait Strasbourg, Brumat, Zabern, Spire, Worms et Mayence, et ils en avaient emmené la population avec un immense butin, lorsque le jeune Julien, plus tard empereur, parut sur le Rhin et repoussa ce peuple dans ses forêts, en se préparant pour le printemps suivant à lui faire une guerre d'extermination.

A peine ce printemps (357) eut-il paru, que les courageux Allemans passèrent les premiers le Rhin,

pour s'avancer au-devant de lui. Le prudent Julien avait élevé au pied des Vosges de forts retranchemens, et il s'occupait à les perfectionner encore, lorsque sept des plus vaillans chefs allemans, sous la conduite du terrible Chnodomar, vinrent l'attaquer avec fureur. C'est devant les portes de Strasbourg que les armées se rencontrèrent. Elles combattirent de part et d'autre comme des lions : le sort de la journée resta long-temps indécis ; et déjà la cavalerie allemande avait rompu les légions romaines : mais Julien rallie ses soldats avec des reproches menaçans et les ramène encore une fois au combat : les Allemans commencent à s'effrayer : ils plient enfin devant leur redoutable adversaire. Il resta plus de six mille des leurs sur le champ de bataille ; et un plus grand nombre encore périrent dans le Rhin, contre lequel les soldats romains les avaient acculés. Chnodomar lui-même tomba dans les mains du vainqueur au moment où il se préparait à passer ce fleuve à la nage, et mourut à Rome en prison. Dès-lors les Allemans furent abattus pour long-temps, et ne se réveillèrent que lorsque l'invasion des Barbares devint générale. Ils marchèrent alors sur les Gaules à la suite des Huns ; et tout ce que ceux-ci n'avaient pas déjà massacré et détruit tomba dans leurs mains, jusqu'à ce que, comme les Huns, ils trouvèrent dans les champs de Châlons, en 451, l'opposition puissante d'Aëtius qui leur fit rebrousser chemin.

Cependant la confédération des Francs, qui venait de se former dans les Gaules auprès d'eux et qui venait de vaincre les Romains dans le centre de ce

pays, présenta aux Allemans de nouveaux rivaux et de nouveaux adversaires. On sait que la guerre éclata (t. I, p. 508); que les Allemans eurent le dessous à Tolbiac; qu'une partie s'enfuit jusqu'en Helvétie; et que les autres se soumirent à Clovis, qui eut la sagesse de ne pas les irriter ni les humilier imprudemment. Dès ce moment commence pour ce peuple une nouvelle époque, et pour notre mission le crépuscule de quelques succès. Nous avons déjà vu les suites importantes et salutaires de la victoire de Tolbiac quant à Clovis et à ses Francs : les Allemans aussi tirèrent une leçon salutaire de cette humiliation; et quoiqu'il dût se passer encore un siècle entier avant que leur fier caractère leur permît d'accueillir avec attention quelque messager du salut, ils furent pourtant préparés à un meilleur avenir. Mais pour le moment Clovis se borna presque uniquement, malgré son désir de faire plus, à recommander aux chefs allemans les missionnaires qui hasardaient de pénétrer chez eux, et à favoriser de tous ses moyens le rétablissement des villes et des églises chrétiennes qui avaient auparavant existé dans le territoire qu'ils occupaient maintenant.

Cette intervention, toute timide qu'elle était, ne fut pourtant pas absolument sans fruit; car on peut se rappeler que nous avons déjà parlé d'un pieux messager du salut que l'amour de Christ amena en ces jours, des rives lointaines d'Érin (d'Irlande), vers ces contrées inhospitalières; c'est Fridolin, dont nous avons dit quelques mots dans une portion de l'histoire des Bourguignons qui touchait à celle de

l'Allemannie méridionale (c. 19, p. 76). On se rappelle que cet homme pieux s'établit à *Seckingen*, dans une petite île du Rhin, où il eut quelque succès, et qu'il fonda même quelques couvens jusque dans le pays de Glaris. Ce fidèle ouvrier devint le précurseur d'un grand nombre d'autres missionnaires qui entrèrent plus tard dans le même champ. La description terrible que son vieux biographe, Balther, nous fait de l'état où se trouvait alors le pays des Rauraques (1) nous montre clairement quels ravages épouvantables le passage des Huns et des Allemans avait laissés dans ces contrées rapprochées de la Gaule.

Mais, à cet égard du moins, les choses devaient bientôt changer sous le gouvernement de Clovis, surtout dans les portions du pays conquis que nous venons d'indiquer. On vit, dès le commencement du sixième siècle, *Strasbourg* se relever de ses cendres et redevenir la résidence d'un évêque; et les autres villes de l'Alsace et de l'Allemannie helvétique reprendre pareillement une nouvelle vie: seulement on ne trouve plus d'évêques, dans tout le cours du sixième siècle, ni à Spire ni à Bâle, où avait été transporté l'évêché d'Augusta depuis que cette dernière ville avait été ruinée; ce n'est qu'en 615 que Bâle reparaît avec un conducteur de ce rang, du nom de Rogonacharius.

On vit pareillement vers la fin du sixième siècle l'évêché de Vindonissa, quand Vindonissa eut été complètement détruite, se transporter à *Constance*

(1) *Bolland.*, t. 1. *ad diem* 6 *Martii*, p. 430.

et se rapprocher ainsi des Allemans, dont il embrassa la plus grande partie du territoire. Mais il resta couvert des ténèbres du paganisme jusqu'au-delà de la moitié de ce même siècle.

Vers ce temps (540) Leutharis, duc alleman, fit une campagne en Italie avec une armée franque, qu'il accompagnait d'un détachement de sa nation. « Les soldats francs, » dit à ce sujet Agathias (1), « témoignaient un pieux respect pour les temples, parce qu'ils avaient reçu des Romains la vraie connaissance de Dieu; mais les Allemans, qui avaient une autre religion, détruisaient les temples sans retenue, les dépouillaient de leurs ornemens, et emportaient avec eux les vases d'or comme un butin. Ils enlevaient même les toits de ces édifices sacrés, ils en renversaient les murailles jusqu'aux fondemens, ils couvraient la terre de sang et les champs de cadavres. »

Cependant les efforts des rois francs pour dompter ce peuple farouche ne restèrent point entièrement inutiles. S'il continuait de se montrer encore rebelle à la foi, sa fougue et sa fierté naturelles s'adoucirent peu à peu par la civilisation et le joug des lois. Clovis lui-même, et plus encore son fils Théodoric, roi d'Austrasie, qui gouvernait par des ducs et des comtes l'Helvétie allemande et la Rhétie, s'appliqua à agir sur ce peuple par ce dernier moyen; et ce prince pouvait d'autant mieux donner aux lois qu'il imposait aux Allemans la forme et la teinte du christianisme, que dans toute l'Helvétie

(1) *De Imper. Justin*, l. 2, p. 26.

et dans toute l'Alsace la portion la plus cultivée de la population s'était déjà jointe à l'église depuis longtemps.

Voici quelques mots d'un vieux document (1) au sujet de cette ancienne législation du midi de l'Allemagne : « Lorsque Théodoric, roi des Francs, se trouvait dans les plaines de Châlons, vers 530, il convoqua un certain nombre d'hommes sages, versés dans les anciennes lois. Il les chargea de réunir, sous sa direction, les lois des Francs, des Allemans, et des Bajavariens (Bavarois), en s'efforçant de laisser à chacune des nations qui vivaient sous son sceptre ses anciennes coutumes. Il ajoutait ce qu'il fallait ajouter, il retranchait ce qui n'était plus d'usage, et il changeait d'après la loi chrétienne les moeurs païennes. Et ce que le roi Théodoric ne put améliorer à cause des habitudes enracinées des idolâtres, Childebert l'essaya après lui, et Clotaire le perfectionna encore davantage. Plus tard tout cela fut refondu par quelques hommes célèbres sous Dagobert Ier, roi glorieux (622) ; toutes les vieilles traditions furent améliorées, et chaque peuple reçut les lois qu'il observe encore aujourd'hui » (2).

Ce qu'il y a, dans ces lois, de plus intéressant pour notre histoire des missions, ce sont les mesures nombreuses qu'on y prenait par rapport à l'établissement d'une église extérieure au milieu de la nation. Par exemple il est commandé aux comtes de ne point empêcher des hommes libres de faire des donations aux églises ; seulement ces donations doi-

(1) *Baluz. Capitul.*, t. 1, § 26.

(2) Voyez aussi *Cours d'histoire moderne*, t. 1, p. 362 et suiv.

vent se faire en présence de témoins, et être déposées par écrit sur l'autel. Il y a de fortes amendes pour le cas où un Alleman endommagerait une église ou offenserait un ecclésiastique dans ses fonctions. On pouvait échanger mais non vendre les biens ecclésiastiques ou les serfs qui s'étaient donnés eux-mêmes. Tout serf était tenu de livrer à l'église une portion déterminée du produit de son travail. Voici le texte d'une de ces lois : « Celui qui fait le di-
» manche un travail matériel, agit non-seulement
» contre la loi mais aussi contre l'Écriture sainte.
» Un serf qui s'en rendrait coupable doit être battu,
» un homme libre mis à l'amende. S'il continue à
» violer le sabbat il perdra sa liberté ; puisqu'il ne
» veut pas servir Dieu il doit rester toute sa vie
» esclave des hommes. »

Du reste les peines des Allemans n'étaient presque jamais sanglantes, et elles ne consistaient qu'en amendes ; parce que le législateur ne voulait pas entretenir l'habitude de l'effusion du sang, et parce que des barbares tiennent souvent plus à leurs richesses qu'à la vie. Les évêques avaient le même rang que les ducs ; et il convenait probablement d'accorder des distinctions sensibles aux conducteurs de l'église ; car, comme l'observe Jean de Muller : « Ces barbares ne savent nullement apprécier une valeur intrinsèque ; il faut que leurs docteurs soient grands comme des évêques, ou étonnans comme des ermites. »

Mais nous passons ces temps de simple préparation, et nous arrivons à la première grande mission qui eut lieu chez ce peuple.

A la même époque où Grégoire Ier envoyait Augustin dans la Grande-Bretagne avec quarante missionnaires romains et francs pour appeler les Anglo-Saxons à la connaissance de Christ, un moine pieux et quelques-uns de ses frères concevaient dans la solitude d'un monastère de l'Écosse le désir ardent d'aller annoncer le salut chez les sauvages Allemans. Ce moine était *Colomban*, qui mérite, avec *Gallus* (St Gall) et quelques-uns de ses aides, d'être appelé le premier prédicateur de la foi dans l'Allemannie. Irlandais de naissance, il avait reçu sa première éducation dans le couvent de Yona que nous avons déjà vu si souvent, et qui se distinguait alors si particulièrement par la connaissance des Écritures, la science et la piété de ses habitans. Colomban passa plus tard (556) dans celui de Bangor (Irlande, Ulster) dans ce précieux établissement que le pieux abbé Comgall avait fondé quarante ans auparavant, et qui devint dès le début une école de missionnaires et de prédicateurs pour les peuples barbares (1). Vers l'âge de quarante-cinq ans il se sentit vivement poussé à aller prêcher l'évangile et porter une discipline chrétienne chez quelques peuples barbares. Selon le récit de Jonas son disciple (2), il éprouva d'abord un besoin vague de s'expatrier, en se

(1) L'ouvrage allemand indique le Bangor de la province de Galles, mais il paraît que c'est l'une des erreurs dans lesquelles jette souvent l'identité des noms.

(2) Jonas mourut en 627, abbé d'un couvent de la règle de Colomban à Bobio en Lombardie. Il a laissé une *Vita S^ti^ Columbani* que Surius a admise dans ses *Vitæ patrum* (ad 21 nov.)

souvenant de ce commandement du Seigneur : « Sors de ta parenté, de ta famille et de la maison de ton père, et vas dans un pays que je te montrerai. » « Ah ! dit-il lui-même à ce sujet, Dieu veuille me sortir du sommeil de la paresse, moi, son faible serviteur, et m'enflammer du feu de son amour divin, au point que sa sainte flamme brûle sans cesse dans mon cœur ! Où trouverai-je le bois qui entretienne continuellement ce feu, afin qu'il ne s'éteigne jamais, mais qu'il éclate en une vive flamme ! Donne-moi, Seigneur, je t'en prie au nom de Jésus-Christ ton Fils, donne-moi cet amour qui ne peut diminuer, afin que ma lampe s'allume et brille non-seulement pour moi, mais aussi pour beaucoup d'autres ! »

Colomban se trouvait, en Irlande, dans la meilleure position possible pour se préparer à sa vocation par des études solides et surtout par les exercices d'une vive piété ; et il s'y appliqua pendant plusieurs années. Mais au milieu de ses préparations il entendait sans cesse, de l'oreille et du cœur, ces mots de Jésus : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même, qu'il charge sa croix sur lui et me suive ! » Ce désir brûlant qui le poussait à entrer au service de Christ parmi les païens frappa son abbé Comgall, qui l'en aima d'autant plus, et qui favorisa son projet avec plaisir. Colomban finit par s'associer douze jeunes gens pieux de son couvent, qui furent confiés à sa direction pour aller servir Jésus parmi les païens comme autant de témoins de sa Parole. Ils s'embarquèrent (vers l'an 585) pour les Gaules, où ils

trouvèrent des mœurs excessivement corrompues; et l'église et les couvens leur présentèrent également une lamentable confusion. Colomban se mit à annoncer l'évangile par tous les lieux qu'il traversait, et trouva de temps en temps des cœurs ouverts à sa parole. « Les frères, dit son historien, ne faisaient qu'un cœur; et leur modestie, leur frugalité, leur patience et leur affabilité leur attiraient l'admiration générale. Si l'un d'eux se rendait coupable de quelque faute, tous s'intéressaient à le redresser avec affection; ils avaient toutes choses communes, et jamais on n'entendait parmi eux ni disputes ni paroles dures : où qu'ils arrivassent l'exemple de leur piété frappait l'esprit des habitans. » — C'est là la puissance cachée de la vie du missionnaire, puissance supérieure sans aucune comparaison à toute celle du talent, de l'argent ou de la science. Lorsqu'elle se trouve chez l'évangéliste le Seigneur donne la vie et la bénédiction à son travail : sans elle rien ne se fait.

Les pieux voyageurs arrivèrent dans les Gaules précisément à l'époque où les quatre cours franques étaient mortellement divisées par les deux reines veuves, Brunehault et Frédegonde (p. 228) : on n'y voyait que meurtres. Colomban préféra donc se rendre dans le royaume de Bourgogne, chez Gontram, afin de trouver par lui une entrée chez les païens du voisinage. Les docteurs étrangers furent très-bien venus auprès du roi, qui chercha même par des offres brillantes à les persuader de rester dans ses états, pour qu'ils y prissent soin des églises chrétiennes du pays qui étaient presque aban-

données : mais Colomban dit au roi : « Je ne cherche point les choses terrestres ; car nous avons quitté tout ce qui était à nous pour suivre Jésus-Christ, qui nous a dit que nous devions renoncer à nous-mêmes. » — Colomban se rendit donc avec Gallus, Maknoald et neuf autres de ses collaborateurs, dans les solitudes du *Wasgau* (Alsace supérieure, environs de Plombières) où ils s'établirent auprès des ruines d'un vieux château nommé *Anegray*, et commencèrent à bâtir un couvent. Comme les moines étaient obligés de commencer par défricher le terrain avant de pouvoir songer à le cultiver, ils durent, dans le commencement, se contenter de racines et d'écorces d'arbres pour toute nourriture ; mais Colomban ne perdit point la confiance au secours du Seigneur ; et aussi sa foi ne fut point confuse. Un jour ils avaient un de leurs frères très-malade, et ils ne savaient que lui faire. Depuis trois jours déjà ils demandaient au Seigneur de venir à leur secours, lorsqu'un homme parut à la petite porte de leur couvent avec quelques chevaux chargés de pain et d'autres vivres, en leur disant qu'il ne leur demandait autre chose pour tout cela que leurs prières en faveur de sa femme, malade de la fièvre. — Une autre fois un prêtre étranger, qui venait les visiter dans leur solitude, leur exprimait son étonnement sur ce qu'ils pouvaient voir venir l'hiver avec tant de tranquillité tandis qu'ils manquaient absolument de vivres. « N'as-tu pas lu, lui dit Colomban, ce qui est écrit au livre des Psaumes : « Je n'ai jamais encore vu le juste abandonné, ou sa postérité manquer

de pain? » (Ps. 37, 15). — Un autre jour encore, les moines missionnaires se trouvaient dans la dernière détresse, et quelques racines sauvages avaient fait pendant neuf jours entiers leur seule nourriture, lorsque tout-à-coup un abbé de la contrée leur envoya, de son riche couvent, des vivres en abondance. C'est ainsi que le Seigneur prenait soin de ses serviteurs dans leur désert, parce qu'il les avait élus pour faire encore de grandes choses en Allemagne.

Peu à peu il se rassembla dans ce pauvre couvent un certain nombre de jeunes païens qui désiraient, comme Colomban et ses frères, servir Jésus-Christ. La nécessité exigeait le travail; et le Seigneur bénit les mains actives qui cultivaient de nouveau un terrain devenu inerte; de sorte que, malgré l'accroissement progressif de leur nombre, les frères ne manquèrent jamais des alimens nécessaires. Colomban se trouvait maintenant dans son élément; la prière et le travail étaient le mot d'ordre qui unissait sa pieuse troupe; et il s'attachait de plus en plus à sa solitude des Vosges, parce qu'il pouvait y vivre sans trouble dans la communion avec son Dieu. S'il était fatigué des travaux du jour, dont il donnait l'exemple à ses disciples, il prenait sa Bible sous le bras et s'asseyait sur quelque pointe de rocher, ou il se retirait dans l'ombre d'une forêt, pour y rassasier son ame du pain de vie.

Bientôt la réputation de cet homme merveilleux se répandit dans toute la contrée, et on vit accourir dans son désert, comme autrefois auprès de Jean-Baptiste, des hommes de toute condition, qui ve-

naient lui demander des instructions ou lui confier l'éducation de leurs enfans. De cette manière l'enceinte du couvent fut bientôt trop petite; et il fallut songer à un second établissement.

Un jour Colomban s'était égaré dans ses promenades solitaires, et avait trouvé un vieux château romain dont il restait encore quelques murailles. C'était *Luxeuil*, jolie contrée à quelques lieues de Plombières, dont les sources chaudes, qui jaillissaient dans le voisinage, et qu'on fréquente encore, devaient rendre le séjour agréable; mais il trouva dans les bois environnans des idoles de pierre auxquelles les habitans, encore païens, rendaient un culte. C'est ce lieu qu'il choisit pour sa seconde station; et un petit nombre de ses disciples se rendirent dans le château sans maître, pour en faire une maison de Dieu (590). Au bout de peu de temps cette seconde colonie elle-même ne suffit pas pour la foule de ceux qui demandaient une instruction chrétienne, et on chercha dans la vallée un troisième poste, qui reçut le nom de *Fontaines* à cause de l'abondance de ses eaux.

La rapide multiplication des couvens fondés par Colomban exigeait une discipline sévère, si cette association étendue ne devait pas être bientôt la proie du relâchement : Colomban créa donc ces règles dont nous avons parlé plus haut en traitant des couvens du moyen-âge : nous devons en redire ici quelques mots. Sans doute la rudesse des mœurs de l'époque pouvait exiger des lois de ce genre : cependant nous nous garderons bien de vouloir défendre jusqu'au bout la sévérité des réglemens que

cet homme austère établit parmi ses disciples; car cette sévérité révolte quelquefois le sentiment moral et devait souvent écraser et abrutir le caractère des moines qui s'y soumettaient. Un pauvre novice ne pouvait presque pas faire un pas dans le couvent sans s'attirer par un mot, par un geste, par une contenance irréfléchie, des punitions qui pouvaient aller jusqu'à la peine du fouet; et il ne fallait pas peu de force et de tension d'esprit pour garder à chaque moment la ligne, rigoureusement tracée, au-delà de laquelle se trouvaient les châtimens corporels. La mortification de la propre volonté était le principe dominant de tous les exercices de ces monastères: sans doute le principe était bon; mais l'application était outrée. On a vu que l'abbé avait un pouvoir absolu sur les disciples, et qu'il fallait lui obéir sans la moindre opposition: le travail était rude, la nourriture chétive; et il ne fallait pas songer un instant à venir chercher dans ces retraites des jours heureux selon la chair. On regrette de voir ainsi pousser à l'extrême et exagérer les grands principes, les principes si vrais qui avaient fait le point de départ de Colomban..... « Que celui qui veut me suivre, » répétait-il toujours, « renonce à lui-même et charge sa croix. Ceux qui appartiennent à Christ crucifient leur chair avec ses convoitises et ses désirs. Celui qui veut apprendre à en gouverner d'autres doit avoir appris auparavant une complète obéissance, etc. »

Cependant on se tromperait si on s'imaginait que le côté serein de l'évangile ne se fût pas présenté au caractère de cet homme austère et n'eût pas sou-

vent influencé ses actions. Il n'y a qu'à voir le petit nombre d'écrits qu'il a laissés (1) pour se convaincre de l'esprit profondément évangélique qui l'animait à côté de la rudesse qu'on est forcé de reconnaître en lui. « Il nous faut abandonner volontairement, pour l'amour de Christ, ce que nous aimons hors de Christ. Soyons à lui et non à nous-mêmes; car nous avons été rachetés chèrement, et le Seigneur s'est donné pour ses serviteurs, le Roi pour ses sujets, Dieu pour les hommes. Personne ne peut mourir à lui-même si Christ ne vit en lui; mais si Christ vit en lui, alors au contraire il ne peut plus vivre pour lui-même, etc. » (2).

Les hommes qui sortirent des couvens de Colomban portèrent sans doute la même empreinte sérieuse et sévère qui, du reste, caractérisait toute leur époque; mais ils furent, après tout, incontestablement les instrumens les plus capables dont la Providence se soit servie en ces jours pour annoncer l'évangile chez les peuples farouches de la Germanie. Ils avaient appris la science précieuse de n'avoir que très-peu de besoins, de supporter la pauvreté, et de pouvoir ainsi subsister au milieu des déserts les plus stériles où mille autres auraient succombé; ils avaient accoutumé le travail le plus pénible; ils n'avaient point peur de la peine, ni honte de s'occuper à défricher un terrain ingrat, et à travailler comme des esclaves sous les yeux de Barbares qui ne savaient trouver de plaisir qu'à la

(1) *Opera notis illustr. per Thom. Sirinum*, 1667.

(2) *Instruct.* 12, *de officiis chr.*

chasse. Ils apportèrent en Allemagne, au péril de leur vie, plusieurs métiers utiles, en même temps que ce christianisme qu'ils avaient saisi par le cœur et par le sentiment, sans doute encore plus que par l'intelligence; et comme, par-dessus tous ces sacrifices, ils avaient encore tous fait volontairement, en vue de leur sainte vocation, le vœu du célibat; il leur était d'autant plus facile, avec si peu de besoins, de se rendre d'un lieu à l'autre selon les circonstances, et d'aller chercher partout les populations qui seraient disposées à recevoir leur témoignage.

Tels furent les premiers missionnaires de la Germanie au cinquième et au sixième siècle; ils ont laissé dans toutes les contrées qu'ils ont parcourues des monumens durables de leurs pieux travaux.

L'œuvre de Colomban dans les Vosges attira peu à peu l'attention du clergé franc et bourguignon, qui, obligé d'admirer la force de caractère et la piété des missionnaires écossais ne pouvait rester étranger à un pareil spectacle. La jalousie de ce clergé était toute disposée à chercher le côté faible des prédicateurs étrangers qui venaient former un tel contraste avec lui; et l'occasion se présenta bientôt de manifester ces dispositions coupables. C'était à l'époque où Grégoire Ier occupait le trône pontifical. Il avait envoyé au roi d'Austrasie un prêtre nommé Candide, qui devait s'occuper, dans les Gaules, de l'administration des biens de l'église romaine; et c'est à cette même époque que le missionnaire Augustin s'était brouillé

dans la Grande-Bretagne avec l'ancienne église de la nation (c. 24, p. 257). Or Colomban appartenait à cette église en sa qualité de Scot, et se trouvait par conséquent en opposition avec le pape sur les points qui s'agitaient en Angleterre : Candide vint l'attaquer de ce côté; et Colomban se vit obligé d'envoyer à l'évêque de Rome trois lettres successives. Il ne reçut point de réponse : mais on convoqua en France un synode des évêques voisins, pour s'enquérir des doctrines du missionnaire relatives à la discipline de l'église; et Colomban y fut cité. Cet homme zélé et courageux saisit avec joie cette occasion d'aller exhorter les évêques francs à travailler avec plus de zèle à la propagation de l'évangile dans leurs diocèses encore rempli de païens, et de leur montrer combien il importait d'abandonner des discussions qui n'avaient trait qu'à des objets secondaires pour s'occuper avant tout des grands intérêts de l'église. Sur le point particulier de l'époque de la fête de Pâques il les pria de vouloir bien examiner la question avec soin, et il leur demanda même humblement de supporter son ignorance, s'il y avait lieu, et le laisser tranquille dans ses forêts, où il travaillait depuis douze ans, non sans d'heureux succès. « Cependant, ajouta-t-il, si c'est la volonté de Dieu de me chasser de cette solitude à laquelle je me suis déjà affectionné, je dirai avec le prophète Jonas : « Si c'est moi qui suis » la cause de la tempête, jetez-moi dans la mer » afin que le calme revienne ! »

Voilà des dispositions élevées qui font honneur au cœur de Colomban : combien de maux ne se

serait-on pas épargnés en tout temps, si chacun avait toujours suivi une règle semblable!

On laissa effectivement Colomban en paix pour le moment; et il rentra avec joie dans sa solitude pour recommencer à travailler parmi ses païens.

Mais bientôt un orage encore plus violent vint le chasser du pays. Le roi Gontram était mort, et avait eu pour successeur dans l'Austrasie et la Bourgogne Théodoric II, jeune prince qui prit les rênes du gouvernement sous la tutelle de sa grand'mère, la méchante Brunehault, moderne Jésabel. Théodoric était, de sa personne, bien disposé; il aimait à visiter les couvens de Colomban, et il trouvait du plaisir aux exhortations de cet homme pieux; mais à côté de cela il était adonné à la débauche, à laquelle le poussait encore son aïeule dissolue. Colomban obtint cependant du jeune roi qu'il renonçât aux femmes avec lesquelles il vivait dans le désordre, et qu'il prît le parti de se marier légitimement. Mais ceci irrita l'ambitieuse Brunehault, qui, pour régner seule, voulait conduire le jeune roi par les lisières de la volupté; et comme d'ailleurs elle s'était attiré précédemment à elle-même les reproches de Colomban, elle s'entendit avec les grands et avec le haut clergé de ses états, qui tous voyaient ce missionnaire avec déplaisir, pour le chasser du pays à tout prix. Ce n'était pas la méthode de Colomban que de savoir combattre l'intrigue; au contraire, il avait pour principe d'être hardi dans la cause de la vérité et inflexible envers les méchans; il se borna donc à opposer à toute la cabale qui le menaçait une fermeté inébranlable.

—Ici nous laisserons continuer le récit par M. Guizot que nous avons déjà si souvent cité (*Cours d'histoire moderne*). Il semble jeter quelque blâme sur cette fermeté de Colomban; mais il en juge peut-être aussi plus en ministre d'état et en homme habitué aux affaires humaines que dans le point de vue du royaume des cieux et de sa sainte folie.

« Les succès de S[t] Colomban étaient moins paisibles que ceux de S[t] Césaire; ils étaient accompagnés de résistance et de trouble : il prêchait la réforme des mœurs, le zèle de la foi, sans tenir compte d'aucune considération, d'aucune circonstance, se brouillant avec les princes, les évêques, jetant de tous côtés le feu divin, sans s'inquiéter de l'incendie. Aussi son influence qu'il exerçait à très-bonne intention, était incertaine, inégale, et sans cesse troublée. En 602, il se prit de querelle avec les évêques des environs sur le jour de la célébration de la Pâques; et ne voulant se plier en rien aux usages locaux, il s'en fit des ennemis. Vers 609 un violent orage s'éleva contre lui à la cour du roi de Bourgogne, Théodoric II; et avec son énergie accoutumée, il aima mieux abandonner son monastère que faiblir un moment. Frédegaire nous a conservé avec détail le récit de ce débat : le voici en entier; le caractère et la situation du missionnaire y sont fortement empreints.

« La quatorzième année du règne de Théodoric, la réputation de S[t] Colomban s'était accrue dans les cités et dans toutes les provinces de la Gaule et de la Germanie. Il était tellement célébré et vénéré de tous, que le roi Théodoric se rendait souvent auprès de lui à Luxeuil pour lui

demander avec humilité la faveur de ses prières. Comme il y allait très-souvent, l'homme de Dieu commença à le tancer, lui demandant pourquoi il se livrait à l'adultère avec des femmes qu'il entretenait irrégulièrement, plutôt que de jouir des douceurs d'un mariage légitime; de telle sorte que la race royale sortît d'une honorable reine, et non pas d'un mauvais lieu. Comme déjà le roi obéissait à la parole de l'homme de Dieu et promettait de s'abstenir de toutes choses illicites, le vieux serpent se glissa dans l'ame de son aïeule Brunehault, qui était une seconde Jésabel, et l'excita contre le saint de Dieu par l'aiguillon de l'orgueil. Voyant Théodoric obéir à l'homme de Dieu, elle craignit que si son fils, méprisant les femmes qu'elle lui avait données, mettait une reine à la tête de la cour, elle ne se vît retrancher par là une partie de sa dignité et de ses honneurs.

» Il arriva qu'un certain jour Colomban se rendit auprès de Brunehault qui était alors dans le domaine de Boutcheresse (1). La reine l'ayant vu venir dans la cour, amena au saint de Dieu les fils que Théodoric avait eus de ses adultères. Les ayant vus, le saint demanda ce qu'ils lui voulaient. — Brunehault lui dit : « Ce sont les fils du roi; donne-leur la faveur de ta bénédiction. » — Colomban lui dit : « Sachez qu'ils ne porteront jamais le sceptre royal, car ils sont sortis de mauvais lieux. » — Elle, furieuse, ordonna aux enfans de se retirer. L'homme de Dieu étant sorti de la cour de la reine, au moment où il passait le seuil un bruit terrible se fit entendre, mais ne put réprimer la fureur de cette misérable femme, qui se prépara à lui tendre des embûches....:

» Colomban voyant la colère royale soulevée contre lui se rendit promptement à la cour pour réprimer par ses avertissemens cet indigne acharnement. Le roi était alors à Époisse, sa maison de campagne. Colomban y étant arrivé au soleil couchant, on annonça au roi que l'homme

(1) Entre Châlons et Autun.

de Dieu était là, et qu'il ne voulait pas entrer dans la maison du roi. Alors Théodoric dit qu'il valait mieux honorer à propos l'homme de Dieu que de provoquer la colère du Seigneur en offensant un de ses serviteurs : il ordonna donc à ses gens de préparer toutes choses avec une pompe royale, et d'aller au-devant du serviteur de Dieu. Ils coururent donc, et selon l'ordre du roi, offrirent leurs présens, Colomban voyant qu'ils lui présentaient des mets et des coupes avec la pompe royale, leur demanda ce qu'ils voulaient. Ils lui dirent : « C'est ce que t'envoie le roi. » — Mais les repoussant avec malédiction il répondit : « Il est écrit : le Très-Haut réprouve les dons des impies. Il n'est pas digne que les lèvres des serviteurs de Dieu soient souillées de ses mets, celui qui leur interdit l'entrée, non-seulement de sa demeure, mais de celle des autres. » — A ces mots les vases furent mis en pièces, le vin et la bière répandus sur la terre, et toutes les autres choses jetées çà et là. Les serviteurs épouvantés, allèrent annoncer au roi ce qui arrivait. Celui-ci, saisi de frayeur, se rendit, au point du jour, avec son aïeule, auprès de l'homme de Dieu; ils le supplièrent de leur pardonner ce qui avait été fait, promettant de se corriger par la suite. Colomban apaisé retourna au monastère : mais ils n'observèrent pas long-temps leurs promesses, leurs misérables péchés recommencèrent; et le roi se livra à ses adultères accoutumés.

» A cette nouvelle, Colomban lui envoya une lettre pleine de reproches, le menaçant de l'excommunier s'il ne voulait pas se corriger. Brunehault, de nouveau irritée, excita l'esprit du roi contre Colomban, et s'efforça à le perdre de tout son pouvoir; elle pria tous les seigneurs et tous les grands de la cour d'animer le roi contre l'homme de Dieu; elle osa solliciter aussi les évêques, afin qu'élevant des soupçons sur sa religion, ils accusassent la règle qu'il avait imposée à ses moines. Les courtisans obéissant aux discours de cette misérable reine, excitèrent l'esprit du roi contre le saint de Dieu, l'engageant à le faire venir pour prouver

sa religion. Le roi, entraîné, alla trouver l'homme de Dieu à Luxeuil, et lui demanda pourquoi il s'écartait des coutumes des autres évêques, et aussi pourquoi l'intérieur du monastère n'était pas ouvert à tous les chrétiens. Colomban, d'un esprit fier et plein de courage, répondit au roi qu'il n'avait pas coutume d'ouvrir l'entrée de l'habitation des serviteurs de Dieu à des hommes séculiers et étrangers à la religion; mais qu'il avait des endroits préparés et destinés à recevoir tous les hôtes. — Le roi lui dit : « Si tu désires t'acquérir les dons de notre largesse et le secours de notre protection, tu permettras à tout le monde l'entrée de tous les lieux du monastère. » — L'homme de Dieu répondit : « Si tu veux violer ce qui a été jusqu'à présent soumis à la rigueur de nos règles, sache que je me refuserai à tes dons, et à tous tes secours; et si tu es venu ici pour détruire les retraites du serviteur de Dieu et renverser les règles de la discipline, sache que ton empire s'écroulera de fond en comble, et que tu périras avec toute la race royale; » — ce que l'événement confirma dans la suite. Déjà d'un pas téméraire, le roi avait pénétré dans le réfectoire. Épouvanté de ces paroles, il retourna promptement dehors. Il fut ensuite assailli des vifs reproches de l'homme de Dieu, à qui Théodoric dit : « Tu espères que je te donnerai la couronne du martyre; sache que je ne suis pas assez fou pour faire un si grand crime; reviens à des conseils plus prudens qui te vaudront beaucoup d'avantages; et que celui qui a renoncé aux mœurs de tous les hommes séculiers rentre dans la voie qu'il a quittée. » — Les courtisans s'écrièrent tous d'une même voix qu'ils ne voulaient pas souffrir dans ces lieux un homme qui ne faisait pas société avec tous. Mais Colomban dit qu'il ne sortirait pas de l'enceinte du monastère à moins d'en être arraché par force. Le roi s'éloigna donc, laissant un certain seigneur nommé Baudulf, qui chassa aussitôt le saint de Dieu du monastère, et le conduisit en exil à la ville de Besançon, jusqu'à ce que le roi décidât par une sentence ce qu'il lui plairait.

» La lutte se prolongea quelque temps; mais enfin ce missionnaire fut forcé de quitter la Bourgogne » (1).

Nous reprenons notre récit.

Effectivement, après vingt ans de séjour dans ces contrées, le missionnaire dut quitter les montagnes et les vallées auxquelles il s'était déjà si fortement attaché, et reprendre dans la compagnie de ses frères le chemin de l'Irlande (610). Un comte franc l'emmena, lui et les siens, avec une nombreuse escorte de soldats jusqu'au rivage de la mer. Arrivés au lieu de l'embarquement, on les força aussitôt de partir sur le bâtiment qui leur était préparé. C'est alors que ce redoutable missionnaire prononça cette terrible prédiction, comme on l'a appelée, concernant la réunion de toutes les couronnes franques sur une même tête : « Souvenez-vous que ce même Clotaire que vous méprisez maintenant, dans trois ans sera votre maître. »

Les moines furent donc embarqués; mais un violent orage qui s'éleva les ramena à pleines voiles sur les rives de la Gaule. Colomban plein de confiance en Dieu reprit terre, et se dirigea avec les siens vers la cour de Clotaire II, roi de Neustrie, qui résidait à Paris.

Ce prince reçut les missionnaires avec beaucoup de bonté, et leur offrit un séjour agréable et un riche entretien s'ils voulaient rester dans ses domaines. Mais Colomban refusa ces offres brillantes et ne demanda que quelques momens de repos, afin de

(1) *Cours d'hist. mod.*, t. 2, p. 149-144.

pouvoir reprendre son voyage avec de nouvelles forces. En attendant, comme la cour de Neustrie, le clergé et le peuple étaient plongés dans une profonde dépravation de mœurs, Colomban attaqua ces désordres avec violence, à la cour même de Clotaire; il prêcha, il envoya lettres sur lettres de tous côtés, afin d'essayer s'il ne pourrait réveiller dans le clergé la vie et le dévouement pour l'œuvre de Dieu; et il utilisa ainsi fidèlement le séjour qu'il fit en ces lieux.

Mais ses désirs le portaient cependant vers la Haute-Italie, où il se proposait d'aller annoncer l'évangile aux Lombards : Clotaire qui avait appris à estimer hautement cet homme pieux, n'osa s'opposer plus long-temps à ce désir qu'il manifesta avec véhémence; et Colomban se mit en chemin avec un grand nombre de ses disciples, recommandé par Clotaire au roi Théodebert, qui résidait à Metz. Celui-ci parvint pourtant à décider Colomban à se tourner vers les Allemans de l'Helvétie, sur les frontières de son empire qui étaient encore païennes : le missionnaire remonta le Rhin au milieu de difficultés extrêmes, et s'avança jusqu'à la Limmat, où il s'arrêta pendant quelque temps dans l'endroit où se trouve actuellement la petite ville de *Bade* et où il laissa quelques disciples. De là il vint avec les siens à *Zurich* qui n'était alors qu'un petit château fort autour duquel étaient dispersés quelques hameaux. Cependant, comme il ne trouva plus de païens en ces lieux, il continua de marcher le long du lac de Zurich jusqu'à *Tuggen*, où il trouva, selon le récit de Wallafrid dans la *Vie de Gallus*

(l. I, c. 4), des hommes cruels et impies qui sacrifiaient à des idoles, qui consultaient le cri des oiseaux, et qui se laissaient conduire par des devins. Colomban s'établit alors parmi eux avec son disciple, le zélé Gallus, et commença à leur annoncer le Dieu vivant et son fils Jésus-Christ. Mais les hommes de Tuggen lui dirent : « Nos anciens dieux nous ont accordé jusqu'à présent la pluie et le soleil ; nous ne voulons pas les abandonner ; ils gouvernent très-bien » : — et ils se mirent à sacrifier à leurs idoles sous les yeux mêmes des missionnaires. Ceux-ci, poussés par ce mépris à un zèle outré, jetèrent les idoles dans le lac et mirent le feu au temple : mais Colomban à son tour fut maltraité par les païens, et toute la troupe missionnaire chassée de l'endroit.

Ils se dirigèrent alors à travers les montagnes et les forêts vers le vieux château d'*Arbon*, sur le lac de Constance, où ils furent reçus chrétiennement et logés pendant sept jours par Willimar, prêtre chrétien de ces contrées. On trouvait encore sur les rives de ce lac des traces nombreuses d'anciennes églises chrétiennes qui s'y étaient formées du temps des Romains ; mais le terrible passage d'Attila et les incursions des Allemans avaient détruit la plupart des villages avec leurs églises, et on ne voyait plus maintenant dans ces contrées qu'un petit nombre de cabanes chrétiennes dispersées auxquelles le pieux Willimar accordait les soins pastoraux. C'est par ses travaux fidèles qu'à cette époque il s'était reformé à Herisau, à Rorschach, et dans les environs quelques petits troupeaux que la puissance

des rois francs protégeait contre les Allemans insoumis du voisinage.

Dans le désir de s'occuper de ces différens petits troupeaux avec plus de succès et d'ensemble, les missionnaires écossais résolurent, après avoir pris quelque repos, de remonter le lac de Constance, et de s'établir dans l'ancienne Bragantia (*Brégenz*), où il semblait qu'ils trouveraient, dans l'intérêt des Allemans, un plus vaste champ de travail. Cette ville était encore en ruines, et présentait un si lamentable aspect que le souvenir des beaux jours que l'église de Christ y avait vus à une époque précédente remplit de tristesse les cœurs des missionnaires. Un petit canot les avait amenés sur ces lieux; ils virent, près du rivage, les ruines d'une ancienne église, autrefois consacrée au souvenir de Ste Aurélie; c'est autour de ces ruines qu'ils établirent leurs pauvres cabanes. Ils eurent longtemps, dans ce désert, à lutter avec la disette; car autour d'eux tout était détruit, et ils étaient exposés tous les jours à toutes sortes de dangers; mais aussi ils éprouvaient toutes sortes de délivrances. Ainsi Magnoald, l'un d'entre eux, parcourant la forêt pour y chercher des pommes sauvages et des baies, se vit un jour tout-à-coup vis-à-vis d'un ours, qui cependant se retira à sa vue. Une autre fois, la faim pressant de nouveau les pauvres missionnaires, une grande troupe d'oiseaux de passage qui traversaient le lac vint s'abattre sur le rivage, si fatiguée, que les missionnaires purent facilement en prendre un grand nombre. Plus tard, l'existence de ces hommes pieux étant plus connue dans la

contrée, les chrétiens dispersés leur apportèrent de temps à autre une petite provision de pain.

Les païens de l'endroit s'étaient servis de la chapelle déchue pour leur culte idolâtre, et ils avaient suspendu à ses vieilles murailles trois idoles qu'ils vénéraient comme les dieux tutélaires du pays. Peut-être était-ce pourtant aussi un souvenir confus d'un culte à moitié chrétien qui se conservait encore en ces lieux; car on trouvait à cette époque, même en Helvétie et chez les Francs, un singulier mélange de christianisme et de paganisme. Quoi qu'il en soit, les missionnaires ayant un peu réparé le temple, l'ayant lavé par des aspersions, et consacré de nouveau au culte chrétien, recommencèrent à annoncer l'évangile aux populations qui les environnaient : Gallus était celui qui avait acquis le plus de facilité à parler la langue du pays. Quand la chapelle fut rétablie on invita de toutes parts les habitans des environs à venir assister à sa consécration, afin de leur faire connaître à cette occasion le but de l'établissement des missionnaires au milieu d'eux. Wallafrid nous a conservé un extrait latin du premier discours chrétien que Gallus tint, dans cette occasion solennelle, aux ancètres des Thurgoviens et des Saint-Gallois de nos jours : « Revenez, leur criait-il, revenez, Allemans, du culte grossier et immoral qui a régné jusqu'à présent parmi vous. Rejetez vos idoles comme des objets de néant, et sachez qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, qui a donné l'être à toutes choses et à vous aussi. Adressez à ce père des hommes, à ce créateur et conservateur de tous les êtres, le culte de vos cœurs. Ce Dieu

a un Fils unique par lequel vient toute paix et toute prospérité sur les malheureux mortels, et qui, après la mort, vous appellera tous à une vie éternelle et infiniment meilleure si vous lui donnez vos cœurs et toute votre confiance. »

A peine Gallus eut-il fini son discours qu'en présence de toute la multitude il saisit les idoles, les mit en pièces et les jeta dans le lac de Constance.

L'impression que cette action hardie fit sur les esprits des Allemans fut diverse; mais Gallus faillit la payer de sa vie. Une partie des spectateurs se retirèrent furieux, d'autres restèrent, frappés d'étonnement, en attendant à chaque minute de voir éclater un châtiment du ciel. Cependant comme il n'arriva rien de semblable, ils s'approchèrent de plus près de la petite troupe missionnaire, et demandèrent à être instruits dans la nouvelle foi. Telle fut l'origine d'un petit village chrétien qui se forma à Brégenz, qui grossit peu à peu, par de nouveaux Allemans qui venaient embrasser le christianisme, et qui enfin est redevenu une des villes de la chrétienté actuelle.

Mais au milieu des apparences réjouissantes de ces succès il s'éleva tout-à-coup un orage qui menaça d'une ruine totale le petit établissement de nos missionnaires. Les crimes se prolongeaient à la cour franque. Les deux petits-fils de la fameuse Brunehault s'étaient divisés : l'un avait tué l'autre et voulait épouser sa veuve. La vieille Brunehault s'y opposant, il s'était jeté sur elle l'épée à la main; mais elle, ayant échappé, le fit empoisonner (613).

Par suite de tous ces événemens Colomban retombait de nouveau sous la domination de cette femme: et comme il avait tout à craindre de sa vengeance, il résolut de reprendre le bâton de pélerin et d'aller chercher quelque nouveau champ de travail. Il pensait d'abord à s'enfoncer encore plus avant dans les profondes forêts de l'Allemagne, pour aller annoncer l'évangile le long du Danube. Mais des obstacles insurmontables s'opposant à son projet, son ancien plan favori se réveilla en son cœur, d'aller chez les Lombards pour contribuer, sous la protection du roi Agilulf et de la pieuse Théodolinde, à la conversion de ce peuple déjà heureusement commencée (1) : car Agilulf, sans être encore converti au christianisme, était bien disposé à l'accueillir. Colomban aurait aimé prendre avec lui en Italie Gallus, son ami et son fidèle disciple; mais celui-ci fut saisi, justement à cette époque, d'une violente fièvre. Colomban voulait même l'emmener malgré cette circonstance; mais Gallus se jeta aux pieds de son sévère abbé, qui ne lâchait pas volontiers un projet une fois conçu, et il le pria de la manière la plus pressante de le laisser en ces lieux avec quelques frères. Colomban qui croyait voir en ce désir de Gallus un attachement illégitime à ces contrées, fut mécontent, et se sépara de lui en lui défendant positivement de jamais lire une messe parmi les Allemans. Puis il passa les Alpes avec quelques-uns de ses disciples pour se rendre en Italie, tandis

(1) *Wallafrid in vitâ Galli*, l. 1, c. 8.

que Gallus restait sur son lit de maladie dans la cabane du pieux Willimar à Arbon, soigné par deux de ses collaborateurs, Magnoald et Théodore.

Le moment était décisif; et un avenir important pour l'Allemagne s'était rattaché en ce moment à de bien petites circonstances : il avait fallu, dans les admirables conseils de la Providence, que Gallus tombât malade, afin de rester dans ces contrées pour y donner de la solidité et de la durée à l'œuvre de la mission qui ne faisait que d'y commencer. Voilà les directions toujours sages du Seigneur, même quand il paraît arrêter les progrès de son règne. Nous laissons pour le moment ce fidèle ouvrier dans la hutte de Willimar (613), pour suivre pendant quelque temps l'impétueux Colomban dans la Haute-Italie, où il mourra bientôt.

Le nouveau venu fut accueilli à Milan de la manière la plus cordiale par Agilulf et Théodolinde (c. 23, p. 228), et un vaste champ de travaux s'ouvrit devant lui. Grégoire était mort depuis dix ans; c'était une raison de plus pour Théodolinde d'apprécier la présence d'un homme comme Colomban, qui pouvait influer avec elle sur son époux royal, et par lui sur toute la nation des Lombards, qu'elle désirait ardemment amener à la foi. Les Ariens continuaient à travailler de leur côté sur le peuple, tandis qu'un grand nombre de Lombards restaient encore opiniâtrement attachés à l'idolâtrie. Colomban qui s'établit pour quelque temps à Milan, s'occupa d'abord à y combattre les Ariens, et il composa contre leur erreur plusieurs écrits qu'on peut mettre

au nombre des meilleurs qui aient paru dans cette malheureuse dispute, où l'intelligence veut saisir des vérités inaccessibles, qui ne sont révélées que par le côté qui touche au cœur de l'homme.

L'église d'Italie en général, remplie à cette époque de toutes sortes de désordres et d'agitations, occupait beaucoup les pensées de Colomban, tandis que le pape Boniface IV semblait, par sa conduite imprudente, ne songer qu'à en augmenter les divisions intérieures, et par-là la faiblesse. Il y avait entre autres beaucoup de trouble au sujet d'une affaire appelée des trois chapitres. Colomban écrivit au pape une lettre sérieuse, dans le style d'un courageux serviteur de Christ, qui n'a pas habitué de retenir la vérité devant les puissans de ce monde, et qui d'ailleurs, on s'en souvient, n'était point soumis à Rome sans restriction. « Veillez, » lui écrit-il, « veillez d'abord sur la foi, puis sur les œuvres de la foi et sur la destruction du vice : car votre vigilance sera le salut de plusieurs, comme au contraire votre sécurité en perdrait un grand nombre. Il ne s'agit point ici d'une personne, mais de la vérité. Comme, en vertu de la dignité de votre église vous êtes honorablement distingué, vous avez aussi besoin de beaucoup d'attention pour ne pas perdre cette dignité par quelque écart; car le pouvoir sera en vos mains aussi long-temps que vous marcherez dans la bonne voie. *Celui-là porte réellement les clefs du royaume des cieux*, qui, par une *intelligence véritable*, ouvre la porte à celui qui en est digne, et la ferme aux autres. S'il fait le contraire, *il ne peut ni fermer ni ouvrir*. Or comme vous vous attri-

buez peut-être, par un certain orgueil, une puissance et une autorité trop grandes dans les choses divines, sachez que votre puissance sera d'autant moindre devant le Seigneur, que vous aurez plus de pensées de ce genre dans votre cœur..... Retournez promptement à l'unité, et ne continuez pas d'anciennes disputes; mais taisez-vous plutôt, et abandonnez les disputes à un oubli éternel. Si quelque chose est douteux, réservez-le à la décision de Dieu : quant à ce qui est évident, et sur quoi les hommes peuvent juger, décidez-en justement et sans acception de personnes. Je ne comprends pas comment un chrétien peut disputer avec un autre chrétien sur la foi! etc. »

Bientôt après (615) Agilulf donna à Colomban, sur les bords de la Trébie, une église en ruine où il établit le célèbre couvent de *Bobio*, afin d'y élever des prédicateurs du salut pour les Lombards. Colomban eut aussi la joie, avant de quitter ce monde, de gagner à l'église de Christ le roi lui-même, avec une grande partie de ses Lombards. Puis enfin arriva pour lui (616), l'heureux moment d'entrer dans son éternel repos. Il mourut à Pavie, après avoir travaillé pendant quarante-deux ans au milieu des païens, en France, en Allemagne, en Suisse et en Italie; et il laissa après lui un grand nombre de disciples qui continuèrent son œuvre, et qui ont aussi transmis sa mémoire à la postérité reconnaissante (1).

(1) Colomban a laissé plusieurs pièces de poésie ; on en verra sûrement avec plaisir un petit fragment ; et on sera également surpris, soit de trou-

Puisque nous avons été appelés à faire une nouvelle mention des Lombards, nous ajouterons, pour terminer ce qui les concerne, que vers le milieu du siècle, le missionnaire *Barbatus* eut le bonheur de voir le peuple entier embrasser définitivement la foi chrétienne.

Mais il est temps de retourner dans l'Allemannie.

Lorsque Colomban passait les Alpes avec ses disciples, l'un d'eux, *Sigebert*, était resté dans une des cavernes du Saint-Gothard, non loin de la source du Rhin, pour chercher à y annoncer l'évangile aux sauvages habitans de la Rhétie, au milieu de ces contrées presque toujours couvertes de neige. Bientôt il réussit à gagner à la foi un homme considéré de cette contrée, nommé Placide, qui lui donna en propre une grande pièce de terrain où il bâtit une cellule. Victor, préfet de la Rhétie, ne voulait pas permettre cette innovation, et préten-

ver un aussi bon latin à cette époque, soit de voir de pareils vers sous la plume d'un homme qu'on aurait cru absorbé par ses autres travaux et par ses austérités. Il annonçait à son ami Fedolius qu'il avait atteint une dix-huitième olympiade (près de quatre-vingt-dix ans); il termine en disant :

Hæc tibi dictâram morbis oppressus acerbis
Corpore quos fragili patior, tristique senectâ!
Nam dum præcipiti labuntur tempora cursu
Nunc ad olympiadis ter senos venimus annos.
Omnia pretereunt, fugit irreparabile tempus!
Vive, vale lætus, tristisque memento senectæ.

Colomban était aussi fort instruit dans la littérature grecque et même dans l'hébreu; et comme il ne quitta guère l'Irlande que vers l'âge de quarante à cinquante ans, c'est à ce pays que revient tout l'honneur d'avoir fait, au sixième siècle, des éducations littéraires aussi distinguées (*Hist. of Ireland*, t. 1, p. 276).

dait placer les fonds accordés à Sigebert sous l'autorité du roi : Placide en prit occasion de reprocher à ce préfet plusieurs injustices précédentes, et Victor irrité le fit assassiner. Mais comme il périt lui-même bientôt après dans le Rhin, ses fils frappés de cette calamité, et désireux de réparer l'injustice de leur père, donnèrent à Sigebert, outre ce qu'il avait reçu de Placide, encore d'autres biens considérables ; ce fut là l'origine de la célèbre abbaye de *Dissentis* dans les Grisons supérieurs, où il s'établit bientôt des moines bénédictins qui, selon leur coutume, se mirent, tout à la fois, à défricher les terres et à annoncer l'évangile dans ces contrées jusqu'alors doublement incultes.

Cependant Gallus aussi et ses collègues avaient, bientôt après le départ de leur maître, retrouvé dans la portion allemande de l'Helvétie un champ de travail; et en même temps le malheur que Colomban avait annoncé depuis long-temps aux deux maisons royales de la France comme un châtiment de leur impiété, avait fondu sur elles dans toute sa force. A peine en effet la vieille Brunehault eut-elle pris, au nom de ses deux petits-fils, les rênes du gouvernement d'Austrasie et de Bourgogne, que les Francs, las de la domination de cette femme, remirent l'autorité du gouvernement dans les mains de Clotaire II de Paris, fils unique de la défunte Frédegonde. Celui-ci s'empara du gouvernement, et Brunehault s'enfuit avec ses deux petits-fils à Worms : mais elle y fut bientôt atteinte. Clotaire fit tuer les deux enfans, fit subir pendant trois jours toute sorte de tortures à la vieille reine, puis la fit attacher

par les cheveux, par un bras et par une jambe, à la queue d'un cheval sauvage qui la mit en lambeaux (613). Elle était âgée de quatre-vingts ans.

L'Helvétie allemande se trouvait donc maintenant sous le sceptre de Clotaire, qui protégea les missions chrétiennes de tout son pouvoir, dans cette contrée comme dans le reste de ses états. Gallus n'avait plus besoin de repos, et brûlait de quitter la hutte de Willimar, qui, de son côté, lui cherchait aussi un poste convenable parmi les païens du pays. Ce bon vieux prêtre avait un diacre nommé Hildibald, qui connaissait tous les sentiers des solitudes environnantes, parce qu'il parcourait souvent les forêts pour y chercher ou du gibier ou des oiseaux pour la nourriture de la maison. Gallus lui demanda de le mener avec ses frères dans quelque endroit de ces forêts qui fût arrosé par un ruisseau, et propre à être défriché. « Mon père, » répondit Hildibald, « ces solitudes ne manquent pas de ruisseaux : mais elles sont rudes et sauvages, pleines de hautes montagnes et de gorges étroites, remplies de bêtes fauves : je crains que si je vous conduis par-là vous ne soyez dévoré par les ours et les loups. » — Gallus répondit : « Un apôtre a dit : « Si Dieu est » pour nous qui sera contre nous ? » Le même Dieu qui autrefois sauva Daniel de la gueule des lions, peut encore nous protéger contre les griffes des bêtes féroces. » — Ils prirent un peu de pain et un petit filet pour la pêche dans leur sac de voyage ; et ils s'avancèrent pendant tout le jour à travers la forêt, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un endroit où le ruisseau de Steinach se précipite avec bruit

du haut d'un rocher et se verse dans un vallon pour y former un étang poissonneux. Pendant que le diacre s'occupait de la pêche pour préparer le repas du soir, Gallus essaya de percer les broussailles afin d'aller faire sa prière dans une retraite isolée. Les racines qui couvraient le terrain l'embarrassèrent, et il tomba. Le diacre accourait à son secours ; mais Gallus lui dit : « Laisse-moi, c'est là la place où je dois passer en paix le reste de mes jours, c'est ici que je veux m'établir. » Ils se mirent à genoux sur ce lieu, afin de le sanctifier par la prière ; et quand ils se furent relevés, Gallus prit un jeune rejeton d'arbre, en fit une croix qu'il planta en terre, et y pendit les saintes reliques qu'il avait coutume de porter au cou. C'est là que furent posés les premiers fondemens du célèbre couvent qui reçut plus tard, en souvenir de son fondateur, le nom de *Saint-Gall*, et autour duquel s'est formée la ville manufacturière du même nom. Notker, moine instruit de ce couvent, disait cent cinquante ans plus tard dans un poème, en parlant de cette contrée : « Les » hommes y sont durs, le cœur y est dur à la foi ; » mais le sol y est plus dur encore » (*Dura viris, dura fide, durissima gleba*). Maintenant tout le pays est adouci et couvert des produits de l'agriculture et de l'industrie.

C'est en 614 que Gallus entra avec ses deux compagnons d'œuvre dans la cellule qu'il venait de se bâtir, en rappelant ces paroles de Jacob : « Certainement l'Éternel est ici, et je n'en savais rien ! » La vallée, entourée de toutes parts de hautes montagnes couvertes de neige, l'attira de plus en

plus. Dans les premiers temps il s'y rencontrait beaucoup de serpens : mais on les vit disparaître peu à peu, à proportion que les hommes vinrent en plus grand nombre habiter le vallon. Bientôt la réputation du merveilleux étranger et de ses deux compagnons se répandit par tout le pays : et les Allemans de cette contrée en particulier, étaient remplis de surprise en l'entendant parler leur propre langue. La parole de Gallus trouva accès dans plus d'un cœur; et plusieurs des Barbares répandus dans le pays vinrent s'établir auprès de lui pour l'entendre plus souvent. Le roi Clotaire, content d'avoir sur la frontière païenne de ses états un homme de ce genre, lui fit présent de tout le terrain situé autour du couvent; et il ordonna aussi au duc allemand de ce district, Kunz (Gonzo), qui demeurait à Ueberlingen, de prendre soin de ces étrangers dans toutes les choses où ils auraient besoin de son secours. Kunz ne s'y prêtait que de mauvaise grâce, parce qu'il n'avait pas encore reçu le christianisme; mais bientôt après, sa fille Friedeburga étant tombée dans une noire mélancolie que les magiciens allemans traitaient eux-mêmes comme une possession, Kunz eut recours au missionnaire dont il avait entendu raconter de si grandes choses; et Gallus ayant réussi par la parole de l'évangile à ramener la paix chez la malade, Kunz fut gagné lui-même à la foi, et chercha à rapprocher Gallus de sa résidence.

L'occasion s'en présenta bientôt. Il s'agissait de pourvoir dignement la place d'évêque de *Constance*. Kunz songea aussitôt au missionnaire écos-

sais; et afin de donner plus de solennité à son choix, il fit rassembler plusieurs évêques bourguignons et austrasiens, avec tous les pasteurs de l'Helvétie qui se trouvaient dans le voisinage; et il se rendit à ce synode accompagné de ses comtes, dans toute la magnificence qui pouvait se trouver alors chez les Allemans. L'assemblée fut unanime à penser qu'on ne pouvait trouver un pasteur plus digne de la place que Gallus. Mais celui-ci, qui s'était attaché à sa solitude, et qui avait lieu d'attendre que son travail en ces lieux porterait des fruits abondans chez les païens, refusa modestement l'offre qu'on lui faisait, et proposa Jean, l'un de ses disciples, Alleman nouvellement converti, qu'il avait instruit pendant trois ans dans les saintes Écritures. L'assemblée accepta son choix.

A cette occasion Gallus tint un discours plein de force à la foule qui était accourue à cette solennité, et il termina par ces mots, adressés à ceux qui avaient déjà reçu la foi : « Nous, indignes messagers du salut en ces temps-ci, nous vous conjurons par le nom de Christ de renoncer toujours de nouveau, comme vous l'avez fait dans votre baptême, au diable et à toutes ses œuvres; de reconnaître le seul vrai Dieu et Père, qui règne éternellement dans les cieux, la Sagesse éternelle qui s'est faite homme pour nous, et le Saint-Esprit, le gage du salut éternel, qui nous est donné dans notre pélerinage terrestre. Conduisez-vous comme vous avez reconnu qu'il convient à des enfans de Dieu : soyez bons les uns envers les autres, et pardonnez-vous mutuellement, comme Dieu vous a pardonné vos

péchés. Le Dieu tout-puissant, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité, fasse porter dans vos cœurs un fruit abondant à la parole dont il m'a établi le messager! » — Plusieurs déclarèrent hautement et avec beaucoup de larmes que le Saint-Esprit leur avait parlé en ce jour par la bouche de cet homme.

Gallus avait maintenant devant lui un champ toujours plus vaste; et ses travaux chez les Allemans furent grandement adoucis et favorisés par l'heureuse harmonie dans laquelle il eut le bonheur de vivre avec l'évêque Jean. Le nombre de ses moines, tous Allemans convertis, s'augmenta à tel point qu'il fut obligé d'établir tout autour de sa demeure de grands alignemens de cellules, où il continuait d'instruire ses frères dans la connaissance de Dieu. Ce qui augmentait sa joie et son courage, c'est que Colomban qui venait de mourir, lui avait envoyé
1 son bâton pastoral comme souvenir de son amour et de son estime, et pour marquer qu'il levait maintenant l'interdiction qu'il lui avait laissée à son départ.

Au bout de peu de temps le couvent de Saint-Gall devint un des établissemens les plus florissans qu'il y eût alors pour la propagation du christianisme, et une école où se formèrent, à proportion de l'époque, des hommes savans et pieux qui répandirent peu à peu, dans le cours du huitième et du neuvième siècle, la foi chrétienne sur une grande portion de l'Allemagne.

De concert avec cette institution travailla surtout, comme on vient de le dire, l'évêché de Constance,

qui étendit en peu de temps sa circonscription jusqu'au Necker, et qui renfermait déjà, à l'époque de Boniface (716 à 755), une grande portion de la Souabe. La vie de cet apôtre de la Germanie que nous venons de nommer, nous fournira encore une fois l'occasion de retourner dans ces contrées, et d'y observer les vastes champs qui s'étaient couverts de l'évangile depuis un siècle (1).

Dans sa vieillesse Gallus eut la douceur de voir s'établir des rapports fraternels entre lui et les couvens que Colomban avait fondés dans les Vosges. Ces précieux établissemens coopérèrent fidèlement avec lui à la propagation du christianisme chez les Allemans et chez les Boïares, en même temps qu'ils envoyaient déjà des évangélistes chez les Frisons, et qu'ils s'appliquaient à former continuellement de nouveaux docteurs pris d'entre les païens convertis. Ces couvens des Vosges voulaient même choisir S[t] Gall pour leur abbé, à la place d'Eustase qui était parti comme missionnaire pour la Bavière : mais Gallus, qui d'ailleurs commençait à vieillir, refusa encore cet honneur, et resta fidèle aux travaux de son couvent. Il paraît qu'il exerça pendant sa vie une heureuse influence sur Clotaire; et il eut probablement une grande part aux mesures salutaires que ce roi prit pour l'Allemannie, en donnant à ce pays les lois dont nous avons parlé (c. 20, p. 118).

C'est à l'aurore de ces jours meilleurs qui se levaient sur l'Allemannie que le pieux Gallus mourut

(1) *Walafridus*, c. 26.

(627), âgé de 95 ans, dans la demeure de son vieil ami Willimar d'Arbon. Il s'est acquis le droit d'être considéré comme le fondateur de l'église de toutes ces contrées. On peut remarquer dans tout le cours de son histoire que son esprit fut passablement dégagé des superstitions qui envahissaient de plus en plus l'église chrétienne de son temps. Mais on conçoit d'avance qu'il était impossible à quelque homme que ce fût d'échapper entièrement au torrent général, et que sa piété dut en prendre quelques formes. Tout l'héritage par exemple qu'il laissa après lui, fut une espèce de portemanteau dont il avait toujours gardé la clef avec soin, de sorte que ses disciples même les plus intimes ne surent jamais pendant sa vie ce qu'il contenait. On y trouva un cilice (tissu de crin) qu'il portait sur la peau, et une chaîne de fer très-pesante sur laquelle on découvrait des traces de sang.

Sa cellule fut le lieu de sa sépulture. Parmi les histoires dont toutes les légendes de ces siècles croyaient devoir embellir la biographie des hommes pieux, et qui n'ont pas manqué non plus à celle de Gallus, on trouve entre autres que deux chevaux sauvages qui devaient transporter le cadavre d'Arbon aux rives de la Steinach et qu'on laissa partir tout seuls, se dirigèrent droit sur la cellule qu'avait habitée le missionnaire. Mais laissant ces choses, si nous passons sur une certaine teinte de rudesse que la piété de ces siècles portait presque nécessairement, il restera toujours quelque chose de bien vénérable dans le caractère d'un

homme qui a su vivre et mourir au service de Christ comme l'a fait le bienheureux et fidèle missionnaire dont on vient d'esquisser l'histoire.

Nous passons à d'autres portions de l'Allemannie.

Ce n'était pas sur la seule ligne qui s'étend de Bâle jusqu'aux vallées des Alpes rhétiennes que l'évangile se répandait chez les Allemans; on le voyait poindre à la même époque sur la côte occidentale de la forêt Noire, le long du Vieux Brisgau et de la Mortenau, jusqu'aux rives du Necker; et il est bien probable qu'il s'alluma alors dans l'intérieur même de l'Allemagne, par-ci par-là dès le sixième ou le septième siècle, plus d'un petit lumignon dont l'histoire ne fait pas mention et qui ne s'aperçoit plus tard que par des résultats qui prouvent son existence antérieure. C'est ainsi, par exemple, que selon le témoignage d'un ancien document (1), il était venu dès 503 un évêque de Worms, nommé Crothold, s'établir à Wimpina (Wimpfen sur le Necker), qui appartenait à son diocèse, et qui avait été détruite par les Huns puis rebâtie par Clovis. Comme cet évêque aimait beaucoup cet endroit, et qu'il le croyait propre à recevoir un établissement de nouveaux convertis, il y fit bâtir une église et un couvent destiné à loger douze moines; et l'on regarde cette institution comme la base de l'établissement du christianisme dans les contrées du Necker inférieur. Crothold doit avoir été enterré à Wimpfen; et une pierre tumulaire qui s'y voit encore et qu'on dit se rapporter à lui, témoignerait dans

(1) *Suevia sacra*, p. 13.

ce cas de son zèle pour l'établissement du christianisme dans ces contrées (1). En général il n'y a pas de doute que la cause principale des progrès du christianisme dans cette portion de l'Allemagne ne doive se chercher dans les différens évêchés qu'on trouvait depuis long-temps établis, de Bâle à Cologne, sur la rive gauche du Rhin, et qui recommencèrent à fleurir sous le gouvernement des rois francs depuis la conversion de Clovis. Strasbourg, Worms et Spire eurent une part prononcée à cette œuvre; et on vit de bonne heure ces villes étendre leurs diocèses parmi les Allemans, de concert avec l'évèché de Constance qui, plus tard, occupa à lui seul la plus grande portion de ce vaste territoire.

Ce furent surtout des colonies de moines francs, soit de la règle de Colomban, soit surtout de celle de S[t] Benoit, qui allèrent s'établir peu à peu dans la plaine fertile située sur la rive droite du Rhin, puis s'enfoncer ensuite dans les sombres solitudes et dans les gorges de la forèt Noire; toujours pour y cultiver le terrain en mème temps que pour y répandre l'évangile; ce n'est donc pas sans raison que Gerbert, dans son *Historia Nigræ Sylvæ*, appelle, dès le titre mème de son ouvrage, la forèt Noire tout entière une colonie de bénédictins. Ce furent en effet les couvens de cet ordre qui, dans le huitième et le neuvième siècle, travaillèrent le plus puissamment à coloniser ces contrées sauvages,

(1) *Spargere qui studuit divini semina verbi*
In cœli regno semina læta metet.

où pendant plusieurs siècles les légions romaines elles-mêmes avaient craint de pénétrer.

L'un des établissemens de ce genre est *Offonstelle* dans la Mortenau (Todtenau), qui doit avoir été fondé déjà avant le temps de S[t] Gall, en 603. C'est de là que sortit plus tard la petite ville d'Offonisburgum, l'*Offenbourg* d'aujourd'hui, qui rattache son histoire à un ancien missionnaire du nom d'Offo, descendant d'une race royale de la Grande-Bretagne. Une petite colonie de moines laboureurs commença à y fixer un certain nombre d'Allemans, en leur apprenant à quitter la vie nomade et ses mœurs sauvages pour s'appliquer à l'agriculture : mais les chroniques ne nous ont pas conservé de détails à ce sujet. Le couvent ne reparaît qu'en 734 dans l'histoire de Pirmin, qui le renouvela ; et le septième siècle ne nous a laissé pour cet établissement qu'une liste stérile des noms de vingt-trois abbés.

Vers cette même époque l'histoire nous conduit tout d'un coup au milieu des profondeurs de la forêt Noire, pour nous y montrer la petite ville de *Calw*, avec un petit nombre de familles chrétiennes. Cette colonie vit bientôt s'élever dans son voisinage le célèbre couvent de *Hirschau*, dont une ancienne chronique place la première origine déjà à l'an 645 (1). Voici ce qu'elle nous en dit : « A Calw, où l'on trouvait dès cette époque la chapelle de S[t] Nicolas et une petite église chrétienne, demeurait une riche veuve nommée Héli-

(1) *Pregitz Suevia sacra*, p. 358.

sène, qui désirait consacrer son veuvage à son Dieu. Elle était d'une famille noble; et elle demandait à Dieu jour et nuit dans ses prières de lui montrer comment elle pourrait faire, pour la gloire de son nom, le meilleur usage de la fortune qu'il lui avait donnée. Elle vit une fois dans un songe une belle vallée étroite dans laquelle croissaient, sur un seul tronc, trois beaux bouleaux; et une voix lui dit de bâtir à cette place une église à la gloire de Dieu. Dès le grand matin elle se revêt de ses habits de fête en soie, et s'en va, accompagnée de sa servante et de deux domestiques hommes, au milieu des noires forêts de sapins qui couvrent la contrée, chercher le lieu désigné. Elle passe d'une gorge dans une autre, jusqu'à ce qu'enfin elle trouve un endroit un peu plus ouvert, où elle reconnait le tronc et les trois bouleaux; alors elle se jette à genoux, et avec beaucoup de larmes elle consacre ce lieu solitaire au Seigneur, en suspendant son vêtement à l'un de ces bouleaux, pour indiquer qu'elle avait pris possession, au nom de l'église de Christ, de ce lieu qui n'avait point encore de maître : puis, avec le consentement de ses deux oncles, qui gouvernaient alors la petite ville de Calw, elle bâtit une église et un couvent près de la rivière de Nagold, en donnant par un testament solennel toute sa fortune à cet établissement. Cette fondation devint dans le neuvième siècle le couvent de *Hirschau*, d'où sortirent plus tard un bon nombre d'hommes distingués, qui contribuèrent pour beaucoup à répandre en Allemagne le christianisme et les sciences.

En général c'est un fait pleinement constaté que, dans toute l'époque qui nous occupe, les nombreux couvens bénédictins du Brisgau furent les principaux instrumens dont Dieu se servit pour propager l'agriculture et le christianisme dans toute l'Allemannie.

Vers le même temps, les deux frères *Rupert* et *Trudpert* étaient venus de l'Irlande pour annoncer l'évangile aux Allemans, Après avoir d'abord sacrifié aux préjugés de leur temps en allant visiter les prétendus tombeaux des apôtres à Rome, et y avoir reçu de l'évêque de cette ville l'approbation et la bénédiction pour leur travail, ils se mirent en chemin pour cette Allemannie païenne vers laquelle les portait leur cœur, et dont ils atteignirent les frontières avec de grandes peines. Ici ils se séparèrent : Rupert continua de descendre le Rhin et fut bientôt après élu évêque à *Worms*, où il travailla quelque temps avec assez de bénédiction, jusqu'à ce que, chassé de ce lieu, il alla continuer son œuvre dans le pays des Boïares où nous le retrouverons plus tard. Trudpert crut devoir commencer sa mission dans la forêt Noire. C'était vers l'an 612. Il s'établit dans une vallée du *Prysgau* (ou Munsterthal), non loin du Rhin, où il commença à ouvrir le terrain, à abattre les broussailles, à dessécher les marais et à préparer la plaine pour la culture. C'est ce que raconte un vieux document de Salzbourg qu'a publié le savant Canisius (1). Oubliant qu'il était fils d'un prince, et ne songeant plus à la mai-

(1) *Lect. antiq.*, pars III, p. 2.

son de son père, il travaillait tout le jour comme eût pu le faire le fils d'un cultivateur habitué aux gros ouvrages; et il ne s'accorda aucun repos jusqu'à ce qu'il eût posé parmi ces païens les fondemens d'un tabernacle de Dieu. De nuit il s'asseyait, comme Marie, aux pieds du Seigneur pour lui demander avec des larmes et des soupirs qu'aucun œil n'a vus et qu'aucune oreille n'a entendus, sa bénédiction sur ses travaux. Aussi ses travaux ne furent-ils pas perdus.

Dans cette même vallée sauvage demeurait, près de lui, un gentilhomme allemand nommé Otbert, dont descendit plus tard la race de l'empereur Rodolphe de Habsbourg. Il remarqua bientôt l'étranger chrétien qui venait habiter dans ces lieux solitaires, et il lui envoya, en bon voisin, six de ses serviteurs pour l'aider dans ses premiers travaux. Ces hommes se soumirent pendant trois ans à la vie de Trudpert et à son rude travail. Mais la sévérité de ses mœurs finit par exciter leur aversion; « l'esprit des ténèbres » leur insinua la pensée de se défaire de cet homme qu'ils trouvaient si sombre et si singulier; et effectivement, un jour où Trudpert dormait sous un arbre, fatigué de son travail, ils se glissèrent vers lui et le tuèrent d'un coup de hache. Otbert punit ses serviteurs comme ils le méritaient; puis il fit placer le cadavre du missionnaire dans une caverne, et bâtir une chapelle au-dessus. Ses descendans fondèrent à la même place un couvent qui reçut le nom de Saint-Trudpert, et qui contribua fortement, pendant le cours du moyen-âge, à répandre le christianisme en Allemagne. On

éleva encore à proximité, sur les pentes de la forêt Noire, quelques châteaux qui, plus tard, devinrent célèbres par l'usage qu'on en fit pour protéger les moines contre les entreprises de la violence, à l'époque de désorganisation que les Allemands désignent par le nom d'époque du *Faustrecht*, c'est-à-dire de celle où il ne régnait de droit que celui du plus fort.

L'histoire des missions de ces temps mentionne encore un autre nom respectable, dont elle ne dit il est vrai que peu de chose, mais assez pour nous montrer que c'est un nom de plus à placer parmi ceux des hommes généreux qui ont sacrifié leur vie à la gloire de Dieu, et dont le souvenir doit être conservé dans l'église chrétienne. C'est le pieux *Landolin*, dont les chroniqueurs ont encore fait le fils d'un prince écossais, et qui vint, comme tant d'autres de ses compatriotes, dans les Gaules, puis en Allemagne, pour élever l'étendard du Crucifié parmi les idolâtres. Il se fixa dans le Mortengau encore couvert de païens; et il ne trouva là que quelques pauvres huttes, dont les habitans vivaient chétivement du produit du sol. Dans l'une d'elles vivait un homme de bien, nommé Édulf, qui avait femme et enfans, et qui, voyant arriver cet étranger, crut qu'il s'était égaré dans ces solitudes et vint au-devant de lui avec bonté et avec hospitalité. Landolin accepta l'asile que lui offrait cette famille pauvre, jusqu'à ce qu'il eût parcouru la contrée pour y trouver la place où il devait s'établir. Il la trouva au confluent du Lauterbach et de l'Unditz; et il se mit aussitôt à défricher le terrain. Non loin

de cet endroit, l'un des chefs de la contrée nommé Gisock s'était bâti, sur les ruines d'un château romain, une résidence qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours et qui porte encore le nom de *Gisenbourg*. Un des chasseurs de Gisock trouva le pieux Landolin occupé à son travail et le tua. Alors, selon la légende, il sortit de la terre qui avait reçu le sang du martyr, ces cinq sources qui portent encore aujourd'hui le nom de Bain de Saint-Landolin et qui sont très-fréquentées.

Cependant Édulf et les siens qui s'étaient attachés au missionnaire commencèrent à s'inquiéter lorsque leur hôte ne revint pas chez eux au temps accoutumé. Ils sortirent pour le chercher; mais ils ne trouvèrent que son cadavre qu'ils enterrèrent. Plus tard d'autres moines bâtirent, sur la place où l'événement avait eu lieu, un couvent qui fut nommé Ettenheim, peut-être comme le suppose Gerbert (1), parce que le couvent et le village qui s'éleva à côté était devenu un refuge des païens (*Heidenheim*).

On voit que nous n'avons que des fragmens détachés et isolés pour nous conduire dans l'histoire des missions allemannes du septième siècle, et que le grain de senevé qui fut alors répandu sur ce terrain paraît imperceptible. Il ne pouvait guère en être autrement. Les hommes isolés qui hasardaient de se rendre d'Écosse dans ces contrées, pouvaient bien espérer, s'ils se conduisaient tranquillement, et sauf des cas inattendus, de cultiver en paix le

(1) *Silva Nigra*, p. 56.

petit coin de terre dont ils prenaient possession, puisque le terrain n'avait point de maître, ou qu'il ne dépendait que vaguement d'un chef de district. Mais leur travail restait nécessairement renfermé dans un cercle extrêmement petit; et ce n'était guère que leur mort qui commençait parfois à éveiller l'attention du peuple, quand peut-être quelqu'un de leurs disciples élevait en leur mémoire un petit couvent, et transformait le sol des environs en une possession permanente de l'église. Plus tard la position de ces missionnaires devint meilleure et leur influence plus grande, lorsqu'ils se virent appelés par les rois francs, et qu'ils s'établirent dans le pays sous leur protection. Pour le moment et faute de mieux, nous continuons à recueillir par-ci par-là quelques faits isolés, dont l'ensemble présente pourtant, après tout, un crépuscule bien préférable à ce que serait une nuit complète.

On trouve de bonne heure, par exemple, sur la dernière pente d'une alpe, dans le voisinage de Reutlingen, une chapelle consacrée à *Ste Ursule*, dans un lieu où les Allemans adoraient précédemment la déesse Échidna. Il y avait encore, du même côté du Necker où est situé Reutlingen, une source ombragée de chênes, réputée sainte par les idolâtres, et qui fut plus tard consacrée pareillement à Ste Ursule. En général l'intérieur de la Souabe présente des traces nombreuses de temples païens dont on ne fit, à l'époque où nous sommes parvenus, que changer la destination, et où très-probablement Christ fut long-temps adoré à côté des dieux du pays. Ainsi il y avait à *Belsen* (Belsemen?) dans

le Steinlach (contrée de Tubingue), un temple d'Isis, où le christianisme paraît avoir trouvé son premier asile. On en a trouvé un semblable à *pingen*, et en d'autres endroits encore.

Mais la manière générale dont l'évangile s'est répandu dans les contrées du haut Necker pendant le septième siècle, et le nom des hommes qui y travaillèrent, restent un problème historique dont on a jusqu'à présent inutilement cherché une solution satisfaisante.

Les contrées du bas Necker aussi virent briller vers le milieu du septième siècle quelques rayons de l'évangile. Un document qui remonte au temps de Pepin (636), et qui forme par conséquent l'un des plus anciens documens de l'église allemande, nous apprend que Dagobert Ier, alors roi des Francs, avait fait don à l'église de St Pierre à Worms d'une possession qu'il avait à Laudemberg (*Ladenbourg*, près de Heidelberg). Cet acte porte entre autres :

« Nous, Dagobert, roi des Francs, faisons savoir à tous que nous nous sommes proposé, pour le salut de notre ame, et dans l'espoir d'une récompense future, de faire participer les églises de Dieu à notre patrimoine et de multiplier les demeures des saints. Que tous les croyans de Dieu sachent donc maintenant et à l'avenir, que nous avons fait donation de toute notre propriété dans le Gau (district) de Laudembourg, avec tout ce qui en dépend, à la cathédrale de St Pierre qui est bâtie à Worms. En font partie notre ville de Laudembourg, notre palais en cette ville, les bâtimens, vignes, champs, ... toutes les forêts dans les con-

trées de l'Odenwald avec tous les revenus et avantages qui y sont attachés, etc., etc. »

Le roi mentionne ici un château : mais ce fait devait tenir à des circonstances particulières, et se rattacher peut-être à une origine romaine; car dans le septième siècle les rois francs demeuraient encore dans des métairies et dans des villages; et ce ne fut que sous leurs puissans maires de palais que les grands possesseurs du sol commencèrent à se bâtir des châteaux, autour desquels leurs serfs vinrent s'établir dans de petits bourgs. Du reste les premiers châteaux de la Souabe s'élevèrent même avant l'introduction du christianisme dans le pays; nous en trouvons la preuve dans un autre détail que nous présente l'histoire des missions de ces contrées. Le château de l'*Achalm*, par exemple, doit avoir existé déjà en 603 (1). La tradition porte qu'il était habité par des demi-géans. Au pied de ses hauteurs s'établirent des nobles francs, qui bâtirent, sur les rives de l'Échatz, leurs premières maisons dans l'épaisseur de la forêt : ils prenaient pour point d'appui de leurs constructions des chênes qu'on laissait plantés en terre sur leurs racines. Plus tard, lorsque la forêt eût été défrichée, il se forma en cet endroit un village qu'on appela Rudlingen ou Reutlingen (*Reuten*, défricher), et qui joue un rôle important dans l'histoire de la civilisation de la Souabe. — A la même époque (vers l'an 650) apparaît encore le château de *Wriacha*

(1) V. *Gratianus Geschichte der Achalm*, t. 1, p. 26.

(*Urach*), au pied duquel s'éleva plus tard un bourg entouré de murailles.

Au nombre des ducs allemans qui favorisèrent la propagation du christianisme dans le cours du huitième siècle, on trouve les noms de Marsilius et de Hildebrand. Le premier doit avoir bâti le bourg de *Lorch* (entre Schorndorf et Gmund) (1), et y avoir demeuré. Au bout de quelque temps il s'y forma un célèbre couvent, qui contribua beaucoup à propager la civilisation chrétienne dans l'Allemannie orientale. Le dernier fut fondateur du couvent de *Buchau*, près de Sigmaringen sur le Danube, d'où il protégea, quoique moine, par sa valeur la contrée contre les incursions des Barbares.

Malgré tout cela, les progrès du christianisme dans le nord et dans l'orient de l'Allemannie étaient encore bien faibles au commencement du huitième siècle ; et il est bien probable que Sagittarius a raison de dire (2) qu'en 720 c'était à peine la dixième partie des habitans de ces contrées qui professât la foi. Mais il est certain qu'à cette même époque l'église de Christ se trouvait déjà florissante dans le midi et à l'occident de la contrée.

Ce qui arrêtait principalement les progrès de l'évangile, alors et depuis long-temps, dans tous les pays soumis à l'influence des Francs, c'était sûrement la décadence morale et politique où était tombée la famille royale de cette dernière nation. Il faut y ajouter, quant à l'Allemagne, le pouvoir croissant

(1) A ne pas confondre avec Lorch entre Passau et Vienne.

(2) *De Religionis Christ. orig. et progressu.*

des ducs allemans, dont le plus grand nombre étaient encore attachés à l'idolâtrie de leurs ancêtres : ces circonstances réunies répandaient dans toutes les classes une anarchie et un débordement extrêmes. « Personne n'a plus aucune crainte pour le roi, » disait Grégoire de Tours, dès la fin du sixième siècle, « personne ne respecte plus son duc ni son » comte. » Le résultat en fut que les ducs des Allemans et des Bavarois reprirent insensiblement leur indépendance ; et il est bien possible que cette décadence du royaume franc eût ramené un nouveau paganisme, si la providence de Dieu n'était venue en son temps au secours de l'état et de l'église.

Les Allemans de la Souabe firent à cette époque quelques efforts pour secouer le joug des Francs ; et le puissant Pepin d'Éristhal même, ne fut pas en état de ramener à la soumission le vieux duc Gottfrid ; mais plus tard (725) le fils de Pepin, Charles Martel, s'avança contre le duc, le battit et dévasta la Souabe jusqu'au Danube. De 743 à 746 il s'éleva, il est vrai, une nouvelle insurrection contre les fils de Charles-Martel, sous la conduite de Theutbald, fils de Gottfrid ; mais ce chef fut pris et condamné avec plusieurs nobles devant un tribunal suprême qui s'assembla à Carlstadt. Un autre chef fit encore un nouvel effort et livra encore une fois, dans la vaste vallée de Metzingen, une sanglante bataille ; mais son entreprise acheva de ruiner l'indépendance des Allemans ; 12,000 Souabes y perdirent la vie.

Nous terminons notre histoire des missions de

l'Allemannie par celle d'une tentative intéressante qui se fit à l'extrémité du lac de Constance. Les missions d'Irlande ne cessèrent pas avec celles qu'on a décrites précédemment : elles se prolongèrent au contraire au-delà du huitième siècle ; mais la rudesse des Allemans, et les guerres continuelles de leurs ducs avec les rois francs, engagèrent les derniers missionnaires à ne plus aller, comme Trudpert et Landolin, se basarder seuls et sans secours au milieu de ces solitudes ; ils recoururent à l'appui et à la recommandation de l'évêque de Rome, dont la puissance s'accroissait tous les jours ; ou bien ils se lièrent et se soumirent à des évêques eux-mêmes entièrement soumis au siége d'Italie. L'un de ces pieux étrangers fut *Pirmin* qui, avant de venir en Allemagne, avait été pendant quelque temps abbé du couvent de Meltesheim dans le duché de Deux-Ponts. Quand il eut résolu de se rendre chez les Allemans, il alla chercher les directions de l'évêque de Constance, qui vit avec le plus grand plaisir un aide pareil entrer dans le champ qui lui était confié : Pirmin s'établit donc près de lui, vers 724, pour s'occuper à déterminer plus précisément le champ de ses futurs travaux.

A deux lieues de Constance et dans le lac de ce nom, est l'île charmante de *Reichenau* (riche en prairies) qui s'appelait alors Owa-Augia (l'île des prairies). Ce n'était à cette époque qu'un désert rempli de serpens et d'autres animaux venimeux, couvert de forêts et de marais. Vis-à-vis d'Owa était le château fort de Sandegg en Thurgovie, où demeurait un nommé Berthold, descendant du vail-

lant duc Gottfrid : il s'était rendu presque indépendant des rois francs par de brillantes victoires. Berthold fit inviter chez lui l'abbé Pirmin, et lui offrit de choisir sur son territoire tel emplacement qu'il voudrait, pour une église et pour un couvent; et Pirmin jeta les yeux sur l'île inculte et sauvage dont nous venons de parler. En vain Berthold lui représenta les peines et les dangers de son entreprise : Pirmin se fit conduire sur son terrain dans un canot, avec des outils de labourage et quelques aides. Il commença par nettoyer la colline située au milieu de l'île ; il y planta une croix, et peu à peu il changea tout l'endroit en un charmant jardin. Berthold enchanté demanda à Charles Martel de céder cette île en propriété au cultivateur chrétien : mais Pirmin ne put jouir qu'environ trois ans du repos et de la sécurité qu'il y avait trouvée; car dès 727 le duc Théobald le chassa de ce séjour fortuné, en l'accusant d'être un partisan du roi des Francs dont il avait lui, entièrement secoué le joug; et Pirmin s'enfuit en Alsace, pour chercher là ou dans le Brisgau quelque nouveau champ de travail. Il avait laissé, pour le remplacer dans son île, le courageux *Heddo*, sous la direction duquel on vit bientôt se former l'un des établissemens d'instruction les plus distingués de l'époque : des comtes et des gentilshommes de tout rang y envoyaient leurs fils pour y recevoir une éducation chrétienne et scientifique.

Pirmin s'occupa aussi du nord de l'Allemannie qu'il parcourut avec activité, soit pour y vivifier les couvens déjà fondés au pied de la forêt Noire, soit

pour en établir de nouveaux. Une vieille chronique (1) en compte sept dans le Brisgau et dans la Mortenau, et deux autres dans la Bavière. Encore avant de mourir (754) cet ouvrier fidèle eut la joie de voir dans son couvent de *Hambach* le célèbre Boniface, son compatriote et son collaborateur : et ces deux missionnaires, tous deux près du terme de leur vie, purent se réjouir ensemble de toutes les grâces que Dieu leur avait faites dans le cours de leurs travaux.

Nous ajouterons, comme un dernier trait dans l'histoire de l'Allemannie, que la plus grande portion du Bas-Wurtemberg appartint bientôt au célèbre couvent de *Dorsch*, situé dans le territoire de l'évêché de Worms. Ce couvent, fondé en 764, travailla avec un succès remarquable à l'établissement de l'église dans le Kraichgau, l'Enzgau, le Neckargau et l'Alemangau.

C'est ainsi que nous voyons, au milieu du huitième siècle, toutes choses se préparer pour ouvrir à l'évangile des voies plus larges dans les contrées de la Germanie, dont la frontière sud-ouest est déjà tout entourée d'institutions chrétiennes. Sans doute il reste à regretter que nous ayons sur l'histoire de ces lieux un si petit nombre de données authentiques; et peut-être faut-il en croire la supposition que fait Érasme dans une lettre à Waramus, archevêque de Cantorbéry : « que les moines catholiques-romains des époques suivantes auront détruit beaucoup de documens qui ne convenaient

(1) *Gerbert Hist. nigræ sylvæ*, p. 76.

pas à leurs vues, afin qu'il n'en vînt rien à la postérité. » — Cependant, comme on le voit, le peu qui nous en reste est réjouissant par tout ce qu'il promet pour un prochain avenir ; et avec la puissante dynastie des Carlovingiens et la mission de Boniface notre histoire des missions d'Allemagne s'avance au-devant de plus beaux jours.

CHAPITRE XXVI.

ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME EN BAVIÈRE ET DANS LA THURINGE.

§ 1.

Bavière.

Au milieu du tumulte de l'invasion des Barbares le midi de la Germanie était tombé dans les mains de trois peuplades : les Allemans, les Boïares et les Thuringiens. Nous venons de voir ce qui regarde les Allemans. Les Boïares (Bavarois) s'emparèrent de la Vindélicie et de la Norique, et les Thuringiens de la grande forêt Hercynienne, depuis le Mein jusqu'à la Saale.

Ce n'est qu'après Attila que le nom des Boïares paraît pour la première fois dans l'histoire; il semblerait que cette peuplade se composa, comme celle des Francs et des Allemans, d'un mélange confus de différentes tribus d'Hérules, de Rugiens, de Turcilingiens et d'autres encore. Falkenstein

(dans son Histoire de Bavière), suppose que le nom de Boïares, provenait du vieux mot celtique *bois* qui s'est conservé dans la langue française, et qui indiquerait que la tribu qui portait ce nom avait habité, comme le firent du reste aussi les autres Barbares de Germanie, dans de profondes forêts. Les Boïares avaient d'abord occupé les terres arrosées par l'Elbe, la Sprée et l'Oder; ils entrèrent ensuite en Bohême (*Bojohemum*, Bojer-heimath), d'où ils se seraient avancés plus tard jusqu'au Danube.

En quittant la dernière fois les missions des pays qu'arrose ce grand fleuve (c. 18, p. 52), nous étions autour du lit de mort du pieux Sévérin, qui voyait avancer toutes les calamités qui allaient fondre sur l'église, et qui demandait que les colons romains, quand ils se retireraient de la contrée, emportassent avec eux ses ossemens en Italie. On a vu qu'effectivement l'orage éclata peu après sa mort; les docteurs chrétiens furent massacrés ou bannis; et l'église presque anéantie par les hordes païennes qui vinrent inonder le pays.

En 490 Odoacre, roi des Hérules, perdit l'empire d'Italie, qui tomba dans les mains du grand Théodoric, roi des Ostrogoths, dont la domination s'étendit jusqu'à la Rhétie supérieure et embrassa par conséquent la Bavière dans son enceinte. Mais on ne voit pas que sous son long règne (493—526) il se soit fait aucune tentative pour annoncer l'évangile dans cette contrée.

Lorsque, après la bataille de Tolbiac (496), les Boïares se virent menacés de tomber sous le pou-

voir de Clovis, ils firent avec ce chef puissant une alliance par laquelle ils le reconnaissaient pour leur souverain, mais en conservant toutes leurs lois et leurs coutumes, et en se réservant la liberté de choisir leurs ducs d'entre eux-mêmes. Cette alliance, quelque imparfaite qu'elle fût, devint le premier germe de la civilisation de ce peuple; et quoique la culture de la nation avançât dans le pays plus lentement encore que chez les Allemans, ses rapports avec les Francs furent cependant le commencement d'un meilleur ordre de choses, pour l'état comme pour l'église.

Néanmoins le sixième siècle se passe tout entier avant qu'on retrouve dans cette nation la moindre trace de christianisme; et en effet l'évangile ne pouvait s'y frayer un chemin quand il dépérissait partout ailleurs sous les invasions de l'époque. L'évêché de Lorch avait été détruit par les Slaves, en Pannonie; et tandis qu'on avait vu s'établir dans ce pays pendant les siècles précédens des colonies chrétiennes florissantes l'histoire ne nous montre dans ces mêmes contrées, pendant le cours du sixième siècle, pas même le nom d'un seul évangéliste. L'unique vestige que l'histoire nous ait conservée de l'existence d'une église chrétienne en Bavière à l'époque dont nous parlons, est ce fait qu'on a vu précédemment dans l'histoire de Grégoire le Grand, d'un duc bavarois du nom de Garibald qui avait épousé à la fin de ce siècle une princesse franque, et dont la fille, la pieuse Théodolinde épousa à son tour Autharis, roi des Lombards, et s'appliqua à répandre le christianisme chez son peuple. Ce

n'est donc que dans le septième siècle, comme chez les Allemans, qu'on recommence à découvrir en Bavière pour l'église de Christ quelque chose de certain, et un commencement de retour au christianisme.

Et c'est *Eustase*, successeur de Colomban dans la direction du couvent de Luxeuil, qui paraît en tête des évangélistes qui vinrent prêcher chez les Boïares (p. 379). On a vu (p. 364) que Colomban avait travaillé vers ce même temps avec succès, à la tête de plusieurs disciples, à la conversion des Allemans sur les rives du lac de Constance. Clotaire II, qui avait déjà rédigé des lois pour les Bavarois, appela Eustase, en 611, à se rendre avec son ami Agilis plus avant dans la Bavière pour chercher à y introduire le christianisme; et ils le firent; mais ce fut pendant quelques années sans apparence de succès. Garibald était mort depuis long-temps; Théodolinde trop éloignée pour seconder les missionnaires; les successeurs de Garibald furent païens à ce qu'il paraît; les missionnaires se découragèrent; et Eustase rentra avec son ami dans son couvent des Vosges, où il continua jusqu'en 625 à travailler parmi ses frères, dont le nombre s'élevait alors à six cents (1).

Mais, malgré les apparences, leur travail n'avait pas été perdu; et ils avaient préparé les voies à un serviteur de Christ persécuté, qui allait entrer dans le champ qu'ils venaient d'abandonner. Cet homme était ce Rupert dont nous avons déjà parlé

(1) *Jonæ Vita Sancti Eustasii in actis sanctor.*, ad 29 *Mart.*

précédemment (c. 25, p. 385), et qui s'était rendu dans ces contrées avec son ami Trudpert pour y travailler quelque part parmi les païens. On a vu que ce dernier s'était fixé au pied de la forêt Noire, tandis que Rupert descendit plus bas : Childebert II l'avait nommé évêque de Worms. L'histoire lui rend le témoignage d'avoir été un homme pieux, sage, simple et dévoué à Dieu. Sévère envers lui-même, il était bienfaisant envers les pauvres et il servait de modèle à son troupeau : il eut le bonheur de gagner à l'évangile un bon nombre de païens de la contrée. Mais sa piété et la sévérité chrétienne avec laquelle il reprenait les vices de l'époque lui suscitèrent des ennemis, surtout parmi les grands; et à peine Childebert était-il mort que quelques-uns de ces derniers le chassèrent de la ville à coups de fouet.

Alors vivait à Ratisbonne le duc Théodo, encore païen, mais époux d'une princesse franque, Reginatrudis, femme chrétienne et pieuse. Elle avait entendu parler des affaires de Rupert, et elle désira vivement faire venir auprès d'elle cet homme injustement maltraité, afin qu'il l'instruisît encore mieux dans la voie du salut : elle nourrissait en même temps l'espoir que son mari serait gagné au christianisme par la prédication de cet homme de bien. Rupert se rendit en conséquence avec quelques-uns de ses disciples à la cour de Bavière, où Théodo le reçut très-bien, et embrassa effectivement bientôt le christianisme. Son exemple entraîna la plupart des grands et du peuple; et Théodo, avec son épouse, déploya un grand zèle à répandre la foi dans tout

le pays, à y bâtir des églises et à y propager l'instruction dans toutes les classes.

Ces bénédictions du Seigneur encouragèrent Rupert à faire de plus grands efforts encore pour la propagation du christianisme; et, avec la permission du roi, il entreprit de descendre le Danube pour aller chercher dans la Norique et dans la Pannonie les traces effacées du christianisme des siècles passés, et pour essayer d'y établir de nouvelles églises. Il trouva dans la vieille *Lorch*, qui n'était pas encore entièrement ruinée, les derniers débris d'un petit troupeau chrétien, dont il devint le soutien et le consolateur. Sa prédication fut reçue avidement dans d'autres endroits encore; et en plusieurs lieux elle tomba même comme sur une terre altérée. Selon les anciennes chroniques son travail fut tout particulièrement béni à *Ens*, où il s'arrêta quelque temps et où il eut la joie de voir un grand nombre d'ames renoncer à l'idolâtrie. A son retour vers la Bavière, il vint au *Wallersee* où il trouva pareillement beaucoup d'accueil, et où il posa les fondemens d'un temple que Théodo y bâtit pour cette contrée.

Rupert sentit bientôt le besoin de fidèles collaborateurs; et il se rendit en France pour aller y chercher dans les couvens un certain nombre d'ouvriers, qu'il ramena effectivement, et qu'il distribua dans le pays. On remarqua surtout dans leur nombre Chunobald et Gisilar.

Ses voyages le conduisirent aussi sur les ruines de la vieille colonie chrétienne de Juvavo, située auprès des sources salines de la Salza, où avait

fleuri pendant quelques siècles une grande église chrétienne. Le lieu avait été détruit en 476 par les Hérules, et il était devenu le séjour des bêtes fauves et des serpens. La vue de ces ruines d'une ancienne cité chrétienne perça le cœur de Rupert, qui demanda à Théodo la permission de rebâtir sur ces vastes masures, au milieu des montagnes de la contrée et loin du bruit du monde, un nouveau temple à l'honneur de Dieu. Le duc lui accorda sa demande, lui fit présent de la place même avec un territoire de quatre lieues de circuit, et assigna des revenus considérables au couvent que Rupert commença à élever en ces lieux. Et c'est ainsi que l'ancienne *Juvavo* ressuscita avec une nouvelle vigueur, et devint l'origine de l'évêché, puis de l'archevêché de *Salzbourg*, qui fut, dans les siècles du moyen-âge, pour tous les pays du Danube un foyer de vie chrétienne (V. c. 18, p. 53).

Sur ces entrefaites Théodo, sur le point de mourir, nomma pour son successeur son fils Théodobert, en lui recommandant tout particulièrement d'écouter Rupert dans tous les conseils qu'il lui donnerait, de s'appliquer à propager le christianisme, de protéger en particulier l'église de Salzbourg, et de chercher à en accroître la prospérité. Théodo mourut en 623; et son fils s'appliqua pendant toute la durée de son administration à remplir fidèlement les engagemens que son père lui avait fait prendre.

Rupert se voyant secondé par douze collaborateurs, avec lesquels était encore venue sa nièce Ehrentrudis, chargée de s'occuper, parmi les païens, des personnes de son sexe, il étendit ses travaux

de plus en plus; et Dieu lui fit la grâce de porter l'évangile, surtout dans la Norique, en plusieurs endroits où il n'avait encore jamais pénétré. Rupert laissait dans chaque lieu quelqu'un de ses collaborateurs; puis il retournait à Salzbourg, pour y reprendre la direction de l'ensemble des travaux.

Bientôt il sentit que sa fin approchait, et il rassembla ses disciples pour le leur annoncer. Il nomma pour son successeur son compatriote le pieux Vitalis; puis il mourut en paix, après avoir élevé en Bavière un monument durable à la gloire de Christ. Les chroniques laissent la date de sa mort dans une complète incertitude: mais il a marqué le septième siècle comme la date de ses travaux fidèles.

Vers la même époque on vit arriver dans les contrées païennes du Danube un autre missionnaire pareillement repoussé de la Gaule, *St Amand*, qui laissa, comme Rupert, des traces bénies de son passage dans le pays. Il avait été chassé de la Gaule par Dagobert Ier qui avait succédé à Clotaire II dans le gouvernement de l'Austrasie (en 622). Ce prince avait beaucoup fait espérer dans les premières années de son gouvernement, sous la direction de Pepin; et plus tard il revint aussi à une conduite réglée et parut se repentir sincèrement des désordres auxquels il s'était abandonné pour quelque temps: on se rappelle ses rapports avec St Éloi (c. 20, p. 123); mais pendant quelques années il se livra aux voluptés et se permit des injustices criantes contre ses sujets. St Amand, évêque dans son territoire, l'avait repris librement sur ces désor-

dres; et c'était là la cause de son expulsion (1). Ce malheur apparent devait tourner à l'avantage de l'évangile : car S[t] Amand se rendit sur les rives du Danube; et comme il trouva dans les contrées supérieures de ce fleuve un nombre d'ouvriers assez considérable, il pensa qu'il devait aller plus bas, chez les Slaves, pour y annoncer au milieu de nombreux dangers les bénédictions du royaume des cieux (626). Les Slaves avaient alors pour chef un négociant franc, nommé Samo, qui avait réussi à se faire considérer parmi eux comme un prince, et dont il paraît que le pouvoir ou l'influence s'étendait jusqu'en Bohême. Cet homme prit S[t] Amand sous sa protection, et le missionnaire se mit à parcourir le pays. Mais ce fut sans succès apparent; et après beaucoup d'efforts, pensant que son travail était en vain et que l'heure du salut n'était pas encore venue pour ce peuple, il se rendit dans les Pays-Bas, chez les Frisons, où nous le retrouverons plus loin.

Au duc Théodobert, succéda en Bavière son fils Théodo II, qui nous est représenté comme un prince aussi pieux que l'avait été son père. Quoiqu'il y eût déjà à Ratisbonne, sa capitale, une église chrétienne considérable, les païens étaient cependant encore en grand nombre dans ses états, et Théodo sentait le besoin d'évangélistes fidèles et puissans. Ces hommes sont toujours très-rares; et ils l'étaient particulièrement à cette époque. Cependant la Providence en avait suscité un à Poitiers

(1) *Vita S. Amandi*, *ed. Surius*, ad 6, *Febr.*

ville d'Aquitaine, en France; c'était le fidèle *Emmeram*. Il naquit au commencement du septième siècle : il avait reçu une bonne éducation pour le temps, et il était d'un extérieur prévenant. Après s'être préparé dans un couvent à l'état ecclésiastique, il fut de bonne heure nommé évêque de Poitiers : mais il ne crut pas devoir borner ses travaux à ces seuls environs, et il se mit à parcourir une grande partie des Gaules, en cherchant à répandre la vie et la lumière jusque dans les dernières cabanes du pays. Ayant appris dans ses voyages, qu'il y avait en Hongrie et dans la Pannonie inférieure des Barbares encore plongés dans les ténèbres du paganisme, il résolut d'aller leur annoncer le salut, au milieu de tous les dangers et de toutes les peines de cette vocation. Il quitta sa patrie, passa la Loire et continua son voyage en prêchant en tous lieux. Comme il ne savait pas encore l'allemand, il s'attacha quelques compagnons de voyage bien disposés qui devaient lui servir d'interprètes; et c'est ainsi qu'il traversa l'Allemannie et arriva à Ratisbonne, résolu de continuer de là son voyage pour la Pannonie.

Théodo II ayant appris son arrivée et l'objet de son voyage, lui représenta que des guerres civiles s'élevaient continuellement parmi les Avares et les Huns chez lesquels il désirait se rendre, et qu'il ne pouvait, lui, nullement lui conseiller d'aller y tenter quelque chose. Emmeram hésitait cependant encore; mais Théodo le retint, moitié force, moitié persuasion, et obtint enfin de lui qu'il consacrât ses peines à la Vindélicie et à la Norique.

[illegible] ses travaux étaient [illegible] une grande partie [illegible] : le reste n'avait [illegible] christianisme : et les [illegible] ennemis de la foi. Mais [illegible] plus mauvais état en[illegible] Emmeram [illegible] travaillait depuis trois ans [illegible] d'interrompre [illegible] de ces siè[illegible] à Rome ; mais [illegible] mettre fin à ses [illegible] son but. Une [illegible] jeune no[illegible] le moment [illegible] croyait être [illegible] ni elle ni [illegible] les deux [illegible] sur son [illegible] repen[illegible] promit [illegible] la [illegible] ra[illegible] le prê[illegible] une [illegible] dans la [illegible] qu'il [illegible] homme, sans [illegible] se jeta [illegible] arbre et [illegible] en pièces, jusqu'à ce qu'il expirât

dans ce supplice. Peu après la mort d'Emmeram, la vérité fut découverte; et le duc pénétré de douleur, fit élever à Ratisbonne un couvent qui porta le nom du missionnaire, et qui plus tard devint, par quelques-uns de ses nombreux élèves, un instrument signalé de bénédictions pour la Bavière.

Depuis lors il se passe cinquante ans entiers sans qu'on puisse retrouver le fil de l'histoire des missions de cette contrée. Mais on peut bien se tenir pour assuré que, pendant cet espace de temps, les ouvriers que Rupert avait laissés après lui, ou ceux qui sortirent des couvens qu'il avait fondés dans le pays ne restèrent pas oisifs. Il est tout aussi probable encore, que les relations qui s'étaient établies entre la Bavière et les couvens francs, surtout ceux de Colomban, offrirent à ces écoles de prédicateurs plus d'une occasion d'envoyer de nouveaux ouvriers à l'église croissante de ces contrées.

Et en effet l'histoire de ce temps nous parle de deux missionnaires, nommés *Marin* et *Anianus*, qui passèrent les Alpes pour se rendre chez les Boïares, et qui s'appliquèrent avec zèle et avec succès, soit à la conversion des païens, soit à l'affermissement de ceux qui professaient déjà le christianisme. Au milieu des austérités, si communes dans ces temps parmi les hommes pieux, ils avaient encore su enchérir sur leurs pareils. Afin de se rendre plus indépendans en toute manière, ils s'étaient habitués pendant quarante ans à ne vivre que d'herbes et de racines, à ne boire que de l'eau, et à coucher sur la terre. Mais cette excessive pauvreté même leur attira un malheur inattendu. A cette époque

les Slaves (ou Véndes) faisaient en Bavière de fréquentes irruptions pour s'enrichir par le pillage. Arrivés à la cabane des deux missionnaires ils pensèrent trouver un riche butin; et comme ils n'y virent au contraire absolument que le strict nécessaire, ils crurent que les missionnaires avaient caché leurs biens. Anianus étant alors malade ils s'attachèrent à Marin, et ils se mirent à le torturer jusqu'à ce qu'il leur eût dit où il avait caché ses trésors. Marin se bornant à leur montrer de la main le ciel, les barbares lui demandèrent alors de leur désigner au moins les habitans les plus riches du pays, puisqu'il était honoré d'eux comme un père. Mais comme Marin s'y refusa positivement ils continuèrent à lui faire subir toutes sortes de tortures, et ils finirent par le brûler vif. Son disciple Anianus qui fut témoin de cette horrible scène mourut encore le même jour, 26 décembre 697, après avoir célébré la cène une dernière fois ici-bas. — Voilà ce que nous savons de plus marquant sur l'œuvre des missions dans la Bavière pendant le septième siècle.

Après ces premiers travaux l'église de cette contrée prit facilement, dans le cours du siècle suivant, un plus grand essor : le pouvoir tomba, dès 701, dans les mains de Théodo III, homme aussi pieux que ses deux prédécesseurs, et qui se dévoua à l'œuvre de l'évangile avec ardeur. Après avoir fait, dans la simplicité du temps, son pélerinage à Rome (717) il partagea le gouvernement avec ses trois fils, afin de pouvoir se livrer avec d'autant plus d'abandon à la contemplation. L'un fut prince de

la Rhétie; un autre eut le midi du pays (le Sudgau), dont la capitale était Freysingen; et un troisième le Nordgau; Théodo ne conservant pour lui que la Norique et l'orient du pays, dont Ratisbonne était la résidence. En même temps on vit paraître en Bavière, comme prédicateur de l'évangile, un homme qui s'est beaucoup fait remarquer dans l'histoire des missions de ce pays, *Corbinien*, natif de Melun dans les Gaules. Il s'était distingué de bonne heure par une grande force de caractère et par de grands talens. Après avoir achevé ses études dans les couvens de sa patrie il alla à Rome, pour y demander au pape une vocation « dans l'église de l'apôtre Pierre; » car depuis long-temps déjà on parlait beaucoup plus de St Pierre que de Jésus-Christ. Le coup-d'œil de l'ambitieux Grégoire II démêla dans cet homme des dons distingués; et il lui donna sans tarder la dignité d'évêque chez les païens et le pallium. On voit ainsi de plus en plus l'œuvre des missions sortir de sa noble simplicité chrétienne, pour revêtir, même chez les ames élevées, les mêmes formes dont s'entourait le siége pontifical : et Corbinien n'était pas même du nombre des missionnaires les plus purs et les plus pieux.

Muni de ces pleins pouvoirs du pape, ce prélat arriva en Norique où Théodo III l'accueillit avec joie. Cependant il passa bientôt sur le territoire de Grimoald, l'un des fils de Théodo, qui voulait le fixer à Freysingen en le comblant d'égards. Et comme Corbinien se disposait déjà, par des raisons qui nous sont peu connues, à retourner à Rome

enfin d'y chercher des directions plus positives, Grimoald, qui ne l'avait laissé partir qu'à contre-cœur, le fit suivre de quelques cavaliers qui l'atteignirent à Mais, dans le Tyrol, et qui l'invitèrent encore une fois à revenir, en promettant au missionnaire que le duc lui conférerait la direction de toute l'église de ses états. Corbinien retourna; mais ayant appris en chemin que Grimoald avait fait un mariage contraire aux lois de l'église, en épousant Piltrudis, veuve de son frère Théodobald, il fit dire au prince qu'il ne reparaîtrait jamais à sa cour avant qu'il eût fait cesser ce scandale et renvoyé sa femme. Dès ce moment Piltrudis conçut une haine mortelle contre cet étranger; mais Corbinien attendit sans crainte la résolution du duc, et refusa pendant quarante jours de se rendre auprès de lui, sans cesser toutefois de lui envoyer tour à tour des menaces et des supplications pour qu'il se rangeât à son devoir. Le duc, qui voulait avoir ce docteur dans ses états et qui s'imaginait voir en lui un second Jean-Baptiste, finit par fléchir: il se rendit auprès de Corbinien avec son épouse: ils reconnurent leur faute et promirent de se séparer. Corbinien les releva alors avec bonté, les exhorta à la prière et à une vie sainte, et promit de rester.

Cependant le caractere de Corbinien se montrait excessivement imperieux. Un jour Grimoald avait invite le nouvel évêque a un repas, et Corbinien avait appelé la bénédiction de Dieu sur les mets. Mais le duc ayant pris un morceau de pain de dessus la table pour le jeter à un chien, Cor-

binien se leva indigné, fit au duc des reproches amers sur ce détestable abus d'un pain consacré, dit qu'il ne reviendrait jamais à sa table si les choses devaient se passer ainsi, et quitta Freysingen. Cette conduite indécente et absurde d'un homme qui se donnait pour serviteur de Christ fournit à Piltrudis une occasion favorable d'aliéner au missionnaire le cœur de son mari.

Cependant Grimoald ne put se résoudre à renvoyer un homme qu'il croyait nécessaire pour constituer définitivement l'église de ses états : pour l'adoucir il lui donna, près de sa capitale, un district considérable où l'évêque bâtit une église et un hôpital, et planta des arbres fruitiers et de la vigne. Mais Piltrudis, qui ne pouvait lui pardonner son divorce, cherchait tous les moyens d'exciter le duc contre cet homme sévère et orgueilleux ; elle essaya même de payer des meurtriers : et alors Corbinien s'enfuit avec une partie de son clergé dans le château de Maja qui appartenait aux Lombards, pour attendre là ses futures destinées. A peine Grimoald eut-il appris sa fuite qu'il fit tous ses efforts pour ramener son évêque ; mais Corbinien refusa constamment.

Sur ces entrefaites la Bavière subit une grande calamité. Les ducs de ce pays s'étaient joints aux Allemans pour secouer le joug des faibles rois francs, et avaient fait une invasion dans l'Austrasie ; mais le puissant Charles Martel les battit en plusieurs rencontres, passa le Danube, en 722, avec ses Francs et se soumit de nouveau le pays. Piltrudis fut emmenée prisonnière avec une nièce et avec

d'immenses trésors : la première mourut au bout de peu de temps; la nièce devint l'épouse de Charles Martel, et Grimoald fut assassiné. Il ne restait donc plus en Bavière, de toute la famille des ducs, qu'un petit-fils de Théodo III, Hugbert, qui s'empressa dès son avènement, de rappeler Corbinien ; celui-ci revint en effet, et travailla dès-lors jusqu'à la fin de ses jours en sa qualité d'évêque de Freysingen avec succès à l'affermissement de l'église chrétienne de ces contrées.

Mais si l'œuvre avait gagné en étendue elle avait beaucoup perdu en pureté; ou pour mieux dire elle avait pris tout son accroissement sous une influence impure, et elle aurait peut-être couru rapidement à sa perte si Dieu n'eût envoyé à temps le grand instrument de ses grâces pour ces contrées, le vénérable Boniface, à l'histoire duquel nous allons bientôt arriver.

Mais nous devons, pour le moment, dire quelques mots d'une contrée voisine.

§ 2.

Thuringe.

Les habitans de cette vaste contrée ne reçurent l'évangile qu'un siècle environ après les Allemans et les Boïares. Il semble, d'après l'histoire, que les rois francs s'intéressèrent beaucoup moins à ce peuple qu'aux Allemans; et nous ne trouvons pas un seul exemple d'un envoi qu'ils aient fait d'aucun missionnaire dans ces contrées, ou même d'aucune protection qu'ils aient eu occasion d'accorder à tel

autre qui aurait pu s'y rendre de son propre mouvement. Les évangélistes qui l'essayèrent plus tard s'y trouvaient très-exposés; et ils ne s'y avancèrent qu'après avoir pris pied dans l'Allemannie et chez les Boïares.

Après plusieurs déplacemens les Thuringiens avaient fini par se fixer entre le Mein et la Saale de Saxe, dans le pays des Hermendures; et ils s'étendirent peu à peu de manière que leur empire occupa non-seulement la Thuringe de nos jours mais encore toute la Franconie, la Hesse et une grande partie de la Saxe et de la Bavière supérieure.

Les rapports que les Thuringiens avaient soutenus précédemment avec les Visigoths, qui portèrent souvent eux-mêmes le nom de *Thervingiens* (voyez la carte de l'empire romain) font déjà supposer d'avance chez eux un certain degré de culture; et en effet on trouve de bonne heure dans leur pays des châteaux, de petites forteresses, des villages, des villes et de l'agriculture. Leur langue était aussi celle des Visigoths, quoique leur histoire ne nous montre point qu'il aient fait usage de l'écriture qu'Ulphilas avait introduite chez ces derniers dès le quatrième siècle. On ne voit pas non plus qu'ils aient participé au christianisme qu'avaient embrassé leurs alliés; il paraît qu'ils s'en séparèrent avant que ceux-ci eussent fait cette démarche importante.

Quant à leur religion, outre les faux dieux qu'ils avaient en commun avec les autres peuplades germaines, Wodan (Odin), Thor, Freïa, etc., on leur trouve encore quelques idoles particulières : une

déesse Holla, dont est peut-être provenu le nom allemand de l'enfer (*hœlle*); c'était la déesse qui conduisait « l'armée furieuse, » dont la superstition s'est occupée encore pendant si long-temps : elle en voulait surtout, aux environs de Noël, aux filles qui n'avaient pas achevé de filer leur quenouille. Une autre de leurs idoles, généralement redoutée, était le dieu infernal Busterich, dont il s'est conservé jusqu'à nos temps une hideuse image; c'est une statue brute en airain d'environ trois pieds de haut avec un ventre énorme. La statue est creuse; deux trous ronds, pratiqués dans sa tête pour en saire la bouche, vomissent du feu. Dans les solennités sinistres cette statue se remplissait d'eau; on en bouchait fortement toutes les ouvertures : puis on la plaçait sur le feu. Bientôt l'idole commençait à suer, les deux tampons qui lui fermaient la bouche finissaient par sauter avec un bruit terrible, et l'idole lançait de l'eau brûlante sur tous les assistants. Voilà comment la superstition a tenu pendant long-temps les ames dans l'esclavage de la terreur, sans qu'elles se fissent aucune idée de l'amour de Dieu.

Les Thuringiens, comme les autres Barbares, convoitèrent de bonne heure les pays cultivés, et se jetèrent en particulier sur les Gaules. Clodion, premier roi des Francs, fut obligé de les combattre; il leur prit un château situé sur leurs frontières et désigné par le nom de Disparg (Duisbourg?), où il se fixa même pour quelque temps afin de les tenir en bride.

Son fils et successeur, Childeric Ier, recommença

la guerre avec eux, et enleva à leur roi Basinus son épouse, dont il fit la sienne. Clovis fut un des fruits de ce mariage; et il s'avança lui-même en 491 contre les Thuringiens, qu'il soumit à un tribut.

Après la mort de Basinus, ses possessions furent partagées entre ses trois fils. Le cadet, Hermanfrid, eut en partage la Thuringe actuelle, et obtint de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, la main de sa nièce Amelberga, chrétienne comme Théodoric lui-même (t. I. p. 518). Ce roi envoya la jeune épouse avec une lettre flatteuse: « Nous vous don-» nons ici un ornement de votre cour, un appui de » votre maison, une conseillère fidèle. La Thuringe » voit venir en elle une princesse qui a reçu en » Italie une excellente instruction, et qui devien-» dra la gloire de votre pays, non-seulement par sa » haute naissance, mais par sa dignité personnelle.» Il est curieux de lire encore de nos jours ces anciens détails de famille.

Mais on ne trouve dans l'histoire aucune trace de quelque tentative qu'Amelberga ait faite pour la conversion de son mari ou pour la propagation du christianisme dans la Thuringe. Au contraire, il paraît qu'elle ne méritait pas tous les éloges que Théodoric lui avait donnés, et qu'elle participa jusqu'à un certain point à l'ambition et à la fierté de son puissant oncle; car elle convoita de bonne heure pour son mari les deux portions de l'héritage qui avaient été laissées aux deux autres fils de Basinus; et un jour, pour faire sentir à son époux moins ambitieux qu'elle, qu'il n'était que la moitié d'un roi, elle ne lui fit couvrir que la moitié de sa

table. Le mari céda à ces suggestions : bientôt l'un des frères fut assassiné, et l'autre défait par Hermanfrid, qui s'etait associé Théodoric, roi d'Austrasie, en lui promettant la moitié du territoire de leur victime commune. Mais comme Hermanfrid refusait de tenir sa promesse, Théodoric vint à son tour lui faire la guerre avec son frère Clotaire Ier, et les Thuringiens furent entièrement défaits (c. 20, p. 114). La chronique raconte même qu'une rivière voisine, l'Unstrut, fut tellement remplie de cadavres que les Francs purent passer par-dessus comme sur un pont. Hermanfrid s'enfuit dans le château de Scheidingen près Naumbourg; et les Francs appelèrent les Saxons pour les aider dans ce siége : c'est la première fois que les Saxons paraissent dans l'histoire des missions allemandes. C'étaient des hommes d'une stature énorme, leurs longs cheveux descendaient jusqu'à la garde de leur épée ; leur corps gigantesque était couvert d'un court manteau; leur armure consistait en une longue lance et en de petits boucliers sur lesquels ils s'appuyaient : à leur côté pendait un grand couteau (V. p. 174). Ces Barbares se jetèrent à minuit sur la forteresse, en escaladèrent les murailles, pénétrèrent dans la ville avec de sauvages hurlemens, et massacrèrent tout ce qui leur tomba sous la main (528). Hermanfrid, qui avait eu le bonheur d'échapper avec sa femme et ses enfans, fut assassiné par des hommes que Théodoric envoya après lui : ses enfans, sauf un seul, furent étranglés, et Amelberga s'enfuit auprès de son frère Théodat en Italie. Dès-lors, le nord-est de la Thuringe tomba au pouvoir des Saxons, tan-

dis que le reste fut adjoint, comme province tributaire, à l'empire des Francs.

On a vu qu'à cette époque la connaissance de l'évangile commençait déjà à pénétrer dans le sud-ouest de l'Allemannie; mais il fallut encore cent cinquante ans jusqu'à ce qu'il eût trouvé un accès dans la Thuringe. Il est vrai que Sagittarius (1) fait tout ce qu'il peut pour prouver qu'il y avait déjà long-temps avant Boniface des chrétiens dans ce pays : mais il ne donne pourtant là-dessus que des suppositions; et la vie, d'ailleurs si remarquable et si connue, d'Hermanfrid ne présente pas la moindre trace d'attachement de sa part au christianisme ou d'aucune institution chrétienne qui eût existé dans ses états. Amelberga, il est vrai, professait la foi; mais outre que sa conduite était faite pour la déshonorer, cette circonstance ne prouve rien quant au mari et au reste de la nation. Il paraît que son fils Amelfrid aussi, avec lequel elle s'enfuit, était chrétien, et qu'il fit un pélerinage au tombeau de Jésus-Christ; mais la légende n'en dit pas davantage. Sans doute Sagittarius peut faire remarquer à l'appui de ses assertions l'expression de « renouvellement du christianisme dans la Thuringe » qu'employa plus tard le pape Grégoire II, dans une lettre de recommandation qu'il donnait à Boniface pour la nation thuringienne. Mais on sait que la cour de Rome ne pesait pas ses expressions avec tant de scrupule, quand il s'agissait de faire valoir

(1) *Antiquit. Gentilismi et Christianismi Thuringici.*

devant des princes païens un prétendu droit de prescription ou d'autres raisons de ce genre.

Nous disions plus haut qu'il était singulier que les rois francs n'eussent pas fait la moindre démarche pour envoyer l'évangile à la portion de la Thuringe qui leur échut : on peut remarquer de même qu'ils ne firent non plus aucune tentative pour améliorer les lois ou la constitution civile de ce peuple, tandis qu'ils s'appliquèrent vivement à remplir cette double tâche chez les Allemans et les Boïares. Il paraît qu'ils jugeaient la Thuringe trop éloignée, trop étrangère à la Gaule, ou, sous quelques rapports, trop indisciplinable, pour essayer de lui consacrer les mêmes soins qu'aux autres portions de leur territoire.

Nous devons pourtant remarquer qu'au nombre des prisonniers que Clotaire emmena chez lui après la défaite d'Hermanfrid se trouvait cette jeune Radegonde, sa nièce, dont nous avons précédemment raconté la conversion (p. 114). C'est la première princesse chrétienne de la Thuringe dont l'histoire fasse mention; et sans doute elle se fût intéressée à la conversion de ses compatriotes, si elle n'en eût été empêchée par la dévastation de son pays, dont Venance Fortunat, l'un de ses amis, nous a laissé la description (1); ou bien aussi sa piété et son amour pour sa patrie l'auront portée à faire quelques efforts restés inaperçus, pour procurer ou au moins pour préparer aux siens l'accès aux bienfaits de l'évangile.

(1) *Sagittar. Antiquitates regni Thuringici*, l. 2, c. 14.

Mais enfin l'heure de la grâce devait sonner aussi pour cette contrée. Au nombre des ducs de la Thuringe qui se font remarquer les premiers dans l'histoire de ses missions fut un nommé *Hétan* ou *Héden*, qui résidait à Wurtsbourg. Dans son voisinage demeurait Iber, homme considéré, qui était chrétien avec toute sa famille, tandis que le reste du pays était presque tout entier encore idolâtre. Sa fille Bilehilde se distinguait parmi les personnes de son sexe par sa foi, par ses vertus et par des grâces qui lui gagnèrent le cœur du duc. Cependant Iber ne voulait pas la donner à un païen; mais il mourut bientôt, et Bilehilde fut forcée à contracter l'alliance avec le duc. Celui-ci ayant reçu ordre du roi des Francs d'aller le rejoindre pour une campagne, sa femme le suivit; et comme l'archevêque de Mayence était son parent, elle alla s'établir dans cette ville, afin de pouvoir y prendre part, pendant la campagne, aux douceurs du service divin dont elle était privée depuis si long-temps. Son mari étant mort dans une bataille, elle résolut d'aller passer le reste de ses jours dans la retraite, et de s'y consacrer à l'éducation d'un jeune *Godsbert*, enfant qu'Héden avait eu d'un premier mariage, et avec qui commence proprement notre histoire des missions de la Thuringe. Bilehilde fonda à Mayence un couvent et une église; puis elle vit bientôt Godsbert placé à la tête du gouvernement.

A peine ce jeune prince se fut-il établi, avec son épouse Geilane, dans sa résidence de Wurtsbourg (Wurtzabourg), que la Providence lui présenta l'occasion non-seulement d'apprendre à connaître

lui-même le chemin du salut, mais aussi de le faire annoncer chez son peuple.

Cette occasion lui vint du pays dont sortirent à cette époque presque tous les évangélistes. Dans l'un des nombreux couvens de l'Irlande vivait alors le pieux *Kilian* ou Kullen. Lui aussi, comme tant d'autres de ses compatriotes du siècle passé, entendit sans cesse en son cœur ces paroles : « Que celui qui veut me suivre se renonce à lui-même, et charge sur lui sa croix ; » et il sentit vivement qu'il était appelé à autre chose qu'à passer tranquillement sa vie dans les murs d'un couvent. Bientôt il eut trouvé onze de ses frères de solitude qui se déclarèrent disposés à partager avec lui les travaux de la mission : onze, parce qu'on a déjà pu voir que depuis plus de cent ans c'était devenu un usage des couvens d'Irlande, que lorsqu'ils envoyaient un essaim de missionnaires, ces hommes se rendissent toujours à l'œuvre au nombre de douze, pour former parmi les païens comme une colonie chrétienne et pour se soutenir les uns les autres. Et certes il serait peut-être à désirer que cette méthode, autant que les circonstances le permettraient, fût encore suivie de nos jours : car une société pareille, de frères animés d'un même esprit, promet nécessairement bien plus de succès que les travaux détachés et quelquefois languissans d'ouvriers isolés, qui succombent souvent dès la première année sous le poids de leur rude travail (1).

(1) On n'aura pas de peine à penser que cette remarque est de M. Blumhardt. Seulement il faudrait y ajouter la condition que les missionnaires [illegible] moins : ce qui n'[illegible] lieu que lorsque les principes du [illegible] seront plus généralement admis parmi les protestans.

Kilian avec ses frères se rendit d'abord dans les Gaules, pour chercher depuis l'Austrasie de quel côté il devrait diriger ses pas. L'Allemannie était pourvue par les couvens de Colomban dans les Vosges, et par ceux de Constance et de St Gall: la Belgique et la Frise avaient aussi leurs ouvriers: c'était donc sur la Thuringe qu'il fallait se porter: et quelque effrayant que pût paraître alors le nom de ce pays encore barbare, c'est de ce côté que les missionnaires résolurent de diriger leurs pas. Très-probablement aussi l'évêque de Mayence et la pieuse Bilehilde leur auront donné des encouragemens pour cette œuvre, et leur auront parlé des bonnes dispositions avec lesquelles Godsbert les recevrait. Les missionnaires y arrivèrent en 685, et furent en effet très-bien reçus par le duc.

Cependant ils trouvaient un pays encore plongé dans l'idolâtrie, et tout couvert des images hideuses de la déesse Holla. Ils s'aperçurent aussi bientôt que si la cour était favorablement disposée à leur égard, elle avait cependant contre eux quelques préjugés qui se fondaient sur leur qualité d'Irlandais, c'est-à-dire en un certain sens, de protestans (rapprochement singulier en nos jours!). Car on n'a pas oublié que depuis qu'Augustin avait échoué dans son projet de soumettre l'église irlandaise et écossaise à celle de Rome (p. 259 et 309), il avait répandu partout des accusations d'hérésie contre le clergé scot, et excité la méfiance du siége pontifical contre tous les missionnaires de ces pays. Godsbert, qui avait appris ces choses, exigea que Kilian se rendît avec quelques-uns de ses collègues

à Rome afin d'aller y prendre l'autorisation du pape. Kilian [illegible] pas dans ses [illegible], et qui d'ailleurs [illegible] point encore alors [illegible] à Rome toutes les superstitions et les [illegible] qu'elle se rendit coupable dans les siècles suivants [illegible] : il fit (en 686) le voyage [illegible] reçu : puis il retourna à son poste [illegible] la joie de voir [illegible] de ses courtisans [illegible] la Franconie [illegible]. D'après ce que Boniface [illegible] il paraît que le [illegible] encore dans ce [illegible] le nom de [illegible] dans le langage des Francs.

[illegible] de ces événements [illegible] de ces fatales [illegible] que Rome [illegible] elle a [illegible] celui qu'on [illegible]. Gosbert [illegible] la veuve de son [illegible] qui se permet [illegible] là où [illegible] c'est-à-dire [illegible] de venir [illegible] sanctionné [illegible] accompli durant le temps de [illegible]. Le pieux Kilian, poussé par les [illegible] exiger du duc

qu'il renvoyât sa femme. Ce pauvre prince fut terrassé à l'ouïe d'une chose semblable, que d'ailleurs on aurait dû lui dire plus tôt; il répondit cependant que si c'était absolument la volonté de Dieu il n'hésiterait point à obéir. Mais Dieu ne permit pas que le sacrifice s'accomplît. Pepin d'Héristal était alors occupé à secouer le joug des rois mérovingiens : il appela auprès de lui Godsbert, qui perdit la vie dans une bataille. A peine Geilane eut-elle appris cet événement, qu'elle en profita pour faire jour à la haine qu'elle avait conçue contre les missionnaires : elle les fit emprisonner, puis mettre à mort en 688, et enterrer dans une écurie, vêtus de leurs habits pontificaux, tenant en main un livre des évangiles et le vase dans lequel on conserve les hosties (1).

La chose excita dans la nouvelle église une rumeur et une indignation immense, et les écrivains de ce temps ne peuvent se lasser de dépeindre ce crime sous les couleurs les plus affreuses. Ils disent que celui qui avait été chargé du meurtre se mit lui-même en pièces, que Geilane tomba sous le pouvoir d'un démon, et que la vengeance du ciel poursuivit à chaque pas ses successeurs. Ce qu'il y a de vrai, dans tous les cas, c'est que le sang de ces vénérables martyrs prêcha après leur mort; car bientôt après, Wurtsbourg devint un évêché qui étendit ses missions en tous sens. La postérité reconnaissante crut devoir honorer le souvenir de

(1) *Act. Sanct. ad diem*, 8 Jul. — *Echart Franc. orient.*, t. 1, l. 16, § 8-11.

Kilian et lui donnant la dignité de patron de cette ville; et depuis lors, dans les siècles suivans, des milliers de pèlerins vinrent faire le pèlerinage de son tombeau, en s'imaginant rendre par là un service à Dieu. Il arriva qu'ils y trouvèrent l'occasion de s'instruire en quelque degré dans les vérités de l'évangile et de recevoir de temps en temps des instructions salutaires. Depuis cette époque aussi l'église de la Franconie orientale prit une solidité qu'elle ne perdit plus dès-lors; et bientôt la portion encore païenne de la Thuringe vit arriver une multitude d'évangélistes. Dans ce nombre il y en eut un qui fut particulièrement remarquable, et dont nous aurons à reparler ailleurs [illegible]: ce fut Willibrord.

Vers la même époque où Kilian souffrait le martyre, Willibrord, Saxon converti du Northumberland, était arrivé avec onze de ses frères chez les Frisons [illegible], où il avait commencé ses travaux avec succès. Pepin d'Héristal, qui était en guerre avec le roi des Frisons, prit tous les missionnaires sous sa protection; et Heden II, successeur de celui qui a été mentionné [illegible], et qui servait dans cette campagne, fit la connaissance de Willibrord, et l'invita à se rendre dans son pays avec plusieurs de ses compagnons. Willibrord y consentit, et Heden assigna aux missionnaires des districts considérables pour y bâtir des couvens; le château de Hammelbourg fit partie de ces donations [illegible]. Ainsi l'œuvre des missions de la Thuringe acquérait des succès nouveaux, qui demandaient un [illegible] [illegible] [illegible]

vriers. Willibrord retourna, il est vrai, au bout de quelque temps chez les Frisons, où il trouva une entrée abondante; mais il envoya en Thuringe le zélé et célèbre *Boniface*, son parent, que Dieu avait destiné à poser les fondemens définitifs de l'église de Christ dans toutes ces contrées, et dont nous allons bientôt raconter la mission. C'est avec lui que se terminera l'histoire des deux pays qui ont fait le sujet de ce chapitre.

CHAPITRE XXVII.

ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME EN BELGIQUE ET CHEZ LES FRISONS.

§ 1.

Belgique.

La Belgique avait eu, dans les siècles précédens, le bonheur de posséder quelques missionnaires distingués. Il paraît même que, dès l'époque de Dioclétien, trois serviteurs de Christ, Fuscien, Victoricus et Quintin avaient souffert le martyre dans ces pays. Plus tard Victricius, évêque de Rouen, y avait aussi amené plusieurs idolâtres à la foi. Mais les invasions des Suèves, des Vandales, des Alains et des Huns avaient détruit presque tous ces travaux, et il n'était même resté que très-peu de fruits des efforts qu'avaient faits ensuite dans le sixième siècle S[t] Rémi, S[t] Médard (p. 96 et 98) et deux autres missionnaires, Antimund et Adelbert, pour ramener la foi dans ces mêmes contrées. Au septième siècle les circonstances ne semblaient

pas promettre un meilleur état de choses. Il y avait long-temps déjà que le feu sacré de l'amour de Christ, qui avait brûlé précédemment dans le cœur du clergé des Gaules, semblait éteint; et avec la vie intérieure et la décadence de l'église s'était aussi éteint nécessairement l'esprit des missions. Les évêques continuaient à occuper leurs postes; mais il ne s'occupaient plus que de chasse, de festins ou même de plaisirs indécens, qui leur faisaient perdre le secret de leurs forces; et ces hommes, si voisins de l'Allemannie, de la Thuringe, des Bataves et des Frisons, laissaient à des missionnaires écossais et anglo-saxons le soin d'aller annoncer l'évangile. On a déjà vu abondamment qu'il n'y eut pas, dans le septième et le huitième siècle, de pays pareil à l'Angleterre pour envoyer des missions dans toutes les directions, depuis la Laponie jusque chez les Lombards aux portes de Rome; et on ne peut s'empêcher de répéter là-dessus l'observation que le zèle pour les missions, et la vie religieuse, se rencontraient précisément chez le peuple qui avait le plus long-temps résisté aux prétentions de Rome. Il s'était conservé dans les cellules écossaises un esprit de liberté évangélique et un amour de l'étude, supérieurs à tout ce que l'on trouvait ailleurs : nulle part peut-être on ne s'appliquait avec plus de soin à la conservation des classiques de l'ancien monde, en même temps que nulle part dans l'église les saintes Écritures ne se copiaient et ne circulaient avec plus d'assiduité. En général il resta en Angleterre, au milieu des profondes ténèbres qui couvraient l'Europe, un

lumignon de vérité qui, après avoir traversé l'époque la plus sombre du moyen-âge, brilla encore d'un nouvel éclat dès le treizième siècle, à l'apparition de la grande Charte, de Roger Bacon, de Grosseteste et de leurs dignes successeurs.

Cependant le clergé franc de cette époque ne fut pas absolument sans produire quelques hommes excellens, qui se détachent sur le fond obscur de tout le reste, et qui jetèrent un certain éclat de lumière chrétienne sur les populations païennes qui les environnaient. S[t] Éloi que nous avons vu pousser ses travaux jusque dans ces contrées (c. 20, p. 127) vivait encore, lorsque, sur ses vieux jours, un homme animé de la même piété que lui s'attacha à ses pas pour répandre l'évangile dans le Brabant. Ce collaborateur et ce compagnon de ses peines, fut ce *S*[t] *Amand* qu'on a déjà nommé précédemment (p. 406) en parlant de sa mission chez les Slaves, dans les contrées du bas Danube. Cet homme, né Franc, avait aussi senti le besoin d'aller répandre l'évangile chez les païens. En vain son père le menaça de le déshériter : il répondit que son héritage était au ciel. Après les préparations ordinaires du couvent, il fut sacré évêque-missionnaire, et se dirigea sur la Germanie. Repoussé par les Slaves de la Pannonie, au milieu desquels il vit qu'il ne pouvait travailler seul avec succès, il retourna dans sa patrie, d'où S[t] Éloi le dirigea sur la Flandre encore païenne. Les idolâtres de la contrée de Gand étaient renommés par leur cruauté, et S[t] Amand se vit exposé à leurs mauvais traitemens : le gouvernement franc, sou-

vent en guerre avec les populations qui bordaient l'Escaut, ne pouvait le protéger efficacement; et sa vie fut en danger de tous côtés. Il est vrai qu'il excitait quelquefois la persécution par un zèle déraisonnable : on le voit par exemple demander au faible Dagobert, qui régnait alors en Austrasie, un décret par lequel on forcerait à recevoir le baptême, ceux qui ne s'y soumettraient pas volontairement. Peut-être qu'il était conduit à une pensée de ce genre par tout ce qu'on apprenait alors des Sarrasins qui, dans ce même temps, forçaient les peuples de l'Espagne et du midi de la Gaule à recevoir l'Islam sous peine de mort. Dans tous les cas il n'est pas surprenant que les pauvres Flamands essayassent de repousser la force par la force. Les femmes et les enfans lui jetaient des pierres, on le battait, on le menaçait de le jeter à l'eau; mais cet homme sincère et dévoué, quoique peu éclairé, se rappelait tous les jours ces mots du Seigneur: que « personne n'a un plus grand amour que » de laisser sa vie pour ses amis. » Ses compagnons d'œuvre s'enfuirent dans leurs couvens, et le laissèrent seul au feu : mais au moment où la détresse paraissait avoir atteint le dernier degré, le secours de Dieu arriva du côté le moins attendu.

Un comte Dotto qui régnait sur cette contrée avait condamné à mort un malheureux étranger, et l'avait fait pendre à un arbre. S[t] Amand accourut et le rappela à la vie. Le pauvre malheureux soutint qu'il avait été ressuscité : bientôt la nouvelle du miracle attira auprès de S[t] Amand une

foule de païens; et dès-lors ses travaux prospérèrent de jour en jour. Les Flamands écoutèrent sa prédication, et commencèrent à démolir plusieurs de leurs temples idolâtres; S[t] Amand, bâtit avec le secours du roi des Francs, quelques églises et quelques couvens; et il répandit dans toute la contrée des semences de conversion qui ne tardèrent pas à porter des fruits abondans. Vers la fin de ses jours il fut élu évêque de Mastricht, et il en remplit les fonctions jusqu'en 675, où il mourut dans un âge avancé (1).

Encore du vivant de S[t] Amand il était venu une petite troupe d'autres missionnaires se joindre à ses travaux. A leur tête était *Omer* qui se fixa chez les *Morins*, établis sur la côte de la mer du Nord, depuis Boulogne jusqu'à l'embouchure de l'Escaut. Omer descendait d'une famille noble allemanne, qui possédait, vers la fin du sixième siècle, des biens considérables à Guldenthal, sur le lac de Constance, et qui y avait reçu la foi en Christ. Son père l'éleva avec soin, vendit ses biens après la mort de sa femme, et se retira avec son enfant dans le couvent de Luxeuil, pour s'y vouer au service de Dieu. Il y trouva Eustase (c. 26, p. 401) qui, s'apercevant que le jeune homme avait de grands talens, lui donna une éducation soignée. Le jeune Omer passait là des jours heureux et eut de la peine à se décider, quand le moment en fut venu, à quitter ces lieux. Cependant il ne résista pas à l'appel qui lui fut fait à ce sujet. Dagobert I[er] (Austrasie, en 622) s'était adressé à l'abbé du couvent pour

(1) Mabil. sæc. 2.

lui demander des ouvriers pour ses états du Nord, encore ensevelis dans une grande ignorance et une grande barbarie : les évêques de Noyon et de Tournay appuyèrent fortement la demande du roi; et Eustase jeta les yeux sur Omer et sur quelques autres hommes zélés, au nombre desquels on remarque surtout Momollin, Bertin et Ebertran. Ces missionnaires prêchèrent dans tout le pays avec grand succès, renversèrent les idoles, abattirent les bois sacrés, et instruisirent le peuple dans la doctrine du salut. Pendant toute la vie de Dagobert, qui ne mourut qu'en 638, Omer trouva dans ce roi un puissant protecteur; et lorsque ce souverain vint à mourir, la foi avait déjà jeté de telles racines dans le pays, que les divisions qui éclatèrent de nouveau entre cette contrée et la cour d'Austrasie ne purent plus y arrêter les progrès de l'évangile. D'ailleurs les chefs même du peuple, quoique ennemis des Francs, trouvaient conforme à leurs intérêts de protéger l'église de Christ dans leurs domaines, et de s'associer aux peuples chrétiens dans l'opposition aux peuples encore plus redoutables qui restaient adonnés à l'idolâtrie.

Omer mourut en 670, après avoir eu la joie de voir un bon nombre de disciples se former pour les missions dans un couvent qu'il avait fondé à *Sithiu* (ou Saint-Bertin) en Normandie. La famille royale dota richement cette institution, qui fournit dès-lors pendant long-temps des ouvriers zélés, dont les travaux achevèrent d'affermir l'église dans le pays des Morins (1).

(1) *Mabil.*, sæc. 2. p. 629.

A la même époque vivait encore dans ces contrées *Livin*, évêque irlandais, homme savant et zélé, qui était venu en Flandre comme missionnaire; mais il n'eut pas le même succès qu'Omer. Les idolâtres du pays, excités, par les incursions des Frisons, à la révolte contre le pouvoir des Francs et à l'amour de l'indépendance, avaient conçu une aversion contre tous les évangélistes, et se soulevèrent contre Livin. Il semblerait aussi que Dagobert, qui favorisait d'ailleurs les missions du nord de ses états, s'était moins intéressé à ce missionnaire qu'à d'autres; il fut mis en prison par ses ennemis. Il composa dans cette captivité plusieurs élégies chrétiennes qui nous sont parvenues, et qui respirent un esprit vraiment chrétien; mais il ne devait pas recouvrer sa liberté, et il mourut à Esche, vers l'an 633, comme martyr de Christ. L'une de ces élégies porte entre autres ces mots assez touchans :

« Le Brabant, altéré de mon sang, demande ma mort..... En quoi ai-je donc péché contre toi, moi qui t'apporte des nouvelles de paix ? C'est la paix que je t'amène, pourquoi me fais-tu la guerre ? Mais ta fureur me procurera une heureuse victoire et la palme glorieuse du martyre : je sais en qui j'ai cru, et mon espérance ne sera point trompée; c'est Dieu qui m'en fait la promesse : qui pourrait en douter ? » (1).

(1) *Hic Brabant a furit meque cruenta petit.*
Quid tibi peccavi, qui pacis nuntia porto ?
Pax est quod porto : cur mihi bella moves ?
Sed qua tu spiras feritas, sors læta triumphi :

Soixante ans plus tard il eut pour successeur dans le martyre, en ces mêmes contrées, le vénérable *Landebert* (Lambert). C'était le fils d'une famille considérée et pieuse qui s'était établie à Mæstricht. Il fut élevé dans le nouveau couvent de Stavelo par le pieux évêque Théodart, qui voyait avec douleur la décadence de l'église franque et qui la combattait de toutes ses forces. Mais c'était en vain. A cette époque la violence avait pris la place du droit; chacun faisait ce qu'il voulait; et le gouvernement était trop faible pour faire cesser l'anarchie: Théodart lui-même en fut la victime. Son église avait été dépouillée de ses biens par quelques brigands, et il se rendait à Metz pour porter ses plaintes à Chidéric II; mais il fut assassiné en chemin. Landebert lui succéda dans l'évêché, et résolut de consacrer sa vie à la propagation de l'évangile parmi les idolâtres de son diocèse, sur les bords de la Meuse, où il s'en trouvait encore un grand nombre. Mais comme, à cette époque, les cours franques étaient de nouveau troublées par une suite d'assassinats et de désordres de toute espèce, Landebert fut chassé de son siége épiscopal et se retira momentanément dans le couvent de Stavelo. Lorsque Pepin d'Héristal eut pris le gouvernement de l'Austrasie, il chercha à réparer le désordre général, et Landebert fut rendu à son petit troupeau de Mæstricht, d'où il se mit à visiter comme missionnaire

Atque dabit palmam gloria martyrii.
Cui credam novi, nec spè frustrabor inani
Qui spondet Deus est : quis dubitare potest ?

la province de Toxandrie, où il y avait pareillement encore beaucoup de païens, et où il eut quelques succès (V. carte d'Allemagne, Anvers).

C'est à cette même époque que parut dans le pays ce *Willibrord* que nous avons déjà annoncé (p. 426), et dont nous aurons encore beaucoup à parler. Il vint s'établir dans le voisinage de Landebert parmi les Frisons; ce dernier saisit avec joie l'occasion de lui être utile; et connaissant mieux le pays, il lui tendit la main, il alla le voir quelquefois dans sa solitude de Wiltabourg (Utrecht), et il aida ainsi ce missionnaire, qui a mérité par excellence le titre d'apôtre des Frisons, à poser chez ce peuple les fondemens de l'église de Dieu qui s'y établit effectivement par ses travaux.

Mais bientôt Landebert eut à remplir un devoir pénible, qui lui valut la mort. Pepin, à qui l'état et l'église de France ont du reste des obligations qui ne s'oublieront jamais, vivait, quant à sa conduite privée, dans le péché. Il entretenait, presque sous les yeux de Lambert, au château d'Héristal près de Liége, une femme illégitime nommée Alpaïs, dont il avait eu déjà ce Charles Martel, le héros de son âge. Landebert crut de son devoir de s'exprimer sans crainte sur ce scandale public, et il tomba en 709 sous les mains d'assassins appostés par le roi.

Son disciple *Hubert* le remplaça dans son évêché et marcha sur les traces de sa piété. C'était un gentilhomme de l'Aquitaine qui avait vécu précédemment dans toutes sortes de voluptés; mais la prédication de Landebert, à laquelle il s'était ren-

contré un jour, l'avait pénétré comme un glaive; il se retira de la cour pour se vouer au service de Christ; et il eut le bonheur d'achever l'œuvre que Landebert avait commencée.

La grande forêt des Ardennes (entre le Rhin et la Meuse), rendue célèbre par les guerres de César, était encore alors le refuge d'une multitude d'idolâtres qu'on n'avait plus voulu souffrir dans les villes. Hubert s'enfonça, au milieu des plus grands périls, dans ces sombres retraites, pour y faire connaître le salut; et il eut le bonheur d'y appeler effectivement un grand nombre de païens à la foi. On ne doit pas s'étonner si les légendes racontent une quantité de miracles au sujet de sa mission; car sa vie entière, autant que nous la connaissons, et quand on compare ce qu'il avait été avec ce qu'il fut alors, apparaît comme un miracle de la grâce divine. Il travailla avec joie et avec courage jusqu'en 727, soutenu par la vue des progrès que l'évangile faisait dans le même moment, soit dans l'Allemagne en général, soit en particulier chez les Frisons du voisinage, dont nous avons à nous occuper maintenant d'une manière plus directe.

§ 2.

Frisons.

Les Frisons *(Frisii, Frisones)* sont une antique race allemande. Déjà dès l'époque de Jules César, les légions romaines qui faisaient la guerre aux Ba-

[illegible] leurs fleuves, pour se [illegible] des châteaux forts [illegible] lesquels était [illegible] ancien [illegible] emplacement [illegible] de Wita[illegible]

[illegible] Frisons se [illegible] avec eux dans [illegible] devint dans la [illegible] pour les [illegible] septe[illegible] et de ces [illegible] primitive [illegible]

[illegible]

cette partie de notre histoire, qu'il s'était arrêté quelque temps chez les Frisons. Or cette même sagesse de Dieu qui s'était déjà servie de lui avec bénédiction en Angleterre, s'en servit encore chez les Frisons, pour frayer chez ces derniers les voies par où pénétrèrent, vers la fin du septième siècle, une multitude de missionnaires anglo-saxons, et dans leur nombre le célèbre Boniface, qui vint porter la lumière de l'évangile chez ce peuple en particulier et dans l'Allemagne en général. Que les voies de Dieu sont insondables et cachées aux yeux des hommes! Les passions et les erreurs d'ici-bas deviennent, dans les mains du Seigneur, des moyens de bénédiction, qu'il jette, comme autant de ponts, d'une difficulté à l'autre pour parvenir à ses fins miséricordieuses! Cela se voit d'une manière bien évidente dans la portion de notre histoire où nous arrivons.

Sigebert III, roi d'Austrasie, n'avait laissé pour successeur, en 656, que le jeune prince Dagobert II, qu'il avait confié à un gouverneur perfide, nommé Grimoald. Celui-ci fit embarquer le jeune prince pour l'Irlande, l'enfouit dans un couvent, fit même célébrer publiquement ses obsèques, comme s'il eût été mort, et plaça son propre fils Childebert III sur le trône. Mais Dagobert, que Dieu voulait sauver pour en faire l'instrument de la propagation de son évangile dans les Pays-Bas, échappa aux mains d'un meurtrier qu'on avait envoyé en Irlande pour lui ôter la vie : il sortit de son couvent; il parcourut long-temps la Bretagne comme un obscur étranger; puis il fit enfin, comme fortuite-

ment, la connaissance de Wilfried, dans la capitale du Northumberland, à York. Cet évêque clairvoyant s'intéressa au jeune prince, et fit tout son possible pour le ramener dans sa patrie (674), où Grimoald avait déjà été déposé de ses fonctions, et où Dagobert fut reçu avec joie par son peuple comme roi d'Austrasie. Mais à cette même époque un concile d'Angleterre (677) (1) avait dépouillé Wilfried d'une forte portion de son vaste diocèse; et pour recouvrer ses droits prétendus ce prélat se rendait à Rome. Ce fut là l'origine d'une longue suite de bénédictions pour les Frisons.

Afin d'échapper à ses nombreux adversaires de la Neustrie, Wilfried débarqua à l'embouchure de l'Escaut; et il se disposait à aller chercher un asile à la cour de Metz chez Dagobert. Mais à cette époque les Frisons étaient gouvernés par Aldégill, prince sage et prudent (2), qui maintenait son peuple en paix tandis que les Francs se déchiraient par des guerres civiles. A peine ce prince eut-il appris l'arrivée de l'étranger (679) qu'il le reçut avec les plus grands égards, et qu'il se montra disposé à se faire instruire par lui dans la foi chrétienne. Il s'attacha même à lui à tel point qu'il repoussa avec mépris de fortes sommes que lui offrait la cour de Neustrie pour qu'il lui livrât l'évêque anglo-saxon. Le peuple suivit l'exemple de son roi; Wilfried consentit à passer l'hiver dans le pays, et il eut la joie de gagner un grand nombre d'habitans à la foi chrétienne; puis il con-

(1) Et non 673, comme on l'a dit par erreur, à la page 318.
(2) V. *Urbo Emmius rer. Frisicarum historia*, 1616.

tinua en 680 son voyage pour Rome. Mais c'est de son séjour dans le pays que date le commencement de la conversion de ce peuple.

Cependant Aldégill étant mort, son fils *Radbod* qui lui succéda, et qui haïssait le christianisme parce qu'il lui arrivait des Francs ses ennemis, fit tous ses efforts pour détruire l'œuvre de Wilfried. Au milieu des divisions qui déchiraient alors le pays des Francs il crut trouver une occasion favorable de surprendre la forteresse de Wiltabourg qui gardait leur frontière : il y réussit effectivement, il y détruisit de fond en comble une petite église que Dagobert Ier y avait fait construire cinquante ans auparavant, et il livra au pillage de ses Frisons tout ce qui appartenait aux chrétiens. Il pénétra ensuite jusqu'à Nimègue ; et la cause du christianisme parut tout-à-coup perdue pour longtemps dans tout le pays.

Mais le Seigneur avait préparé un nouvel ouvrier. A cette même époque une peste terrible ravageait la Grande-Bretagne, et elle s'attacha avec une force particulière aux nombreux monastères du pays. *Egbert*, Anglo-saxon établi en Irlande, qui en fut attaqué, se leva un jour de son lit au milieu de la fièvre, alla se cacher dans un taillis voisin, réfléchit sérieusement sur la vie qu'il avait menée jusqu'alors, et demanda instamment à Dieu de lui laisser encore le temps de glorifier son nom dans ce monde. Il se rétablit effectivement ; et se souvenant de son vœu, il choisit dans son couvent quelques-uns de ses frères, pour passer la mer avec eux, et aller avec eux annoncer l'évangile aux Fri-

sons. Comme c'était un homme savant et propre à instruire les autres, ses amis ne voulaient pas le laisser aller: mais Egbert partit sans écouter leurs instances. Cependant un violent orage ayant ramené les missionnaires dans le port, il crut alors que c'était un signe de la volonté de Dieu: mais il ne voulut pas rester en Angleterre sans se faire remplacer par un autre missionnaire, et il envoya à sa place *Wichbert*, homme plein de courage et de dévouement, qui alla travailler pendant deux ans de suite dans la Frise. — Mais ce missionnaire y trouva l'idolâtrie si enracinée et le roi Radbod si mal disposé, qu'il retourna avec tristesse dans sa patrie, où tous s'accordèrent à penser que l'heure de la grâce n'avait pas encore sonné pour les Frisons.

Cependant cette heure arriva plus vite qu'on ne se l'était attendu. Pepin d'Héristal vint porter la guerre chez ces barbares; et il leur imposa comme condition de paix que Radbod ne mettrait plus à l'avenir aucun obstacle à l'introduction du christianisme dans son pays: puis il envoya aussitôt des députés en Angleterre, « dans ce pays, dit une chronique, où l'on trouvait une abondance d'hommes savants, qui, nouvellement convertis à la foi étaient plus zélés que leurs voisins, les Francs, et qui parlaient presque le même langage que les Frisons. » Egbert, à qui les députés s'adressèrent, convoqua plein de joie ses disciples les plus instruits et les plus pieux, répandus dans les divers couvents de la Grande-Bretagne, et en désigna douze pour l'œuvre désirée.

Ce fut une mission particulièrement bien composée. Dans le nombre des missionnaires se distinguait surtout, soit par sa naissance (on dit qu'il était d'une race royale), soit par sa piété, soit par son instruction et son habileté, ce *Willibrord* que nous avons déjà annoncé plus d'une fois, et à l'histoire duquel nous arrivons maintenant pour nous y arrêter : et parmi ceux qui furent confiés à sa direction était un descendant du célèbre Hengist, Suidbert, auquel son biographe donnait tout à l'heure un si beau témoignage; puis Wichbert, que nous venons également de mentionner, et qui avait déjà passé deux ans parmi les Frisons. — On remarquait encore parmi ces missionnaires, Willibald, les deux Ewald, Wernfrid, Marcellin et un Adelbert, qui descendait pareillement d'un roi (de Deïra) et qui sacrifiait maintenant tous ses droits temporels au bonheur d'aller servir Jésus-Christ parmi les païens. Egbert, en congédiant ces douze missionnaires, leur fit une exhortation pleine de vie, et les conjura de ne craindre aucun danger dans le service de Dieu. Ils s'embarquèrent au milieu des bénédictions de leurs frères; ils abordèrent aux embouchures du Rhin, alors tout autrement conformées que de nos jours, et ils prirent terre à Wiltabourg (Utrecht) où ils s'établirent. Aucun d'eux n'étant marié ils avaient toutes choses en commun; et ils se mirent à travailler en paix et dans l'amour de Dieu à leur sainte vocation. Leur arrivée se place par les uns en 690, par d'autres en 692 (1).

(1) *Emmii Hist. Frisonum*, p. 52.

Après avoir pourvu aux objets de première nécessité les missionnaires se répandirent aussitôt parmi le peuple de la ville et des campagnes. Au premier moment ils furent si mal reçus qu'on en voulait à leur vie, et qu'ils crurent devoir s'éloigner de la contrée pour un temps et s'avancer vers d'autres portions du territoire. Ils arrivèrent alors sur le rivage de la mer, à une île qui passait pour une des places fortes de l'idolâtrie et qui avait reçu de l'idole Fostus le nom de Fostilandia. C'était l'une de ces petites îles du Texel où Radbod allait se cacher lorsqu'il se retirait devant le roi des Francs : ses bois sacrés furent plusieurs fois son asile. Les missionnaires n'ayant non plus ici aucun succès par la simple prédication, se mirent, d'après le conseil de Wichbert, à y faire une guerre ouverte aux idoles, pensant que la fureur même des idolâtres serait préférable à leur indifférence ou à leur mépris. Radbod et ses prêtres regardèrent faire pendant quelque temps, parce qu'ils se rappelaient avec angoisse les coups que leur avait portés Pepin; mais à la fin la patience leur échappa ; Wichbert fut assassiné, et les autres missionnaires obligés de s'enfuir. Ils s'adressèrent alors à Pepin, qui les envoya dans la portion de la Frise qu'il avait conquise depuis peu, en défendant sévèrement au peuple de faire aucun mal aux missionnaires, et en offrant au contraire des récompenses à tout Frison qui consentirait à se laisser instruire et baptiser. — Voilà où en venait l'église, à mesure que c'était plus celle de St Pierre que celle de Jésus-Christ.

Les missionnaires s'établirent donc de nouveau

à Utrecht, où ils bâtirent une chapelle à l'honneur de la sainte croix, non loin des ruines de celle que Dagobert I[er] avait précédemment élevée en souvenir de l'apôtre Thomas. Peu à peu ils virent paraître quelques germes d'un meilleur avenir; et ces espérances augmentant leur courage, ils parcoururent la contrée deux à deux ou trois à trois, et se hasardèrent peu à peu à remonter la rive droite du Rhin, principalement peuplée de Saxons.

Mais ces derniers surpassaient encore les Frisons, s'il était possible, en rudesse et en barbarie; et les missionnaires l'éprouvèrent. Dans l'une de leurs courses les deux *Ewald*, qui se distinguaient l'un de l'autre, à cause de la couleur de leurs cheveux, par les surnoms de blanc et de noir, pénétrèrent (vers 694) jusqu'en Westphalie. Les Saxons de cette contrée n'avaient pas, comme les Thuringiens du voisinage, un roi qui les commandât tous; mais ils étaient soumis à plusieurs petits chefs, ce qui rendait le travail de la mission infiniment plus difficile, puisqu'il fallait recommencer avec chacun en particulier les démarches nécessaires pour obtenir quelque accès. Les deux frères ne connurent d'autre ressource dans leur détresse que des prières ardentes : et quand ils avaient puisé dans cet exercice de nouvelles forces, ils retournaient parmi les sauvages, leur chanter quelques cantiques pour les attirer à eux. Pendant long-temps les Saxons ne surent ce qu'ils devaient penser de ces étrangers, qui parlaient pourtant une langue semblable à la leur. Mais lorsqu'ils eurent compris qu'il s'agissait de leur apporter une nouvelle religion, et quand

[illegible] deux missionnaires eurent trouvé quelque en[illegible] auprès de l'un des chefs, il s'éleva chez eux un [illegible] tumulte que ces sauvages se jetèrent avec leurs [illegible] sur Ewald le blanc et le tuèrent sur place : [illegible] son frère, qui s'était encore plus signalé par son [illegible] et par son éloquence, devint l'objet d'une [illegible] plus particulière encore : ils lui arrachèrent [illegible] membre du corps après l'autre en accumulant [illegible] et enfin ils jetèrent les cadavres de ces [illegible] martyrs dans le Rhin, afin de détruire tout [illegible] de leur existence de dessus leur territoire [illegible] missionnaires avaient eu un compagnon [illegible] qui avait autrefois servi dans [illegible] : celui-ci eut le bonheur d'é[illegible] des meurtriers, et alla porter [illegible] nouvelle de la mort de ces deux [illegible] ajouter que le chef saxon [illegible] contre cette infraction [illegible] qu'il fit trancher la [illegible] leurs huttes [1].

[illegible] missionnaires d'Utrecht, plus [illegible] que leurs tra[illegible] songèrent à faire [illegible] la dignité d'évê[illegible] d'une manière régulière [illegible] Suidbert fut en[illegible] avec quelques-uns de ses [illegible] Northumberland, pour y recevoir [illegible] des mains de Wilfried,

[1] [illegible]

que le pape venait de confirmer, contre la volonté du roi et de son clergé, dans ses prétentions sur l'archevêché d'York. Les amis des missions en Angleterre reçurent avec joie les nouvelles que Suidbert leur apportait : ce dernier fut effectivement sacré évêque en 695; et il s'en retourna avec les siens, animé d'un nouveau courage.

Willibrord de son côté s'était rendu à Rome, dans le double but d'y rendre compte au pape de ses travaux parmi les Frisons, et d'y recevoir directement de ses mains la consécration épiscopale : car Pepin, probablement sensible à la nuance qui distinguait les missionnaires écossais de ceux qui étaient formés à l'école romaine, donna à Willibrord une lettre pour le pape, où il exprimait le désir de voir la nouvelle église frisonne se constituer sur le pied et d'après les rites exacts de son église. C'est dans ce même but que Willibrord séjourna quelque temps à Rome. Pendant ce temps Suidbert, de retour, continua avec zèle sa fidèle mission, qu'il n'interrompit point non plus quand Willibrord fut revenu, mais qu'au contraire il poursuivit jusqu'à la fin de ses jours comme évêque ambulant, à côté de ce dernier, qui garda la résidence. Suidbert se consacra surtout à la portion occidentale de la Frise, qui renfermait le midi de la Hollande actuelle et le nord du Brabant, avec tout le territoire situé entre le Rhin et la Meuse; car quoique plusieurs serviteurs de Dieu eussent travaillé sur la frontière de ce pays, et que plus d'un martyr y eût versé son sang, ce pays était encore un vrai pays de mission. Suidbert eut bientôt la

[illegible]

[illegible]

[illegible] à Rome [illegible]
[illegible] de ses collaborateurs [illegible]
devant de lui jusqu'à la frontière [illegible]
de grandes troupes de nouveaux [illegible]
sur les [illegible] de [illegible] et de [illegible]
le spectacle était gâté par [illegible]

admiration des fidèles. Pepin fit présent à Willibrord d'Utrecht même et de toute la contrée ; et l'archevêque y bâtit une église épiscopale, puis bientôt après un couvent considérable, qui forma dans la suite un grand nombre de missionnaires pour le nord de l'Allemagne.

Comme l'église de Christ s'agrandissait de jour en jour dans ces contrées, les missionnaires se les divisèrent pour y travailler avec plus d'ordre. Willibrord tint le gouvernail de la Frise inférieure ; Suidbert celui de la supérieure ; et Marcellin se rendit dans l'Ile Batave, qu'il choisit comme le champ de ses travaux. C'était un homme pieux, zélé, et, selon le témoignage de Liudger qui l'avait entendu, doué d'une éloquence entraînante. Adelbert se tint dans les contrées de l'Ems, où il travailla avec bénédiction, et fonda le couvent d'Egmond dans lequel il finit ses jours au milieu de ses disciples ; Willibald s'aventura plus loin dans l'intérieur l'Allemagne, où nous le retrouverons, comme évêque d'Eichstædt, dans la Thuringe. C'est lui qui fut le premier biographe de Boniface.

Toute cette activité qui se développait chez les Frisons agit salutairement sur quelques membres de la famille du roi Radbod, qui, contenu d'ailleurs par la crainte des Francs, et par un respect involontaire que lui inspiraient les étrangers, n'osait donner essor à sa malveillance. Une fille même de Radbod, Théodosinde, fut gagnée à la cause du christianisme, et épousa peu de temps après (699) Grimoald, fils cadet de Pepin, qui espéra par

[illegible] d'autant plus la Frise à l'empire des Francs. Mais il se trompa : Grimoald fut assassiné, et même, comme on le crut alors, à l'instigation de [illegible] ; de sorte que ce lien entre la Frise et l'Austrasie fut de nouveau déchiré.

[illegible] à Radbod, qui languissait depuis long-temps de se débarrasser, soit de la domination franque, soit de toutes les menées des missionnaires dans ses états : il éclata donc ; et il se mit à persécuter les docteurs chrétiens et ceux qui les [illegible]. Pepin qui était vieux ne put s'occuper de protéger les Frisons : le meurtre de son fils [illegible], à qui il avait destiné la royauté d'Austrasie, l'avait tellement brisé qu'il tomba malade et mourut peu après (715).

C'est vers ce même temps (713) que mourut aussi le [illegible].

Cependant Willibrord se voyant entravé dans ses travaux [illegible], déjà quelque temps auparavant, [illegible] chez les Danois, voisins des Frisons, et non moins barbares qu'eux. Il se rendit [illegible] dans le Jutland. Mais le roi [illegible] aussi revêche que Radbod, et Willibrord fut obligé de retourner dans la Frise. Seulement, pour n'avoir pas entièrement perdu ses peines, il racheta de l'esclavage trente jeunes garçons du pays, qu'il ramena dans le couvent d'[illegible] pour les instruire dans le christianisme. L'histoire des missions suivantes nous montrera que cette tentative ne fut pas perdue pour le Danemarck.

Ayant trouvé à son retour Radbod dans les mê-

mes mauvaises dispositions, il fut forcé de quitter le pays, et renvoyé chez Pepin qui vivait encore. Il est probable que ce fut à cette époque que cet évêque, muni d'une recommandation de Pepin, fit le voyage de la Thuringe dont nous avons parlé précédemment (p. 426), et où le duc Héden le combla de bontés. L'histoire ne dit pas combien de temps il resta dans le pays, ni à quelle époque il revint à Wiltabourg : mais ce voyage avait établi entre Utrecht et la Thuringe un lien qui ouvrit bientôt après à l'esprit entreprenant de Winfrid (du grand Boniface) un vaste champ de travaux, et prépara ainsi à l'église de ces contrées une moisson abondante.

Pepin avait établi pour héritier de tous ses biens dans l'Austrasie son fils naturel Charles Martel; mais Plectrude, veuve de Pepin, déclara la guerre au jeune roi. Radbod se réjouit d'avoir cette occasion de marcher contre son rival ainsi affaibli; et s'avança au-devant de lui avant qu'il eût eu le temps de se préparer. Mais il fut cependant entièrement défait, et obligé de promettre qu'il protégerait les troupeaux chrétiens de ses états, et même qu'il se soumettrait lui-même aux directions de l'église.

Charles Martel, pour seconder encore davantage Willibrord et ses collaborateurs, leur envoya le renfort de *Wulfram*, archevêque de Sens, qui avait depuis long-temps témoigné le désir de quitter son archevêché pour embrasser la vocation de missionnaire. Tous ces ouvriers se mirent à l'œuvre avec zèle; et Wulfram s'attacha plus particulièrement à

gagner Radbod. Ce roi fut long-temps rebelle; mais enfin il consentit à se faire baptiser (718): tout était prêt pour la solennité, et le roi avait déjà un pied dans l'eau, lorsqu'il demanda à Wulfram ce qu'il pensait de ses ancêtres: « Crois-tu que le plus grand nombre d'entre eux soient en paradis ou en enfer? » Comme l'évêque lui répondit qu'il craignait que la plupart ne fussent en enfer: « Eh! bien, dit Radbod, j'aime mieux aller où se trouvent les miens! » — Et il résolut de repousser à jamais la foi chrétienne.

Cependant il paraîtrait que les longs travaux des missionnaires auprès de lui ne furent pas entièrement perdus: il manifesta de nouveau des doutes; et il en revint même à prier Willibrord de lui conseiller franchement ce qu'il devait faire: mais l'évêque lui fit dire: « Si tu n'as pas cru à mon frère » Wulfram, comment me croiras-tu? Je crains que » Satan ne tienne ton ame captive, et qu'il ne t'en- » traîne sous peu avec lui dans la condamnation » éternelle! » — Radbod mourut trois jours après cette réponse; l'affaire fit grand bruit; et des foules de païens accoururent pour recevoir le baptême, afin d'éviter une mort pareille à celle de leur roi.

Nous aurons à reprendre bientôt la suite de ces missions de la Frise; car nous nous arrêtons justement au moment où elles prennent un élan tout nouveau. Mais comme cet élan tient à la grande mission de Boniface, dont nous allons maintenant nous occuper au long, nous nous retournons ici un instant sur le passé, pour terminer ce chapitre par

un coup-d'œil général sur l'état où se trouvaient alors les missions de la Germanie.

Il n'y avait guère plus de cent ans que Colomban et S[t] Gall avaient paru sur les rives du lac de Constance; et quelque faibles que fussent alors les apparences de réussite pour l'œuvre de l'évangile en Allemagne, le septième siècle avait cependant porté sous ce rapport de beaux fruits. L'aurore de l'évangile avait pénétré non-seulement dans les forêts de l'Allemannie et de la Bavière, mais encore jusque dans l'intérieur de la Thuringe; et depuis les rives du lac de Constance, tout le long du Rhin, jusque vers le nord de la Germanie, il s'était élevé une ligne de couvens qui formaient à l'envi des missionnaires pour les pays encore païens. Les Frisons allaient devenir eux-mêmes une pépinière d'ouvriers pour les peuplades du Danemark : et ainsi tout était prêt pour une grande œuvre. Il ne fallait plus qu'un homme puissant en moyens pour former un seul tout des groupes qui venaient de paraître sur divers points, et pour substituer au paganisme, ou au christianisme confus de l'Allemagne, l'établissement régulier de la religion de Christ; et cet homme fut Winfrid, plus tard surnommé Boniface, à qui l'histoire des missions a donné avec justice le nom d'apôtre de l'Allemagne. C'est à lui que nous allons consacrer tout le chapitre suivant et la fin de ce volume.

CHAPITRE XXVIII.

BONIFACE (WINFRID), L'APÔTRE DE L'ALLEMAGNE (1).

§ 1.

Première mission de Winfrid dans la Frise. Premier voyage à Rome. Visites dans la Hesse et la Thuringe.

Après les longs préparatifs qui s'étaient faits depuis le milieu du sixième siècle pour la propagation de l'évangile en Allemagne, nous arrivons

(1) La vie de Winfrid a été d'abord écrite par son disciple et neveu Willibald, premier évêque d'Eichstædt (*Vita Sti Bonifacii. Ed. Canis., in Lect. antiq.*, t. 4, p. 2.) — Trois cents ans plus tard *Othlo*, moine de Foulde, a écrit aussi une *Vita Sti Bonifacii*, qu'on trouve également dans les *Lect. antiq.* de Canisius (t. 4, p. 2). Cette biographie est augmentée d'un grand nombre de lettres de Winfrid, qui furent trouvées dans le couvent de Foulde. — Mais l'écrit le plus intéressant sur cet apôtre des Germains est incontestablement la *Collection de ses propres lettres* publiée par Würdtwein, évêque de Wurtsbourg. C'est le recueil le plus complet qu'on en ait; et les lettres sont quelquefois accompagnées d'observations historiques (*Mogunt*, 1789). — On a en outre un grand nombre d'autres biographies de Boniface, rédigées par des auteurs modernes sous des points de vue très-différens et souvent opposés. Nous ne citerons dans ce nombre que Semmler (*Dissertatio de propagata per Bonifac. inter German. relig. christ.*).

enfin à l'histoire d'un homme qui, à côté de toute l'imperfection des connaissances de son époque, mérite sans contredit d'être rangé au nombre des hommes précieux qui ont le plus contribué à répandre l'évangile dans le monde, et dont la postérité conservera le souvenir avec admiration et reconnaissance. Ce fut *Winfrid*, Anglo-Saxon de naissance, surnommé plus tard par l'évêque de Rome, *Boniface*. C'est de lui que Dieu se servit pour donner à l'église d'Allemagne un ensemble et une fixité, dont elle avait manqué jusqu'alors et qui favorisa aussitôt d'une manière puissante la propagation ultérieure de l'évangile et la victoire du christianisme sur l'idolâtrie.

Winfrid naquit vers l'an 680 à Kirton en Angleterre, au sein d'une famille considérée; et les sentimens religieux se développèrent chez lui de très-bonne heure. A cette époque régnait en Angleterre l'usage salutaire que les ecclésiastiques allassent visiter les membres de l'église dans leurs demeures et s'entretinssent avec leurs paroissiens sur les choses divines : Winfrid écoutait avec avidité des conversations de ce genre. Son père aurait aimé vouer cet enfant aux affaires civiles : mais le jeune Winfrid se sentait entraîné vers la vocation ecclésiastique. On lui permit donc d'entrer successivement dans plusieurs des couvens les plus florissans de l'Angleterre, où il étudia le latin, quelques élémens de rhétorique, et surtout les saintes Écritures. Si l'on réfléchit à la disette d'exemplaires complets de la Bible, disette alors devenue générale en Europe, et aux efforts que

faisait depuis long-temps la cour de Rome pour se soumettre l'église bretonne, on comprendra mieux comment l'éducation religieuse de Boniface participa aux défauts de son temps. On a vu que Bède, l'un de ses instituteurs, l'homme le plus distingué de cette époque, avait lui-même reçu avec joie les chaînes que Rome mettait depuis long-temps à la liberté de la pensée, et avait regardé comme un bienfait précieux sa complète soumission à l'autorité du pape. Il y aurait donc ingratitude et étroitesse de cœur à faire à Winfrid un reproche des préjugés, quelque nuisibles qu'ils aient pu être, que nous le verrons traîner après lui dans sa carrière d'ailleurs si glorieuse et si chrétienne.

A l'âge de trente-cinq ans Winfrid se sentit stimulé à l'œuvre des missions par l'exemple des nombreux évangélistes qui, depuis deux cents ans, avaient quitté l'Angleterre pour se rendre chez les païens. Son abbé aurait bien voulu le retenir; mais Winfrid se décida à partir avec deux de ses amis de couvent. Il s'embarqua en 716 à Lundenwich (Londres), et arriva dans une petite ville des *Frisons* sur le Leck. Il savait qu'il rencontrerait dans ces contrées Willibrord son parent, qui travaillait à y annoncer l'évangile depuis plus de vingt ans, et qu'il verrait, non loin du lieu de débarquement, à Utrecht, le premier couvent que ce missionnaire avait fondé dans ces contrées.

Mais dans quel état il trouva les choses, en comparaison de ce qu'il avait espéré et de ce que quelques rapports lui avaient fait attendre! Pepin,

protecteur de la mission, était mort l'année auparavant; les missionnaires étaient chassés du pays; les églises frisonnes dispersées; les temples renversés; Radbod, en guerre avec Charles Martel, avait en ce moment des succès; et les amis aux côtés desquels Winfrid espérait commencer ses travaux, erraient au milieu des forêts de l'Allemagne pour y trouver un abri contre la fureur des Barbares. En vain ce prédicateur courageux demanda-t-il à Radbod la permission de s'établir dans le pays; il fut repoussé avec menaces; et il ne vit sur le moment d'autre parti à prendre que de retourner dans sa patrie dès l'hiver de la même année.

A peine rentré dans son couvent, les moines voulurent le nommer à la place de l'abbé qui venait de mourir; mais quoique Winfrid consentît provisoirement à en faire les fonctions, son désir brûlant restait tourné vers les païens : il l'entretenait lui-même par des prières soutenues et par des travaux dirigés en ce sens; et après trois ans d'attente il vit se rouvrir une porte qui lui permit de faire un nouvel essai : Charles Martel était vainqueur : Radbod refoulé dans un coin de son royaume; les missionnaires étaient revenus et recommençaient à rassembler leurs troupeaux; Winfrid aussi résolut de retourner dans la Frise.

Il avait cru voir, par ses expériences précédentes, qu'il ne pouvait guère agir avec quelque sécurité sans s'appuyer, lui et sa vocation, de quelque recommandation imposante. Sans doute plus d'un missionnaire, depuis cent cinquante ans avait, ha-

gardé d'entrer dans cette œuvre sainte sans rechercher d'appui semblable. Mais quoique les travaux de ces hommes dévoués n'eussent pas eu lieu complètement en vain, ils s'étaient cependant perdus en partie au milieu des obstacles; et plusieurs des missionnaires eux-mêmes étaient bien vite tombés comme victimes de leur zèle. Depuis l'époque de Colomban quelques-uns avaient donc pris le parti, qui se présentait assez naturellement et dont on ne pouvait prévoir tous les inconvéniens, de s'adresser à Rome, pour y aller chercher, auprès de l'évêque toujours plus considéré de cette ville, soit des pleins pouvoirs, soit au moins des instructions, ou enfin ce genre de force qui résulte de l'association. Et en effet ils trouvaient là de l'encouragement, quelquefois des conseils vraiment bons, et toujours une recommandation puissante, qui n'était pas sans valeur auprès des princes allemands : les rois francs avaient étendu au loin leur domination dans la Germanie; et l'appui qu'ils donnaient à des missionnaires était respectable et efficace : or ces rois ne l'accordaient guère qu'à ceux qui leur étaient déjà recommandés de Rome. Enfin ce n'était qu'à ces mêmes conditions qu'un missionnaire pouvait trouver un précieux point d'appui dans les nombreux couvens répandus de toutes parts. On conçoit dès-lors comment un missionnaire consciencieux, en même temps que séduit par une opinion universellement répandue, pouvait croire de son devoir dans l'intérêt même de son œuvre, d'aller chercher à Rome d'aussi grands avantages. Par-là les missionnaires de cette

époque ne faisaient guère plus que ce que font ceux de nos jours quand ils se mettent au service d'une société des missions; et sauf des différences que nous sommes d'ailleurs loin de méconnaître, on allait alors à Rome comme aujourd'hui l'on va à Londres, ou à quelque autre grand centre d'activité chrétienne. Sans doute il est bien évident qu'en tout cela les vues de plusieurs missionnaires pouvaient être entachées de quelque impureté; mais ce cas, qui est possible dans tous les systèmes, n'est la conséquence nécessaire d'aucun.

Winfrid se rendit donc à Rome. Les moines de son couvent le virent, quant à eux, partir avec douleur, parce qu'ils perdaient en lui un directeur pieux ; mais ils sentirent pourtant qu'ils ne pouvaient s'opposer à cette séparation. L'archevêque Brituald de Cantorbéry lui dit au nom de tous : « Va donc en paix ; nous ne t'oublierons jamais dans nos prières! Aussi long-temps que nous t'avons connu, nous t'avons aimé comme un digne membre de l'église de Christ en Angleterre : séparés de corps, nous n'en resterons pas moins unis avec toi par l'invisible lien de l'amour ; et ton souvenir nous sera toujours précieux. »

L'évêque Daniel de Winchester, l'un des hommes les plus éclairés de son temps, qui prenait un intérêt particulier à l'entreprise de Winfrid, lui donna des lettres de recommandation pour le pape Grégoire II et pour tous les évêques et princes chrétiens du continent; et Winfrid arriva à Rome, après un voyage pénible, en 718.

Grégoire II, homme rusé et ambitieux, qui

mettait le plus grand prix à étendre l'influence de son église sur les nouvelles églises d'Allemagne, vit venir avec plaisir à sa cour cet homme pieux et simple, et s'empressa de l'employer comme un instrument de ses vues. Il le traita avec la plus grande distinction; il lui fit passer l'hiver auprès de lui, afin de l'habituer à fond à tout le rituel romain; puis, quand le moment de son départ fut venu, il le nomma son chargé de pouvoirs auprès de la nation allemande, et il lui fit emporter une riche provision de reliques. — « Ton saint zèle pour les missions, » lui dit ce pape, dans la circulaire qui dut lui servir de recommandation et de lettre de créance, « la sincérité de ta foi, que nous avons éprouvée, exige que nous te nommions notre collaborateur dans les fonctions de la Parole divine, qui nous sont confiées par la grâce de Dieu..... Au nom du Dieu trois fois un, et avec la puissance de S[t] Pierre, le prince des apôtres, nous ordonnons en conséquence que tu te hâtes de te rendre auprès des peuples païens avec la Parole de Dieu, ce feu salutaire que le Seigneur veut allumer sur terre; et que dans l'esprit de force, d'amour et de discipline, tu verses dans leurs cœurs ignorans la prédication des deux testamens. Tu prendras garde, avec cela, de remplir parmi les peuples de la terre les fonctions du sacrement qui te sont confiées, selon tous les préceptes de notre saint siége » (1).

Winfrid partit donc, au printemps de l'année 719,

(1) *Bonif. epist.* II, p. 11.

plein de joie et de courage, en traversant la Lombardie, la Bavière et la Franconie, pour se rendre dans la Thuringe, vers laquelle Grégoire II l'avait spécialement dirigé. Il prêcha partout, et trouva partout aussi un accueil honorable : ce fut surtout le cas chez Luitprand, roi des Lombards, qui lui fit des présens considérables. Peut-être faut-il avertir, en parlant de ces accueils flatteurs, qu'on ne doit pas, pour tout cela, s'imaginer que les voyages de Winfrid fussent faciles, et ressemblassent à nos courses actuelles en Europe. A cette époque on ne pouvait faire de grands trajets en Allemagne qu'avec des difficultés extrêmes. Non-seulement le voyageur manquait souvent de routes tracées, mais il ne trouvait pas toujours, tant s'en faut, un lieu où passer la nuit; et il était continuellement exposé à rencontrer des brigands ou des bêtes féroces, dans les sombres forêts qu'il mettait des semaines ou même des mois entiers à parcourir. Les torrens des montagnes et les fleuves venaient lui opposer des obstacles puissans et sans cesse renouvelés; car il fallait presque toujours ou les passer à la nage ou aller chercher un gué en faisant de longs détours.— Mais le Seigneur soutenait les siens, alors comme il le fait toujours; et avec l'épreuve il donnait les forces de la supporter.

Arrivé en *Thuringe*, Winfrid convoqua aussitôt les principaux du peuple et les prêtres; il leur montra les pleins pouvoirs qui l'établissaient docteur du christianisme chez la nation allemande, et il les somma solennellement d'embrasser avec obéissance la foi qu'il leur apportait. Il blâma surtout

la vie scandaleuse de quelques prêtres chrétiens qui vivaient dans l'impureté, et il trouva en général chez les Thuringiens un mélange lamentable de christianisme et d'idolâtrie, qui indiquait chez leurs conducteurs une grande ignorance. On sent qu'il ne pouvait guère en être autrement dans ce pays agité, où les tentatives de missions avaient été si isolées et si passagères, et où les guerres continuelles avec les Francs n'avaient permis l'établissement d'aucune institution régulière. Mais comme plusieurs missionnaires, et après eux Willibrord en particulier, avaient déjà préparé le terrain, et que le duc de la Thuringe était bien disposé, les exhortations de Winfrid eurent leur effet; et déjà ce missionnaire songeait à se fixer chez ce peuple pour profiter du moment favorable, lorsqu'il apprit, encore en 719, que Radbod, ce terrible ennemi du christianisme, venait de mourir.

Cette circonstance donna à l'activité de Winfrid une direction toute nouvelle et inattendue. On vient de voir de quelle manière Radbod était mort, et la sensation profonde et salutaire que cet événement avait causée dans le pays. Winfrid pensa qu'il devait accourir auprès de Willibrord dans un moment aussi important; et il s'y rendit effectivement aussitôt, après en avoir donné avis au pape. Il prit, avec quelques compagnons de voyage, le chemin de la *Hesse*, et descendit le Weser jusqu'à Hameln, où un comte Bernhart, à qui Charles Martel avait persuadé d'embrasser le christianisme, s'occupait à fonder dans ses domaines une école de jeunes ecclésiastiques. Winfrid l'encouragea, et

ordonna aussi qu'on bâtît à côté du couvent une petite église, qui reçut plus tard le nom de Boniface.

Ces travaux, faits en passant, venaient coïncider heureusement avec des travaux précédens. Car on a vu (p. 448) que quelques années auparavant déjà, Suidbert avait poussé ses courses dans ces mêmes contrées de la Westphalie jusqu'à Bielefeld, alors grande ville (1), à Minden et à Brunswick : et il y avait laissé des germes qui ne furent pas perdus, quoiqu'ils dussent passer encore un siècle avant d'éclater et de fructifier pour la vie éternelle (2).

Après avoir réglé ces choses à Hameln, Winfrid poursuivit son voyage, et arriva dans la Frise (encore en 719). Le pays avait maintenant la paix avec les Francs : le nouveau roi était mieux disposé que Radbod ; l'idolâtrie disparaissait peu à peu ; il s'y élevait des églises ; et il s'y formait les premiers commencemens d'un ordre civil et ecclésiastique. L'Ile Batave aussi, de même que les contrées situées sur l'Ems, commençaient à s'ouvrir à l'évangile : c'étaient donc des jours de fête pour le fidèle Willibrord, qui commençait à vieillir et qui avait travaillé depuis trente ans dans ces contrées. Le couvent de Wiltabourg surtout le remplissait de joie et d'espérance, en préparant au service du Sauveur une multitude de jeunes Saxons destinés à annoncer un jour le salut chez leurs compa-

(1) *Vicus tunc temporis ingens et celeber.*

(2) *Emmii. Hist. Frysic.* p. 58.

triotes et dans d'autres contrées du nord de l'Europe. Enfin Willibrord avait encore la douceur, tandis que la plupart de ses collaborateurs se dispersaient en différentes directions, de voir venir auprès de lui son cousin, le zélé Winfrid.

Cependant ce n'était pas à ces contrées que Winfrid était surtout destiné. Il y travailla pendant trois ans; mais alors parvenu déjà à sa quarantième année, il répugna probablement à un poste de second ordre : peut-être même n'était-il pas entièrement exempt, dans son caractère naturel, de quelque ambition; et sa visite à Rome devait lui avoir fait attendre une position indépendante. D'ailleurs il y avait dans la Frise abondance d'ouvriers, tandis que la Hesse et la Thuringe étaient encore à peu près incultes : Winfrid pensa donc bientôt à quitter ce pays. Willibrord qui s'aperçut de ces réflexions de son jeune ami lui offrit de partager avec lui l'évêché : mais Winfrid était résolu de passer à un autre travail, et il persista dans son projet.

Il quitta donc Willibrord (722), accompagné de sa bénédiction, pour retourner d'abord dans la *Hesse* : et c'est ici que commence proprement sa carrière de missions pour l'Allemagne. Dans trente-quatre ans nous reverrons cet ouvrier fidèle reparaître dans la Frise pour y trouver la mort d'un martyr; mais il s'ouvre pour lui en ce moment une longue carrière de gloire évangélique. Au moment de nous mettre en route avec lui pour l'y suivre, arrêtons-nous un instant pour chercher à le connaître de plus près par la lecture de quelques portions de ses lettres.

Winfrid avait un attachement particulier pour la Parole de Dieu, qui faisait sa consolation et sa force au milieu des dangers et des peines : les exemples en sont nombreux. Une femme de ses amies, nommée Eadburga, lui avait envoyé une copie de quelques portions de l'Écriture sainte : il lui écrivit : — « Vous avez consolé avec une lumière divine un homme qui se voit comme banni dans la Germanie : car celui qui est obligé de visiter les sombres retraites des peuples allemands tombe dans les filets de la mort, s'il n'a pas la Parole du Seigneur pour la lampe de ses pieds et pour la lumière de ses sentiers. » — Toute sa correspondance montre qu'il avait trouvé dans la Bible le plus grand trésor de sa vie, et que le désir ardent qu'il éprouvait d'en faire part aux peuples encore assis dans l'ombre de la mort, le portait à ne craindre aucun sacrifice ni aucun danger pour leur ouvrir de nouvelles voies à la connaissance salutaire de Jésus-Christ. — « Rejette dans l'avenir, écrivait-il à son jeune ami Nidhardt, tout ce qui t'arrête, et dirige toutes tes études sur l'Écriture sainte ; car c'est là seulement que se trouve la vraie beauté et la vraie magnificence. C'est là que se trouve la sagesse divine, qui est plus précieuse que l'or, et plus belle que le cristal et que tout autre objet précieux. Qu'est-ce qu'il convient mieux à la jeunesse d'ambitionner, et qu'est-ce que la vieillesse peut posséder avec plus de fruit que la connaissance des saintes Écritures, qui dirige nos ames vers les rives du Paradis sans aucun danger de naufrage ? » (ep. 6.)

Lorsque dans sa vieillesse sa vue baissa et qu'il ne put plus lire les caractères de son manuscrit, il pria un de ses anciens amis, l'évêque Daniel, de lui envoyer un exemplaire des Prophètes en plus grosses lettres. « Si Dieu te met la chose dans le cœur, lui écrivait-il, tu ne peux faire à ma vieillesse une plus grande joie et me donner une plus grande consolation, car je ne puis plus me procurer dans ce pays un exemplaire tel que je te le demande » (ep. 12).

Cet amour pour la Parole de Dieu le conduisit à la vraie connaissance de lui-même, et lui apprit à chercher son secours, non dans ses propres forces, mais dans la grâce de Jésus. « Priez assidûment le Seigneur, écrivait-il à quelques femmes de ses compatriotes (ep. 22), pour que nous soyons délivrés des hommes méchans et pervers; car la foi n'est pas l'affaire de tout le monde; et sachez que nous bénissons Dieu lors même que nous avons beaucoup de souffrances. Que le Seigneur notre Dieu, qui est la ressource des pauvres, veuille nous retirer de notre détresse, afin que l'évangile de Christ soit glorifié, et que sa grâce envers moi ne soit pas en vain! Et puisque je suis le dernier (en rang ou en mérite), et le plus faible des messagers que l'église romaine a envoyés, puissé-je ne pas mourir cependant sans porter quelque fruit, afin que, lorsque le Seigneur viendra, je ne sois pas trouvé coupable d'avoir enfoui un talent! » — « Nous te prions instamment, dit-il dans une autre lettre (37), de nous soutenir de tes prières, nous qui travaillons chez les peuples barbares et igno-

rans de l'Allemagne; car ni celui qui plante ni celui qui arrose ne sont rien, mais Dieu qui donne l'accroissement. » — « Priez, écrit-il à d'autres amis (17), priez celui qui protége notre vie, l'unique recours de ceux qui souffrent, priez l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde qu'il nous garde sains et saufs par sa droite! Que le père nous donne des flambeaux brillans dans nos mains, et qu'il éclaire les cœurs des païens pour qu'ils ouvrent les yeux à l'évangile de la gloire de Christ! »

§ 2.

Séjour de Winfrid dans la Hesse. Second voyage à Rome. Travaux dans la Hesse, la Thuringe et la Bavière.

Winfrid ayant résolu de rentrer en Germanie, ses regards se dirigèrent d'abord sur la *Hesse*, dans laquelle il avait déjà fait une heureuse tentative trois ans auparavant. Après avoir rassemblé à Utrecht quelques-uns de ses disciples il partit de cette ville en 722. Il passa par Trèves, dans le voisinage de laquelle se trouvait un couvent où il alla prendre son logement. L'abbesse Ædula l'accueillit avec respect. A table on lisait, selon la louable coutume de ces temps, une portion des saintes Écritures; et ce jour-là Ædula choisit pour cette fonction son petit-fils Grégoire, âgé de quinze ans, qui revenait de l'école. Après que Winfrid lui eut donné sa bénédiction le jeune garçon lut donc une portion de la Bible latine. Winfrid croyant remarquer en lui assez d'intelligence lui dit, lorsqu'il eut fini :

« Tu lis très-bien, mon fils, mais comprends-tu bien ce que tu as lu? » Le jeune garçon répondit gaîment que oui. « Eh bien, dis-moi donc, continua Winfrid, comment tu entends la chose. » — Le jeune Grégoire recommença sa lecture. — « Mais ce n'est pas ce que je veux dire, » reprit Winfrid, « je sais bien que tu sais lire, mais j'aimerais maintenant que tu me racontasses dans ta propre langue ce que tu as lu. » — Alors le jeune garçon avoua qu'il ne le pouvait pas. Là-dessus Winfrid traduisit en allemand la portion des Écritures qu'il venait de lire, et adressa à ce sujet une exhortation sérieuse à toute la compagnie. « On vit bientôt, dit Liudger (dans sa *Vie de Grégoire*), de quelle source ces mots avaient coulés; car ils pénétrèrent avec une telle force dans le cœur du jeune homme, qu'il déclara sur-le-champ à sa grand'mère qu'il voulait suivre cet homme, et apprendre de lui à comprendre les Écritures. Malgré tous les efforts de l'abbesse pour le retenir, il persévéra dans sa résolution : « Si vous ne voulez pas, » lui dit-il, « me donner un cheval, je suivrai à pied. » L'abbesse pensa qu'il y avait là quelque chose d'en haut, et le laissa partir, en lui donnant un cheval et un domestique. Nous retrouverons plus tard ce jeune *Grégoire*, devenu homme, dans le nord de l'Allemagne, comme l'un des instrumens de Christ les plus bénis de son époque.

De Trèves Winfrid descendit avec les siens la Moselle et remonta la Lahn, pour entrer dans le pays des Cattes. Il arriva heureusement à *Amœnabourg*, village ou château situé à trois lieues du

rbourg de nos jours, et qui appartenait déjà à la Hesse. C'était la résidence de deux comtes, Dietrich et Dietholf, qui avaient déjà entendu quelque chose de la nouvelle religion des Francs, et introduit chez leurs sujets divers usages chrétiens : mais ils avaient mêlé et confondu les deux religions d'une manière étrange. Winfrid crut avoir trouvé son poste; et effectivement il eut bientôt la joie de voir les cœurs de plusieurs habitans du pays saisis par l'évangile, et les deux comtes avec leurs sujets embrasser le christianisme et abandonner l'idolâtrie. Peu après on éleva dans le pays quelques petites chapelles, qui sont du nombre des premières que l'histoire des missions nous montre dans l'Allemagne centrale.

Encouragé par ces premiers succès, Winfrid courut annoncer l'évangile dans tout le voisinage. Il apprit dans la Thuringe que les Saxons adoraient dans les environs d'*Eichsfeld* (près de Heiligenstadt?), une divinité qu'ils appelaient *Fortans* (Fortuna, déesse de la fortune), dont la statue était dressée sur une hauteur, sous la forme d'une femme qui serait debout sur une roue. Winfrid se rendit dans ce lieu avec ses compagnons pour aller renverser cette idole; mais les païens prirent les armes, et Winfrid n'eut d'autre parti que la retraite. Plein de tristesse, dit la légende, il planta, dans l'endroit où il fut obligé de retourner sur ses pas, un bâton dans la terre; et, voici, le bâton jeta des racines, poussa des boutons et devint un bel arbre. Peu après, la piété des chrétiens fonda en cet endroit un monastère qu'on appela *Vénde* (Tourne); et

Winfrid eut au bout de quelques années la joie de voir se former dans cette contrée une église de Christ.

Pour s'éclairer davantage sur ce qu'il avait à faire dans sa nouvelle position, Winfrid envoya l'un de ses aides, Binna (Bynia), à Grégoire II à Rome; et Grégoire, qui vit toujours mieux qu'il pouvait employer Winfrid avec grand succès dans ses vues ambitieuses, désira lui parler encore une fois. En conséquence Winfrid se rendit auprès de lui (fin de 723) avec plusieurs de ses disciples et de ses aides Francs et Bourguignons. Il y fut de nouveau reçu avec les plus grands égards; et après avoir fait une confession de foi conforme aux vues du pape, il fut sacré évêque spécial des nouvelles églises qu'il venait de rassembler, et reçut le nom de *Boniface*. C'est dans cette occasion que ce missionnaire, d'ailleurs si pieux et si sage, se laissa complètement enchaîner et subjuguer par le siége de Rome. Il dut promettre au pape de se soumettre en toutes choses aux canons ecclésiastiques reçus dans cette ville, et d'y astreindre tous ses disciples; et pour lier davantage cet homme trop soumis, qui avait déjà donné tant de preuves d'un attachement excessif à l'autorité pontificale, le pape l'obligea de signer de sa propre main un serment de fidélité à Rome, qu'il prononça sur le prétendu tombeau de l'apôtre St Pierre, et dont voici le contenu. Ce n'est pas sans une profonde douleur qu'on peut lire des choses, tout à la fois aussi stupides et aussi impies que celles-là : mais il reste la consolante pensée de la sagesse de Dieu qui ramène en son temps la

vérité, et qui, au milieu même de l'erreur, bénit les intentions des siens. Voici ce document :

« Moi, Boniface, évêque, par la grâce de Dieu,
» je promets à toi, bienheureux Pierre, prince
» des apôtres, et à ton vicaire le bienheureux Gré-
» goire, et à ses successeurs, par le Père, le Fils
» et le Saint-Esprit, Trinité sainte et indivisible,
» et par ton corps sacré, ici présent, de garder
» toujours une parfaite fidélité à la sainte foi catho-
» lique, de demeurer avec l'aide de Dieu, dans
» l'unité de cette foi, de laquelle dépend, sans
» aucun doute, tout le salut des chrétiens; de ne
» me prêter, sur l'instigation de personne, à rien
» qui soit contre l'unité de l'église universelle; et
» de prouver en toutes choses ma fidélité, la pu-
» reté de ma foi et mon entier dévouement à toi,
» aux intérêts de ton église, qui a reçu de Dieu
» le pouvoir de lier et de délier, à ton vicaire sus-
» dit et à ses successeurs. Et si j'apprends que des
» évêques agissent contre les anciennes règles des
» saints pères, je m'engage à n'avoir avec eux ni
» alliance ni communion : bien plus, à les répri-
» mer si je le peux; sinon, j'en informerai sur-le-
» champ mon Seigneur apostolique. Et si, ce qu'à
» Dieu ne plaise, je me laissais jamais aller, soit
» par mon penchant, soit par occasion, à faire
» quelque chose contre mes susdites promesses,
» que je sois trouvé coupable lors du jugement
» éternel, que j'encoure le châtiment d'Ananias et
» de Saphira, qui osèrent vous abuser et vous déro-
» ber quelque chose de leurs biens. Moi, Boniface,
» humble évêque, j'ai écrit de ma propre main

» cette attestation de serment; et la posant sur le
» corps très-sacré du bienheureux Pierre, j'ai,
» ainsi qu'il est prescrit, prenant Dieu pour té-
» moin et pour juge, prêté le serment que je pro-
» mets de garder » (1).

Un pareil serment avait été jusqu'à présent une chose inouïe dans l'histoire des missions : Boniface fut le premier qui l'ait fait : et l'on doit certainement regretter au plus haut degré, d'un côté que Grégoire ait voulu vendre à un tel prix les avantages que la hiérarchie romaine pouvait procurer à un missionnaire; de l'autre, que Winfrid ait pu abandonner à un tel prix la liberté que Christ lui avait acquise. Il est certain que le plus grand tort était du côté de l'évêque de Rome, qui trahit évidemment, dans toute cette affaire, le projet de se servir de l'œuvre des missions pour établir une monarchie spirituelle; mais Winfrid montra certainement aussi un défaut de lumières chrétiennes, et une confiance blâmable dans les moyens de la chair; genre de péché qui s'attache facilement aux ouvriers même les plus distingués.

Du reste il serait injuste de juger rigoureusement Winfrid d'après les principes et les lumières plus pures que, par la grâce de Dieu, nous avons reçues en nos jours, et surtout de ne vouloir voir en tout ceci que de l'ambition et des combinaisons intéressées. Le grave historien que nous avons déjà souvent cité, et qui, comme protestant, ne sera point suspect de partialité dans ce sujet, fait là-

(1) *Bonif.*, ep., 118. *Bib. pat.*, t. 13, p. 119, éd. de Lyon.

dessus les observations suivantes : « C'est assez la » disposition du temps (que de supposer des intentions ambitieuses et intéressées) ; et nous sommes même un peu enclins à nous en vanter, » comme d'une preuve de notre liberté d'esprit et » de notre bon sens. Oui, jugeons toute chose » avec pleine liberté d'esprit ; que le bon sens le » plus sévère préside à tous nos jugemens ; mais » sachons bien que, partout où nous rencontrerons » de grandes choses et de grands hommes, il y a » eu d'autres mobiles que des combinaisons ambitieuses et des intérêts personnels. Sachons bien » *que la pensée de l'homme ne s'élève*, que son » horizon ne s'agrandit *que lorsqu'il se détache du* » *monde et de lui-même* ; et que, si l'égoïsme joue » dans l'histoire un rôle immense, celui de l'activité désintéressée et morale lui est, aux yeux » de la plus rigoureuse critique, infiniment supérieur. » Puis l'auteur cherche des preuves de la sincérité de Boniface dans la franchise avec laquelle ce zélé missionnaire savait parler au pape, quand il le croyait nécessaire pour le bien de l'église ; il cite de lui une lettre qui va bientôt paraître dans notre histoire ; et il conclut par ces mots : « Un fait parle plus haut que toutes les lettres du » monde. Après avoir fondé neuf évêchés et plusieurs monastères, au point le plus élevé de ses » succès et de sa gloire, en 753, c'est-à-dire à » soixante-treize ans, le missionnaire saxon demanda et obtint l'autorisation de quitter son » archevêché de Mayence, de le remettre à Lulle, » son disciple favori, et d'aller reprendre, chez

» les Frisons encore païens, les travaux de sa jeu-
» nesse. Il rentra en effet au milieu des bois, des
» forêts et des Barbares, et y fut massacré en 755,
» avec plusieurs de ses compagnons » (1).

C'est avec une conviction à la fois douce et profonde que nous nous joignons à l'avis si sage et, on doit le dire, si chrétien, qui est exprimé dans ces belles paroles. En effet il n'est point nécessaire de supposer à Boniface des intentions impures pour s'expliquer l'aveuglement avec lequel il se dévoua au pape : le monde d'alors était encore trop loin d'être mûr pour la liberté évangélique; et il lui manquait partout les lumières qui nous mettent actuellement en état de résister à un despotisme absurde et injuste. Car pour former les peuples il faut un point d'appui ferme et vivant; et ce point d'appui ne se trouve que dans la pure connaissance de la Parole de Dieu : là où cette parole manque, et où l'on est privé même des moyens extérieurs d'en prendre connaissance, comme c'était le cas du temps de Winfrid, les peuples ne peuvent être tenus dans l'ordre que par une loi sévère et par la discipline : c'est ce qui préoccupa Boniface : c'est ce qui le poussa dans la triste ornière où entre dès-lors la mission chrétienne; et c'est dans cette ornière qu'elle dut languir pendant plusieurs siècles, jusqu'au moment où la propagation générale de la Parole de Dieu vint commencer l'émancipation des peuples, en les rendant plus capables de la supporter.

(1) *Cours d'Hist. mod.*, t. 2, p. 253.

Boniface retourne donc en Allemagne, encore la même année, richement muni de pleins pouvoirs et de lettres de recommandation. L'un des actes dont il était porteur était une lettre de créance en sa faveur, adressée à tout le clergé et à tout le peuple de l'Allemagne. Grégoire II y présentait Boniface comme l'archevêque de l'Allemagne, et y exprimait tout ensemble les priviléges que lui accordait, et les devoirs que lui imposait la cour de Rome (ep. 6). — « Boniface, y est-il dit, doit prêcher au peuple allemand la religion chrétienne dans sa pureté. Il doit éprouver les esprits du clergé germain, et il a le pouvoir de déposer tous les prêtres incapables, ignorans, négligens, ou dont la conduite serait scandaleuse. Il doit fonder des églises, des monastères et des écoles, et pourvoir à ce que ces institutions soient convenablement dotées. Il doit partager en quatre portions égales toutes les dîmes ou autres impôts ecclésiastiques : une portion sera pour lui, les trois autres pour les prêtres, pour les pauvres et pour la construction ou l'entretien des églises. On ne doit baptiser qu'à Pâques et à Pentecôte. Les consécrations des prêtres ne devaient aussi avoir lieu qu'à certaines époques déterminées, etc. etc. »

Ces réglemens étaient assez sagement calculés pour établir un ordre fixe et solide dans les églises nouvelles ou futures de l'Allemagne; et il était d'autant plus nécessaire de prendre quelques mesures de ce genre, qu'il s'était glissé dans l'église franque de graves abus, qui menaçaient de la détruire complètement s'ils n'eussent été arrêtés

par des moyens vigoureux. Des hommes ignorans, suspects, même vicieux, s'étaient introduits en grand nombre dans le clergé; et leurs erreurs de tout genre, aussi bien que leur dépravation, portaient le plus grand dommage à l'église de Christ, même chez les païens. Les liens sociaux étaient presque entièrement rompus, non-seulement dans le pays même des Francs, mais aussi dans tous les pays allemans qui en dépendaient : des guerres continuelles avaient mis tous les hommes qui jouissaient de quelque influence dans un état d'indépendance presque complète; les diocèses étaient d'une grandeur démesurée; la discipline lâche; et un grand nombre d'évêques ne s'occupaient presque que de guerre ou de chasse, ou d'amasser des trésors. Dans cet état de choses il ne pouvait arriver mieux que de voir intervenir un homme pieux et actif, muni de l'autorité nécessaire pour faire régner l'ordre, et pour résister même à des princes, à des évêques ou à tout autre homme puissant, lorsqu'il ferait quelque démarche nuisible aux peuples ou à l'église.

Outre une lettre de recommandation expresse à Charles Martel, Grégoire II en avait encore donné à Boniface de spéciales pour le peuple des Thuringiens et des Saxons et pour leurs chefs. Il disait entre autres dans celle des Thuringiens (ep. 7) : « Thuringiens! Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu et vrai Dieu, qui est venu du ciel et qui s'est fait homme, a dit à ses disciples à la fin de sa vie : « Allez dans tout le monde, enseignez les » peuples et les baptisez; » et il a promis la vie

éternelle à ceux qui croiraient en lui. Comme nous avons appris que vous aimeriez avoir part avec nous à la gloire éternelle du Fils de Dieu, nous avons envoyé vers vous notre frère, l'évêque Boniface, afin qu'il vous instruise dans le chemin du salut. Honorez-le comme votre père, et inclinez vos cœurs à sa doctrine; car ce n'est pas pour un gain temporel qu'il est venu à vous; nous vous l'avons envoyé afin qu'il gagnât vos ames. Rejettez donc vos idoles et ne leur offrez plus de sacrifices; bâtissez une maison où votre père demeure parmi vous; élevez des églises pour y prier afin que vos péchés vous soient pardonnés, etc. »

Boniface arriva au commencement de 724 auprès de Charles Martel, qui d'abord ne le reçut pas très-bien, parce que les évêques de la cour l'avaient prévenu contre lui. Mais les sentimens de Charles changèrent bientôt quand il se fut entretenu quelque temps avec ce missionnaire, et il n'hésita plus dès-lors à lui donner un sauf-conduit adressé à tous les évêques, ducs, et comtes, de tout son empire (ep. 11). Une lettre de ce genre était absolument nécessaire si Boniface ne devait pas succomber infailliblement aux périls de toute espèce qui l'entouraient chez les Thuringiens et les Hessois : Boniface écrivait peu après, à l'un de ses amis, l'évêque Daniel, que sans cette protection du prince franc et sans ses ordres redoutés, il ne pourrait ni gouverner le peuple ni protéger les prêtres, les moines ou les religieuses, ni interdire les usages idolâtres (ep. 12).

Ainsi donc tout ce que pouvait la sagesse hu-

maine pour donner de la sécurité à son œuvre, Boniface l'avait fait; mais toutes ses lettres à ses nombreux amis d'Angleterre prouvent qu'il restait profondément persuadé de la nécessité du secours divin et de la vanité des forces humaines abandonnées à elles-mêmes : il ne cessait de recommander à ses frères de combattre pour lui dans leurs prières; et on a aussi des témoignages certains de la fidélité avec laquelle ceux-ci s'en acquittèrent. En général on touche ici à la partie lumineuse de l'œuvre que nous racontons; car il est édifiant de voir comment les amis chrétiens de Boniface le soutenaient, soit par leurs prières, comme on vient de le dire, soit par des communications de tout genre, par des lettres d'encouragement, par des envois de livres, de vêtemens, et d'autres marques de leur amour.

Il paraît que, dans le commencement surtout, Winfrid eut bien besoin de cet appui de ses frères, et qu'il rencontra bien des peines; car il dit dans une longue lettre adressée à son ami Daniel (ep. 12): « qu'il faisait aussi l'expérience qu'avait faite l'apôtre Paul, étant comme entouré, au-dehors, de toutes sortes de combats, et au-dedans d'angoisses et de craintes; et n'ayant pas à lutter seulement contre des païens opiniâtres, mais encore, ce qui lui paraissait le plus pénible, contre une foule de faux docteurs. » — Daniel lui répondait en lui représentant la condescendance, la douceur, et le ménagement dont il fallait user envers un pauvre peuple ignorant : il ajoutait aussi quelques conseils de prudence, et il écrivait à Boniface « qu'il ne fal-

lait pas toujours soutenir avec dureté le contraire de ce que les idolâtres disaient de leurs dieux, mais les instruire peu à peu et insensiblement par des demandes et des réponses : qu'il ne devait jamais les attaquer avec ironie, parce qu'il ne ferait que les irriter » : et autres conseils semblables.

Cette méthode lente et douce ne convenait pas tout-à-fait à l'esprit pétulant de Boniface, qui se laissa plus d'une fois entraîner par le torrent des circonstances à des démarches violentes. Il trouvait dans la Hesse, parmi ceux mêmes qui professaient déjà le christianisme, des hommes qui sacrifiaient encore en secret ou même publiquement aux idoles, qui s'occupaient de divination et de sortilége, et qui en général mêlaient le christianisme et le paganisme d'une manière peut-être plus dangereuse que l'idolâtrie toute pure : ces fausses vues étaient répandues parmi les prêtres eux-mêmes, excessivement mal instruits ou corrompus; et alors Boniface traitait ces hommes avec une violente sévérité. Du reste la Parole prévoit des cas de ce genre : « Reprends-les vivement, etc. »

Il se mit donc à parcourir le pays avec le zèle d'un Élie, pour montrer aux idolâtres, par le fait aussi bien qu'en paroles, l'impuissance de leurs dieux. Un jour il vint à *Geismar* (Gœsmere, village de la Hesse-Basse), où il y avait un chêne énorme, qu'on regardait comme la demeure du dieu principal, et qu'on appelait le chêne de Jupiter. Non-seulement les païens, mais un grand nombre de ceux qui passaient pour être chrétiens venaient encore le visiter par grandes troupes, et lui rendre

un culte. Boniface, qui avait précédemment réussi à gagner à un assez haut degré la confiance des habitans du pays, crut pouvoir hasarder d'attaquer ouvertement ce boulevard du paganisme, et commença à saper l'arbre à coups de hache. Une foule de païens le regardaient faire de loin, épouvantés de l'audace de cet homme, et s'attendant à ce que le feu du ciel allait le consumer. Mais le chêne ébranlé finit par tomber à terre, et les païens détrompés se présentèrent dès-lors en foule pour embrasser la foi du Dieu des chrétiens. A leur demande Boniface bâtit dans le même endroit, et du bois même de ce chêne, une église consacrée au culte de Jésus-Christ.

Boniface se rendit ensuite, par la Fulda et la Werra, dans le champ des chênes (*Eichsfeld*). Près de la petite ville de Heiligenstadt était le célèbre *Stuferberg* (maintenant Sanct-Gehuelfenberg), sur lequel était dressée la statue colossale du dieu Stuffo. Le peuple croyait qu'un méchant esprit, d'une puissance terrible, avait fixé sa demeure dans cette statue. Boniface se dirigea un dimanche, avec ses disciples et une foule de peuple, en procession solennelle vers le haut de cette montagne, les chrétiens priant et chantant les louanges de Dieu. Il commença par tenir un discours véhément contre l'idole et le prince des ténèbres qu'on adorait sur cette montagne : puis il invita les chrétiens qui l'entouraient à se réunir avec lui pour demander à Dieu de détruire lui-même cette œuvre de Satan. Ils se jetèrent à genoux et prièrent; et bientôt, à ce que dit la légende des siècles suivans, la

sommité de la montagne s'ouvrit, et l'idole tomba dans le gouffre avec un craquement épouvantable. On érigea auprès de ce Stuferloch (trou de Stuffo), comme on l'avait fait précédemment à Geismar, une petite église, qui prit plus tard le nom de Gehülfenkirche. L'histoire raconte une multitude d'actions du même genre dans la vie de Boniface. Malheureusement la superstition les a surchargées de tant d'additions évidemment controuvées, qu'on ne sait absolument où s'arrêter pour distinguer le vrai du faux. Mais, quelque part qu'on fasse aux additions miraculeuses, il résulte toujours évidemment du fond de ces récits, que Dieu était avec les travaux de cet homme pieux, et qu'il arracha par son moyen un grand nombre d'ames, et enfin des peuplades entières, au pouvoir de Satan pour les conduire à Dieu.

De ces contrées Boniface se rendit dans les montagnes du *Harz*, où il trouva, à Katolnbourg, la célèbre idole de *Biel*, dressée sur une hauteur. Enhardi par les bonnes dispositions du comte de cet endroit, il renversa l'idole de dessus son piédestal; mais il aurait peut-être payé cette action de sa vie, si le comte ne s'était déclaré à l'instant même en faveur du christianisme. Les païens irrités transportèrent leur idole plus avant dans la forêt, près du couvent d'Ilefeld (environs de Detmold). Mais elle ne put échapper à la persécution; car Boniface, la trouvant plus tard en ces lieux, la brisa en pièces. Un même sort atteignit la déesse *Iecha* qui a probablement donné son nom à la Rechabourg, près de Sondershausen : de même que

la célèbre idole de *Reto* dans le territoire de Hildesheim. Il est évident que Boniface ne pouvait faire cette guerre déclarée aux idoles qu'en vertu de l'ascendant que donne l'Esprit d'en haut; et que, sans cette puissance supérieure et toute divine, les seules recommandations et pleins pouvoirs qu'il avait reçus des hommes n'eussent pas suffi pour le protéger. Mais il paraît évident aussi que les esprits étaient déjà disposés, surtout chez les chefs des diverses tribus, et que Dieu avait préparé les voies à son évangile pour ce moment-là.

En 729 Boniface retourna porter ses travaux et son zèle dans la *Thuringe*. C'est là qu'il avait fait ses premiers essais ; et il s'y présentait maintenant pour lui et pour ses collaborateurs un vaste champ de travaux évangéliques. Son pieux compatriote Kilian avait travaillé quarante ans auparavant sur la frontière sud-ouest de ce pays (c. 26, p. 422); et quoiqu'il y eût péri avec ses compagnons d'une manière violente, le Seigneur avait cependant rassemblé à Wurtsbourg et dans les environs, une église qui promettait pour l'avenir. Néanmoins il était temps d'arriver à son secours : l'étincelle semblait vouloir s'éteindre avec la mort de Kilian; et il se trouvait dans le pays, comme dans la Hesse et partout ailleurs, beaucoup de chrétiens qui n'avaient guère du christianisme que la profession extérieure. Boniface crut donc nécessaire d'aller y reprendre et y continuer les travaux de son devancier, et le Seigneur bénit ses peines.

Il retrouva dans ces lieux encore ce Biel, qui paraît avoir été le dieu favori des Thuringiens, de

même que les déesses Lahra et Iecha ; et il recommença ses exécutions contre les idoles. Toutes les fois qu'il rencontrait sur le haut des collines quelqu'une de ces statues ou quelqu'un de ces bois sacrés qui dominaient le malheureux pays, il les renversait, pour construire à leur place des chapelles et des monastères. C'est ce qui lui arriva en particulier dans le village d'Altenberg, qui appartient maintenant au grand-duché de Gotha, et où Boniface bâtit la première église de toute la contrée. Partout il prêchait, dans la langue du pays, avec une puissance extraordinaire ; et bientôt il se vit suivi d'une foule de peuple. Son zèle s'accroissait avec ses succès : et il ne craignait aucun voyage et aucune peine pour aller, dans toute l'étendue de ce vaste pays, annoncer le salut aux idolâtres.

Il est probable qu'ici encore l'une des causes secondes les plus efficaces de ses succès fut la faveur de quelques-uns des seigneurs les plus considérés du pays. On distingua surtout dans leur nombre les comtes Hugo et Albolt. La manière dont Boniface entra en relation avec eux est curieuse et intéressante. Un jour Boniface arriva auprès d'un ruisseau nommé Ohra, où il dressa sa tente pour passer la nuit sur le rivage. Il crut voir en songe l'archange Michel, qui lui disait de prendre courage au milieu de ces solitudes ; et il se releva le matin plein de joie et de reconnaissance. Après avoir fait la prière, il ordonnait à son domestique de préparer le repas ; mais celui-ci lui faisait observer que leur petite provision était épuisée. « Crois-tu donc, » lui dit Boniface, « que le Dieu qui a nourri autre-

» fois, de sa manne, un grand peuple pendant qua-
» rante ans dans le désert ne peut pas me donner
» aussi ma nourriture ? Mets donc seulement la ta-
» ble ; le Seigneur y pourvoira. » A peine était-ce fait que, selon le récit d'Othlo, un oiseau de proie qui avait pris dans le ruisseau voisin un grand poisson, le laissa tomber par terre ; et Boniface bénit Dieu pour ses soins providentiels. — Qu'y a-t-il là d'incroyable. Ce sont les corbeaux d'Elie (1 Rois 17, 6).

Plein de la pensée qu'un pareil endroit avait été marqué par le ciel même pour être un temple de Dieu, Boniface s'informa du nom du maître de la contrée ; et on lui nomma le comte Hugo. Celui-ci fut bientôt si puissamment attiré par les discours entraînans du pieux missionnaire, qu'il se fit une joie de consacrer son territoire entier à l'œuvre de la propagation du christianisme. Toute la contrée où se trouve maintenant *Oedorf*, dans la principauté de Schwarzbourg (près d'Erfurt et de Weimar) n'était alors qu'un épais taillis ; mais Boniface avec ses compagnons, assistés des indigènes, se mit à défricher le terrain, à bâtir une église, et à poser encore en ces lieux les premiers fondemens de la civilisation dont ils sont maintenant favorisés.

Cependant les difficultés que Boniface avait à vaincre alors dans la Thuringe, étaient d'autant plus grandes, que les Saxons ne cessaient d'infester le pays par des incursions dévastatrices, qui réduisaient souvent les Thuringiens au désespoir, et en portèrent plusieurs qui avaient déjà embrassé la foi à rentrer dans le paganisme. Ces cir-

constances avaient engagé Charles Martel, déjà en 728, à entrer en campagne contre ces Barbares infatigables; et il l'avait fait avec un tel succès, qu'il avait entièrement arrêté leurs incursions, et qu'il les avait même forcés à lui céder la partie franque de la Thuringe dont ils s'étaient emparés depuis quelque temps (p. 418). Mais l'état du pays était toujours, et resta encore long-temps bien misérable. Lorsque Boniface y arriva, il en trouva les habitans presque réduits à la disette; et certes ni lui ni les siens ne passèrent là, non plus qu'en tant d'autres endroits, leurs jours dans l'aisance et dans les plaisirs. Ils ne pouvaient se nourrir que par un travail opiniâtre : souvent ils étaient obligés de se réfugier, avec leur petit troupeau de chrétiens, dans les châteaux forts du pays pour échapper à la fureur des Saxons : dans presque tous les villages, les chrétiens comme les païens étaient forcés de vivre l'épée à la main; et une grande partie de ces contrées ne présentait que l'aspect d'un désert. Qui ne respecterait, dirons-nous encore une fois, un homme qui, au milieu de tant de peines et de tant de dangers, ne se lassait pas d'annoncer aux idolâtres le salut qui est en Christ? Et qui ne se sentirait porté à lui pardonner les faiblesses et les erreurs qu'il partagea avec son époque, et dont le Seigneur se servit même comme d'autant de moyens pour le protéger contre de si grandes difficultés ?.....

Au milieu de tous ces obstacles l'œuvre de Dieu s'avançait cependant à grand pas; car il semble qu'en tout temps la Providence ait choisi les épo-

ques des plus grandes épreuves du genre humain afin d'en faire aussi les momens les plus salutaires pour la propagation de son évangile. Sagittarius (1) donne une liste considérable d'églises et de villages que le pieux Boniface fonda à cette époque dans la Thuringe; et ce missionnaire lui-même parle, dans une lettre à Grégoire II, de cent mille habitans qui auraient alors embrassé la foi. Sa réputation se répandit dès-lors rapidement dans tous les environs et naturellement aussi dans la Grande-Bretagne, sa patrie, qui se félicita d'avoir donné le jour à un serviteur de Christ aussi distingué. Son exemple excita dans les nombreux couvens de ce royaume une salutaire émulation, et plusieurs ecclésiastiques anglo-saxons s'embarquèrent pour l'Allemagne afin d'y aller travailler et souffrir pour l'œuvre de l'évangile à l'exemple de leur zélé compatriote.

Boniface, qui entretenait une correspondance continuelle avec sa patrie, avait demandé lui-même qu'on lui envoyât des compagnons de travail : et son appel eut un tel succès, qu'on vit alors des femmes mêmes qui s'étaient vouées à la vie monastique, et qui avaient acquis des connaissances assez considérables, imiter l'exemple qui leur était proposé, et se rendre en Allemagne pour y instruire les personnes de leur sexe. En fait d'hommes qui vinrent alors se joindre à l'œuvre, nous avons déjà fait la connaissance de *Grégoire*, l'un des disciples de Boniface, qui partagea dès ce moment

(1) *Antiq. Gentil. et Christ. Thuring.*, p. 170.

presque toutes ses joies et ses peines, et que nous reverrons bientôt comme l'un des ouvriers les plus distingués du diocèse d'Utrecht dans la Frise. Voici les noms de quelques autres de ces hommes dévoués :

Witta (Weiss, Blanc), qui fut plus tard évêque de Burabourg : le zélé *Bourchard*, qui travailla avec une bénédiction remarquable dans les contrées du Mein, et qui mourut archevêque de Wurtsbourg : *Lullus*, plus tard abbé du couvent de Foulde, et qui succéda à Boniface même dans l'archevêché de Mayence : les deux frères *Willibald* et *Wunnibald*, neveux de Boniface, dont le premier écrivit la biographie de son oncle. — Ce sont là tout autant de noms respectables que nous retrouverons plus loin dans notre histoire des missions.

Au nombre des femmes nous remarquerons :

Chunitrude, proche parente de Lullus, que Boniface envoya plus tard en Bavière : puis la célèbre *Tekla* qui s'établit sur le Moïn (Main), où elle dirigea l'éducation des femmes, dans les deux grands monastères de Kitzingen et d'Ochsenfurt. Boniface estima surtout *Lioba*, femme instruite, avec laquelle il eut une longue correspondance pleine d'intérêt, et qui finit par se fixer dans le couvent de Bischopsheim (territoire de Wurtsbourg, près de Foulde). C'était une proche parente de Boniface. Elle fut bientôt suivie de sa pieuse sœur *Waldburgis*, qui se fixa à Waldheim en Thuringe (entre Leipsik et Dresde), et travailla pendant vingt-cinq ans parmi les personnes de son sexe.

Il n'est pas permis de passer sous silence des noms aussi respectables; et chaque pays devrait s'informer avec soin des hommes et des femmes fidèles qui vinrent, dans le dévouement chrétien, répandre chez ses habitans la sainte lumière de l'évangile.

Le moment où nous sommes parvenus forme une époque si marquée dans la vie de Boniface, que nous en profitons pour nous arrêter de nouveau quelques momens sur la correspondance de cet homme pieux avec ses amis d'Angleterre.

Une femme chrétienne, Eadburga, lui envoyait de temps en temps quelques copies des livres saints : il lui écrivait alors (ep. 19) : « Puisque, dans votre piété, vous venez toujours au secours du pauvre étranger, je vous prie de me faire copier par le prêtre Eoba les épîtres de St Pierre en caractères d'or, afin que les hommes sensuels avec qui nous avons affaire apprennent à être frappés de respect pour les saintes Écritures, et que moi aussi je puisse avoir toujours devant les yeux les paroles de mon modèle. » — Il écrivait aux évêques et aux fidèles de sa patrie dans une espèce de circulaire (ep. 36) : « Nous vous prions de ne pas oublier notre pauvreté dans vos prières..... afin que nous soyons délivrés des piéges de Satan....., et que Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, tourne les cœurs des pauvres Saxons à la foi..... Ayez pitié d'eux; car eux-mêmes ils disent souvent : « Nous » sommes d'un même sang et d'une même race; » — et bientôt ils s'en iront le chemin de toute chair. Or qui peut bénir Dieu dans le sépulcre? » — Il

écrivait à son ami, l'abbé Cuthbert (ep. 37) : « Ne cesse pas de soutenir par tes prières ton ami qui travaille chez les peuplades barbares de la Germanie, et de fertiliser par tes soupirs les semailles de la vérité évangélique, afin que la chaleur desséchante des flammes de Babylone soit abattue dans mon cœur..... Je voudrais encore te prier de me faire copier le reste des écrits de Bède, de cet homme qui sonde les Écritures avec tant de pénétration, et que Dieu a placé parmi nous comme une lampe de son église. » — A l'archevêque Egbert (ep. 38) : « La brièveté de cette lettre ne me permet pas de vous dire tous les maux qui m'assaillent du dehors et du dedans. Venez au secours de ma douleur en m'envoyant de temps à autre une étincelle de la lumière dont le Saint-Esprit éclaire notre patrie en ces jours. J'aimerais surtout avoir une copie des commentaires que Bède a faits dernièrement sur les proverbes de Salomon. J'ai aussi besoin d'un bon conseil. Il y a dans mon voisinage un prêtre qui est tombé dans l'impureté, et qui est chargé seul de faire le service et d'administrer les sacremens dans un grand village. Si je le dépose, comme il l'a mérité selon les règles de l'église, les pauvres enfans mourront sans avoir reçu le baptême, car je ne connais pas de prêtre qui puisse le remplacer! Jugez maintenant entre moi et le pauvre peuple, etc........ »

Boniface avait aussi écrit à Grégoire II une longue lettre où il lui proposait plusieurs questions. Grégoire (ep. 24) lui répond avec grand détail, et approuve beaucoup que Boniface s'adresse dans

tous les cas douteux « à l'apôtre Pierre », afin de recevoir ses avis. Cependant les questions de Boniface ne regardaient absolument que des objets tout ordinaires, où la parole de Dieu, et le bon sens suffisaient parfaitement; mais la casuistique romaine en avait fait des points de discussion importans; et Boniface, ne connaissant pas assez la liberté d'esprit que donne l'évangile, avait appris à porter de bonne grâce le joug pesant du pontife romain qui, tant s'en fallait, n'était pas S[t] Pierre : car S[t] Pierre écrivait : « Je *prie* les pasteurs, moi qui » suis pasteur *avec* eux, etc. (1 Pierre 5, 1).

Grégoire II mourut en 731 et fut remplacé par un homme du même caractère que lui, Grégoire III : tous deux parurent ambitionner l'extension de leur domination temporelle bien plus que celle du règne de Dieu.

A peine Boniface eut-il appris l'avènement du nouveau pape, qu'il s'empressa de lui envoyer quelques députés afin de lui présenter les mêmes hommages qu'à son prédécesseur : il lui adressait en même temps quelques questions sur certaines difficultés canoniques. Grégoire III reçut les députés avec les plus grands honneurs et fit reporter à Boniface une lettre extrêmement amicale (ep. 25), avec laquelle il lui envoyait encore, pour marque de sa bienveillance le pallium d'archevêque, en lui recommandant de ne le mettre que lorsqu'il célébrerait la grande messe, ou qu'il consacrerait d'autres évêques. Il lui envoyait en même temps un grand nombre d'autres présens, et particulièrement des reliques. Il chargea Boniface d'avoir soin, au

milieu de l'accroissement rapide des églises chrétiennes d'Allemagne, de créer de nouveaux diocèses, et de les pourvoir de nouveaux évêques au nom du siége apostolique. Cependant il devait agir en cela avec discrétion, afin de conserver à la dignité épiscopale le respect convenable, etc.

Boniface, soutenu par tant de nouveaux encouragemens, continua de parcourir la Thuringe et la Hesse : il établit des prêtres et institua partout les rites romains : il fit bâtir deux nouvelles églises, à Frideslare (*Fritzlar*) en Hesse, et à Amœnebourg ; puis auprès de chacune il établit un monastère destiné à former des docteurs chrétiens. Enfin il posa pareillement à Erphesfurt (*Erfurt*) les fondemens d'une église qui devint plus tard un évêché.

Lorsqu'il crut l'œuvre pour le moment suffisamment avancée dans la Hesse et la Thuringe, il pensa que sa charge d'archevêque l'obligeait de chercher dans la Bavière voisine un nouveau champ d'activité, et il s'y rendit en 733.

Depuis la mort d'Emmeram (c. 26, p. 408) et de Corbinien (ib., p. 414) il ne s'était pas fait grand'-chose dans ce pays pour la propagation de l'église de Christ ; et les troupeaux y étaient comme orphelins. Quelques prêtres d'un caractère profane s'y étaient glissés, et travaillaient, par leurs paroles comme par leur conduite, à y ruiner les ames plutôt qu'à les édifier : il paraît qu'on remarquait surtout dans ce genre un certain Ehrenwulf, qui avait acquis à cette époque une influence considérable dans la Bavière. Boniface, appuyé du duc Hugbert, le déposa, de même que plu-

sieurs autres prêtres indignes de leur charge, qu'il remplaça par des serviteurs plus fidèles.

Au milieu de tous ces travaux apostoliques, Boniface était encore secondé à cette époque par quelques autres évangélistes qui ne lui étaient pas directement soumis; quelques détails de la vie d'un missionnaire de ce genre, qui eut même quelque altercation avec lui nous l'indiquent clairement. Nous voulons parler de *Virgilius*, moine irlandais, dont on suppose que le nom véritable aura été Feargil ou Feargal. (Voy. *History of Ireland*, t. 1, p. 310). L'ignorance du temps était telle, qu'un prêtre de Bavière baptisait « *in nomine Patria, Filia, et Spiritua-Sancta* » (ce qui faisait : au nom de la patrie, de la fille et [en latin barbare] de l'Esprit-Saint). Boniface crut ces baptêmes non-avenus, et chargea Virgile de les refaire. Celui-ci s'y refusa : la chose fut portée au pape, qui donna raison à Virgile; et il paraîtrait que Boniface eut la faiblesse d'en garder quelque ressentiment envers ce dernier. Au moins est-il certain que, peu de temps après, il accusa ce même Virgile devant le pape, de soutenir qu'il y avait un autre monde d'hommes (des antipodes) et par conséquent, ajoutait Boniface, un autre Christ. — Virgile avait en effet trouvé assez de lumières dans ses couvens d'Irlande pour conclure à la sphéricité de la terre. Le pape condamna d'abord cette doctrine : mais il paraît que la chose s'arrangea pourtant paisiblement; car, peu d'années après, Virgile fut nommé au poste éminent d'archevêque de Salzbourg; il éleva dans cette ville une magnifique ca-

thédrale à la mémoire de Rupert ; et, ce qui vaut mieux encore, il travailla avec un tel zèle à la prédication de l'évangile en *Carinthie* qu'il a mérité d'être appelé l'apôtre de cette contrée.

Quant à Boniface il paraît qu'il passa encore en Bavière un certain nombre d'années, au bout desquelles il crut pouvoir s'accorder de nouveau un temps de repos, en faisant un troisième voyage à Rome, alors rendez-vous général et continuel des pélerins de tout genre ; et il repartit effectivement pour cette ville, en 738, dans la compagnie d'un grand nombre de ses frères, parmi lesquels se trouvaient entre autres ses deux neveux Willibald et Wunnibald.

§ 3.

Boniface en Bavière, dans la Franconie orientale et dans la Thuringe. Conciles. Fondation du couvent de Foulde (733 — 745).

Boniface fut reçu à Rome de la manière la plus honorable, et il y passa un an entier. Il y fit de nombreuses connaissances parmi les hommes les plus distingués du temps ; il s'y édifia aux monumens d'un grand nombre de martyrs et au culte splendide de cette ville, et se prépara dans le recueillement à fournir la dernière portion de sa carrière missionnaire.

Cependant l'église de Bavière se retrouvait dans un grand désordre. Le duc Hugbert étant mort, avait été remplacé par son fils Odilon. Des hordes de Huns, qui rodaient dans le midi de l'Europe depuis la mort d'Attila, s'étaient jetées à cette épo-

que sur la Bavière, l'avaient remplie de carnage, et en avaient détruit les églises et dispersé les troupeaux : et les prêtres que Boniface avait déposés profitèrent du désordre pour reprendre de l'ascendant. Avant même que ce puissant missionnaire quittât Rome, Grégoire III se hâta d'écrire au clergé de Bavière pour qu'on réprimât les abus dont nous venons de parler : on devait convoquer sans délai un synode, composé de tous les prêtres et de tous les chevaliers du pays, afin de pourvoir chaque église d'ecclésiastiques dignes de ce nom : « les » ecclésiastiques », ajoutait le pape, « devaient mener une vie chaste et retirée, ou prendre une » femme chrétienne dont il ne leur serait plus per» mis de se séparer », etc.

La plupart des historiens ecclésiastiques ne savent que penser des plaintes continuelles de Boniface sur l'impureté des prêtres de son temps; ils semblent surpris de l'habitude où il est de les désigner dans ses lettres comme des fornicateurs et des adultères; et comme ce missionnaire ardent ne s'en explique pas avec plus de détail, ces historiens pensent que l'austère Boniface traite ainsi les prêtres parce qu'ils étaient mariés, et qu'ils résistaient au réglement du célibat que les évêques de Rome cherchaient depuis long-temps à établir dans le clergé. Mais, quelque certain qu'il soit que Boniface se soumettait trop servilement aux institutions ecclésiastiques de Rome, il n'est pourtant pas croyable que cet homme qui respectait sincèrement les saintes Écritures, eût osé prendre sur lui, par pure soumission envers Rome, de traiter de forni-

cateurs et d'adultères des hommes qui auraient vécu honnêtement et honorablement dans l'état du mariage; et ce qui repousse d'ailleurs décidément la supposition de ces historiens, c'est le mot de Grégoire III que nous venons de citer, et qui ordonne le mariage pour ceux qui ne pouvaient vivre dans la continence. Ainsi le pape même ne blâmait encore qu'une vie réellement impure et immorale, c'est-à-dire par conséquent, dans la plupart des cas, le célibat des prêtres.

Cependant les lettres du pape ne pouvaient suffire aux maux de la Bavière : il y fallait la présence personnelle d'un homme de caractère : et Boniface repartit pour cette contrée en 739, muni de nouvelles lettres de recommandation pour tous les évêques, les princes et les peuples de l'Allemagne. Par ces lettres le pape conjurait, comme précédemment, ces nations de recevoir la parole de Boniface, de repousser définitivement tout reste d'idolâtrie et tout ce qui pouvait s'y rapporter, et en général de se soumettre à tout ce que le légat du siége de Rome leur ordonnerait.

Boniface traversa de nouveau la Lombardie, où Luiprand l'arrêta quelque temps à Pavie, en le comblant derechef de toutes sortes d'égards. Il y avait un peu plus de cent ans que Colomban avait terminé sa carrière à cette même cour (c. 25, p. 371). On se rappelle qu'alors le paganisme n'était pas encore entièrement détruit chez les Lombards; mais qu'au milieu du septième siècle Dieu avait envoyé à ce peuple le pieux Barbatus (p. 372), devenu plus tard évêque de Bénévent; et que le peuple se joignit

alors tout entier et définitivement au reste de la chrétienté. Le roi actuel était un prince sage et pieux, qui saisissait avec plaisir chaque occasion d'augmenter chez ses sujets la piété et les lumières de tous genres : Boniface s'y laissa arrêter.

Mais à peine y eut-il séjourné quelque temps qu'il reçut une députation du duc Odilon, qui le conjurait de revenir en hâte en Bavière où le désordre éclatait de plus en plus. Boniface se rendit aussitôt à cet appel; et dès son arrivée, ce duc lui donna plein pouvoir de prendre dans ses états tous les arrangemens nécessaires pour rétablir la discipline dans l'église et chez le clergé. Boniface recommença à parcourir le pays avec son zèle accoutumé, et réussit bientôt à remettre plusieurs choses dans un meilleur état, en s'appuyant tout ensemble sur son autorité archiépiscopale et sur celle que lui avait donnée le souverain du pays. Il pensa que le meilleur moyen de prévenir le retour des désordres passés était de donner à l'état, dont la majorité des habitans professaient maintenant le christianisme, une constitution régulière, basée sur les principes de Rome et par cela même directement soumise au pape : il divisa toute la Bavière en quatre grands diocèses, à chacun desquels il assigna un évêque connu par sa probité et son orthodoxie : et il choisit pour leur résidence les lieux qui s'étaient distingués de bonne heure comme des stations chrétiennes, et qui se trouvaient être en même temps les chefs-lieux des différentes provinces du pays. L'ancienne et vénérable Juvavo, sur les ruines de laquelle Rupert s'était établi cent

ans auparavant, et dont était sortie la ville déjà considérable de *Salzbourg*, fut le premier évêché; Boniface lui assigna un nommé Jean, l'un de ses amis les plus chers. Quarante ans plus tard cette ville fut érigée en archevêché; et Arno, qui en était alors évêque, devint ainsi le primat de toute l'église de Bavière. *Ratisbonne*, cette ancienne résidence des ducs de Bavière, qui avait été la première ville du pays à adopter le christianisme, et où le pieux Emmeram avait travaillé à la fin du septième siècle, fut le second évêché : l'évêque en fut Garibald. Ehrenbrecht, son frère, fut nommé pour *Freysingen*, séjour précédent de Corbinien; et le quatrième évêché fut *Passau*, qui était devenu le centre des églises de la Norique depuis la destruction de Lorch. L'évêque en fut Vivilo.

Avec ces arrangemens ecclésiastiques notre mission de la Bavière est terminée, et nous tenons le fil auquel se rattache dès-lors son histoire ecclésiastique. On voit quels sentiers obscurs et confus cette histoire dut traverser jusqu'à ce qu'elle arrivât au but que lui avait assigné la Providence; et cette étude des voies longues et pénibles par où Dieu fait passer ses œuvres avant qu'on puisse les regarder comme définitivement affermies est bien propre à nous donner de salutaires leçons. C'est chose facile que de blâmer les fautes de constitution d'un état ou d'une église, et de renverser d'une main téméraire, de fond en comble, un édifice aux bases duquel la main de Dieu à travaillé pendant des siècles : mais celui qui connaît les peines et les sacrifices innombrables qu'à sou-

vent coûtés l'enfantement long et laborieux d'institutions pareilles, celui-là ne se jouera pas étourdiment des sueurs et du sang de ses ancêtres, et réservera son zèle et sa force pour tendre la main à des améliorations réfléchies et salutaires, à mesure que le temps et l'expérience les suggéreront.

Il est surprenant que Boniface, qui jouissait de la même autorité archiépiscopale sur le pays des Allemans que sur les autres contrées qui nous occupent, n'ait pas jugé convenable de se rendre dans ce pays en retournant de la Thuringe, et qu'en général il n'ait rien fait pour établir, dans cette contrée nouvellement arrivée à la foi, quelque chose de pareil à ce qu'il venait de faire en Bavière. Ni Willibald, son neveu, qui l'accompagna dans ce voyage, ni Othlo qui vécut plus tard, ne nous disent dans l'histoire de ce grand missionnaire pourquoi il évita ainsi de repasser par l'Allemannie; et il ne nous reste là-dessus que des conjectures. Peut-être cette conduite fut-elle due aux guerres continuelles dans lesquelles les ducs allemans vivaient alors avec Charles Martel : car peu d'années auparavant (727) ils avaient chassé Pirmin, ami de Boniface, de son île de Reichenau (p. 395), parce qu'ils l'accusaient d'avoir des intelligences avec les Francs : or Boniface étant bien connu comme protégé de Charles Martel, il se peut qu'il ne s'attendît pas, par cette raison, de la part des ducs allemans à une bonne réception. D'ailleurs il est aussi vrai qu'alors l'Allemannie était déjà beaucoup plus réglée que la Bavière; le pays

presque tout entier, sauf ses portions orientales, était divisé en plusieurs diocèses; peut-être que Boniface n'aura pas voulu toucher sans raisons suffisantes à ces institutions. Ajoutons encore que le puissant évêché de Constance s'était aussi étendu dès-lors sur la plus grande partie de la Souabe, et renfermait, depuis Ulm jusqu'au Rhin, tout ce qu'on appelle l'Alpe et la forêt Noire. Ce même évêché, aussi bien que le couvent de Saint-Gall, possédait encore dans l'Allemannie de vastes donations en biens de terre, parce que c'était principalement de ces deux endroits que s'était opérée la propagation du christianisme dans le pays; et Boniface aura craint d'intervenir dans le travail d'autrui. — On peut dire la même chose de l'évêché de Worms, qui s'était étendu de bonne heure sur le nord du pays, où il avait pareillement acquis de grandes possessions. En général il est probable que Boniface aura volontiers cédé à son ami Pirmin, qu'il retrouva à Constance sur ses vieux jours, la tâche de régler ce diocèse.

Boniface n'avait pas encore quitté la Bavière, lorsqu'il reçut de Grégoire III (en octobre 739) une lettre pleine d'affection (ep. 46), dans laquelle ce pape approuvait complètement tous les arrangemens qu'il avait pris dans ce pays, et où il répondait à plusieurs questions que Boniface lui avait adressées. « J'ai vu avec joie dans votre lettre que Dieu vous a accordé, sous la puissante assistance de Charles, de sauver des ténèbres du paganisme près de cent mille ames du peuple allemand, et de les amener dans le giron de la sainte

mère église..... Il est bon que vous songiez à tenir un concile sur les rives du Danube; mais ne négligez pas, dans ce cas, d'y présider personnellement; puis, autant que le Seigneur vous en accordera les forces, d'annoncer sans cesse la Parole du salut, afin que la religion chrétienne s'accroisse et fructifie..... Ne vous découragez pas, cher frère, à cause des voyages nombreux et pénibles que vous faites de lieu en lieu pour la propagation de la foi chrétienne; achevez la bonne œuvre que vous avez commencée, afin que vous puissiez dire dans la journée de Christ : « Me voici, Seigneur, avec les enfans que vous m'avez donnés, je n'en ai point perdu! »

En conséquence de ce désir du pape il se tint en Bavière en 740 le premier concile allemand qui ait jamais eu lieu; mais l'histoire ne nous en a pas conservé les détails. Boniface se rendit ensuite dans la Thuringe. Willibald, son neveu, qui l'avait jusqu'alors accompagné, alla faire une visite à son frère Wunnibald à Heidenheim, et revint ensuite par la Franconie rejoindre son évêque. Déjà les rives du Mein et de plusieurs fleuves de la Thuringe avaient été visitées par des missionnaires, et on voyait fleurir par-ci par-là un petit monastère qui servait de point d'appui pour la propagation ultérieure du christianisme. A *Hirschberg* (près de Hirschfeld) sur la Fulda vivait un comte nommé Switga, qui possédait un vaste territoire. Il avait été amené à la foi en Christ par la prédication de Boniface; et Willibald obtint de lui qu'il donnât une partie de ses terres à l'église, et

qu'il y fit bâtir des temples. Lorsque Boniface y arriva plus tard, les deux missionnaires s'accordèrent à penser qu'il convenait de fonder un évêché dans le comté : mais comme le pape avait décidé qu'un évêque ne devait fixer sa résidence que dans de grandes villes fortifiées et qu'il n'y en avait aucune dans le territoire, on résolut d'en relever plus loin une ancienne du nom d'Aureatum, qui avait été détruite par les Huns, et on commença par bâtir une grande église. Il fallut abattre une forêt de chênes qui s'était formée sur l'emplacement; on s'en servit pour les matériaux. Bientôt il vint un certain nombre d'habitans s'établir en cet endroit; et ce fut là l'origine d'*Eichstædt* (près du Danube, entre Nuremberg et Munich). Willibald en devint évêque; et c'est en cette qualité qu'il parut dans un synode franc que Charlemagne tint en 742. La ville s'agrandit d'année en année, et devint bientôt une station de missions d'où l'évangile se répandit au loin dans la Germanie.

Des progrès du même genre avaient lieu dans d'autres endroits. On a vu que dès 680 le missionnaire irlandais Kilian avait posé les bases d'une église chrétienne à Wurtsbourg, résidence des ducs de Thuringe (p. 423); et quoique l'ignorance et le paganisme menaçassent de nouveau ce poste, parce qu'il manquait de la culture nécessaire, le germe de la foi n'y avait pourtant pas encore péri. Mais cette station était trop importante pour que le zélé Boniface la négligeât. Non-seulement l'œuvre de l'évangile avait besoin

d'un point d'appui solide dans les contrées du Mein, pour que les chrétiens du pays y trouvassent une protection contre les Saxons païens du voisinage, mais il importait aussi de mettre peu à peu la partie orientale de l'Allemannie dans des rapports plus étroits avec l'église. Personne n'était plus capable d'occuper un poste pareil que l'ami de Boniface, Bourchard, qui avait déjà si souvent secondé et servi le grand missionnaire dans ses voyages : Wurtsbourg fut donc érigé en évêché (741), et Bourchard en fut l'évêque ; il revêtit cette charge jusqu'en 753 ; et il fut dans la main de Dieu un instrument béni pour affermir l'église chrétienne dans toutes ces contrées (1).

Bourchard éprouva diverses contrariétés, au nombre desquelles il faut mettre comme la principale le danger continuel auquel on était exposé dans tout le pays de la part des farouches Saxons, qui ne cessaient d'inquiéter par des irruptions les contrées du Mein et du Rhin. Bourchard se vit même obligé plus tard de quitter son diocèse de Wurtsbourg : c'était à la même époque où Boniface, de son côté, quittait Mayence où il était allé résider. Bourchard descendit le Mein avec six de ses moines,

(1) Nous avons deux biographies de ce collaborateur distingué de Boniface : une grande, rédigée par un anonyme dans le dixième siècle, et une plus courte d'Égilward, moine de Wurtsbourg, du douzième siècle. On les trouve l'une et l'autre dans le grand ouvrage de Mabillon (*Acta ordinis Benedictorum*) et dans Canisius (*Lect. Antiq.*, t. 3). Toutes deux sont parsemées de fables puériles et d'inexactitudes historiques, et ne peuvent servir qu'autant qu'elles sont confirmées par la biographie de Boniface.

et se retira dans le château de Hohenbourg près de Michelstadt, dans l'Odenwald, pour y finir le reste de ses jours dans la retraite et dans les exercices de la piété solitaire. Il arriva peu après au terme de sa carrière, heureux de n'avoir pas vécu et travaillé en vain; car malgré les difficultés dont nous venons de parler, le siége de Wurtsbourg ne cessa de travailler dès ce moment avec bénédiction (1), et son diocèse renferma, dès le neuvième siècle, non-seulement la plus grande portion de la Franconie, mais encore de fortes portions de la Souabe orientale et de la Thuringe, une grande partie du Meingau (Mœngowe), du Neckergau, du Taubergau, de l'Odenwald et du Jaxthal, en s'étendant à l'occident jusqu'au territoire de Worms sur le Rhin, et à l'orient jusqu'à Aalen et Schwaebisch Hall. Il est clair que tout ceci ne dit rien sur l'état intérieur de l'église de ces contrées; mais cela montre au moins l'étendue et la régularité qu'elle y avait prise.

Il est probable que ce fut encore dans la même année (741) que Boniface fonda deux autres évêchés, celui de Burabourg dans la Hesse, et celui d'Erfurt dans la Thuringe; mais ils ne subsistèrent l'un et l'autre que peu de temps, parce qu'ils étaient établis dans de petits endroits, qui ne purent résister aux fréquentes incursions des Francs et des Saxons.

La même année qui vit créer tous ces divers

(1) V. l'excellent ouvrage *Episcopatus Wirceburgensis sub metropoli Moguntina, chronologice illustratus. San Blasii*, 1794, 4°.

évêchés fut pour l'Europe celle d'une grande mortalité. Une épidémie effroyable emporta des milliers d'habitans; et Charles Martel et Grégoire III furent du nombre des victimes. Le premier avait été un des hommes les plus distingués de son époque : vaillant à la guerre, il était sage et bon dans la paix : ce fut son courage qui rétablit l'ordre dans la monarchie franque, et qui repoussa pour jamais les Sarrasins de l'Occident, comme nous le dirons en traitant de l'Asie; et c'est sous sa puissante protection que l'église de Christ s'établit ou s'affermit en Bavière, dans l'Allemannie, la Thuringe, la Hesse et la Frise. Il eut pour successeurs ses deux fils Pepin et Karloman, dont le dernier eut l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe, tandis que Pepin eut la Neustrie, la Bourgogne et la Provence.

Quant à Grégoire III il eut pour successeur *Zacharie*; et à peine Boniface en eut-il reçu la nouvelle, qu'il écrivit à ce pape une lettre pleine de franchise et de force. Il commence par lui rendre compte de l'état où en sont les choses en Allemagne. « J'ai cru nécessaire de vous faire savoir qu'après avoir visité les peuples de l'Allemagne et travaillé parmi eux, j'ai divisé la Thuringe en trois paroisses, sur chacune desquelles j'ai établi un évêque; et je vous prie en conséquence de vouloir bien confirmer par écrit ces trois dispositions. » Puis, passant à des sujets plus importans, Boniface adresse au pape des observations sérieuses sur les désordres qui régnaient à Rome et dont le bruit s'était répandu jusqu'en Allemagne. — Zacharie lui répon-

dit : « Vous causez une vive joie à mon cœur toutes les fois que vous m'écrivez, puisque j'apprends que votre prédication amène tous les jours de nouvelles multitudes dans le giron de la sainte mère église..... Vous me demandez de confirmer l'établissement que vous avez fait de trois siéges : vous vous souviendrez, mon cher frère, que les lois ecclésiastiques défendent d'en établir aucun dans des villages ou dans de petites villes, de peur que la dignité épiscopale n'en soit dégradée : mais votre lettre si cordiale nous a portés à vous accorder aussitôt votre demande », etc. etc.

Quant aux désordres que Boniface croyait qui régnaient à Rome, Zacharie prit sur lui de les nier absolument, en ajoutant que toute chose de ce genre qui pourrait avoir lieu serait aussitôt supprimée. Puis il ajoute encore quelques recommandations remarquables : il veut que Boniface dépose sur-le-champ les prêtres qui se rendraient coupables d'adultère ou qui auraient répandu le sang humain ; car, dit-il, que pensent ces gens de cette Parole de Dieu : « Mes prêtres ne doivent se marier » qu'une fois » (fausse traduction de Lévit. 21, 13) ou de cette parole d'un apôtre : « que l'évêque » soit mari d'une seule femme ? »

Boniface traitait encore d'autres sujets dans sa lettre (ep. 51) : « Karloman m'a fait mander, disait-il : il a désiré que je tinsse un synode dans l'orient de ses états ; et il m'a promis de me soutenir fortement dans l'amélioration des institutions religieuses de ces contrées, qui sont toutes en décadence depuis soixante-dix ans. Les hommes les plus

âgés d'entre les Francs assurent que depuis quatre-vingts ans il ne s'est pas tenu de synode dans le pays, et que depuis cette époque les Francs n'y ont plus eu d'archevêques; on a confié, dit-il, la plupart des évêchés à des laïques ignorans, et les évêques et les prêtres ne poursuivent que les richesses ou les plaisirs des sens. » — Boniface désirait surtout avoir des directions sur ce qu'il avait à faire à l'égard d'ecclésiastiques qui n'avaient pas honte d'entretenir quatre ou cinq femmes et encore davantage, ou d'autres qui étaient ivrognes ou disputeurs, qui allaient à la chasse avec des meutes de chiens et des lances, ou à la guerre, et qui versaient de leurs propres mains le sang des chrétiens ou des païens.

Le pape approuva l'idée d'un synode chez les Francs, et donna sur les autres points des réponses conformes à quelques autres que nous avons déjà rapportées, comme, par exemple, que les prêtres incontinens devaient plutôt se marier, etc. etc.

Cette correspondance est certainement remarquable; et nous aimons en répéter l'observation, elle prouve que Boniface ne craignait point dans l'occasion, de blâmer ouvertement ce qu'il pouvait trouver de mauvais à Rome et dans les pratiques de cette église. S'il s'abandonna à elle c'est qu'il avait devant les yeux un idéal élevé de la dignité du prêtre et de l'évêque; et comme il voyait que les ecclésiastiques qui vivaient sous l'inspection ordinaire et régulière du siége pontifical, menaient en général une vie plus honnête et avaient plus d'instruction que ceux qui étaient abandonnés à

eux-mêmes au milieu des contrées païennes, cette observation le faisait pencher du côté de la discipline romaine. Il croyait d'ailleurs que la dignité extérieure et la puissance temporelle du pontife de Rome étaient des moyens dont la Providence se servait pour contenir les peuples barbares et ignorans de l'époque, et il voulait en conséquence donner lui-même l'exemple de la soumission à un ordre de choses qu'il regardait comme salutaire. Quelques nouveaux extraits de sa correspondance montreront la haute idée qu'il se faisait des fonctions d'un serviteur de Christ: « L'apôtre Paul, écrivait-il à Cuthbert (ep. 73), nomme le prêtre un surveillant (évêque); le prophète, un gardien; le Sauveur, un berger; et tous s'accordent à dire que le docteur qui se tait à la vue des péchés du peuple prend sur lui le sang de ces ames; c'est pourquoi nous sommes sous la grande et redoutable nécessité d'être les modèles des croyans. Le docteur chrétien doit vivre de manière à ne pas contredire ses paroles par ses actions; ou même, en vivant bien pour son compte, à ne pas se faire condamner par le silence qu'il garderait sur les péchés d'autrui. « Tu entendras la Parole de ma » bouche, dit le Seigneur, et tu les avertiras de ma » part » (Ézéchiel 3, 17). Le Seigneur indique par-là que le prêtre ne doit dire que ce qu'il a appris dans la Parole divine, et non ce qui proviendrait des pensées humaines. C'est de *ma part*, dit le Seigneur, et non de *la tienne* que tu dois parler..... Les choses étant ainsi, notre ame fatiguée doit donc avoir son recours à celui qui dit par la

bouche de Salomon : « Confie-toi de tout ton » cœur au Seigneur et non à ton intelligence; » pense à lui en toutes tes voies, et il te conduira » au droit chemin. » Confions-nous donc, ajoutait Boniface, en Celui qui nous a imposé le fardeau. Ce que nous ne pouvons porter par nous-mêmes, nous le porterons par le moyen de celui qui est le Tout-Puissant, et qui a dit : « Mon joug est doux et mon fardeau est léger. »

Qui ne s'arrêterait encore une fois avec un sentiment consolateur à contempler l'intérieur d'un homme qui nourrit de pareils sentimens? Il a passé dans ce monde à travers la bonne et la mauvaise réputation : mais n'est-il pas évident par ces épanchemens intimes de son cœur, qu'il savait bien distinguer l'extérieur et l'intérieur, le divin et l'humain, et qu'il cherchait sa sagesse, sa force et son secours, non en lui-même, mais en son Dieu? On a besoin de ces convictions sur son compte pour supporter sans impatience la servilité avec laquelle on le voit s'attacher au despotisme de Rome, ou manifester de l'irritation et de la violence quand les pasteurs des troupeaux désobéissent à cette autorité humaine, si souvent impure.

Le synode qu'avait désiré Karloman se tint la même année (742), sous la présidence de Boniface en sa qualité d'archevêque, à *Augsbourg* ou à *Ratisbonne* : il s'y trouva les évêques Regenfrid de Cologne, Eddan de Strasbourg, Bourchard de Wurtsbourg, Witta de Burabourg, Willibald d'Eichstædt, et Dadan d'Utrecht. On y résolut qu'il se tiendrait toutes les années un synode semblable,

destiné à réparer les imperfections de l'église; et on y établit des réglemens sévères au sujet des désordres que nous avons signalés plus haut.

Ces mêmes points furent repris et confirmés dans un autre synode qui se tint l'année suivante à *Leptines*, et où l'on décréta une amende de 15 florins d'or contre la pratique des cérémonies païennes, qu'on trouve indiquées dans une liste détaillée annexée aux actes du synode. Cette liste forme un document intéressant, par l'idée qu'elle nous donne de l'état religieux où se trouvait encore l'Allemagne de cette époque (1) : on y mentionne les sacrifices funéraires qu'on offrait aux dieux dans les forêts et auprès des cascades; les festins au sujet des morts; la coutume de brûler auprès du tombeau des décédés leurs ustensiles, leurs chevaux, leurs esclaves et leurs femmes; les divinations par le feu, par les oiseaux et par les entrailles de certains animaux; les amulettes qu'on suspendait au cou, aux bras ou aux pieds pour se préserver de certains maux; l'observation superstitieuse des éclipses de soleil ou de lune, qu'on attribuait à de vieilles femmes auxquelles on supposait aussi le pouvoir de manger le cœur des hommes. On parle encore, dans cette même pièce, de petites images des dieux domestiques fabriquées en pâte, et qu'on portait avec soi aux champs, etc. etc.

Hélas! est-ce que tout cela ne se voit pas encore de nos jours et du plus au moins dans tous les pays catholiques ou grecs!

(1) *Bonif.* Ep., p. 126.

Au milieu de tous ces travaux et ces soins, le pieux Boniface voyait sa vie s'écouler, et il commençait à vieillir. Il sentit le besoin de pourvoir au bien de l'église après sa mort en s'appliquant à former des ouvriers, et pour cela des institutions qui les renouvelassent sans cesse : et il mit la main à l'œuvre. Au nombre de ses disciples et de ses coopérateurs les plus marquans, il faut compter *Sturm*, qui descendait d'une famille considérable de Bavière, et que ses parens avaient placé de bonne heure entre les mains de Boniface pour que ce grand missionnaire en fît l'éducation. Sturm avait accompagné pendant quelque temps son maître dans la Hesse et la Thuringe. Il entra ensuite à l'école de l'abbé Wigbert dans le monastère de Fritzlar, où il reçut une éducation excellente pour le temps. La lecture de la Bible était l'occupation favorite du jeune homme : il apprit les psaumes par cœur. Il reçut, à l'âge ordinaire, l'ordre de la prêtrise, puis il commença à travailler avec force et bénédiction dans la compagnie de Boniface. Au bout de trois ans, passés de cette manière, il eut la pensée d'aller fonder un monastère dans quelqu'une des vastes solitudes qui couvraient encore à cette époque le centre de l'Allemagne : Boniface approuva son projet, lui adjoignit deux compagnons, et après avoir prié avec lui, il lui donna sa bénédiction en lui disant : « Partez pour cette forêt » profonde ! » (c'était la forêt de *Buchonia*, qui couvrait alors une grande partie de la Hesse et de la Thuringe) « Dieu peut préparer un lieu à ses » serviteurs, même dans le désert. »

Ils marchèrent pendant deux jours dans ces solitudes; au troisième ils trouvèrent enfin une place qui leur parut propre à leur établissement : c'était le lieu où fut bâti plus tard Hirschfeld, près de Foulda, et qui portait alors le nom de Herolfesfeld. Après avoir invoqué le nom de Christ, ils se bâtirent de petites huttes en écorce d'arbre, et passèrent là quelque temps.

Sturm étant retourné ensuite rendre compte à son maître de la position des lieux, de la nature du terrain, des sources, et de tout l'entourage de leur station, Boniface lui déconseilla de se fixer définitivement en ce lieu, comme étant trop rapproché des Saxons; et il lui recommanda d'aller choisir son poste encore plus avant dans la forêt. Sturm prit donc un canot et se mit à remonter la Foulda avec un collègue: mais ils revinrent à l'endroit précédent sans avoir rien trouvé qui leur convînt. Enfin Sturm se remit en chemin tout seul, parcourant tour-à-tour à pied et sur un âne ces contrées solitaires, en chantant des psaumes et en élevant son cœur à Dieu dans des prières continuelles. Quand la nuit le surprenait, il se couchait sous un chêne, après avoir auparavant coupé quelques branches d'arbre pour en faire un rempart autour de sa monture contre les bêtes sauvages, qui se trouvaient en grand nombre dans cette forêt. Un jour il rencontra une troupe de Slaves moitié sauvages, qui allaient tout nus du côté de la Foulda pour s'y baigner, et qui poussant de grands cris, lui demandèrent avec une sorte de mépris où il allait. « Plus avant dans la forêt, » leur répondit

tranquillement Sturm, et il continua son voyage solitaire. Enfin il arriva dans un pays qui le frappa par quelque chose d'imposant, et où il crut avoir trouvé tout ce qu'il pouvait désirer. Il peignit cette contrée de si vives couleurs au vieux Boniface que celui-ci se mit lui-même en chemin avec quelques ouvriers pour mettre la main au monastère projeté. Arrivés sur la place, ils montèrent tous ensemble sur une hauteur voisine, où ils ployèrent les genoux pour demander à Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, sa bénédiction sur leur entreprise; puis ils se mirent courageusement à l'ouvrage (744) : c'est là l'origine du célèbre couvent de *Foulda*, par où commença la culture de toute la contrée, et dans lequel se formèrent plus tard les docteurs les plus distingués de l'église allemande (1).

Foulda devint pour Boniface, sur ses vieux jours, un lieu favori où il allait se rendre de temps à autre, quand il voulait se reposer et recueillir son ame dans la retraite : il demanda même qu'après sa mort ses os fussent placés en ce lieu. Il nomma Sturm abbé du monastère; et les sept moines qui entrèrent les premiers dans cet asile furent placés sous la règle de S[t] Benoit. Dans une des visites que Boniface fit à ce couvent il conseilla à l'abbé de faire un voyage à Rome, et de visiter tous les monastères qu'il trouverait sur sa route, afin de constituer ensuite le sien d'après les meil-

(1) V. *Ægilis vita S. Sturmionis*; — et *Chr. Broweri Fuldensium antiquitatum libri quatuor*. Antw., 1612.

leures règles qu'il aurait rencontrées. Sturm fit en effet ce voyage en 747; il revint enrichi de connaissances et d'expériences salutaires : et il eut encore la joie de voir son couvent habité par quatre cents moines. Ces solitaires s'occupaient surtout de travaux manuels, mais aussi à copier des livres grecs et latins. Au nombre des hommes distingués qui sortirent de cet asile pendant le neuvième siècle ou qui y passèrent un certain temps, on remarque Alcuin, qui y transporta les connaissances de Bède; puis Haimo, Raban, Gerungus qui jeta plus tard un si grand éclat sur le couvent de Hirsau et beaucoup d'autres encore.

Charlemagne, dont nous aurons bientôt à raconter le règne, employa Sturm spécialement à annoncer l'évangile chez les Saxons; et cet homme de paix fut souvent appelé à se joindre, en qualité d'évêque, aux armées franques, afin de porter la Parole de la foi partout où l'occasion s'en présentait : ce fut même là une raison qui excita les Saxons à se jeter souvent sur le couvent de Foulde, qu'ils mirent plus d'une fois à deux doigts de sa ruine.

Pour achever ce qui concerne l'histoire de Sturm nous dirons qu'il mourut en paix et d'une manière édifiante après une vie laborieuse et bénie. Lorsqu'il vit approcher sa fin il rassembla les siens autour de son lit et leur dit : « Vous connaissez quel a été mon désir, et comment j'ai travaillé jusqu'à ce jour, en prenant soin avant tout que ce monastère restât fidèlement consacré à Christ après ma mort, et que vous pussiez servir ici le Seigneur

d'un cœur sincère. Priez tous les jours de votre vie pour l'œuvre maintenant commencée : priez aussi pour moi, et me pardonnez si j'ai fait quelque mal, ou si j'ai offensé quelqu'un : je pardonne de même, et je quitte ce monde dans la paix de Dieu. »

§ 4.

Boniface archevêque de Mayence. Travaux de ses derniers jours. Son martyre (745 — 755).

Nous arrivons au moment où Boniface atteint le plus haut degré d'élévation de sa carrière : l'occasion en fut singulière. Les Saxons ayant renouvelé vers ce temps leurs irruptions dans la Thuringe, Charlemagne envoya des troupes contre eux, et voulut que Gérold, évêque de Mayence, les suivît. Ce prélat perdit la vie dès la première bataille dans un combat singulier ; et comme son fils Gewilieb, encore laïque, était inconsolable de la mort de son père, Charlemagne chercha à adoucir sa douleur en lui faisant conférer la prêtrise sur-le-champ et sans préparation, puis en le faisant consacrer encore le même jour évêque de Mayence. Cette conduite, complètement contraire aux règles de l'église, mais qui n'était pas rare en ces jours, marque combien peu le pouvoir du pape était encore reconnu. Dans une nouvelle campagne contre les Saxons, Gewilieb s'offrit de lui-même à marcher avec l'armée, dans l'espoir de se venger du meurtrier de son père. Un jour que les deux armées étaient sur les rivages du Wisaraha (Weser)

l'évêque envoya son domestique dans le camp saxon pour y chercher le meurtrier, car on savait que c'était un chef saxon qui s'était battu avec lui. Le domestique eut le bonheur de le trouver, et il l'invita à un entretien amical avec son seigneur, l'évêque. Le Saxon s'avança sans méfiance et poussa son cheval dans le fleuve pour arriver sur l'autre rive; mais Gewilieb de son côté lance aussi son cheval à l'eau; et après avoir abordé son ennemi au milieu du fleuve il lui plonge une épée dans le sein en s'écriant : « Pour la vengeance de mon père! » Les deux armées coururent aux armes : après un combat opiniâtre les Saxons furent entièrement défaits : puis Gewilieb retourna à Mayence avec l'armée franque et rentra tranquillement en fonctions sans que personne pensât à blâmer sa conduite : — personne, sauf pourtant Boniface, qui en sa qualité d'évêque général de l'église franque accusa Gewilieb, dans un synode, comme un meurtrier, qui avait souillé de sang humain une main qui n'était destinée qu'à bénir : il demanda qu'il fût déposé, et Charlemagne n'osa résister à cette sentence.

On ne pouvait trouver un homme plus capable d'occuper la place vacante que Boniface lui-même : il travaillait depuis trente ans entiers à établir ou à régler l'église de Christ chez les peuples allemands : depuis long-temps le pape l'avait honoré du pallium archiépiscopal sans qu'il eût eu encore un diocèse particulier; et Mayence était située au milieu des différentes contrées que ce missionnaire avait parcourues jusqu'alors, et dont la direction lui était

confiée. Il fut donc nommé archevêque de Mayence à l'unanimité (745) ; et Charlemagne non-seulement confirma ce jugement, mais éleva encore la ville même et son siége au rang d'un siége métropolitain. Le pape confirma toutes ces dispositions ; et Boniface eut ainsi devant lui l'un des plus grands champs de travail que jamais évêque allemand ait eu à cultiver. Son archevêché s'étendait non-seulement sur les anciens évêchés situés le long du Rhin, Strasbourg, Spire, Worms, Cologne, Liége et Tongres, mais encore sur tous ceux qui venaient de se former dans la Franconie orientale, la Thuringe et la Frise.

Les lettres que Boniface écrivit à cette époque montrent que cette élévation ne le jeta point dans l'orgueil, mais qu'il reconnut toute la responsabilité de son poste. Une lettre entre autres, qu'il adressa au pape Zacharie, fait voir évidemment combien il était moins préoccupé des plaisirs et des honneurs de cette nouvelle charge, que de ses peines et de ses dangers ; car Zacharie fut plus engagé à l'encourager qu'à le féliciter. Ce pape lui répondit : « Qu'il avait appris avec plaisir que les princes francs avaient choisi pour sa résidence une ville voisine des païens de l'Allemagne, et qu'il aurait dans sa nouvelle vocation des moyens plus directs de conduire dans la vérité les divers évêques qui lui étaient soumis ;— qu'il apprenait avec chagrin que les Barbares continuaient d'inquiéter les Allemands par leurs irruptions, mais que Rome aussi avait beaucoup souffert de leur part en son temps, et que cependant la main toute-puissante

de Dieu l'avait préservée de la ruine ; que la même main le fortifierait aussi dans sa vocation ; — mais qu'il fallait insister auprès des peuples pour qu'ils cherchassent la grâce de Dieu dans le jeûne et la prière ; et que quant à lui, Boniface, il ne devait pas se laisser décourager, mais continuer fidèlement l'œuvre qu'il avait commencée avec Dieu. »

Et il paraît bien qu'en effet Boniface n'était pas destiné à se reposer dans ce monde : il avait maintenant atteint sa soixante-cinquième année, et il n'avait pas encore trouvé une place qu'il eût pu appeler la sienne. Tandis qu'il avait procuré à tous ses collaborateurs successifs des évêchés ou des vocations fixes et tranquilles, il sentait que sa destinée restait celle d'un missionnaire, et que si plusieurs ne voyaient dans cette carrière même des missions qu'un échelon pour parvenir aux dignités de l'église, lui il ne devait profiter de la puissance qui était mise entre ses mains que pour parler et agir là où d'autres n'osaient se montrer, et faire entendre la vérité même aux rois quand ils en avaient besoin.

Nous disons ces derniers mots au sujet d'un cas de ce genre qui se présenta à cette époque. Ethibald, roi de Mercie, en Angleterre, menait ouvertement une vie impure. Boniface, qui s'intéressait au bien de l'église britannique comme à celui de la sienne propre, en était profondément affligé ; et comme il pouvait penser que sa position indépendante lui permettait mieux qu'aux ecclésiastiques anglais de faire à ce roi les représentations convenables, il s'adressa à un prêtre courageux nommé

Hérefried, pour envoyer par son moyen à Ethibald une lettre chrétienne avec quelques présens destinés à le disposer favorablement. Il écrivait au prêtre : « Je vous assure que c'est par une pure impulsion de la charité que j'envoie au roi ces avertissemens : je suis né et j'ai été élevé au milieu des Anglais; et je me réjouis en pays étranger lorsque j'entends dire du bien de mon pays et de mon peuple, tandis que mon cœur saigne lorsque j'en entends dire du mal. »

Dans sa lettre au roi, Boniface commence (ep. 72) par rendre témoignage aux bonnes qualités et aux vertus de ce prince, qui faisait de riches aumônes, qui punissait le vol, le parjure et la violence, qui prenait soin des veuves et des pauvres, et qui établissait la paix dans son pays.... « mais, ajoute Boniface, il est parvenu à mes oreilles à votre sujet un bien malheureux bruit, et je désire qu'il ne soit pas fondé : on dit que vous n'avez jamais été marié. Si c'était par continence, ce serait bien louable; mais si vous flétrissez votre réputation par des désordres, c'est bien affligeant. Et ce qu'il y a de plus lamentable, c'est qu'on dit que vous vous livrez à cette impureté dans des couvens, avec des vierges consacrées à Dieu ! C'est un double péché ! L'apôtre nous dit : « Ne savez-vous pas que votre corps » est un temple du Saint-Esprit ? Celui qui détruit » ce temple, Dieu le détruira aussi..... » Les païens mêmes observent la loi de la nature, et ils punissent les adultères : lorsque, dans la vieille Saxe (l'Allemagne), une vierge souille la maison paternelle, ou qu'une femme mariée commet adultère, on

oblige la coupable à s'étrangler elle-même; et lorsqu'on brûle son cadavre on suspend l'auteur du mal au-dessus du bûcher. Souvent les femmes se réunissent entre elles pour chasser une malheureuse de ce genre à coups de verges et à coups de couteau; ou elles la battent de verges jusqu'à ce qu'elle en meure. Il est temps que vous vous convertissiez et que vous ayez pitié de votre peuple qui, en suivant l'exemple de son prince se jette avec lui dans la même perdition. Car si, comme on le dit parmi nous, le peuple des Angles, pareil aux Sodomites, méprise le mariage et mène une vie honteuse, quelle race deviendront-ils enfin? Il leur arrivera comme aux Espagnols et aux Bourguignons, contre lesquels Dieu a suscité les Sarrasins à cause des mêmes péchés! »

Boniface fit signer cette lettre par huit autres évêques, et l'envoya au roi. On ne dit pas quel en fut l'effet.

Dans une autre lettre à son ami l'archevêque Cuthbert de Kent, il fait part à ce prélat des arrangemens qu'il a pris pour l'église d'Allemagne; et il épanche sa douleur auprès de lui sur le succès en apparence trop faible de ses travaux »..... Il me semble souvent que je suis comme un chien qui aboie à la vue des larrons qui entrent dans le bercail et qui déchirent les brebis : il ne lui reste que des cris impuissans quand il ne reçoit point de secours! Mais continuons néanmoins d'élever fidèlement la voix; car nous avons reçu la sainte vocation d'annoncer aux hommes la paix et le bon plaisir de Dieu! Combattons avec courage, et Dieu

nous aidera, afin que nous ne soyons pas mis au rang des pasteurs infidèles dont Dieu se plaint dans le prophète (Ezéch. 34, 2), etc..... »

Mais nous revenons à quelques événemens généraux de l'époque.

Peu après que Boniface fut ainsi devenu primat de l'Allemagne, *Karloman* résolut (en 747) de renoncer au gouvernement de l'Austrasie, d'entrer dans un couvent, et d'abandonner le gouvernement des Francs à son frère *Pepin*, père de Charlemagne, qui naquit en 742. Il n'est pas facile de déterminer quelle part Boniface eut à la résolution de Karloman et à l'élévation de Pepin sur le trône des Francs : il y avait à cette époque en Allemagne, en Italie et en Angleterre un si grand nombre de princes qui préféraient la paix du couvent à l'éclat du pouvoir, qu'on peut bien concevoir que Karloman ait agi absolument de lui-même. Cependant il n'est pas invraisemblable non plus que Boniface, qui dirigea en général les démarches religieuses de Karloman, n'ait eu dans ce cas-ci une part assez positive.

Après un voyage pénible, l'ex-roi des Francs arriva à Rome dans la compagnie de quelques-uns de ses courtisans; et le pape Zacharie, très-satisfait de sa résolution, lui fit couper les cheveux, et le sacra prêtre lui-même. Karloman s'établit d'abord dans un monastère près de Rome; puis, comme les pélerins de l'Allemagne venaient trop fréquemment le tirer de sa retraite, il sortit secrètement de ce lieu avec un moine de ses amis, et arriva après un pénible voyage à pied, dans le

célèbre couvent de Bénédictins du mont Cassin, comme un pauvre étranger inconnu. On lui fit garder les moutons; plus tard on lui donna le jardin à cultiver; puis il fut établi dans la cuisine, où le maître cuisinier le traitait parfois rudement. Karloman supporta patiemment tous les mauvais traitemens et même les coups, jusqu'à ce qu'enfin le moine qui l'avait accompagné fit connaître la véritable condition du frère inconnu. Dès-lors Karloman fut traité avec plus de douceur, et il finit ses jours en paix, inconnu du reste du monde. Qui sait si ce n'est pas là une des ames qui brilleront un jour avec éclat dans la cour céleste?

Son frère Pepin se trouvait maintenant seul maître de toute la monarchie franque : il prit le nom et la dignité de roi, et fit déposer Childeric, dernier rejeton de la race mérovingienne, dans une diète tenue à Soissons; puis ce roi faible fut envoyé avec son fils dans un monastère.

Il n'est pas facile non plus de déterminer quelle part Boniface eut à cette dernière révolution, et jusqu'à quel point il intervint dans les négociations qui eurent lieu entre Pepin et le pape. Ce qu'on peut remarquer c'est qu'il envoya à Rome en 751 son disciple Lullus, qui devait bientôt lui succéder, avec des lettres et des commissions secrètes qu'il ne devait délivrer que de bouche. En tout cas, lorsque Pepin eut obtenu de l'évêque de Rome son consentement à ce qui s'était passé, il fut sacré solennellement par Boniface, avec son épouse Bertrude.

Qui aurait pressenti, même de loin, de pareils

événemens, lorsque trente-cinq ans auparavant le pauvre Winfrid était obligé de s'enfuir des rivages de la Frise et de retourner dans son couvent sans avoir réussi dans sa première tentative! Mais les voies de la Providence sont merveilleuses; et son conseil divin a choisi les choses qui ne sont rien pour confondre celles qui sont, afin que personne ne se glorifie devant Dieu.

Quelque honorables qu'eussent pu paraître les fonctions de Boniface au couronnement de Pepin, sa vocation, nous l'avons déjà dit, lui offrait trop d'épines pour qu'il eût pu s'élever par les honneurs dont il était comblé. Ce ne sont que des esprits charnels, plongés dans un égoïsme puéril, qui peuvent oublier pour le clinquant des honneurs du monde la profondeur des devoirs imposés à un serviteur de Christ : or Boniface avait appris à connaître de plus grands objets, et son ame ne pouvait trouver le bonheur que dans les choses du ciel. D'ailleurs les peines qui accompagnaient son ministère étaient assez nombreuses pour le désenchanter. L'évêque de Cologne lui disputait, comme à un étranger et à un intrus, le diocèse de la Frise pour lequel il n'avait, lui, pourtant jamais travaillé; et il cherchait par tous les moyens possibles à semer des désagrémens sur le chemin du vieux missionnaire. D'un autre côté les Saxons, auxquels se joignaient, dans la Thuringe et dans la Hesse, des multitudes de païens restés dans le pays, recommençaient sans cesse leurs incursions; et ils en vinrent même à menacer Mayence si vivement, que Boniface, qui n'avait pas accoutumé de s'effrayer trop tôt, songea

un moment à prendre la fuite et consulta sur ce sujet l'évêque de Rome. Plusieurs des lettres qu'il écrivit dans ces derniers jours nous montrent comment il cherchait et ne trouvait de repos qu'en Dieu. Il disait à l'archevêque Authert que, « cordialement fatigué de ses fonctions si pénibles, il en laisserait volontiers l'honneur à un autre, s'il n'était retenu par la pensée qu'il ne trouvait dans l'Écriture ni dans les Pères aucun exemple d'un pasteur fidèle qui eût jamais déposé ses fonctions avant sa fin, etc. »

Le soin qui l'occupait le plus, c'était de pourvoir d'avance, d'une manière convenable, à celui qui lui succèderait dans la charge élevée qui allait lui échapper avec la vie, et à l'entretien des disciples et des collaborateurs nombreux qu'il avait vus s'établir successivement chez les païens. Il s'adressa pour cet objet à Fulrade, chapelain de la cour de Pepin. — « Je sens que ma fin approche ; demandez au roi qu'il veuille bien m'indiquer ce qu'il pense faire de mes disciples après ma mort. Ils sont presque tous étrangers ; et la plupart d'entre eux sont dispersés parmi diverses peuplades. Quelques-uns sont des moines occupés dans leurs cellules à enseigner la lecture à de petits enfans ; plusieurs sont déjà avancés en âge : je désire ardemment qu'après ma mort ils ne soient pas abandonnés, mais qu'ils jouissent de votre protection ; sans quoi ils seraient bientôt dispersés comme des brebis sans pasteur, et les peuples de la frontière païenne auraient bientôt perdu les secours de l'évangile. J'aimerais surtout prier le roi au nom de

Dieu qu'il lui plût de nommer à ma place et pour mon successeur Lullus, mon cher fils et collaborateur...... » Puis reprenant l'affaire de l'entretien des évangélistes : « Les messagers de la foi, sur la frontière qui touche aux païens, sont rétribués bien chétivement. Sans doute ils peuvent se procurer par le travail de leurs mains leur pauvre morceau de pain ; mais ils manqueront de vêtemens, si on n'a soin de les soutenir dans leur sainte vocation comme je l'ai fait jusqu'à présent. »

Enfin le pieux vieillard entretenait encore à côté de tout cela une autre pensée qu'il n'osait pourtant exprimer hautement avant d'en avoir préparé l'exécution. Déjà il atteignait sa soixante-dixième année : il y avait quarante-huit ans qu'il avait débuté dans sa carrière missionnaire aux embouchures du Rhin chez les Frisons; et c'est là qu'il désirait aussi terminer ses travaux. Mais il devait encore mettre en ordre bien des choses avant de pouvoir céder à ce désir de son cœur. Il venait de pourvoir, par la lettre ci-dessus, au futur entretien de ses collaborateurs et à son remplacement dans sa charge personnelle ; car il espérait obtenir sur ce dernier point la confirmation du nouveau pape : pour assurer cependant plus complètement ce dernier objet si important, il s'adressa encore au frère de Pepin, chef des Francs quand ils marchaient contre les Saxons, et il lui recommanda instamment les prêtres, les moines et en général les chrétiens de la Thuringe, afin que les païens qui restaient encore dans le pays ne fussent jamais privés d'instruction. « Le souvenir de vos per-

sonnes (dit-il en s'adressant à lui et à Pepin) est encore aussi vif dans mon cœur qu'au moment où votre père Karl, et votre mère vous ont recommandés à ma prière. N'oubliez pas ce que dit l'Écriture : « Que toute chair est comme l'herbe, » et toute la gloire de l'homme comme la fleur de » l'herbe; » et que la bouche de la vérité elle-même a dit : « A quoi servirait-il à un homme de ga- » gner le monde entier s'il venait à perdre son » ame? »

Ce qui augmentait sûrement chez Boniface le désir de rentrer dans la Frise, c'est que cette contrée venait de perdre son principal missionnaire. Nous avions laissé Willibrord au milieu des Frisons, à l'époque (722) où Boniface le quitta pour aller chercher dans la Thuringe un champ de travail à lui seul (p. 464). Depuis lors il s'était écoulé pour Willibrord bien des années, abondantes en tribulations et en expériences. Peu après le départ de Boniface, les Frisons également opiniâtres dans leur idolâtrie et dans leur amour de l'indépendance s'étaient de nouveau insurgés, tout à la fois contre le joug des Francs et contre celui du christianisme; et les missionnaires s'étaient vus dans un danger imminent, jusqu'à ce que Charles Martel accourut (729) pour soumettre de nouveau le pays et pour achever d'y détruire l'idolâtrie. Ce guerrier ne put même subjuguer alors complètement ces Barbares qui allaient se réfugier dans des marais et des îles sans nombre, parce qu'il était distrait de cette guerre par les Sarrasins qui faisaient une puissante diversion dans la Gaule. Il dut donc revenir dans la

Frise en 734; mais alors il en défit complètement les armées, et il força le peuple à renverser ses temples idolâtres et à recevoir, du moins en apparence, la foi chrétienne. Le résultat fut en tout cas que les docteurs chrétiens se virent moins exposés au milieu de cette population encore si farouche, et que dès-lors Willibrord put travailler sans obstacle extérieur à la conversion des païens, et en particulier à l'affermissement de son institution missionnaire du couvent d'Utrecht. C'est ainsi que ce fidèle évangéliste se trouva enfin avoir passé cinquante ans entiers à travailler chez cette nation; et lorsqu'il mourut, en 746, dans le monastère d'Epternay près de Trèves, il eut la joie de laisser après lui un grand nombre de disciples pieux (1).

Cependant Boniface sentit le besoin d'aller se remettre à la tête de cette œuvre; et lorsqu'il vit qu'il pouvait abandonner sa mission d'Allemagne et la direction de son vaste diocèse à Lullus, il ne voulut plus perdre un moment, et il se rendit effectivement chez ces Frisons qui l'attiraient irrésistiblement par celà même qu'une grande partie d'entre eux étaient encore païens. Il dit à Lullus : « Bientôt je vais m'élever de ce corps mortel à la couronne d'une éternelle gloire : achève, mon fils, d'édifier les églises de la Thuringe, dont j'ai jeté les fondemens. Appelle de toutes parts le peuple à abandonner les fausses doctrines; aie soin d'achever le temple de Foulde; et, en quelque endroit que je meure, que mon corps soit déposé dans ce

(1) V. *Vita S. Willibrordi* par Alcuin dans ses *Opp.* *Paris* 1617.

lieu de repos! » Il chargea ce même Lullus, qui devait préparer tous les objets nécessaires à son voyage, de mettre parmi ses livres le drap mortuaire dans lequel il désirait être ramené à Foulde.

Puis, plein de foi, Boniface s'embarque sur le Rhin, dans la soixante-quatorzième année de sa vie, avec une nombreuse suite d'anciens, de diacres et de moines : il arrive heureusement dans la Frise, et il recommence à parcourir le pays comme du temps de sa jeunesse. — En peu de semaines il changea les places consacrées à l'idolâtrie en églises chrétiennes; et après avoir, comme le raconte Willibald (p. 246), incorporé à l'église chrétienne plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfans, il jugea bon d'établir à Utrecht, en qualité d'évêque des nouvelles églises, son collaborateur Eobanus. Il fixa à cet effet un jour d'actions de grâces solennelles, où devaient se rassembler en un culte commun tous les Frisons baptisés jusqu'alors : ne se doutant pas qu'il fixait en cela le jour de son martyre. Il s'était établi avec sa suite nombreuse sous une tente en rase campagne, au bord de la Burda, qui séparait alors les Frisons orientaux et occidentaux. Les Frisons chrétiens, qui d'ordinaire se tenaient autour de lui, s'étaient cette fois rendus chez eux en différentes directions pour lui amener les leurs, en ce jour destiné à la cérémonie solennelle de la confirmation; et ainsi Boniface se trouvait seul, entouré uniquement du petit nombre d'amis qui l'avaient suivi d'Allemagne.

Mais lorsque le jour solennel arriva, on vit dès l'aurore toute autre chose que ce qu'on avait

attendu. Au lieu d'une foule de fidèles, arrivant remplis de joie pour célébrer ensemble un jour de fête, on vit paraître de grandes multitudes de païens, armés de lances et de boucliers, qui avaient résolu de tuer en ce jour l'ennemi de leurs dieux. Une troupe de jeunes chrétiens entoura aussitôt le vénérable Boniface pour le défendre contre la fureur des Barbares; et déjà ils pénétraient au milieu d'eux, lorsque Boniface, accompagné de son clergé et le livre des évangiles à la main, s'avança et dit à ces jeunes gens : « Posez les armes, car l'Écriture sainte nous apprend à ne pas rendre le mal pour le mal, mais au contraire à faire du bien à ceux qui nous haïssent! Il y a long-temps que j'ai désiré de voir ce jour; et le temps de mon départ est maintenant venu. Soyez forts dans le Seigneur, et souffrez avec résignation et reconnaissance les dispensations de sa grâce. Espérez en lui, il sauvera vos ames! »

Puis le vénérable vieillard, dont les yeux s'animaient d'un feu extraordinaire par l'espérance de l'immortalité, se tournant vers les anciens et les diacres qui l'entouraient : « Ne craignez pas, leur dit-il, ceux qui peuvent tuer le corps et non pas l'ame : réjouissez-vous au Seigneur : il vous donnera la récompense de la fidélité, et un siége dans le ciel parmi les anges bienheureux! Supportez courageusement le court instant de la mort pour vivre éternellement avec Christ! »

A peine Boniface avait-il fini de parler, que les païens se jetèrent sur la troupe désarmée et la massacrèrent à coups d'épées et de lances. Le dernier

coup tomba sur le vieillard qui, opposant le livre des évangiles au coup mortel, rendit l'esprit près de *Dorcum* (ou Dorstadt) le 5 juin de l'année 755.

C'est ainsi que le grand apôtre de l'Allemagne scéla dans son âge avancé sa foi en Jésus et son zèle pour ses intérêts. Lorsque, quarante-huit ans auparavant, il mit pour la première fois, à l'embouchure du Rhin, le pied sur le territoire de la Germanie, quelles ténèbres régnaient alors sur ce pays! Et quelles riches moissons n'avait pas produites sa vie fidèle! Il avait commencé par la Frise, pénétré dans la Hesse et la Thuringe, dans la Franconie orientale et dans la Bavière, et poussé ses travaux jusqu'au pied des Alpes rhétiennes; et des milliers et des milliers d'idolâtres furent amenés par lui dans l'église de Christ; il érigea de toutes parts de nouveaux temples et des établissemens d'instruction; il fonda des évêchés entiers dans l'église allemande, et ainsi il posa réellement les bases sur lesquelles s'est élevé plus tard tout l'édifice de la prospérité civile et ecclésiastique de l'Allemagne. Il développa dans sa longue carrière un caractère missionnaire comme il s'en rencontre peu dans ces siècles de ténèbres, et une grandeur d'ame qui savait tout à la fois s'accommoder aux plus petites choses et contempler avec fixité la seule vraie gloire. Ce n'était point une petite tâche que d'aller chercher, dans le labyrinthe d'immenses forêts, des nations barbares toujours en guerre entre elles et dispersées dans de misérables cabanes, pour leur annoncer l'évangile au péril continuel de ses jours, pour y fonder des institutions ecclésiastiques, et

pour essayer d'engager des guerriers farouches à échanger volontairement leur culte idolâtre contre le joug de l'église chrétienne!

Nous ne recommencerons pas à exprimer nos jugemens sur les principes, encore bien moins sur les intentions présumées de cet homme distingué: nous avons convenu qu'on ne peut le justifier entièrement d'avoir participé avec son époque à de grandes faiblesses et d'avoir eu ses défauts personnels; mais on a reconnu aussi que ceux qui le blâment d'avoir trop employé les moyens d'une discipline extérieure et sévère plutôt que l'enseignement et les voies de la persuasion, doivent se rappeler qu'il ne cessait de mettre en usage ces derniers moyens toutes les fois que la chose était possible; mais que la barbarie profonde des temps, l'ignorance et la brutalité des mœurs, l'obligèrent à opposer à tant de forces matérielles une autre force qui tînt de la même nature. — Ce qu'il y a peut-être de plus triste dans sa vie, c'est la sévérité despotique avec laquelle il traita plus d'un prêtre à vues supérieures et en particulier quelques missionnaires écossais, qui tentaient de résister au joug de Rome : mais c'était une conséquence nécessaire du système dans lequel il était entré. A peine trouvait-on, dans l'Occident entier, et surtout en Allemagne, quelques rares copies de la Parole de Dieu : ces copies n'existaient qu'en latin ; et presque personne ne savait plus lire ni écrire : comment conduire, autrement que par l'autorité, des nations plongées dans un tel état? La question se réduirait donc presque à savoir s'il

valait mieux que l'Allemagne entière restât païenne, ou qu'elle subît le joug de Rome jusqu'à de meilleurs jours. Or si la question doit se poser ainsi, il semble qu'elle est toute résolue. Boniface a amené Luther (1).

Pour achever cette notice nous dirons que les événemens qui suivirent la mort de Boniface confirmèrent la vérité de cette maxime de Tertullien, reconnue depuis les temps les plus reculés, que le sang des témoins de Christ est la semence fertile de l'église. Les nombreux disciples que Boniface laissa au monde ressaisirent avec élan l'œuvre sainte qu'avait entreprise leur vénérable docteur : la nouvelle du martyre héroïque de cet homme, qui était connu depuis les rives Bataves jusqu'au pied des Alpes, retentit d'un bout de l'Allemagne à l'autre, et enleva comme en un moment une foule d'obstacles : le nombre des docteurs et des missionnaires chrétiens s'accrut de jour en jour dans l'Allemagne qui se couvrait déjà de monastères ; et

(1) Boniface laissa Grégoire comme abbé du couvent d'Utrecht. Depuis que ce dernier avait rencontré le grand missionnaire dans le couvent où il avait fait sa connaissance (p. 468), il l'avait suivi dans tous ses dangers et dans toutes ses peines. Il l'avait même accompagné dans son dernier voyage de la Frise ; seulement il était resté, d'après ses ordres, à Utrecht au moment où Boniface avait perdu la vie. Il fit de son couvent une école florissante d'évangélistes qui se répandirent bientôt dans le nord. On voyait accourir dans cet établissement des multitudes de jeunes gens de la France, de l'Angleterre, de la Frise, de la Thuringe et de la Saxe. Grégoire fut à son tour aimé de ses disciples, et il travailla longtemps parmi eux avec fidélité et avec joie. Lorsque le moment de sa mort fut venu il se fit conduire par les siens à l'église devant l'autel, il s'y mit à genoux, prit la cène et rendit l'esprit (août 776). (V. *Liudger*, *Vita. S. Gregorii. Ed. Broweri.*)

même la Frise, qui avait vu verser le sang du martyr, devint bientôt, sous le règne de Charlemagne, une station missionnaire d'où la lumière de l'évangile se répandit ensuite jusque dans les pays les plus septentrionaux.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE.

Fautes à corriger au 1er volume.

Préface, p. vj, l. 3, au bas. Descendez le mot *et* à la ligne au-dessous, devant les mots : *les détails*.

— p. xv, l. 1, effacez les mots : *le prix de*.

P. 57, l. 10, *qu'on en ouvre*, lisez *qu'on n'en ouvre*.

